Universitäts
BIBLIOTHEK

3 Vol.

Jacques abbadie ministre Calviniste naquit à Nay en Bearn en 1654 et Mourut en 1727 à Marybonne près de Londres. —

3 volumes à 2 lt. 10 s. chacun.

—

TRAITÉ
DE LA VERITÉ
DE LA RELIGION
CHRÉTIENNE,

Où l'on établit la Religion Chrétienne par ſes propres caracteres.

Par JACQUES ABBADIE.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LXIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BT
1100
.A2
1763
v.1

http://www.archive.org/details/traitdelaverit01abba

A

SON ALTESSE ÉLECTORALE,

MONSEIGNEUR

LE MARK-GRAVE DE BRANDEBOURG,

ARCHICHAMBELLAN & Electeur de l'Empire Romain, Duc de Prusse, Magdebourg, Juliers, Clèves, Bergues, Stetin, Poméranie, des Casubes, Vandales; & en Silésie, de Crosne & Carnovie, Burgh-Grave de Norimberg, Prince de Halberstat, Minde & Camin, Comte de la Marche & Ravensberg, Seigneur de Ravenstein, Lavenbourg & Butow.

MONSEIGNEUR,

Encore que je parle à un grand

Universitäts BIBLIOTHECA Osnabrugensis

Prince & à un fameux Conquérant, ce n'eſt ni au fameux Conquérant, ni au grand Prince que je dédie cet Ouvrage, mais à un pieux Electeur, à qui Dieu a fait la grace de connoître la Religion, & de l'aimer.

Je ſais, MONSEIGNEUR, *que les Annales du ſiécle ſeront pleines du nom illuſtre de Votre Alteſſe Electorale, & que la poſtérité curieuſe d'apprendre les merveilles de notre temps, les cherchera dans l'Hiſtoire de ſa Vie.*

On y verra vos Etats floriſſans, la grandeur de Votre Alteſſe Electorale portée à un point, où l'eſpérance même de ſes ancêtres n'étoit jamais parvenue.

Mais, MONSEIGNEUR, *l'oſerai-je dire à Votre Alteſſe Electorale? je cherche en ſa Perſonne illuſtre quelque choſe de plus grand que cette grandeur que les hommes eſtiment; &, s'il faut que je m'exprime avec liberté, ces grandes & immortelles actions nous paroîtroient petites & de peu de conſidération, peſées au poids du Sanctuaire, ſi elles n'avoient eu la juſtice pour leur principe, & ſi elles*

n'avoient été accompagnées d'une piété qui les rend en effet divines & surnaturelles, parce qu'elle les rapporte à Dieu.

Et certainement, MONSEIGNEUR, *si nous nous souvenons avec joie de tant de victoires si importantes à cet Etat, nous ne considérons pas avec moins de plaisir tant de vertus si utiles à notre édification, dont Dieu a orné l'ame de Votre Alteſſe; cette douceur & cette bonté qui temperent en Elle le pouvoir souverain, & qui lui font porter doublement l'image de Dieu; cette humeur bienfaisante & magnifique, qui assortit si bien ce caractere de grandeur qui est imprimé dans toute sa Perſonne; cette moderation dans la victoire, qui lui a fait vaincre deux fois ſes ennemis, & gagner par ſes bienfaits ceux qu'il avoit défaits par ſes armes; & ſur-tout,* MONSEIGNEUR, *cette piété que Dieu a miſe au cœur de Votre Alteſſe, & que Votre Alteſſe inſpire avec tant de ſoin à ſon illuſtre Famille; cette ſévérité Chrétienne qui a banni de ſa Cour les divertiſſemens & les ſpectacles du mon-*

de ; ce zéle qui l'intéreſſe ſi particuliérement dans les afflictions de l'Egliſe ; cette charité dont nous recevons tous les jours des marques ſenſibles ; cette tempérance qui nous fait voir un bel effet de la Religion, en nous montrant un Souverain qui régne ſur ſes deſirs ; & cette modeſtie qui la met au-deſſus de toutes les choſes qui l'élevent, afin ſeulement qu'elle puiſſe deſcendre plus bas en la préſence de Dieu.

En mon particulier, MONSEIGNEUR, *je dois avouer à Votre Alteſſe Electorale, que, devant traiter de la vérité de la Religion Chrétienne, je conſidere Votre Alteſſe non comme un Héros, mais comme un Chrétien. Ce n'eſt pas mon deſſein de conſacrer aux ſimples vertus du ſiécle un Ouvrage dont le deſſein eſt ſi élevé au-deſſus de tout ce que le ſiécle admire le plus.*

J'entreprens, avec la grace de Dieu, d'établir ces vérités ſalutaires & terribles qui doivent nous ſanctifier ou nous rendre inexcuſables ; anéantir le monde dans nos cœurs, ou nous donner la mort

à nous-mêmes. Je ne dois ni donner à Votre Alteſſe Electorale ce qui ne lui appartient pas, ni dérober à Dieu ce qui lui appartient; mais je puis admirer en ſa Perſonne illuſtre les merveilles de la Providence & les dons du Saint Eſprit. Et, comme la Religion eſt un commerce ſacré entre Dieu & les hommes, qui a deux parties, & qui conſiſte en ce que Dieu aime les hommes, & leur fait part de ſes graces, & que les hommes aiment Dieu, & lui rendent les hommages qui lui ſont dûs; rien ne m'empêche de chercher des exemples de l'une & de l'autre dans la maniere dont Votre Alteſſe ſert Dieu, & dans la maniere dont Dieu bénit Votre Alteſſe.

Nous ne pouvons nous empêcher de regarder la piété comme une perle de grand prix, qui mérite que nous vendions tout pour la poſſeder, lorſque nous voyons que Votre Alteſſe Electorale, dans ce haut point de gloire & de proſpérité temporelle, la préfere à toutes choſes; & nous ſommes obligés de reconnoître que la piété a les promeſſes de la vie

présente, & celles de la vie qui est à venir, lorsque nous voyons Votre Alteſſe Electorale, constante dans sa piété, être si constamment bénite de Dieu.

Je souhaite, MONSEIGNEUR, *que ce Grand Dieu nous montre de plus en plus quels sont les avantages de la Religion, par l'abondance des graces qu'il répandra sur Votre Alteſſe, & que Votre Alteſſe continue de nous montrer l'efficace divine de la Religion, par une suite d'actions saintes qui glorifient Dieu. C'est le souhait de celui qui est avec des sentimens inviolables de respect & de fidélité,*

MONSEIGNEUR,

De Votre Alteſſe Electorale,

Le très-humble & très-obéiſſant
& très-fidéle ſerviteur,
ABBADIE.

PRÉFACE.

LA Religion Chrétienne se fait sentir aussi-tôt qu'elle se fait connoître ; &, comme elle a une lumiere qui éclaire, & une force qui sanctifie, il y a aussi deux sortes de preuves qui en font connoître la vérité : les unes qu'on peut appeller les preuves de l'esprit, & les autres qu'on peut nommer les démonstrations de la conscience. Les premieres consistent en connoissance, & les autres en sentiment.

Il est certain que les preuves du premier ordre se présentent naturellement à l'esprit de toute sorte de personnes : les simples les apperçoivent comme les savans, encore qu'ils n'en parlent pas si bien ; & cette admiration qui naît dans leur esprit des merveilles qui leur ont été révélées, nous marque qu'ils y ont apperçu des caracteres de Divinité, encore qu'ils ne soient pas en état de bien développer la connoissance qu'ils en ont.

Ces personnes simples & grossieres ont même cet avantage sur les autres : c'est que, paroissant moins capables de

comprendre ces preuves qui consistent en connoissance, elles sont ordinairement plus propres à goûter celles qui consistent en sentiment : leur esprit, qui n'est pas dissipé par les spéculations de la Philosophie & de la curiosité humaine, s'arrête davantage aux nouvelles de l'Evangile ; & leur cœur, qui n'est point enflé de ses connoissances, les dispose plus facilement à l'admiration de ce qu'ils connoissent, & à l'amour de ce qu'ils admirent.

Mais, bien qu'il y ait dans la Religion des preuves qui se présentent naturellement à l'esprit des hommes, & d'autres qui se font sentir par la proportion qu'elles ont avec le cœur, comme la lumiere se fait connoître par la proportion qu'elle a avec nos yeux, & qu'on puisse dire de ces démonstrations de la conscience, qu'elles sont au-dessus de toute expression, & qu'elles perdent plus qu'elles ne gagnent par le raisonnement, il ne faut pourtant pas consentir aux triomphes imaginaires des incrédules, qui, n'ayant jamais senti l'efficace de la Religion, & n'en voulant point admirer les vraies beautés, en combattent ouvertement la divinité.

Dieu nous aidera par sa grace dans

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Edition.

IL eſt aſſez inutile de vouloir prévenir le Public en faveur du *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne, par* ABBADIE; la multiplicité des Editions de cet Ouvrage, qui ont paru en Hollande & en France, ſont de sûrs garans de ſon excellence & de ſon utilité; & les traductions qui s'en ſont faites en Angleterre & en Allemagne, font aſſez voir que l'eſtime qu'il mérite n'eſt point bornée à la France.

Cependant ces différentes Editions avoient eu à-peu-près le ſort que celles de *l'Art de ſe connoître*, du même Auteur *, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient pleines de fautes, moindres, à la vérité, que celles de ce dernier Ouvrage, mais aſſez conſidérables pour devoir être corrigées.

Une des principales étoit les trois derniers alinea du huitiéme Chapitre de la troiſiéme Section du Tome premier, qui étoient entierement ſupprimés, quoique cette ſuppreſſion rendît le ſens imparfait,

* L'Edition de ce Livre, faite en 1749. a été corrigée avec autant de ſoin que celle de *la Vérité de la Religion*, que l'on donne ici.

puisque l'objection précédente a deux parties, & que la Réponse à la seconde partie ne se trouve point. Un grand nombre d'Editions qui ont été consultées, avoient la même imperfection, & même celles de Hollande, que l'on a coutume de regarder fort mal à propos comme infaillibles : enfin, on ne l'a pu réparer qu'avec l'Edition *in*-8°. moins ample, à la vérité, que les suivantes qui sont *in*-12. & qui ont été augmentées par l'Auteur, mais complette dans cet endroit.

L'imperfection de quelques Editions du *Traité de la Divinité de J. C.* qui fait la troisiéme Partie du *Traité de la Vérité de la Religion*, étoit plus considérable ; ce sont les quatre derniers Chapitres qui y manquent, & que l'on a eu soin de mettre dans celle-ci ; ce qui fait que la derniere Section a huit Chapitres au lieu de quatre.

Sans faire mention des autres fautes qui ont été corrigées, celles-ci suffisent pour faire voir la préférence que cette Edition mérite sur toutes les autres.

La Table des Matieres que l'on y a joint lui donne un nouvel avantage, car il n'y en a dans aucune Edition, quoiqu'elle soit fort commode pour chercher la solution d'une infinité de difficultés que l'on se plaît à former sur la Religion, & que l'on auroit bien de la peine à trouver sans cela.

ver la néceſſité d'une Religion en général : celle-ci nous conduira aux principes de la Religion naturelle dont nous juſtifierons la vérité & la divinité. L'abus que les hommes ont fait de la Religion naturelle par le Paganiſme qui en eſt la corruption, nous menera à une Révélation ajoutée à la premiere, & qui doit réparer la Religion naturelle. C'eſt la matiere de la ſeconde Section.

Il faudra enſuite s'attacher à la recherche de cette Révélation ajoutée à celle de la Nature, dont nous aurons entrevu la néceſſité ; &, trouvant dans un coin du Monde un Peuple de Sages qui ont de plus beaux ſentimens de la Divinité, que les Philoſophes les plus éclairés, & qui ſe vantent d'avoir été honorés de cette Révélation, nous examinerons le caractere de ces hommes, qui ſont les Juifs ; & enſuite, entrant dans l'examen de leur Ecriture, qui contient leur Révélation, nous trouverons qu'elle a un caractere ſingulier & extraordinaire ; qu'elle eſt exemte des paſſions & des foibleſſes qui paroiſſent dans les autres Livres ; qu'elle répare effectivement la Religion naturelle ; que ſeule elle conduit les hommes à leur véritable fin ; qu'elle contient des Prophéties très-ex-

preſſes, très-clairement accomplies, & qu'on ne peut ſoupçonner d'avoir été compoſées après l'événement; que cette Révélation a été conſervée dans des monumens inviolables; qu'il a été abſolument impoſſible qu'on la ſupposât, ou qu'on la changeât eſſentiellement: ce qui nous donnera occaſion de réfuter amplement les vues de Spinoſa, Hobbes, &c. que l'on ne peut raiſonnablement révoquer en doute les faits qui ſont contenus dans l'Ecriture des Juifs, & que la vérité de ces faits juſtifie invinciblement la divinité de la Religion Judaïque. C'eſt le ſujet qui eſt traité dans la troiſiéme Section.

Comme la Religion naturelle nous a conduit à la Religion Judaïque, la Religion Judaïque nous mene auſſi à la Religion Chrétienne. L'Ecriture des Juifs nous enſeigne que Dieu traitera une nouvelle alliance avec les hommes; que cette alliance ſera établie ſous de meilleures promeſſes que la premiere; qu'elle ſera adreſſée à tous les hommes, & que les Nations ſeront appellées à la connoiſſance du vrai Dieu; qu'elles ſeront appellées par le miniſtere d'un homme ſaint, dont les Prophêtes nous marquent la venue, le temps de la venue,

le deſſein que nous avons de confondre par les principes de la raiſon ces faux partiſans de la raiſon humaine, & de mettre au jour les ſecrettes illuſions que leur font les paſſions de leur cœur, & de tâcher de les diſpoſer à ſentir les divins rapports qui ſont entre la Religion Chrétienne & la conſcience.

Ceux qui ſont déja perſuadés, ne ſeront pas fâchés qu'on leur faſſe faire de nouvelles réflexions ſur des objets qui ne peuvent être ni trop préſens à leur eſprit, ni trop empreints dans leur mémoire, & pardonneront volontiers à notre foibleſſe la diſproportion qu'ils trouveront entre ce qu'ils ont déja conçu & ſenti de la Religion, & ce que nous pouvons leur en faire ſentir & concevoir. Ceux qui ſont aſſez malheureux pour flotter dans l'incertitude, y trouveront, avec la grace de Dieu, de quoi diſſiper leurs doutes, & s'affermir dans la piété : & ceux qui veulent être incrédules à quelque prix que ce ſoit, & qui ne cherchent que des ténébres favorables à leurs paſſions, y trouveront une lumiere qui les confondra infailliblement, pour peu qu'ils ayent de reſte de ſentimens humains.

Cet Ouvrage ſera partagé en deux

Parties, qui ne feront que deux méthodes différentes de prouver la vérité de la Religion Chrétienne. Dans la premiere, on descendra de cette proposition, *Il y a un Dieu*, jusqu'à celle-ci : *Jesus, Fils de Marie, est le Messie promis.* Et dans la seconde on montera de celle-ci, *Il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le Monde*, jusqu'à cette premiere proposition : *Il y a un Dieu.*

La premiere de ces deux Parties sera partagée en quatre Sections. On examinera si le sentiment que nous avons, qu'il y a un Dieu, est un préjugé dont il faille se défier, ou une opinion qui naisse du sentiment de la vérité connue. On cherchera la Divinité dans la nature, dans la société & dans le cœur de l'Homme. On examinera les difficultés les plus spécieuses que l'on peut opposer à ce grand principe ; & par la comparaison exacte des deux sentimens, on montrera que l'Athéisme est une extravagance dont l'Homme n'est point capable, à moins qu'il ne renonce à lui-même. C'est le sujet de la premiere Section.

Aprés avoir prouvé l'existence de Dieu, il en faudra établir l'idée. L'idée de Dieu établie nous servira pour prou-

la naiſſance, le lieu de la naiſſance, la Tribu, la famille, la vie, le miniſtere, les actions, le Précurſeur, les Diſciples, la doctrine, l'oppoſition à ſa doctrine, la mort, le genre de la mort, les circonſtances de ſa mort, ſa ſépulture, ſa réſurrection, ſon aſcenſion dans le Ciel: de ſorte que, trouvant toutes ces circonſtances en Jeſus-Chriſt, & ne les trouvant qu'en Jeſus-Chriſt, nous ne pouvons nous empêcher de regarder celui-ci comme le Meſſie que les Prophêtes avoient annoncé. C'eſt ce qui eſt contenu dans la quatriéme Section.

Dans la ſeconde Partie, on conſidere la Religion ſous une face aſſez différente de celle-là. La premiere a établi le Chriſtianiſme par des preuves empruntées de la Religion naturelle & de la Religion Judaïque : celle-ci l'établira par ſes propres caracteres. Mais, afin que les incrédules n'ayent aucun lieu de ſe défier des preuves qu'on apportera dans ce deſſein, on commencera par douter de tout, & l'on ne recevra les vérités qu'à meſure qu'elles ſeront évidentes. On ne ſuppoſera d'abord que cette vérité connue, qu'il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le Monde, & qu'il n'y en a pas toujours eu. On remontera juſ-

qu'aux ſiécles qui ont précédé Conſtantin. On examinera le martyre des Chrétiens. On paſſera juſqu'aux Diſciples & aux ſucceſſeurs des Apôtres. On fera voir deux choſes importantes dans cette matiere ; qu'ils ont ſouffert la mort pour défendre une Religion qui eſt viſiblement fondée ſur des faits, & que ces faits ne pouvoient leur être inconnus. On fera voir que, ſoit que l'Ecriture du Nouveau Teſtament ſoit ſuppoſée, ſoit qu'elle ne le ſoit pas, elle contient certains faits fondamentaux qui ne peuvent être révoqués en doute ; & que ces faits ſuffiſent pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne. On conſidérera d'abord les Apôtres comme de ſimples témoins. On prouvera la validité de leur témoignage, par des circonſtances de leur vie qui ne peuvent être conteſtées ; &, par la validité de leur témoignage, on établira la Divinité de la Religion Chrétienne. Tout cela fera le ſujet de la premiere Section de cette ſeconde Partie.

Après avoir conſidéré les Apôtres comme Prédicateurs, on les regardera comme Ecrivains. On entrera dans l'examen des Livres du Nouveau Teſtament : on fera voir qu'ils n'ont pu être

ſuppoſés ni corrompus, & que les Apôtres n'ont pu écrire des choſes fauſſes : on remarquera qu'ils ont tous les caracteres qui ſont le plus oppoſés à celui des impoſteurs ; qu'ils n'auroient pu ni voulu ſéduire les hommes ; qu'il eſt même impoſſible qu'ils en ayent conçu le deſſein. On conſidérera enſuite la ſainteté & les miracles de Jeſus-Chriſt, la ſainteté & les miracles des Apôtres, les prophéties du Nouveau Teſtament, les dons extraordinaires & miraculeux ſi communs du temps des Apôtres, & dont les Apôtres parlent ſi ſouvent ; &, par l'amas de toutes ces circonſtances extérieures, mais inconteſtables, on prouvera que l'Ecriture a été compoſée par des hommes qui avoient le Saint Eſprit, & qu'on ne peut révoquer en doute la vérité de la Religion Chrétienne. C'eſt la matiere de la ſeconde & de la troiſiéme Section.

Comme tout cela ne regarde que le dehors de la Religion, il en faudra montrer enſuite les beautés, les uſages, l'utilité & l'excellence ; & c'eſt ce que nous ferons, en la repréſentant dans onze tableaux différens ; dans l'amas des témoignages qui lui ſont rendus ; dans ſon oppoſition avec toutes

les fauſſes Religions ; dans la pureté & le déſintéreſſement de ſa fin ; dans ſes effets admirables, qui ſe manifeſtent dans le cœur de l'Homme, dans l'Egliſe, & même dans la ſociété générale des hommes ; dans ſa morale ſi ſainte ; dans ſes myſteres ſi ſublimes, & pourtant ſi liés avec les principes de la conſcience ; dans la convenance de ces myſteres avec les lumieres de la raiſon ; dans le rapport eſſentiel qu'elle a avec la gloire de Dieu ; dans ſa divine convenance avec notre cœur, qu'elle affranchit de ſa miſere, de ſa baſſeſſe & de ſa corruption ; dans cette proportion ſi exacte qu'elle a avec la Religion Judaïque, qui fait que la Religion Judaïque n'enferme ni raiſon, ni ſageſſe, ſéparée de la Religion Chrétienne qui en eſt la clef, & que la Religion Chrétienne ſe trouve repréſentée dans la Religion Judaïque, comme dans un grand & magnifique miroir ; & enfin, dans ſa proportion avec la Religion naturelle, dont le Chriſtianiſme eſt le rétabliſſement parfait, comme le Paganiſme en étoit la corruption. C'eſt le ſujet de la quatriéme & derniere Section de la ſeconde Partie.

Voilà quel eſt le plan de cet Ouvrage,

dans lequel on s'eſt principalement propoſé quatre choſes ; de donner aux principes de la Religion un ordre & un enchaînement qui ſervît à en faire voir la vérité ; de découvrir les principes ſecrets de l'incrédulité, & de la combattre en montrant ſa ſource ; de ſatisfaire le plus qu'il a été poſſible à toutes les difficultés qu'on nous fait, ſoit dans les Livres, ſoit dans la converſation, j'entens celles qui ont quelque eſpéce d'apparence ; & enfin, de n'employer que les preuves qui nous perſuadent, & de ne les preſſer qu'à meſure qu'elles nous perſuadent : ne nous attachant point à copier ceux qui ont écrit ſur la même matiere, & n'affectant pas auſſi de les éviter ; mais tâchant de nous mettre au-deſſus de toute oſtentation d'eſprit & d'érudition, qui eſt ſi fatale à cette ſorte d'Ouvrages, parce qu'on y cherche préciſément ce qui établit que la Religion Chrétienne eſt véritable, & non pas ce qui prouve ſimplement que l'Auteur eſt ſubtil ou ſavant.

Si l'on oſe ſe flatter d'avoir réuſſi dans toutes ces vues, on peut ſe rendre ce témoignage à ſoi-même, d'y avoir travaillé ſincerement & avec application. Dieu qui nous a mis ce deſſein au cœur,

& qui a ſoulagé notre foibleſſe par ſa grace, veuille le faire réuſſir pour la gloire de ſa vérité, & pour le ſalut de ceux qui lui contrediſent.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA VÉRITÉ
DE LA
RELIGION
CHRÉTIENNE.

PREMIERE SECTION.

De l'Exiſtence de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Deſſein de cette Section.

BIEN que les Incrédules du temps tâchent de faire revivre le Pyrrhoniſme pour ébranler les fondemens de la Religion, on peut dire que rien ne fait mieux connoître leur égarement & leur foibleſſe, que ce doute univerſel auquel ils ont recours.

On aura beau s'imaginer que la Nature,

voulant se jouer de notre foiblesse, a mis dans notre esprit certaines notions fausses, sur lesquelles nous raisonnons comme sur des principes véritables, ce doute métaphysique sera bientôt détruit par le sentiment d'un nombre presque infini de vérités particulieres que nous sommes obligés de recevoir. Une spéculation abstraite & éloignée ne sera pas plus forte que la connoissance que nous avons de l'existence de notre ame, qui pense, qui doute, qui raisonne, & qui fait qu'elle forme tous ces actes; & après mille & mille suppositions chimériques, nous serons contraints de renoncer à nos doutes généraux, pour recevoir l'évidence de ces principes particuliers; que le tout est plus grand que sa partie; & que si de choses égales on ôte choses égales, ce qui reste sera égal : ces premiers principes du sens commun étant si évidens, que leur simple vue persuade nécessairement, & ressemblent au Soleil, qui ne peut recevoir du dehors une clarté qu'il donne à toutes choses.

A la vérité, si l'on arrête l'esprit à ces spéculations générales & à ce doute universel, & qu'on ne lui permette point de descendre à des vues & à des considérations plus particulieres, on pourra le rendre Pyrrhonien pour quelques instans; mais on le rendra extravagant en même temps, y ayant une espéce de folie à s'appliquer si fortement à la considération d'un objet, qu'on se rende par-là incapable de penser aux autres. Laissez l'esprit dans la liberté de considérer les doutes du Pyrrhonien, & de les comparer avec la certitude qu'il sent bien qu'il a de certaines vérités, & vous trouverez qu'au lieu de combattre la certitude par le doute, il détruira le doute par la certitude, parce que la certitude nait d'une

évidence qui persuade, & qu'un doute ne fait que tenir l'esprit suspendu; qu'un doute comme celui que nous supposons, est une conception abstraite & éloignée, & que la certitude dont il s'agit consiste en sentiment; qu'un doute tire sa force des ténébres & de l'ignorance qui l'ont fait naitre, & que la connoissance des premiers principes est évidente par sa propre lumiere.

Il n'y a pas moins d'injustice que d'erreur à adopter les spéculations du Pyrrhonisme pour s'en servir contre la Religion; car, s'il est vrai qu'on n'engage point un Géometre à détruire l'opinion de ceux qui doutent de tout, si l'on se persuade que les régles de la Méchanique peuvent être certaines indépendamment de cet examen; & s'il est inoui que ce doute universel des Pyrrhoniens ait jamais retardé d'affaire, ni formé d'obstacle sérieux à l'exécution d'aucun dessein dans le commerce de la vie civile, est-il raisonnable que ce même doute devienne considérable seulement lorsqu'il s'agit d'attaquer les fondemens de la Religion, & qu'une hypothese extravagante cesse de porter ce nom, parce qu'elle favorise l'incrédulité?

Au fonds, bien que les Vérités de la Religion soient infiniment plus certaines en elles-mêmes que toutes les autres, nous nous contenterions qu'on les reçût avec la même certitude qu'on reçoit ces premieres & communes vérités, qui font la régle de notre conduite & de nos actions.

Les spéculations de ces Philosophes ne nous regardent donc pas davantage qu'elles regardent tous les autres hommes; &, comme il n'y a personne à qui elles fassent révoquer en doute les principes de l'art qu'il exerce, ou de

la prudence par laquelle il agit, nous ne croirons pas auſſi qu'elles doivent nous arrêter un moment dans l'établiſſement des Vérités de la Religion.

Nous conclurons ſeulement de ce penchant, que les hommes ont à douter de tout, pour faire périr les Vérités de la Religion avec toutes leurs autres connoiſſances, par un commun naufrage, qu'il n'y a point de doute ſi chimérique, ni d'opinion ſi abſurde, que l'incrédulité n'adopte pour ſon intérêt; qu'elle donne du crédit & de la conſidération à tout ce qui lui eſt favorable, & que puiſqu'elle change la certitude de toutes choſes en doute, il ne faut pas s'étonner ſi en d'autres rencontres elle veut changer ſes moindres doutes en certitude.

J'eſpere qu'on n'en doutera point, ſi l'on conſidere avec quelque ſoin la maniere dont on va établir la vérité de l'exiſtence de Dieu: comme c'eſt là une vérité premiere & fondamentale, qu'elle fait naître toutes les autres Vérités de la Religion, & que toutes les autres la ſuppoſent, il ne faut rien oublier pour la bien établir. Et, comme il n'y a rien de plus ſoupçonneux que l'incrédulité, qui augmente même ſes défiances à meſure que les vérités qu'on veut prouver ſont eſſentielles & importantes, on prendra toutes les précautions poſſibles pour éviter tout ſoupçon d'illuſion ou de mauvaiſe foi. Voici l'ordre qu'on ſuivra dans ce deſſein:

On tâchera premierement de pénétrer dans les ſources de nos erreurs, pour connoître ſi le ſentiment que nous avons, qu'il y a un Dieu, ne ſeroit point un préjugé, & ſi nous pouvons nous aſſurer au contraire qu'il naiſſe de la force & du ſentiment de la vérité connue. Nous réfléchirons enſuite, par voie d'examen, ſur les

preuves qui nous persuadent l'existence de Dieu, & sur les difficultés qu'on leur oppose, ou qu'il semble qu'on leur peut opposer. Nous nous attacherons en troisiéme lieu à considérer à part les objections les plus apparentes des Athées : & enfin nous ferons une comparaison des deux sentimens, qui fera voir que l'Athéisme est une extravagance visible, s'il est vrai qu'il y ait de véritables Athées ; ce qu'on examinera pour la fin en peu de mots.

CHAPITRE II.

Où l'on fait voir, en recherchant les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu n'est point un faux préjugé.

ENCORE qu'on ne doive point douter de tout avec les Sceptiques, il est bon néanmoins de se défier de sa raison ; parce que si la Nature a donné à tous les hommes un sens commun, qui dans ses premieres notions, & dans les jugemens qu'il forme avec une liberté entiere, ne sauroit être un principe d'erreur, l'expérience nous convainc que l'homme n'est que trop sujet à se tromper dans les matieres qui l'intéressent, ou qui sont susceptibles de préoccupation.

Il est certain qu'il y a en nous une lumiere naturelle qui ne nous trompe point, & des préjugés qui nous trompent : sans ces préjugés nous ne serions jamais dans l'erreur, & sans cette lumiere naturelle nous y serions toujours. La difficulté consiste à démêler ces deux prin-

cipes si différens, & à en faire un juste discernement; en quoi il est certain qu'on réussira, si l'on joint l'expérience à la raison.

Il seroit difficile de rapporter nos erreurs ou nos préjugés à d'autres causes qu'à quelqu'une de ces trois : à la qualité des choses que nous connoissons, ou à la maniere dont elles sont proposées à notre entendement, ou à la disposition même de notre esprit.

Bien que les choses que nous connoissons puissent être en elles-mêmes difficiles & problématiques, ce qui semble devoir embarrasser notre esprit, & quelquefois l'engager dans l'erreur, nous ne craindrons pas de soutenir que la qualité des choses ne suffit pas pour former nos faux préjugés. Les démonstrations de la Géométrie sont difficiles, & néanmoins nous en jugeons sainement. Ces choses qu'on nomme indifférentes, & dont nous jugeons sans contrainte & sans intérêt, sont quelquefois tout-à-fait problématiques; & le sens commun ne se préoccupe pourtant pas lorsqu'il en juge, parce qu'il doute où il faut douter, & qu'il assure où il faut assurer, ne concevant qu'une simple opinion des choses probables, & jugeant avec certitude des choses évidentes. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, & qu'il n'arrive même assez souvent, que l'impatience, l'orgueil & la précipitation forment en nous une habitude de vouloir juger avec certitude de toutes choses; ce qui fait naître mille faux préjugés dans notre entendement: mais alors le déréglement vient d'ailleurs, & ce n'est point la qualité des choses que nous en devons accuser.

Il ne seroit pas plus raisonnable de l'attribuer à quelque disposition naturelle de notre esprit, puisqu'en ce cas-là il faudroit que no-

tre esprit fût naturellement disposé à juger mal des choses, de quelque maniere qu'elles lui fussent présentées ; & c'est alors que nous ne pourrions nous dispenser d'être Pyrrhoniens, & quelque chose de plus encore, puisque nous devrions toujours nous croire dans l'erreur par la disposition même de notre entendement. Mais, comme l'expérience, & le sentiment d'un nombre presque infini de vérités, dont il nous est impossible de douter, nous rassure à cet égard, & nous dit qu'il y a une certaine lumiere naturelle en nous qui ne nous trompe point, il ne reste sinon que nos erreurs viennent de ce que les objets sont mal proposés à notre esprit.

En effet, comme chaque chose a plusieurs faces, elle ne se présente pas toujours sous la même forme à notre entendement ; &, comme elle lui est diversement proposée par des causes étrangeres, elle paroît assez souvent à un esprit différente de ce qu'elle paroît à un autre, ou de ce qu'elle avoit paru en un autre temps à celui-là même. Mais ce qu'il y a de constant & qui ne change jamais, c'est la disposition de l'entendement à juger des choses selon ce qui lui en paroît.

Quoi qu'il en soit, il y a deux sortes de choses qui font que les objets sont mal proposés à notre esprit, ou, si l'on veut, qui font naître tous nos faux préjugés ; les unes extérieures, & les autres intérieures. Je mets au premier rang l'exemple, l'éducation, les mauvais raisonnemens, & les sophismes du discours. Ainsi l'exemple & l'éducation font que la sensualité & l'yvrognerie, qui sont de très-grands vices en eux-mêmes, passent en certains pays pour des vices très-légers. Les fameux sophismes du Rhétoricien Théodotion persuaderent

au roi d'Egypte qu'il devoit faire mourir Pompée ; & l'on voit que les hommes ſont tous les jours, à cet égard, les dupes les uns des autres.

Les cauſes intérieures de nos erreurs & de nos préjugés ſe réduiſent à trois, qui ſont les ſens, l'imagination, & les paſſions du cœur. Toutes ces choſes ſont capables de propoſer mal l'objet à notre eſprit, & de le faire paroître tout autre qu'il n'eſt en lui-même. Ainſi, comme nos yeux nous ont repréſenté une étoile comme un flambeau, nous avons eu quelque peine à nous perſuader enſuite, qu'une étoile fût plus grande que le globe où nous habitons ; ne pouvant accorder cette petite idée que nos yeux nous en donnent, avec cette grande idée que la raiſon nous en fait avoir. L'imagination nous fait concevoir la ſubſtance de notre ame comme étendue & matérielle, quoiqu'elle ne le ſoit point en effet ; ou ſi l'on veut un exemple moins conteſté, elle nous repréſente la diviſion de la matiere à l'infini comme impoſſible, encore que la raiſon nous montre qu'elle eſt certaine. Et le cœur préoccupé par ſes paſſions nous faiſant toujours regarder du bon côté les choſes qui nous appartiennent, & nous éloignant de toutes celles qui ne ſe rapportent point à notre intérêt, fait que nous nous trompons inceſſamment dans le commerce de la vie civile.

On croit pouvoir poſer en fait, qu'il n'y a aucune erreur, ni aucun faux préjugé dans l'eſprit de l'homme, qui ne puiſſe être rapporté à quelqu'une de ces ſources, & que l'on ne ſauroit apporter d'exemple qui détruiſe cette maxime.

On ne peut donc faire mieux pour détruire les défiances de l'incrédulité, que d'examiner

d'abord si le sentiment que les hommes ont communément de l'existence de Dieu, ne seroit point un préjugé naissant de quelqu'un de ces principes.

Si nous regardons aux causes extérieures de nos erreurs, nous trouverons qu'elles dépendent des circonstances des temps & des lieux, & qu'ainsi elles varient perpétuellement Qu'on cherche dans l'Histoire l'état passé du monde, & qu'on jette les yeux sur l'état où le monde est aujourd'hui; qu'on examine toutes les erreurs qui régnent, & toutes celles qui ont régné parmi les hommes, l'on trouvera que l'exemple, l'éducation, les sophismes du discours, ou les fausses couleurs de l'éloquence ont produit des erreurs particulieres, mais non pas des erreurs générales; ont pu tromper quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux & en certains temps, mais non pas tous les hommes dans tous les lieux & dans tous les siécles.

Voilà précisément en quoi la nature & l'éducation sont différentes. La nature est semblable dans tous les hommes qui sont & qui ont été : ils sentent le plaisir, ils desirent l'estime, ils s'aiment eux-mêmes aujourd'hui comme autrefois; & l'on doit faire en cela le même jugement des qualités véritablement naturelles, & de celles qui sont, selon nous, originairement attachées à la nature, comme la corruption du péché, dont ce n'est pas ici le lieu de parler.

Mais il n'en est pas de même des principes de l'éducation qui varient sans cesse. La succession des temps, la révolution des affaires, les divers intérêts des peuples, le mélange des Nations, les différentes inclinations des hommes changent l'éducation, elles donnent cours

à d'autres maximes, & établiſſent d'autres régles d'honneur & de bienſéance. Si donc nous trouvons que ce ſentiment, qu'il y a un Dieu, s'eſt conſervé parmi tous ces changemens de la ſociété, qu'en pouvons-nous conclure autre choſe, ſinon que ce ſentiment ne vient pas de la ſimple éducation, mais qu'il eſt fondé ſur quelque proportion naturelle qui eſt entre cette premiere vérité & notre entendement*? Ciceron reconnoît qu'il n'y a point de Nation ſi barbare, qui n'ait eu quelque connoiſſance de la Divinité; &, quand il ne le diroit pas, la choſe n'en ſeroit pas moins véritable. On voit que les hommes, dès qu'ils ſont hommes, c'eſt-à-dire, capables de ſociété & de raiſonnement, connoiſſent cette vérité: car pour l'exemple de quelques Sauvages, qui ne l'ignorent que parce que la raiſon ne ſe déploye point en eux, il ne ſauroit tirer à conſéquence. Ceux qui n'exercent point leur raiſon, ſont ſemblables à ceux qui n'en ont point: il faut les mettre au rang des enfans, qui vivent ſans réflexion, & qui ne paroiſſent capables que des actions animales. Et, comme l'on ne doit point conclure qu'il n'eſt pas naturel à des gens raiſonnables de chercher les moyens de ſe garantir des injures de l'air, parce qu'il y a des Sauvages qui ne s'en mettent point en peine, on ne doit pas inférer auſſi de l'abaiſſement de leur eſprit ſtupide & abruti, qui ne tire aucune conſéquence de ce qu'il voit, qu'il n'eſt pas naturel à l'homme de connoître la ſageſſe d'un Dieu qui agit dans l'Univers.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours vrai que les hommes qui raiſonnent & qui vivent en ſociété, ſe ſont de tout temps accordés à recon-

* *In Orat. pro Archia Poeta.*

noître cette vérité fondamentale. Les principes des sciences ont changé, les arts ont succédé les uns aux autres ; il est arrivé de notre connoissance des révolutions secrettes & éclatantes, subites & imperceptibles dans la société : on l'a vue passer souvent de la politesse à la barbarie, & de la barbarie à la politesse : les Nations se sont confondues, les langues se sont mêlées, & néanmoins ce principe est demeuré toujours ferme & inébranlable dans l'esprit des hommes, qu'il y a quelque Sagesse qui agit dans l'Univers.

Au reste, les incrédules disputent vainement, pour faire voir que l'éducation a quelque part à la connoissance que nous avons de Dieu. Nous convenons que l'éducation s'unit avec la nature, & la nature avec l'éducation. Qui doute que la nature & l'éducation n'agissent de concert pour obliger un pere à aimer son enfant, & l'enfant à respecter son pere ?

Les Lacédémoniens aimoient l'estime autrefois, les hommes ne l'aiment pas moins aujourd'hui ; voilà ce que l'éducation ne sauroit changer, & ce qui doit demeurer constant & invariable, parce qu'il appartient à la nature. Les régles de notre point-d'honneur, aussibien que celles de notre Morale, nous enseignent qu'il n'y a rien de plus bas ni de plus lâche que le larcin, de quelque maniere qu'il se commette : les Lacédémoniens, au contraire, regardoient le larcin subtil & adroit, comme une action glorieuse ; voilà qui est différent, parce qu'il appartient à l'éducation. Disons de même, que l'éducation peut avoir eu quelque part aux diverses idées que les Nations ont eues de la Divinité, parce qu'il n'y a eu rien de constant ni d'uniforme dans les peintures qu'elles

en faiſoient ; mais que la vérité de ſon exiſtence, qui eſt le principe auquel elles ſe ſont invariablement attachées, a dû avoir une proportion naturelle avec leur eſprit.

Et en effet, ſi c'eſt de nos peres uniquement que nous tenons ce ſentiment, qui eſt-ce qui l'avoit enſeigné à nos peres ? Il faut aller à l'infini en remontant, ou reconnoître qu'il y a eu des hommes qui ont laiſſé cette opinion à leurs enfans, ſans la devoir eux-mêmes à l'éducation. A qui donc la devoient-ils ?

On dira peut-être, que c'eſt à la politique de quelque prince, qui crut que cette opinion ſeroit un frein pour retenir ſes ſujets dans l'obéiſſance qui lui étoit due ; mais on le dira ſans raiſon & ſans vraiſemblance : car, I. les ouvrages de la politique dépendent des divers changemens & des différentes révolutions qui arrivent dans le monde ; au lieu que ce principe a été tout-à-fait invariable. II. Avant ces célébres légiſlateurs de l'antiquité, comme Solon, Licurgue & Numa, qui paſſent pour être les premiers qui ont tâché d'adoucir, par les cérémonies de la Religion, les inclinations de quelques peuples qui étoient encore ſauvages, les hommes étoient perſuadés de l'exiſtence de Dieu : &, quoique les hiſtoires anciennes nous parlent de ceux qui ont les premiers labouré la terre, navigé, planté la vigne, &c. vous n'en trouverez point qui faſſent mention de ceux qui ont cru les premiers l'exiſtence d'un Eſtre Souverain. III. Ce n'eſt pas la ſimple connoiſſance de l'exiſtence de Dieu, qui ſert aux deſſeins de la politique ; car, ſi vous concevez un Dieu oiſif, comme Epicure l'a conçu, ou ſi vous vous imaginez des Divinités vicieuſes & déréglées, & devant par conſéquent permettre ou même autoriſer le crime,

comme les Payens se les représentoient : cette connoissance est plutôt pernicieuse qu'utile à l'État. Il n'y a certainement que la crainte d'être puni de ses crimes après cette vie, ou l'espérance d'être récompensé de ses bonnes actions après la mort, qu'on peut concevoir servir à l'obéissance des sujets. Or ces principes ont changé plusieurs fois avec le temps ; &, sans compter les Sadducéens, il y a eu *, & il y a encore aujourd'hui des peuples entiers qui croyent l'existence d'un Dieu, sans avoir aucune idée des peines ou des biens qui les attendent après la mort. IV. Les princes, les grands politiques, &, pour dire quelque chose de plus encore, ceux qui étoient capables non-seulement de gouverner les États, mais de faire de nouvelles loix, & d'établir de nouvelles républiques ; les Socrates & les Platons, qui se railloient des superstitions dont la politique se sert pour amuser les peuples, se sont bien moqués de la pluralité des Dieux, mais ils ont cru de bonne foi l'existence d'un Dieu, comme cela paroît par les lettres qu'ils s'écrivoient confidemment. V. Enfin, on doit remarquer qu'il y a deux sortes de moyens dont la politique se sert pour parvenir à son but ; les uns qu'elle invente, les autres qu'elle suppose, sans faire autre chose que de les mettre en œuvre. La politique Romaine se servoit autrefois de ces deux moyens pour gagner le peuple ; elle se servoit de la vanité du peuple comme d'un ressort qu'elle n'avoit point produit, & qui étoit même plus ancien que ses vues ; & elle employoit en second lieu les jeux, les spectacles, les diverses espéces de

* *Mexicani, Tapuiæ. Vide Acostam, lib. 5. rerum Americar. & Gerard. Joann. Vossium, de Idololatria Gentili, in Add. lib. 1.*

couronnes, la pompe des triomphes, comme des moyens qu'elle avoit inventés elle-même pour faire agir ce premier reſſort, ou pour flatter cette vanité. Je conviendrai donc ſans peine, que Numa Pompilius ſe ſervit du ſentiment que le peuple avoit, qu'il y a quelque Divinité, & des autres principes de la Religion naturelle; mais il ne fit que mettre en uſage ce principe que ſa politique ſuppoſoit, & qu'elle ne produiſoit pas. Il ſe ſervit de divers ſacrifices & de diverſes autres cérémonies pour faire agir ce premier reſſort, ou pour apprivoiſer le peuple, en donnant quelque objet à ces principes vagues de Religion & de conſcience qu'il ſuppoſoit en eux. Car, comme celui qui a inventé les moulins n'a point produit la force qui fait agir ces grandes machines, mais ſeulement l'a ſuppoſée dans le vent & dans l'eau, dont il a dirigé le mouvement par ſon adreſſe, ainſi on peut dire que la politique ſuppoſe, & ne fait point cette connoiſſance naturelle de Dieu, qui eſt un frein pour retenir les peuples dans leur devoir.

CHAPITRE III.

Où l'on continue de montrer que le ſentiment que nous avons de l'exiſtence de Dieu n'eſt point un préjugé.

POUR les cauſes de nos erreurs, que nous avons appellées intérieures, comme elles ſe trouvent dans tous les hommes du monde, & que chacun a des ſens, une imagination & un cœur qui ſont capables de le tromper, quoique cela n'arrive que par accident, on ne nie pas

auſſi qu'elles ne puiſſent faire naître des erreurs conſtantes & univerſelles.

Ainſi la difficulté qu'on a trouvé à s'imaginer qu'il y eût des hommes ſur la ſurface de la terre qui eût oppoſée à la nôtre, qui, ſans tomber, euſſent leurs pieds vis-à-vis de nos pieds, a fait rejetter juſqu'à ces derniers ſiécles l'opinion de ceux qui croyoient des Antipodes. Ainſi le vulgaire, de tous les temps & de tous les pays, s'imagine que le Soleil n'a pas plus d'un pied de largeur, & que les étoiles ſont encore plus petites que le Soleil ne paroît; ſans parler ici du ſentiment de Copernic, qui accuſe tous les autres hommes d'avoir été dans l'erreur.

Mais que dira-t-on, ſi la connoiſſance que nous avons de l'exiſtence de Dieu, non-ſeulement n'eſt pas un faux préjugé qui naiſſe des ſens, de l'imagination, ou des paſſions du cœur, mais ſe trouve plutôt oppoſée que conforme à ces trois principes de nos erreurs?

J'avoue que les ſens, l'imagination & le cœur par eux-mêmes ne nous diſent pas qu'il n'y a point de Dieu, puiſque ces trois facultés ne nous ont point été données pour être des cauſes d'erreur & d'illuſion; mais il arrive par accident, & par le mauvais uſage que nous en faiſons, qu'elles ſont une bonne partie des difficultés que nous trouvons dans la connoiſſance de cette vérité.

La coutume que nous avons priſe de ſoumettre notre raiſon à nos ſens, & de rejetter comme une ſpéculation ce qu'on ne nous fait point voir & toucher, fait un des préjugés des Athées, qui ne croyent point qu'il y ait un Dieu parce qu'ils n'en voyent point: la difficulté qu'ils ont à s'imaginer ce que c'eſt que Dieu, ce qu'il faiſoit avant qu'il fît le monde, forme un ſecond préjugé dans leur eſprit. En-

fin toutes les passions du cœur combattent la vérité de l'existence de Dieu, parce que cette vérité les mortifie toutes : elle humilie l'orgueil, elle prescrit des bornes fort étroites à la volupté, elle arrête le cours de l'injustice & de l'intérêt ; &, lorsque cette connoissance ne corrige pas le déréglement des passions, elle les réprime du moins & arrête leur violence ; & il n'est pas fort nécessaire que nous insistions là-dessus. Les incrédules eux-mêmes reconnoissent que l'idée de Dieu réprime les passions humaines, puisqu'ils prétendent que la politique se sert avec succès de ce frein pour arrêter les désordres de la cupidité, & pour retenir les hommes dans l'obéissance qu'ils doivent aux loix civiles.

Que les sens donc & l'imagination ayent produit par accident les erreurs universelles, & que le cœur soit, comme on l'a reconnu de tout temps, une source féconde d'illusions & d'égaremens dans le commerce de la vie civile, cette considération nous est favorable, puisque nous sommes les partisans du bon sens, qui nous dit qu'il y a un Dieu, contre les raisons négatives des sens qui ne voyent point cette Divinité ; contre les difficultés de l'imagination, qui ne sauroit se représenter un objet qui est si élevé au-dessus de sa portée, & contre les résistances des passions du cœur que cet objet afflige & contraint. N'est-ce pas une chose surprenante, que depuis tant de siécles, les sens, l'imagination & les passions du cœur ayent continuellement fourni à l'esprit des hommes des préjugés contraires à cette vérité, sans qu'ils ayent pu en étouffer la lumiere ?

Il est vrai que ne l'ayant pu anéantir, les hommes l'avoient prodigieusement déguisée : le déréglement étoit venu de ces trois causes

de nos erreurs que nous avons marquées. Pour contenter les sens, les hommes avoient fait la Divinité visible, soit en la représentant par des statues, soit en l'imaginant revêtue d'une forme humaine. Pour satisfaire l'imagination, qui ne peut rassembler tant de vertus, dont les effets paroissent dans la Nature ; qui ne peut, dis-je, les rassembler dans la simplicité d'un seul & même sujet, ils avoient multiplié la Divinité, attribuant à chaque partie de l'Univers, & à chaque élément, sa providence particuliere. Enfin, pour satisfaire les mauvais penchans de leur cœur, ils avoient attribué à Dieu leurs passions & leurs vices ; se faisant des Divinités déréglées, pour sauver leurs déréglemens à la faveur de ces exemples que la Religion sembloit rendre sacrés.

Mais enfin, malgré notre attachement à ne juger des choses que par les sens, malgré les difficultés & les résistances de notre imagination ; malgré toutes ces passions de notre cœur, qui, pour leur intérêt, produisent continuellement des doutes dans notre ame, tous les hommes ont reconnu de tout temps qu'il y a une Sagesse souveraine qui agit dans l'Univers.

Qu'on juge après cela si c'est aux incrédules à concevoir ici de la défiance, & si nous n'avons pas au contraire sujet de tenir pour suspects des doutes que forment toutes nos passions, & des préjugés qui ont visiblement leur source dans tous les principes de nos erreurs.

CHAPITRE IV.

Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établiſſent l'exiſtence de Dieu.

Nous avons jugé ce préliminaire d'autant plus utile, que les illuſions que nous devons craindre en traitant des matieres de la Religion, naiſſent ſans qu'on y penſe ; & que nous engageant inſenſiblement dans l'incrédulité, elles forment comme un double mur dans notre entendement, contre lequel la ſolidité & la force des raiſons eſt preſque toujours ſans effet.

Mais, après avoir marqué les ſources de nos erreurs, il eſt encore plus néceſſaire de marquer les ſources de la vérité. Nous en trouvons quatre différentes : la Nature, qui eſt l'aſſemblage de toutes les créatures viſibles ; la ſociété, qui eſt la multitude des hommes réunis ſous la forme d'un gouvernement ; le cœur de l'homme, qui eſt un petit monde qui n'enferme pas moins de merveilles que le grand ; & enfin la Religion, laquelle nous convainc mieux que tout autre objet, de la vérité de l'exiſtence de Dieu, comme cela paroîtra dans toute la ſuite de cet ouvrage.

Pour voir qu'il y a une Sageſſe ſouveraine, il ne faut qu'ouvrir les yeux & les porter ſur les merveilles de la Nature. Quand la conſidération des cieux & des aſtres, de leur beauté, de leur lumiere, de leur grandeur, de leurs proportions, de leur perpétuel mouvement, & de ces révolutions admirables qui les rendent ſi juſtes & ſi conſtans dans leurs changemens

divers, ne nous convaincroient point de cette vérité, nous la trouverions marquée dans les vagues & sur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes & des fruits, dans la diversité & dans l'instinct des animaux, dans la structure de notre corps & dans les traits de notre visage.

En effet, comme tous les hommes qui m'ont appris qu'il y a une ville de Rome, ne peuvent s'accorder à se jouer de ma crédulité, il est impossible aussi que toutes les parties de la Nature conspirent à me tromper en me montrant les caracteres d'une sagesse qui n'existe point réellement.

Il est certain même, que cette derniere preuve, à quelque égard, a l'avantage sur la premiere, en ce que tous les hommes ont en eux des principes d'erreur & d'imposture, au lieu que les parties de la Nature n'en ont point, & qu'ainsi le témoignage général des hommes est moins infaillible que le témoignage général des parties de l'Univers, s'il est permis de nommer ainsi l'accord de tous les ouvrages de la Nature à nous mettre devant les yeux la sagesse de leur Auteur.

Il ne faut donc que considérer si nous pouvons nous défendre de reconnoître dans la Nature ces caracteres de sagesse que nous croyons y avoir remarqués. La sagesse emporte deux choses, comme chacun sait; un dessein, & le choix de certains moyens qui se rapportent à ce dessein. On n'est donc en peine que de savoir si vous pouvez remarquer quelque dessein dans les ouvrages de l'Univers, ou s'il y a quelque cause qui agisse pour une fin; en quoi certainement il y a peu de difficultés. Il faut sans doute avoir perdu la raison, pour douter que nous n'ayons des yeux pour voir, des oreilles

pour ouïr, un odorat pour flairer, une voix pour nous faire entendre, des pieds pour marcher, les plantes des pieds plattes pour pouvoir nous tenir debout, un cœur pour faire ou pour recevoir le ſang, des veines pour le contenir, des eſprits pour le faire mouvoir, des arteres pour faire battre les veines, des nerfs pour recevoir les eſprits : &, quand nous voyons que nos yeux ne ſont point dans nos pieds, d'où ils ne pourroient pas voir les objets ; que notre bouche a une communication avec notre eſtomac, ſans laquelle nous demeurerions privés de nourriture, nous ne croyons pas ſans doute que tout cela ſe trouve ainſi fait ſans deſſein.

On s'apperçoit de cette ſageſſe répandue dans l'Univers, ſoit qu'on examine un ſeul corps, ſoit qu'on jette les yeux ſur l'aſſemblage de toutes les choſes corporelles. Conſidérez la lumiere la plus noble & la plus belle de toutes les parties de l'Univers, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elle ſe trouve réunie en certains globes qui la répandent ſans ceſſe, & qui ne s'épuiſent jamais ; que ces globes ſont à une diſtance de la terre, ſi juſte & ſi réglée, & qu'ils paroiſſent toujours ſe mouvoir, ſans que ce mouvement réel ou apparent trouve aucun obſtacle qui l'arrête.

Deſcendez plus bas, & conſidérez les uſages de l'air ; il porte juſques à nous la lumiere & les influences des aſtres ; il ſe charge de ces nuées qui font la fertilité de la terre & l'abondance de nos moiſſons ; il porte les ſons juſqu'à nos oreilles, & les couleurs juſqu'à nos yeux ; il fait notre reſpiration & le mouvement de nos poumons, la force & l'agitation de la flamme, la végétation des plantes, & la vie des animaux.

Voyez enſuite comment cet air & cette lumiere s'uniſſent avec les organes du corps humain ; car, ſans l'œil de l'homme, la lumiere n'eſt que ténébres, &, ſans la lumiere, l'œil de l'homme n'eſt qu'aveuglement. Conſidérez ces dépendances admirables, qui font que les cieux roulant ou paroiſſant rouler dans le vaſte ſein du monde, procurent le bien d'un atôme qui jouit de toutes ces merveilles, dont la grandeur eſt ſi diſproportionnée à la ſienne, & qui poſſede ce que les cieux & les aſtres paroiſſent avoir de plus précieux, caché comme il eſt dans le coin d'un globe, qui n'eſt qu'un point en comparaiſon des autres parties de l'Univers.

Qui eſt-ce qui a appris à l'air, aux vents, aux pluies, & aux autres météores, qu'ils devoient contribuer à rendre la terre fertile? Pourquoi le Soleil fournit il pour cela ſa chaleur & ſa lumiere, les aſtres leurs influences, la mer ſes nuées, l'air ſa roſée & ſa fraicheur, & les ſaiſons le tempéramment de leurs qualités? Comment la terre tire-t-elle d'un ſein ſtérile & flétri tant de plantes ſi admirables dans leurs vertus & dans leurs productions, d'arbres excellens & de fruits exquis? Pourquoi faut-il que ces fruits ſoient propres à ſe changer en la ſubſtance des animaux, & à conſerver leur vie? Comment la faim & la ſoif leur apprennent-elles à point nommé, qu'il eſt temps de prendre des alimens qui ſont deſtinés à leur nourriture? Et comment le dégoût & le raſſaſiement leur enſeignent-ils au contraire qu'ils en ont aſſez pris pour le bien de leur nature, & cela par une loi qui ne peut être violée que par les maladies qui troublent l'œconomie naturelle de leur tempérament?

A quoi ſerviroient tous les fruits de la terre,

s'il n'y avoit des animaux pour s'en nourrir? Et que feroient ces animaux sans les fruits de la terre? Comment les espéces des animaux se conserveroient-elles, sans l'inclination que le mâle a pour la femelle? Et à quoi étoit nécessaire cette inclination, s'il n'avoit fallu que la propagation des animaux se fit par ce moyen? Pourquoi est-ce que dans les lieux où il ne croît point de grain, la nature fait croître des Cocos, ces arbres merveilleux dont la moëlle est du pain, le suc qu'ils contiennent du vin, & le poil dont leurs feuilles sont couvertes, du coton dont on fait des habits? Pourquoi est-ce que dans l'Isle de Fer, où il n'y a point de source ni de riviere pour abreuver les habitans, il y a un arbre qui est perpétuellement couvert d'une nuée qui fait distiller l'eau de ses branches? La Nature en formant une source miraculeuse dans l'air, lorsque la terre refuse d'en donner; de sorte que toutes les bêtes & tous les hommes qui habitent cette isle, y trouvent abondamment de quoi étancher leur soif.

On ne peut se dispenser, quoi qu'on fasse, de reconnoître que les parties de la Nature ne sont pas ainsi enchaînées sans quelque dessein: la terre ne seroit pas située comme elle l'est; le Soleil n'éclaireroit pas les deux Hémisphéres tour-à-tour avec tant de régularité, la mer ne respecteroit pas ses bords, l'air ne se seroit point venu placer précisément entre la terre & les astres, pour nous faire jouir de leur chaleur & de leur lumiere tempérée par cet éloignement; les saisons ne se trouveroient pas si réguliérement partagées, le corps humain formé avec une symétrie si parfaite, ce corps animé d'une ame qui est toute seule un abregé de merveilles, cette ame avec des penchans qui

la portent au ſoin de ſon bien-être & de ſa conſervation ; ces penchans éclairés par une raiſon qui les adreſſe à leurs fins légitimes, & cette raiſon elle-même remplie d'une lumiere naturelle, qui l'empêche de ſe tromper lorſqu'elle juge librement des objets qu'on lui propoſe : toutes ces choſes ne ſeroient point de la ſorte, s'il n'y avoit une intelligence ſouveraine qui agit dans l'Univers.

Voilà la preuve d'autant meilleure, qu'elle eſt plus naturelle, plus expoſée à la vue de toute ſorte de perſonnes, & plus proportionnée à la portée de chacun. Voici les difficultés que l'incrédulité lui oppoſe.

Elle dira d'abord, que, comme le bon ordre & la ſymmétrie des parties de la Nature, dont nous croyons connoître la deſtination, nous portent à reconnoître une Sageſſe qui préſide à la conduite de l'Univers ; auſſi le peu d'ordre & de ſageſſe que nous trouverons en quelques autres parties de l'Univers, nous doit donner une opinion toute contraire. Qui eſt-ce, dira-t-on, qui comprend la raiſon pour laquelle le tonnerre gronde dans des déſerts entierement inhabités ? Pourquoi la grêle tombe en abondance ſur des rochers & ſur des précipices * ? Pourquoi la foudre va briſer la pointe d'un rocher à l'écart ? Quelle eſt la deſtination des inſectes ? A quoi ſont bonnes les mouches, les grenouilles, les chenilles, les vers qui rongent un cadavre dans le fond d'un tombeau, ou ces petits animaux qui ſucent notre ſang, & qui ſe forment de ſa corruption ?

On répond premierement, qu'on peut bien conclure des caracteres de ſageſſe que nous

* *Fulmina adeò paſſim cadunt, montes irruunt, arboribus incurrunt, ſine delectu tangunt loca ſacra & profana, &c. Minutii Felicis Octavius.*

remarquons dans la Nature, qu'il y a un Dieu, parce qu'alors nous raisonnons sur ce qui nous est connu; mais que nous ne pouvons pas inférer de l'ignorance qui nous empêche de reconnoître ces mêmes caracteres de sagesse en d'autres parties de l'Univers, qu'il n'y ait point de Divinité, parce que ce qu'on ne connoit point ne peut jamais servir de principe dans un raisonnement. Celui qui considere une montre, est en droit de conclure de l'enchainement de ses ressorts & de leur mouvement, qu'il faut qu'elle soit l'ouvrage d'un être intelligent; & il raisonneroit mal, s'il vouloit tirer une conséquence opposée à celle-là, de ce qu'il y a quelques ressorts dans cette machine dont les usages ne lui sont pas connus.

Il est bon de remarquer en second lieu, que pour bien découvrir la sagesse de l'Auteur de la Nature, il ne faut pas demander raison de l'individu, mais seulement de l'espéce, pour parler avec les philosophes : &, comme pour faire voir la sagesse qui paroit dans le gouvernement d'un État, on rend raison des établissemens généraux, on fait voir pourquoi on entretient des soldats, des magistrats, des juges, des officiers & des exécuteurs de la justice, sans qu'il soit nécessaire de considérer la condition de Pierre & de Gautier : aussi, pour connoître la sagesse du Créateur, qui paroit dans ses ouvrages, il suffit de connoître les loix générales de la Nature, sans qu'il soit nécessaire de rendre raison de chaque chose en particulier.

On doit cependant remarquer que la cause physique n'en exclut point la fin, comme s'imaginent grossierement ceux qui prétendent, par exemple, que le tonnerre n'est point destiné

tiné à effrayer les hommes, parce qu'il a des causes aussi nécessaires en soi, que le mouvement de la poudre & du salpêtre, lorsqu'on y met le feu : c'est raisonner comme celui qui diroit qu'on tire le canon sans dessein, parce que cette action a une cause physique. Que si après cela on demande pourquoi il est nécessaire que la foudre gronde, je répondrai sans beaucoup de peine, que c'est là comme le langage de Dieu, lorsqu'il veut nous faire penser à ce qu'il est & à ce que nous sommes. On pourroit encore ajouter, qu'il est bon en général que la foudre tombe tantôt dans un désert, & tantôt dans une ville, pour marquer que tantôt Dieu s'approche, & que tantôt il s'éloigne du pécheur ; qu'il faut qu'il y ait des monstres, des serpens & des bêtes veneneuses pour menacer les hommes, pour leur faire mieux connoître la justice de Dieu ; qu'on tire des serpens les plus veneneux d'excellens remédes ; que les abeilles nous fournissent le miel ; que les mouches & les araignées purifient l'air ; que les insectes ramassent la corruption de la terre, la vermine celle du sang ; & qu'il n'y a peut-être rien de plus propre à nous représenter la misere des hommes, que ces vers qui, par les sages loix de la nature, se forment de leurs cadavres dans le tombeau. Mais il est beaucoup plus raisonnable de répondre en troisiéme lieu, que quand nous ne pourrions pas découvrir la fin de certaines choses dans la Nature, il seroit ridicule & extravagant de s'imaginer qu'elles en manquent pour cela, parce que ce seroit supposer que nous connoissons toutes choses.

Il semble qu'on peut nous objecter en second lieu, que nous ignorons la maniere admirable dont se fait la production des choses

naturelles, & que si ces mysteres de la Nature nous étoient bien connus, nous n'y trouverions peut-être rien qui nous contraignit de reconnoître une cause premiere. C'est la remarque d'Hobbes, que le peuple déifie tout ce qu'il ne connoit point, & que l'ignorance fait naître l'admiration, l'admiration le respect & la crainte, le respect & la crainte la Religion. Voilà la seconde difficulté qu'il me semble qu'on peut opposer à notre principe, & qui n'est pourtant qu'un enchaînement de conséquences précipitées; car ce n'est point ce que nous ignorons des merveilles de la Nature, mais ce que nous en connoissons, qui nous y fait reconnoître la sagesse de Dieu. Nous pouvons juger d'un tableau, & conclure en le voyant, qu'il ne s'est pas fait lui-même, sans connoître à fond les régles de la peinture. Il n'est pas question de savoir ce que j'ignore dans les secrets de la Nature, mais il s'agit de savoir si la connoissance que j'en ai, quelle qu'elle soit, n'est point suffisante pour me convaincre qu'il y a une Sagesse qui agit dans le monde.

Pour cela, nous n'avons qu'à établir ces deux vérités : la premiere, que la matiere n'est point susceptible de sagesse, ou, si elle l'est, qu'elle pense, qu'elle connoit, & qu'ainsi c'est là le principe auquel nous donnons le nom de Dieu : la seconde est, qu'il y a cependant des caractéres inconteſtables de sagesse imprimés dans tout l'Univers. Tant s'en faut qu'il faille avoir pénétré dans les secrets de la Nature pour cela, que la connoissance des moins éclairés & la simple vue de la Nature suffisent pour nous l'apprendre : les ignorans & les savans, le peuple & les philosophes conviennent en ce point. Mais, afin qu'on ne croye pas que nous

nous contentons de le supposer, il ne sera pas inutile de raisonner quelque temps avec les Philosophes.

CHAPITRE V.

Où l'on considere les preuves de l'existence de Dieu, que la Philosophie nous fournit.

Je ne sais point quels sont les ressorts qui font agir cette vaste machine que nous appellons l'Univers. J'ignore qu'est-ce qui entretient la vie des plantes & la lumiere des astres. Je ne sais point de quelle figure sont les atômes dont les corps sont composés, ni le dégré de mouvement qu'il faut pour former toutes les merveilles qui frappent ma vue. Je ne suis partisan de Démocrite ni de Descartes. Je n'entre point dans les différends de Copernic ni de Ptolomée, & je ne me pique point de raisonner sur le système du monde. Mais, de quelque maniere que l'Univers soit fait, & quelque Philosophe qu'on suive, on conviendra sans doute avec moi, qu'afin que cet Univers subsiste tel qu'il est, il faut une matiere, un mouvement, un mouvement limité à une certaine mesure, & un mouvement déterminé d'une certaine maniere; puisque, si vous ôtez toutes ces causes, vous faites du Monde un néant ou un cahos. Je demande donc d'abord d'où est venue cette matiere dont le Monde est composé? Qui dit la matiere, ne dit pas une chose qui soit nécessairement; & jusqu'ici personne, que je sache, n'a cru qu'ayant toutes les perfections, elle dût avoir celle d'être par elle-même, comme nous le disons de Dieu.

Je voudrois bien savoir en second lieu, d'où son mouvement est sorti? Car il faut de deux choses l'une, qu'il soit essentiel à la matiere de se mouvoir, ou qu'il y ait un Dieu qui ait imprimé le mouvement dans la matiere : ce mouvement doit être attaché à la nature de la matiere, ou venir du dehors ; il n'y a point de milieu.

S'il est essentiel à la matiere de se mouvoir, il faut que toutes ses parties soient dans une nécessaire & continuelle agitation, comme celles de la flamme, & que le repos détruise la matiere ; ce qui est entierement contraire à l'expérience & à la raison : car, qui ne sait que la matiere, dans ce qu'elle a de propre & d'essentiel, est une chose étendue, mesurable, divisible, qui est, à la vérité, nécessairement susceptible de mouvement, mais qui de soi n'est pas plus déterminée au mouvement actuel qu'au repos? Il est certain même, que demeurant dans son état naturel, elle se reposera, & qu'elle attendra une impulsion qui vienne du dehors pour se mouvoir. Epicure lui-même, qui tient que les atômes se meuvent naturellement, sera obligé de reconnoître que du moins les parties qui composent les atômes, conservent un mutuel repos ; puisque, si le mouvement étoit essentiel à ces parties qui composent l'atôme, & aux parties de ces parties, l'atôme ne seroit pas moins corruptible & moins divisible que les autres parties de l'Univers, ayant en soi le principe de la corruption, qui est le mouvement. D'ailleurs, comme les parties de l'atôme & les parties de ces parties seroient agitées par un mouvement nécessaire, on ne voit pas qu'elles pussent former ce tout solide & indivisible, que les Philosophes appellent atôme ; & l'on conçoit par conséquent,

que le mouvement, au lieu de conſerver la Nature, la détruiroit.

Mais je veux que le mouvement ſortit des principes même de la matiere, pourquoi falloit-il que la matiere ſe mût dans le degré & dans la détermination, qui étoient préciſément néceſſaires pour former un Monde plutôt qu'un cahos? Car, s'il y a une infinité de degrés poſſibles dans le mouvement, comme je ne vois pas qu'on en doive douter, & ſi ce mouvement a pu être déterminé en pluſieurs manieres différentes, pourquoi la matiere ſe meut elle préciſément dans le degré, & avec la détermination qu'il falloit pour produire un nombre preſque infini de corps, qui ſont formés avec une régularité ſi admirable, & pour faire de tant de corps ſi différens ce merveilleux aſſemblage où nous ne voyons rien d'inutile, & où tout nous ſurprend & nous ravit?

Ainſi la matiere d'elle-même ne nous paroît pas plus déterminée à exiſter qu'à n'exiſter pas. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon exiſtence? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir qu'à ne ſe mouvoir pas, ſuppoſé qu'elle exiſte. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon mouvement? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir dans ce degré que dans un autre, ſuppoſé qu'elle ſe meuve. Qui eſt-ce donc qui a réduit ſon mouvement à la juſte meſure qui étoit néceſſaire pour former le Monde, ou pour l'entretenir & le conſerver pendant ſi long-temps? Enfin, quoiqu'elle ſe meuve préciſément dans ce degré, elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir de ce côté que d'un autre. Qui eſt-ce donc qui a donné à ſes parties ces déterminations particulieres, qui font que chaque choſe tend à ſon centre, & que le Monde ſubſiſte par ce moyen?

Eſt-ce une néceſſité naturelle & eſſentielle qui a produit tous ces effets? Non ; car ce n'étoit pas une néceſſité à la matiere d'exiſter : ce n'eſt pas une néceſſité à la matiere qui exiſte, de ſe mouvoir : ce n'étoit pas une néceſſité à ce mouvement d'être dans un tel degré ou dans une telle meſure ; & ce n'étoit pas une néceſſité à ce degré de mouvement, d'avoir toutes ces déterminations particulieres, ſans leſquelles le Monde ne pourroit être.

Puis donc que ce n'eſt pas une néceſſité de nature & d'eſſence, qui fait que les choſes ſont de cette maniere, il faut que ce ſoit le haſard ou Dieu.

Mais il eſt ſi abſurde de reconnoître le haſard pour l'auteur du Monde, qu'il y a ſujet de s'étonner que cette penſée ait jamais pu tomber dans l'eſprit d'un homme. Quand on ſuppoſeroit que le haſard auroit eu quelque part à l'arrangement & à la diſpoſition des parties de l'Univers, quelle part pourroit-il avoir à leur production, ou, ſi l'on veut, à la production de leur mouvement? D'ailleurs, en quoi conſiſte ce haſard dont on parle tant? Eſt-ce quelque choſe, ou n'eſt-ce rien? Si c'eſt quelque choſe, il faut qu'il ſoit un Eſtre créé, & alors il faudra demeurer d'accord qu'il y a un Créateur, comme nous le prétendons; ou c'eſt un être increé, & alors il faudra concevoir le haſard comme une choſe diſtincte de la matiere, éternelle, incorruptible, qui eſt néceſſairement & par elle-même ; & par conſéquent le haſard ſera préciſément ce que nous appellons un Dieu.

Que ſi le haſard n'eſt rien, ſi c'eſt un défaut & une privation de cauſe plutôt qu'une cauſe véritable & effective, il s'enſuit qu'on nous trompe lorſqu'on nous dit que c'eſt le haſard

qui a produit le Monde ; & il vaudroit autant dire que rien ne l'a produit, ou que le principe de sa production nous est inconnu.

Il est certain, en effet, que le hazard n'est, à parler exactement, que notre ignorance, laquelle fait qu'une chose qui a en soi des causes nécessaires & déterminées de son existence, ne nous paroît pas en avoir, & que nous ne saurions dire pourquoi elle est de cette maniere plutôt que d'une autre. Un homme qui tient un dez ou des cartes à la main, voit tout apparemment égal entre lui & celui contre qui il joue ; &, dans la vue de cette égalité, il se forme un fantôme dans son imagination lorsqu'il vient à perdre ; il imagine un sort aveugle & capricieux, qui s'est déterminé sans raison en faveur de l'autre. Cependant, à regarder la chose en elle-même & détachée de l'imagination de cet homme, il est certain que le bon ou le mauvais jeu dépend d'une détermination particuliere de la main qui jette le dez ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est très-nécessaire que le jeu vienne de cette façon.

Le hasard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien ; & il ne doit point nous empêcher de conclure que, puisque ce n'est pas par une nécessité naturelle & essentielle que le Monde subsiste tel qu'il est, il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu qui l'ait formé.

Quand nous trouverions dans la matiere le mouvement, & le degré & la détermination de ce mouvement, sans être obligés de recourir à un principe extérieur, nous remarquons d'autres effets dans le monde, qui nous persuaderoient l'existence de la cause souveraine.

Nous y trouvons des choses qui n'avoient ni vie, ni sentiment, ni raison, il y a quelque temps, & qui, acquérant certains organes &

certaines dispositions de leurs parties, viennent à penser & à former des doutes, des raisonnemens & des réflexions. D'ailleurs, c'est une vérité de fait & d'expérience, que la matiere n'agit que par le mouvement, & qu'elle est privée d'action autant de temps que ses parties sont dans le repos : d'où il est aisé de conclure qu'il faut nécessairement qu'un principe extérieur produise la pensée, ou du moins ce qui pense dans la matiere ; ou que cette matiere acquérant par elle-même la pensée, l'acquiere par le mouvement, qui est sa seule maniere d'agir ; de sorte que s'il nous paroît une fois clairement que la pensée ne peut sortir du mouvement de la matiere, nous serons obligés d'en conclure qu'il faut reconnoître l'existence d'un principe extérieur, qui est ce que nous appellons un Dieu.

Je ne dirai pas ici, pour établir cette vérité, que le mouvement en soi n'a ni les qualités de la pensée, ni rien d'aussi noble que la pensée, & qu'ainsi la pensée ne sauroit être l'effet du mouvement ; cependant, & le principe & la conclusion sont assez clairs dans ce raisonnement.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir qu'il est inconcevable que les parties de la matiere doivent penser parce qu'elles se meuvent ; que, quoique ce mouvement soit lent ou rapide, direct ou réfléchi, ce ne sera toujours qu'un mouvement, toutes ses différences particulieres ne détruisant pas sa nature, & ne faisant que marquer un transport plus particulier d'un lieu à un autre ; & que la même disproportion & le même éloignement qui est entre la pensée en général & le mouvement en général, se trouve entre les espéces particulieres du mouvement & les espéces particulieres de la pensée.

Si le mouvement produit la penſée, il faut que ce ſoit comme un effet prochain ou comme un effet éloigné : il n'y a point de milieu entre ces deux choſes, & cependant il eſt certain qu'on ne peut dire ni l'une ni l'autre.

Car, premierement, nous avons une idée diſtincte des effets prochains & immédiats du mouvement, & nous voyons fort clairement que la penſée ne doit pas être miſe dans ce nombre. Nous ſavons que quand les parties de la matiere ſe remuent, elles changent de diſpoſition, elles s'arrangent d'une autre maniere, elles occupent un autre lieu, elles acquierent une autre figure, elles ſe diviſent ou ſe raſſemblent : effets qui n'ont évidemment aucune conformité avec la penſée, bien-loin d'être la penſée même. Suppoſez les parties de la matiere ſi petites que vous voudrez, & leur mouvement ſi rapide qu'il vous plaira, il n'en ſortira jamais qu'un choc d'atômes plus fréquent, un briſement de parties plus imperceptible, une ſituation moins conſtante, une figure plus variable, une diviſion plus grande ; & il eſt évident que ſi quelque choſe de nouveau ne ſurvient, la penſée ne ſe trouvera point parmi tous ces effets. Que ſi le mouvement ne produit pas la penſée, les effets du mouvement ne ſont pas capables de la produire non plus ; & l'on voit bien que ce briſement de parties, cet arrangement, cette nouvelle figure, & cette réunion ou cette diſperſion d'atomes, qui ſont les effets prochains & immédiats du mouvement, ne feront point naître le doute & les réflexions, à moins qu'on ne prétende qu'une choſe devienne capable de raiſonner, parce qu'elle s'étend d'un côté plutôt que d'un autre, qu'elle a deux ou trois angles, qu'elle eſt platte ou ronde, ou qu'on eſt capable de former des dou-

tes, parce qu'on a des parties éparſes ou réunies : ainſi il paroît que la penſée ne ſort ni médiatement ni immédiatement de ce principe.

On me dira peut-être que je ne connois pas à fond la matiere, & qu'ainſi je ne puis ſavoir de quoi elle eſt capable ; mais c'eſt donner le change, puiſque je ne raiſonne point par la conſidération de la matiere, mais par celle du mouvement, qui eſt l'action de la matiere : or, je prétens que, ſans philoſopher ſur ſa nature, le mouvement m'eſt aſſez connu pour me faire voir clairement qu'il ne peut être le principe de la penſée.

Et, ſi l'on veut que nous en marquions en peu de mots une preuve bien évidente, nous dirons, I. que la penſée n'eſt pas un ſimple mouvement, & qu'un doute, un ſentiment de joie ou de triſteſſe enferme quelque choſe de plus que le tranſport de quelques atômes d'un lieu à un autre ; puiſque, ſi vous concevez ce tranſport, quelque particulier & quelque circonſtancié que vous vous le figuriez, vous concevrez que la penſée ou le doute y ajoute quelque choſe qui n'eſt point ce tranſport ou ce mouvement. II. Que ſi le mouvement de la matiere produit la penſée, il faut qu'il la produiſe immédiatement & comme un effet prochain : en effet, ſi l'on conçoit que le mouvement de la matiere produit la cauſe qui fait naître la penſée, je demande, cette cauſe agit-elle ſans mouvement ou par mouvement ? Elle ne ſauroit agir ſans mouvement, puiſqu'être ſans mouvement c'eſt ſe repoſer, & que ſe repoſer c'eſt n'agir point : & ſi c'eſt par le mouvement que cette cauſe agit pour produire la penſée, il s'en ſuit donc que la penſée eſt toujours un effet prochain & immédiat du mouvement. III. Que le mouvement ne peut jamais

produire immédiatement la pensée, parce que le mouvement ne produit point immédiatement d'autre effet que celui d'arranger, de figurer, de briser, de disposer la matiere autrement qu'elle n'étoit; ce qui nous est connu par l'idée naturelle que nous avons tous du mouvement, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux définitions de l'école.

Et ce qui fait voir que ce n'est pas simplement la matiere qui agit lorsque nous pensons, c'est que les parties de la matiere peuvent agir & se réfléchir les unes sur les autres : mais il est impossible que chacune d'elles agissent sur elle-même, ou qu'elle se replie sur soi ; au lieu que le principe qui pense au-dedans de nous réfléchit non-seulement sur lui-même, mais sur son action, sur sa pensée, & même sur sa maniere d'agir & de penser à l'infini.

J'avoue que nos pensées se diversifient selon les mouvemens qui se passent dans notre cerveau, & qu'un peu de matiere bouleversée dans notre tempérament met une étrange confusion dans nos images. Ceux qui supposent avec nous qu'il y a un Dieu qui a uni les deux parties de nous-mêmes pour être dans une dépendance mutuelle, n'en seront pas surpris ; cependant, comme l'expérience nous apprend que les malades, au milieu de leurs rêveries, ont bien leurs images extrêmement troublées & confuses dans leur cerveau, ce qui fait qu'ils croyent voir des choses qu'ils ne voyent point, & être dans des lieux où ils ne sont point, mais qu'ils conservent un entendement qui raisonne assez juste sur ces fausses images, de sorte qu'on remarque que c'est la fantaisie du malade qui est troublée, & non pas son entendement ; on en peut conclure avec beaucoup de raison, ce me semble, qu'il y a en nous un principe qui *ne*

releve point du déſordre du tempéramment, & qui eſt différent de la matiere.

Cependant, pour ne m'arrêter qu'aux choſes que les incrédules même ne peuvent révoquer en doute, je laiſſerai indéciſe une queſtion qui ſeroit ſuffiſamment décidée par tout ce que nous venons de dire. Qu'on ſuppoſe en nous un eſprit diſtinct de la matiere, comme la raiſon le veut, ou qu'on ne le ſuppoſe point, on ne ſauroit ſe défendre contre la force de la vérité qui preſſe : car, s'il y a en nous un eſprit diſtinct de la matiere, il faut que cet eſprit ait un auteur, & par conſéquent qu'il y ait un Dieu ; &, ſi cet eſprit n'eſt point en nous, il faut que quelque principe extérieur produiſe en nous ces penſées, qui ne peuvent jamais ſortir du mouvement de la matiere ; & par conſéquent il faut reconnoître l'exiſtence d'un principe élevé au-deſſus de la matiere, & c'eſt ce principe que nous appellons Dieu.

Il ne nous importe non plus que l'on conſidere ces vérités dans les hommes ou dans les bêtes, dans leſquelles on croit remarquer des ſentimens & des paſſions : car, ſi ces ſentimens ſont auſſi véritables qu'ils nous paroiſſent, ils nous donnent lieu de tirer la conſéquence que nous avons déja tirée, c'eſt que la condition de la matiere & de ſon mouvement ne permettant pas qu'elle puiſſe produire par elle-même des ſentimens & des paſſions, il faut que ce ſoit par l'action & par la volonté d'un Dieu élevé au-deſſus de toutes les choſes matérielles, que quelques corps organiſés en paroiſſent capables. Mais pourquoi prendroit-on pour principe dans le raiſonnement la choſe du monde la plus obſcure & la plus généralement ignorée, qui eſt l'état intérieur des bêtes ? Que les uns en faſſent des automates, des machines

ſans connoiſſance & ſans ſentiment, qui imitent parfaitement, par la ſageſſe infinie de leur Créateur, les choſes qui en ont : que les autres croyent ces corps animés d'autant d'eſprits d'un ordre inférieur au nôtre, que Dieu crée ſans peine & ſans effort, & qu'il anéantit par la ſimple ſuſpenſion de ſon concours, de même que les images s'effacent dans un miroir par l'éloignement de leur objet : que les autres feignent que Dieu, par une action de ſa puiſſance, aide & éleve la matiere juſqu'à la mettre en état d'exercer des actes qui ſont au-deſſus de ſa portée : que les autres inventent des métempſycoſes : que les autres diſtinguent les inſectes des autres animaux, pour faire des uns des automates, & pour faire des autres des corps animés & capables de ſentimens, ſans parler des atômes de ſenſations de Campanelle, nous ne nous mettrons pas fort en peine de prendre parti dans toutes ces contrariétés : nous laiſſerons là l'état des choſes que nous ne connoiſſons point, &, raiſonnant ſur celles que nous connoiſſons, nous nous contenterons de conclure, que comme la ſimple exiſtence de la matiere ne ſuffiſoit pas pour produire les merveilles de la Nature, & qu'il falloit qu'un principe extérieur produiſit & dirigeât pour cet effet ſon mouvement, auſſi le mouvement de la matiere, réglé & dirigé, ne ſuffiſoit point pour réfléchir ſur ſes conceptions & ſur ſa maniere de concevoir ; & qu'il falloit une cauſe élevée au-deſſus de la matiere & de ſon mouvement, pour nous mettre en état de penſer.

CHAPITRE VI.

Où l'on continue à prouver par les principes de la Philoſophie, l'exiſtence de Dieu, conjointement avec la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame.

NOUS n'avons fait qu'ébaucher la matiere dans les chapitres précédens ; nous l'approfondirons un peu davantage dans celui-ci, en repaſſant ſur les mêmes principes, qui ſont trop abſtraits pour pouvoir être bien compris à une premiere vue, ſi ce n'eſt par les perſonnes extrêmement exercées.

Il y a deux manieres de conſidérer l'Univers : l'une, qui eſt commune à tous les hommes qui ſont quelque uſage de leur raiſon, qui eſt d'en conſidérer les parties, l'enchaînement, l'ordre & les uſages de ces parties, y cherchant les caracteres de la ſageſſe de ſon Auteur : l'autre, d'en conſidérer les principes, les reſſorts & les cauſes, & d'en pénétrer la compoſition ; & celle-ci eſt particuliere aux Philoſophes : toutes deux nous conduiſent également à la connoiſſance de Dieu ; mais c'eſt à la derniere que nous devons maintenant nous attacher.

Nous trouvons dans le monde une matiere qui exiſte, qui ſe meut, qui ſe meut d'une telle maniere ; & dans quelque portion de cette matiere, un principe qui penſe, qui réfléchit ſur ſoi, qui juge des attributs communs, & fait des abſtractions, qui attache à l'Eſtre infiniment parfait la plus parfaite de ſes idées, & qui deſire à l'infini. Si la matiere ne tire point tout cela d'elle-même, il faut que tout cela lui vienne

du dehors, & par conſéquent qu'il y ait un Dieu qui le lui ait donné : ainſi l'exiſtence de la matiere, ſon mouvement, les différences de ce mouvement, la penſée, les différences de la penſée, l'idée de Dieu, & cette eſpéce d'infinité qui ſe trouve dans nos deſirs, prouveront l'exiſtence de Dieu.

I. La matiere n'exiſte point eſſentiellement & par elle-même. Pour le comprendre, il ne faut que ſuppoſer ce principe qui paroît inconteſtable ; c'eſt que tout être eſt déterminé à exiſter, ou par cela même que c'eſt un être ; de ſorte qu'il ſoit eſſentiel à tout ce qui exiſte d'exiſter néceſſairement ; ou il eſt déterminé à exiſter par un principe extérieur qui le fait être ce qu'il eſt ; ou enfin il eſt déterminé à exiſter par l'éminence de ſa nature, parce qu'ayant toutes les perfections, il doit avoir celle d'exiſter néceſſairement.

La matiere n'eſt point déterminée à être, parce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, que de ce qu'elle eſt dans ce moment, il ne s'en ſuit pas qu'elle ait été dans cet autre, ou qu'elle doive être dans celui qui ſuivra, parce qu'il ne nous paroît pas que ces momens d'exiſtence ayent aucune connexion eſſentielle & naturelle.

Mais, dit-on, tout être eſt déterminé à exiſter, par cela même que c'eſt un être, comme le néant eſt déterminé à n'exiſter pas, parce que c'eſt le néant. Ce principe eſt faux, car, ſoit que la penſée ſoit une ſubſtance, ſoit qu'elle ſoit un accident, elle eſt du moins un être par oppoſition au néant, elle eſt quelque choſe, elle n'eſt pas un rien abſolu ; cependant les incrédules ne croyent pas qu'elle ait toujours été, ou qu'elle doive être toujours. Son principe, qui eſt, comme ils s'imaginent, la matiere ou ſon mouvement, aura, ſi l'on veut, toujours

existé ; mais tant y a que la pensée qui ajoute sans difficulté quelque chose à ce mouvement & à cette matiere, n'a pas toujours été, & qu'ainsi il est faux que l'être soit aussi déterminé à exister à l'avenir, & à avoir toujours existé ; par cela même que c'est un être, que le néant est déterminé à n'exister point, & à n'avoir point existé ; par cela même que c'est le néant. La différence consiste en ce que le néant étant une simple négation, n'a besoin de rien pour ne pas exister ; au lieu que l'être étant quelque chose de positif, n'existe qu'autant que subsiste le principe de son existence, qui n'est point la qualité générale d'être, puisque nous avons déja vu qu'il y a des êtres qui n'existent pas toujours ; mais qui doit être ou une cause efficiente qui lui ait tout donné, ou l'éminence de ses perfections, qui le mette hors d'état de rien recevoir.

Ce n'est point par l'éminence de ses perfections que la matiere existe nécessairement, puisque, bien-loin d'avoir toutes les perfections, elle n'en a presque point en soi ; ce qui a fait dire qu'elle est *tabula rasa*, *potentia simplicissima* ; qu'elle acquiert tout, mais qu'elle n'a rien. Elle devient lumineuse, brillante, &c. mais ce sont là des qualités qu'elle peut acquérir, & qu'elle n'avoit pas auparavant. Outre que, selon la plus saine partie des Philosophes, ce sont là des qualités mixtes, qui sont bien moins le mouvement de la matiere, que des sensations de l'esprit.

Un être qui est infini, & qui a toutes les perfections, doit avoir celle d'exister nécessairement & par lui-même. Un être qui existe nécessairement, a aussi toutes les perfections : cela est réciproque. Si un être infini n'existoit pas nécessairement, il seroit faux qu'il eût toutes

les perfections ; il n'auroit point la principale, qui eſt d'être eſſentiellement par lui-même, & de n'avoir point beſoin des autres pour exiſter. Si un être qui exiſte néceſſairement n'avoit point toutes les perfections, il faudroit qu'il fût borné, &, s'il étoit borné, que quelque principe le bornât, &, s'il avoit un principe, qu'il ne fût point par lui-même ; ce qui détruit la ſuppoſition. En effet, s'il n'a point reçu ſes perfections, mais s'il les tire de lui-même, il y a autant de raiſon qu'il les ait toutes, qu'il y en a qu'il en ait une, & qu'il les ait dans un degré infini, que non pas dans un degré limité : car, puiſqu'il n'a point de principe de ſon exiſtence, il n'a point de principe auſſi qui ait pu limiter à dix degrés ſon excellence & ſes perfections. D'où viendroient les bornes de ſon excellence dans une eſſence qui eſt par elle-même ce qu'elle eſt ? La matiere n'eſt point par elle-même : il faut donc reconnoître une cauſe ſouveraine qui lui ait donné l'exiſtence.

II. Si l'exiſtence de la matiere ne nous paroît point néceſſaire, ſon mouvement nous le paroîtra beaucoup moins encore ; car, ſi nous connoiſſons aſſez la matiere, pour connoître qu'on ne ſauroit l'empêcher d'être ſuſceptible du mouvement, ſans qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle eſt, nous la connoiſſons aſſez auſſi pour ſavoir qu'elle ne ceſſera point d'être ce qu'elle eſt, quand elle ne ſera pas dans un mouvement actuel. Cela n'a pas beſoin de preuve dans le ſyſtême de Deſcartes, qui prétend que le repos & le mouvement ſont deux modes que la matiere reçoit indifféremment. L'école d'Ariſtote ne s'oppoſera pas non plus à la vérité de ce principe.

Pour celle d'Épicure, il ſera facile de la convaincre, en diſtinguant trois ſortes de corps,

les corps sensibles, les atômes qui composent ces corps, & les parties qu'il faudra ensuite concevoir, qui composent ces parties.

Les corps sensibles paroissent être tantôt dans le repos, & tantôt dans le mouvement; cela est certain : mais la difficulté consiste à savoir d'où vient le repos de ces corps sensibles, & s'il n'est point contraire à la Nature; car on prétend que le repos des parties de ces corps sensibles naît de ce que leurs atômes s'enchâssant les uns dans les autres, s'embarrassent, se font un obstacle mutuel, & s'arrêtent comme dans une espéce de lutte.

Mais, pour connoître la fausseté de cette supposition, il ne faut que considérer les parties mêmes qui composent l'atôme; car ou elles ont leur mouvement particulier, se remuant dans l'atôme comme les atômes se remuent dans le corps qu'ils composent; ou ces parties de l'atôme sont fixes & immobiles.

Si elles se remuent, il s'en suit qu'un atôme a en soi le principe de la corruption, puisque, selon la doctrine même de ces Philosophes, ce qui rend un sujet corruptible, n'est que le mouvement de ces parties, qui tendent à se dissoudre en se séparant.

Que si les parties de l'atôme sont dans le repos, & n'ont ni mouvement, ni tendance, qui est une espéce de mouvement qui rend un sujet corruptible, il s'en suit qu'il n'est pas naturel à la matiere, en tant que matiere, de se mouvoir, & que le mouvement a dû lui être imprimé par un principe extérieur, qui est ce que nous appellons du nom de Dieu.

La défaite de ceux qui diront que les atômes ne sont point composés, est inutile. Il faut s'expliquer. Si l'on prétend que les atômes ne sont point composés de parties qui puissent se séparer

les unes des autres, nous en demeurerons d'accord, sans que cette concession nous fasse aucun préjudice. Mais, si l'on entendoit que les atômes n'ont point absolument de parties, on avanceroit une absurdité manifeste; car, si l'atôme n'a point de parties, il n'a point d'extension, &, s'il n'a aucune extension, il est impossible qu'une infinité d'atômes forment la moindre étendue. D'ailleurs, si un atôme se meut, il occupe un lieu, &, s'il occupe un lieu, il a nécessairement des parties qui le rempliſſent. Enfin, si les atômes ont une figure, il faut qu'ils ayent des parties, puisque la figure n'est qu'une superficie terminée. Or l'on ne peut nier que chaque atôme n'ait sa figure, puisque c'est par le moyen de ces figures qu'ils s'enchâssent les uns dans les autres pour former les corps sensibles.

On ne peut point répondre non plus, que le centre de cet atôme, ou les parties qui le composent seront dans une continuelle tendance, bien qu'elles ne soient pas dans un mouvement actuel, parce que cette tendance, ou cet effort que les parties font à se mouvoir en s'éloignant les unes des autres, est un principe de corruption ou de dissolution, & qu'on ne veut point que les atômes soient eux-mêmes corruptibles.

On ne gagnera encore rien en répondant, qu'encore que les parties de l'atôme tendent à s'éloigner, elles sont si étroitement liées & enchâssées par leurs figures crochues & par leurs hameçons, qu'il est absolument impossible qu'elles se séparent; car d'où vient que les parties de l'atôme ont ces figures, ces crochets & ces angles? C'est qu'elles s'étendent de ce côté plutôt que d'un autre. Et pourquoi s'étendent-elles de ce côté plutôt que d'un autre?

C'eſt le repos & le mouvement qui ſont cette différence. Or, ſi toutes les parties de l'atôme & les parties de ces parties ſont dans une eſſentielle & néceſſaire agitation, le moyen que ces angles & ces figures puiſſent ſe former? Le mouvement étant eſſentiel à toutes les parties de la matiere, les diviſera toutes; les unes ne ſeront pas plus fixes que les autres, & par conſéquent la conſiſtance ou la ſolidité de l'atôme ne pourra jamais ſe former: d'où l'on pourroit conclure, que comme un mouvement accidentel à la matiere fait ſubſiſter la Nature, un mouvement eſſentiel à la matiere détruiroit la Nature.

Mais allons plus loin. Si les atômes de la matiere ont été déterminés par leur propre nature à ſe mouvoir, ou ils ont été déterminés à ſe mouvoir vers le même côté, ou vers des côtés différens. Si c'eſt vers le même côté, ils n'ont pu former le Monde que nous voyons, puiſque, ſe mouvant tous avec une rapidité égale, c'eſt-à-dire, extrême, ils ſe ſeroient ſuivis les uns les autres, ſans jamais ſe rencontrer dans ces eſpaces infinis qu'imaginent ces Philoſophes; ou, s'ils ont été déterminés à ſe mouvoir vers des côtés différens, qui a pu faire la diverſité de cette détermination? Ces atômes ſont tous matériels; ils ont un meme mouvement qui leur eſt eſſentiel, une même meſure de ce mouvement: (car d'où viendroit l'inégalité?) Pourquoi donc voyons-nous cette détermination du mouvement ſi différente, & qui fait auſſi toutes les diverſités dans la nature, la peſanteur & la légereté, la ſolidité & la fluidité, &c.

Ce n'eſt point la Nature, puiſque nous les conſidérons dans un état ſi ancien, qu'ils n'ont que leurs attributs eſſentiels & communs, &

ne ſont encore regardés que comme des portions de la matiere : ce n'eſt point le haſard, qui n'eſt qu'un nom propre à étourdir les ignorans ; il faut donc néceſſairement que ce ſoit Dieu.

Voilà à quoi aboutit la doctrine des atômes, dont on parle tant, & dont on cite ſi ſouvent le concours, comme une des principales défaites des Athées : il ne faut que les ſuivre pied-à-pied pour les détruire par leurs propres principes ; mais ſuivons l'enchainement de nos principes.

III. Outre l'exiſtence de la matiere, ſon mouvement, & les différences de ce mouvement, nous trouvons la penſée dans certaines portions de matieres, lorſqu'elles ont acquis certains organes, & que ces organes ſont dans leur perfection ; &, comme cette penſée ne ſauroit venir de la matiere, elle nous conduira néceſſairement à l'exiſtence d'un Dieu qu'elle a pour principe. Or, que la penſée ne ſorte point de la matiere, cela paroit par les réflexions ſuivantes. Tout ce qui eſt dans la matiere étant eſſentiel ou accidentel à la matiere, il faut qu'il ſoit eſſentiel à la matiere de penſer, ou que la matiere acquiere la penſée. Il n'eſt point eſſentiel à la matiere de penſer, puiſque tout ce qui eſt matériel ne penſe pas. La matiere n'acquiert point la penſée, puiſque, ſi cela étoit, il faudroit qu'elle ſe la donnât, ou qu'elle la reçût d'ailleurs. On ne dira point qu'elle la reçoive d'ailleurs, puiſqu'alors il faudroit reconnoître un principe extérieur qui la lui donnât, & convenir par conſéquent de l'exiſtence de ce principe qu'on nous diſpute. Que ſi la matiere ſe donne à elle-même la penſée, ou c'eſt par le repos de ſes parties, ou par leur mouvement. Ce n'eſt point par leur repos, puiſque, tandis

que les parties de la matiere ſont dans le repos, elles ne reçoivent point de changement ; que le repos eſt une non-action, & que le repos détruit même la vie dans les choſes qui en ſont capables. Ce n'eſt point auſſi par le mouvement que la matiere acquiert la penſée, ou qu'elle devient penſante de non-penſante qu'elle étoit. Je le prouve, I. parce qu'on ne peut conſidérer que ces quatre choſes dans le mouvement, le mobile, le terme d'où ce mobile part, le terme où il va, & le tranſport du mobile qui eſt emporté de l'un à l'autre ; & qu'il eſt très-évident que la penſée n'eſt rien de tout cela. II. Si la penſée ſortoit du mouvement de la matiere, il faudroit que la penſée fût ce mouvement même, ou l'effet de ce mouvement. Ce n'eſt pas ſimplement un mouvement, puiſqu'une penſée, un doute, &c. n'eſt pas un ſimple tranſport d'un lieu à un autre, & ajoute quelque choſe au mouvement. Ce n'eſt pas un effet du mouvement, puiſque le mouvement étant le tranſport d'un corps d'un lieu à un autre, ne produit point d'autre effet immédiat qu'une autre ſituation du mobile. Que ſi pluſieurs mobiles ſe meuvent en même temps, ils ſe rencontrent ou ils ſe ſéparent, & il en naît un arrangement nouveau : or, ni une nouvelle ſituation d'un corps, ſoit corps ſenſible, ſoit atôme, ni l'arrangement nouveau de pluſieurs atômes, ou de pluſieurs corps grands ou petits, ſenſibles ou inſenſibles, ne ſont pas la penſée. III. Si le mouvement produit la penſée, ou c'eſt la force du mouvement en général, ou ce ſont les différences du mouvement, ou les différences du mobile, ou les différences extérieures qui font naître la penſée. Ce n'eſt point la ſeule force du mouvement, ou le mouvement en général, ou, ſi vous voulez, le mouvement

en tant que mouvement, qui produit cet effet, puisqu'il y a une infinité de corps qui se meuvent, & qui ne pensent point. Ce ne sont point non plus les différences du mouvement qui produisent la pensée, puisque le mouvement n'est diversifié qu'en deux manieres, qui sont la lenteur ou la rapidité, & la détermination ; mais, comme la rapidité n'est qu'un transport plus vite, & la détermination que le mouvement d'un corps qui va de ce côté-là plutôt que d'un autre, il est évident que ces différences ne feront point naître la pensée. Ce ne sont pas aussi évidemment les différences du lieu d'où l'on vient, ou celles du lieu où l'on va, ou celles du lieu par lequel la matiere passe, qui la feront devenir pensante de non-pensante qu'elle étoit, puisque tout cela est extérieur au sujet qui se meut & qui vient à penser. IV. Si la pensée sort du mouvement de la matiere, elle sort ou du mouvement d'un seul atôme, ou du mouvement de plusieurs atômes. Si elle naît du mouvement d'un seul atôme, pourquoi cet atôme est-il plus privilégié que les autres? Qu'a-t-il par-dessus eux? Que si ce n'est pas le mouvement d'un seul atôme, mais celui de plusieurs qui fait la pensée, il s'en suit que chaque atôme fait sa part de la pensée, & qu'ainsi la pensée est divisible & mesurable selon le nombre des atômes ; ce que la raison condamne d'abord. En général, on peut dire de toutes les qualités & de tous les modes de la matiere, qu'ils ont une propriété essentielle, qui est d'être divisibles & mesurables. Le mouvement a sa mesure & ses degrés. Les figures peuvent être partagées & mesurées : la pensée ne peut être ni l'une ni l'autre ; & l'on ne dira jamais, sans choquer le sens commun, une moitié, trois quarts d'un doute, d'une pensée. Il s'en suit donc

que la penſée n'appartient point à la matiere ; & n'eſt pas un effet du mouvement. V. Si le mouvement de la matiere produiſoit la penſée, il ſeroit un principe penſant, il connoîtroit ; ce qui eſt abſurde : ou, ſi la penſée n'étoit qu'un mouvement de matiere, un mouvement de la matiere ſeroit la connoiſſance de ſoi-même ; ce qui eſt pour le moins auſſi extravagant. VI. L'effet ne peut pas être ſans comparaiſon plus noble que la cauſe, puiſqu'il ne ſubſiſte que par la cauſe qui lui a tout donné, & qui ſeule, par conſéquent, fait les bornes de ſa perfection : or il eſt certain, par la plus pure lumiere du ſens commun, que la penſée eſt ſans comparaiſon plus noble que le mouvement de la matiere ; & par conſéquent il y auroit de l'abſurdité à prétendre que le mouvement de la matiere fût la cauſe de la penſée. VII. On peut connoître par l'indiction de tous les effets, qu'ils ont quelque proportion avec leur cauſe ; que plus on conſidere de près ces effets, plus on s'apperçoit de cette proportion ; que plus on deſcend dans le détail, plus cette proportion devient ſenſible : or nous ne trouvons aucune ſorte de proportion entre le mouvement & la penſée. Plus nous méditons ſur ce ſujet, moins nous l'appercevons. Plus nous conſidérons les différences du mouvement & les différences de la penſée, plus nous voyons l'éloignement & la diſparité de ces deux choſes ; la diſproportion qui eſt entre ces deux choſes devenant même ſenſible à meſure qu'on y penſe davantage, comme cela paroît par les réflexions précédentes ; & par conſéquent il eſt contre la raiſon de prétendre que l'une ſorte de l'autre. VIII. Le mouvement des atômes de la matiere a une certaine meſure qui l'empêche de s'étendre plus loin ; & les atômes

atômes qui sont dans mon corps ne peuvent point, demeurant dans mon corps, aller au ciel, sur la mer, par toute la terre, dans le centre de la terre, retourner vers le passé, & aller jusques à l'avenir, la matiere & le mouvement n'agissant que sur les objets présens. La pensée fait tout cela. La pensée ne peut donc pas sortir du mouvement de la matiere. IX. Un mouvement ne peut représenter toutes choses, ou faire venir tous les êtres en moi, afin que je les contemple. La pensée fait tout cela. La pensée n'est donc pas un effet du mouvement. X. Enfin, si la simple existence de la matiere ne fait point naître la pensée, il est inconcevable que l'existence de la matiere dans un tel lieu, ou proche de cet autre corps, produise cet effet. Or, est-il que le mouvement ne fait que mettre la matiere dans un tel lieu, & proche ou loin de cet autre corps? Il s'en suit donc que la pensée ne sauroit sortir du sein du mouvement de la matiere.

Ces deux principes étant certains & indubitables désormais, que la matiere n'agit que par le mouvement, & que la pensée ne sort point du mouvement de la matiere, il s'en suit que la pensée a un autre principe que la matiere, qu'il y a des êtres intelligens qui ne sont point matériels : ce qui nous conduit à reconnoître un Dieu spirituel, & qui soit le pere de nos esprits.

IV. Mais, comme les différences du mouvement ne nous conduisent pas moins que le mouvement même à la découverte de cette grande vérité, aussi les différences de la pensée ne nous y menent pas moins que la pensée même; car, si la matiere n'est pas capable de penser, encore moins pourra-t-elle produire telles & telles pensées en particulier, qui paroissent plus spi-

rituelles & plus éloignées que les autres des qualités matérielles.

Outre que la matiere ne sauroit réfléchir sur elle-même, sur ses actions & sur sa maniere d'agir à l'infini, ce que fait notre ame, comme cela a été déja remarqué, il est certain que la matiere ne fera jamais des abstractions. Lorsqu'un atome heurte un autre atome, il ne heurte pas seulement le degré d'être ni le degré de substance, ou le degré de corps, mais il heurte l'atome tout entier, il tombe sur ce singulier, cet individu, cet atome qui se présente à lui & qui est sur son passage. Il n'en est pas de même de notre esprit, qui sépare des degrés métaphysiques, & qui considere une chose comme un être, sans la considérer comme une substance; qui la conçoit comme une substance, sans la concevoir comme un corps, & qui la conçoit comme un corps, sans la concevoir comme un atome.

Que si, à la réflexion & à l'abstraction, dont il est certain que la matiere ne sauroit jamais être capable, nous joignons cette idée de Dieu si parfaite, cette idée d'un Etre souverainement parfait, d'une essence infinie, plus parfaite que toutes nos autres idées, qui n'est point venue des sens, puisqu'elle est spirituelle, & qu'elle nous représente un objet spirituel, disproportionné à tout ce que nous vîmes jamais; &, si à cette idée nous ajoutons ces desirs infinis de notre ame, cet amour insatiable du bien, ce vuide immense de notre cœur, qui cherchent un objet infini, nous trouverons que les différences de la pensée, autant que la pensée en général, nous conduisent à la vérité de l'existence de Dieu, qui est l'objet infini qui répond aux desirs infinis de notre ame, l'original très-parfait de cette idée la plus parfaite de nos

idées, le principe spirituel de cet esprit qui se replie sur soi-même à l'infini, & qui sépare des degrés d'essence dans les êtres les plus simples & les plus indivisibles.

Au reste, en établissant la spiritualité de notre ame, je prouve par-là même son immortalité; car, puisqu'elle n'est point matérielle, il s'en suit qu'elle n'a point de parties; &, si elle n'a point de parties, que ses parties ne peuvent point se séparer; &, si ses parties ne peuvent point se séparer, qu'elle ne peut se dissoudre; &, si elle ne peut se dissoudre, qu'elle est incorruptible & immortelle en elle-même.

Sur cela, il est bon de remarquer qu'il n'y a que quatre voies qui nous soient connues de prouver l'immortalité de notre ame. La premiere consiste à expliquer la nature même de l'ame, la séparant de la matiere, & montrant que la dissolution qui convient à la matiere ne sauroit convenir à l'esprit qui n'est point matériel : c'est ce que nous avons déja fait, en montrant que la pensée n'est ni la matiere, ni un effet de la matiere, ni le mouvement, ni un effet du mouvement; car il paroit désormais, que l'être pensant est essentiellement distinct de l'être matériel, & qu'ainsi la dissolution de l'un n'entraine point la perte de l'autre, bien que par les loix de cette espéce de mariage que l'Auteur de la Nature a établi entre l'un & l'autre, il y ait une dépendance mutuelle entre ces deux parties de nous-mêmes, qui étoient si éloignées & si disproportionnées.

La seconde consiste à bien établir l'idée de Dieu, après avoir prouvé son existence, & à prouver que la sagesse, la bonté & la justice conviennent à Dieu ou formellement, ou éminemment; & que toutes ces vertus l'engageant à rendre à chacun selon ses œuvres, & à mettre

quelque différence entre le vice & la vertu, ce qui ne se fait pas toujours dans cette vie, il faut qu'il y ait une vie à venir, & que par conséquent notre ame soit immortelle.

La troisiéme est de faire voir qu'il y a dans notre ame des sentimens naturels qui l'instruisent de sa durée éternelle, aussi-bien que de son origine céleste. Il faut montrer qu'elle n'a point de desirs inutiles, & qu'elle desire naturellement une vie éternelle : il faut montrer que les remords ne peuvent nous tromper, parce que ce sont des sentimens naturels qui ne sont sujets à aucune illusion ; & il faut faire voir que les remords de la conscience nous assurent de notre immortalité, & nous font craindre la mort au-delà de la mort.

La quatriéme enfin consiste à montrer que notre ame doit vivre éternellement par la considération du conseil de Dieu, qui nous est déclaré dans sa révélation revêtue de tous les caracteres de divinité, & qui nous apprend que Dieu nous destine une vie éternelle & bienheureuse après notre mort.

La premiere de ces quatre méthodes trouve sa juste place dans ce Traité de l'existence de Dieu ; la seconde, dans celui où l'on établit l'idée de Dieu ; la troisiéme, dans le Traité où l'on explique les principes de la Religion Naturelle ; & la quatriéme, dans tout le reste de l'Ouvrage, destiné à montrer la vérité & la divinité de cette révélation qui suppose l'immortalité de notre ame.

Je dis que la premiere trouve sa juste place dans ce Traité de l'existence de Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux vérités importantes, qu'il y a un Dieu, & que notre ame ne périt point. Vous ne sauriez établir l'immortalité de l'ame, sans lui don-

ner pour principe un Dieu immortel ; & vous ne pouvez reconnoître l'existence d'un Dieu qui a tout fait par sa sagesse, & qui demeure éternellement, sans regarder notre ame comme un rayon éternel de cette Divinité, lequel ne sauroit périr que par la volonté de son Créateur, parce qu'il ne subsiste que par cette volonté.

Je me suis mille fois étonné qu'il y ait un si grand nombre d'incrédules, qui, reconnoissant l'existence de Dieu, ne laissent pas de nier l'immortalité de l'ame, puisqu'il n'y a rien de plus inséparable que ces deux principes ; car, I. si l'ame est mortelle, il faut qu'elle soit purement matérielle, n'y ayant que la matiere qui soit sujette à la dissolution qui fait la mort : &, si notre ame est matérielle, il s'en suit qu'elle n'est qu'un arrangement d'atômes, ou un composé de plusieurs parties, qui, par leur mouvement, leur dispersion ou leur configuration différentes, font tout ce qu'il y a de noble & d'excellent dans la pensée. Cela étant, on peut dire que la vérité des premiers principes ne subsiste que par l'arrangement de quelques atômes ; que si ces atômes se mouvoient dans un autre sens, ou avoient un arrangement contraire à celui qu'ils ont, nous aurions des premieres notions toutes contraires à celles que nous avons, & qu'ainsi les premiers principes ne sont point une régle assurée pour nous conduire à la vérité de l'existence de Dieu ; ce qui est établir un Pyrrhonisme incompatible avec la certitude de ce grand principe. II. Ce qui persuade à tous les hommes du monde qu'il y a un Dieu, c'est la considération de ces caractéres de sagesse & d'intelligence que nous voyons répandus dans l'Univers. Si donc vous pensez que l'intelligence & la sagesse même que vous

trouvez dans l'homme sortent du sein de la matiere, pourquoi ne penserez-vous point que les caracteres d'intelligence & de sagesse que vous remarquez dans le monde peuvent venir aussi de la simple matiere, puisqu'à notre égard du moins l'intelligence est plus que les caracteres d'intelligence? On répondra qu'il y a bien de la différence entre l'intelligence de Dieu, dont nous trouvons les marques dans le monde, & l'intelligence dont notre ame peut être capable. J'en conviens. Mais qui ne sait, qu'outre l'intelligence que nous trouvons formellement dans notre ame, nous y trouvons ces memes caracteres de la sagesse du Créateur qui reluisent dans l'Univers, & que la subordination des parties de la Nature n'est pas plus surprenante que la subordination des pensées & des affections qui sont dans cette ame? Je raisonne donc ici du plus au moins, & je dis que si & les caracteres de sagesse qui sont dans la composition de notre ame, & l'intelligence qui fait la nature de cette ame, n'ont pour principe immédiat & prochain que l'arrangement de quelques atômes, je ne vois pas pourquoi les caracteres de sagesse qui paroissent dans l'arrangement de la terre & des cieux, auroient besoin d'un autre principe que celui-là. III. Remarquez pour une confirmation de la réflexion précédente, que si la matiere produit l'intelligence, comme il faut le reconnoître, dès qu'on tient l'ame mortelle & matérielle, il faut demeurer d'accord que la matiere ou son mouvement pouvant être diversifiés en une infinité de manieres, la pensée, qui en est l'effet, peut aussi recevoir du plus & du moins en une infinité de manieres; & qu'ainsi, comme une certaine quantité d'atômes mus d'une certaine maniere ont produit cette intelligence qui agit dans la

ſociété, & qui a fait cette dépendance ſurprenante & cette admirable ſubordination des arts & des ſciences, qui ſont les ouvrages de la ſociété, une plus grande ou plus petite quantité d'atômes & de mouvement, & d'autres différences de la matiere, auront produit cette intelligence qui a fait l'arrangement de la terre & des cieux, & toutes ces dépendances admirables qui font ce qu'il y a de beau & de ſurprenant dans l'Univers. IV. En effet, je ne vois pas que, ſi la plus petite intelligence ſort du mouvement de la matiere, la plus grande intelligence n'en puiſſe ſortir avec la même facilité, puiſque le mouvement de la matiere ne paroit pas avoir plus de rapport avec la plus petite qu'avec la plus parfaite intelligence. Certainement, ſi les caracteres de ſageſſe que nous remarquons quelque part, ont pour principe une intelligence, & ſi cette intelligence elle-même ſort du ſein de la matiere, la matiere ſuffit ſeule, & il n'y a point d'autre cauſe ſouveraine que la matiere. V. Une des raiſons qui nous perſuadent l'exiſtence de Dieu, c'eſt que nous ne voyons point que la matiere ait de ſoi le mouvement, le degré & la détermination de ce mouvement, & que nous concevons qu'il a été néceſſaire que Dieu réglât & dirigeât toutes ces choſes pour faire un Monde ſi régulier & ſi parfait. Mais n'eſt-ce pas la plus grande extravagance du monde, que de penſer qu'une matiere qui a de ſoi la penſée, n'a pas de ſoi le mouvement ou la détermination de ce mouvement, puiſque le mouvement eſt évidemment un mode de la matiere, & que perſonne ne voit que la penſée ſoit proportionnée à la matiere, ou ſoit un mode de la matiere? VI. Remarquez, pour le mieux comprendre, que, lorſqu'on dit que la matiere ne s'eſt point donnée cette meſure,

ce degré & cette détermination de mouvement qui étoit néceſſaire pour former le Monde, on prétend qu'elle ne ſe l'eſt point donnée, parce que cette meſure déterminée & juſte enferme un deſſein & une ſageſſe dont on conçoit que la matiere n'eſt point capable. Si donc vous poſez que la matiere tire la ſageſſe & l'intelligence de ſon ſein, vous détruiſez ce principe, vous concevez ſans peine qu'elle peut tirer de ſon ſein cette meſure déterminée, qui eſt l'effet de l'intelligence & de la ſageſſe; car celui qui fait le plus, fait le moins; celui qui fait la cauſe, fait l'effet. La matiere qui produit l'intelligence, n'eſt pas incapable de produire les effets & les caracteres de l'intelligence; ce qui nous fait renoncer à tous les moyens que nous avons de prouver l'exiſtence de Dieu. VII. L'eſprit eſt tout ce que j'admire le plus dans le monde; cet eſprit fait même, par ſon attachement, le prix de la plupart des choſes, comme nous l'avons déja remarqué. Si donc l'eſprit ſort du ſein de la matiere, pourquoi ne dira-t-on point que les plus grandes merveilles de la Nature en ſortent auſſi? VIII. Si l'eſprit ſort de la matiere, la matiere penſe; &, ſi la matiere penſe, elle peut ſe rapporter elle-même à une fin; &, ſi elle ſe rapporte à une fin, elle n'a plus beſoin d'un principe qui l'y rapporte, & il eſt inutile de poſer l'exiſtence de Dieu à cet égard.

Que ſi l'homme ſe rapporte à ſa fin, encore qu'il ne ſoit que matiere, pourquoi les cieux, pourquoi les élémens & les autres parties de l'Univers ne s'y rapporteront-ils pas, encore qu'on ne reconnoiſſe en eux que de la matiere & du mouvement, non plus que dans l'homme?

CHAPITRE VII.

Qu'il y a dans le monde des caracteres de nouveauté qui nous conduiſent à la vérité de l'exiſtence de Dieu.

PUISQUE l'Univers eſt néceſſairement l'ouvrage d'une Sageſſe qui l'a créé dans le temps, il ne faut pas s'étonner ſi nous trouvons quelques caracteres de nouveauté dans le globe où nous habitons.

Il eſt certain que la Terre reçoit des changemens par le cours des années. Les pluies qui tombent ſur le haut des montagnes & des collines, en font rouler la terre, & les abaiſſent ſenſiblement. Les rivieres coulant long-temps dans un canal, & ſe débordant de temps en temps, le rendent plus profond ou plus large. Les fleuves entraînant dans la Mer beaucoup de gravier, en avancent les bords, ou y forment de petites iſles, comme celles qui ſont à l'embouchure du Nil, & dont le nombre a crû de temps en temps, ſelon la remarque des Doctes.

Or, bien que tous ces changemens ſoient fort petits & comme inſenſibles, il eſt évident qu'une étendue infinie de temps les rendroit fort ſenſibles & fort apparens : il faudroit qu'il ſe fût formé déja une infinité de ces petites iſles qui ſe forment du gravier des rivieres, ou plutôt que la Mer fût toute comblée, & que les plus hautes éminences fuſſent au niveau des autres parties de la Terre, puiſque l'éternité contient une infinité de ſiécles pour produire l'effet dont nous parlons.

La nouveauté de la Terre, que cette considération nous fait assez connoître, ne s'accorde pas mal avec celle de l'Univers en général que la raison nous avoit fait déja concevoir; mais nous n'avons pas besoin de recourir à l'une ni à l'autre pour faire voir l'existence de Dieu : il suffit pour cela de montrer que le genre humain n'est pas sans un chef & sans un commencement; car, si l'on ne peut concevoir que le grand monde ait été produit sans qu'il ait un Dieu pour son auteur, il est autant contre la raison de s'imaginer que le petit monde, qui n'est pas moins un abregé de merveilles que le grand, ait été formé par une autre cause que par la puissance d'un Etre souverain : de sorte que nous ne trouvons pas moins cette vérité dans la société que dans la Nature; ce qui est le second principe qu'il falloit établir.

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'existence de Dieu par la considération de la société. Premiere preuve tirée de la suite des générations.

IL n'est rien de si facile que de montrer ces deux vérités qui nous paroissent décisives sur ce sujet : l'une, qu'il y a eu un premier homme qui a été lui-même sans pere, & le pere de tous les hommes qui vivent encore : l'autre, que s'il y a eu un premier homme, il est nécessairement l'ouvrage de la sagesse & de la puissance d'un Dieu.

On voit clairement que le genre humain a un chef, au-delà duquel il n'est point permis de remonter, soit que l'on considere la suite

des générations, en montant de nous jusqu'à nos ancêtres & aux ancêtres de nos ancêtres; soit qu'on la considere du pere aux enfans, en passant de la vue du tronc à celle des branches; soit enfin que l'on considere dans la société les caracteres de nouveauté qui s'y découvrent à une premiere vue, & qui nous persuadent non-seulement que le genre humain a une origine, mais encore que sa naissance n'est pas aussi ancienne que l'incrédulité se l'imagine communément. Si nous montons jusqu'à nos ancêtres, il faut trouver un premier principe qui fixe les recherches de notre esprit, ou se perdre dans l'infinité de cette gradation.

Car il ne servira de rien aux incrédules de dire, pour sauver la succession éternelle des générations, que cette gradation infinie qui nous fait tant de peine, que les Philosophes nomment un progrès à l'infini, & qu'ils jugent entierement contraire à la droite raison, paroit être commune aux deux sentimens; parce que, si l'Athée est contraint de dire qu'il tire sa naissance de son pere, & celui-ci d'un autre, sans qu'il y ait de fin dans cette gradation, celui qui reconnoit l'existence de Dieu doit penser aussi que Dieu existoit mille siécles avant la création du monde, & un million avant ces mille jusqu'à l'infini.

Quand la difficulté seroit égale des deux côtés, nous aurions raison de reprocher aux incrédules, qu'ils suivent un sentiment qui enferme toutes les difficultés du nôtre, sans avoir sa lumiere ni son évidence. En effet, s'il y a quelque chose d'incompréhensible dans l'Estre Souverain, & que notre imagination rejette, c'est son infinité & son éternité. Si donc vous attribuez cette éternité & cette infinité à la suite des générations, vous tombez dans toutes

les difficultés qui vous font rejetter notre sentiment, avec le désavantage de n'y pouvoir pas répondre avec la même facilité & avec la même solidité que nous y répondons.

On ne doit point s'étonner que nous reconnoissions une durée éternelle en Dieu. L'éternité assortit parfaitement bien un Estre infini, qui enferme essentiellement toutes les perfections, & qui est nécessairement & par lui-même ; &, concevoir un Dieu qui a commencé d'être, seroit concevoir un Dieu qui n'est pas Dieu : mais il n'en est pas de même de la suite des générations, qui, n'étant que des actions ou des mouvemens, ont un rapport naturel au principe qui les produit, & à celui qui les termine.

Outre qu'il y a bien de la différence entre un progrès à l'infini, qui n'est que dans l'imagination foible des hommes, & un progrès à l'infini qu'on reconnoit dans la chose même, celui qu'on admet en Dieu est, selon nous, du premier ordre, puisqu'en Dieu il n'y a ni avant, ni après, ni succession de durée ; que Dieu a produit les temps & les siécles sans pouvoir être mesuré par les siécles ni par les temps ; que la durée ne lui convient point, à parler proprement & dans la rigueur, parce qu'elle ne se dit que des choses qui ont commencé d'être, & qui perséverent dans leur état ; & qu'enfin, durer en Dieu, c'est être, & être c'est durer, quoique, par la foiblesse de nos conceptions, nous soyons obligés de le revétir de toutes les différences des temps ; au lieu que celui qu'on reconnoit dans la suite des générations est, selon les incrédules mêmes, un progrès infini dans la chose, & non simplement dans l'imagination.

Que si nous voulons descendre maintenant

du tronc aux branches, nous ne tarderons guéres à nous appercevoir de la même vérité. En effet, il eſt remarquable que, lorſqu'on monte dans la ſuite des générations, on va de la multitude à l'unité, & qu'en deſcendant au contraire, on va de l'unité à la multitude. Conſiderez cette vérité dans le peuple Juif, que nous pouvons ſuppoſer être la poſtérité d'Abraham, ſans rien mettre en avant de douteux ni de conteſté. Si vous remontez dans la ſuite des générations, vous parviendrez de cette incroyable multitude de Juifs que vous trouvez aujourd'hui ſur la Terre, à douze Patriarches qui leur ont donné la naiſſance; de ces douze Patriarches, à Jacob qui n'avoit qu'un frere nommé Eſaü; de ces deux freres, à Iſaac frere d'Iſmaël, & de ceux-ci à Abraham: &, ſi vous ſuivez la même ligne en deſcendant, vous trouverez d'abord Abraham qui n'eſt qu'une ſeule perſonne, & d'Abraham vous deſcendez à Iſmaël & à Iſaac; de ceux-ci à Jacob & à Eſaü, de Jacob aux douze Patriarches, & de ces derniers aux douze Tribus, & de chaque Tribu à un nombre preſque infini de perſonnes qui la compoſent; ſur quoi il eſt naturel de faire les réflexions ſuivantes.

La premiere eſt que dans la ſuite des générations les branches ſont en plus grand nombre que le tronc; autrement on ne verroit point ſortir d'un ſeul homme pluſieurs deſcendans; & qu'ainſi, n'y ayant aujourd'hui qu'un nombre de branches fini, il ſeroit tout-à-fait abſurde de reconnoitre une infinité de tiges.

La ſeconde eſt que dans la ſuite des générations, plus on met le chef d'un peuple dans un ſiécle éloigné, plus ce peuple ſe trouve nombreux; &, plus ſon chef eſt prochain, plus le nombre de ce peuple diminue. Que ſi la mul-

titude s'augmente à mesure qu'on met son principe & son chef plus haut, il est évident qu'elle doit être infinie, si l'on met son chef dans un éloignement infini; & qu'ainsi l'on ne peut reconnoître le Monde éternel, sans faire la multitude des hommes qui vivent infinie.

La troisiéme réflexion qu'il y a à faire sur ce sujet, est qu'il faut nécessairement reconnoître une seule ligne ou plusieurs lignes dans la suite des générations, ou, pour m'exprimer plus clairement, qu'il faut que toutes les Nations sortent d'un homme, que l'on supposera après, si l'on veut, avoir eu des ancêtres à l'infini, ou qu'il y ait plusieurs suites de générations indépendantes l'une de l'autre, ou diverses successions de tiges toutes différentes.

On ne peut pas dire raisonnablement ce dernier; premierement, parce qu'autant qu'on peut remonter dans l'Histoire, on voit que les peuples sortent les uns des autres, ou qu'ils descendent d'un pere commun; & en second lieu, parce que si une seule succession de générations à l'infini devroit avoir produit un nombre infini d'hommes, plusieurs successions pareilles qui n'auroient rien de commun, auroient dû produire un plus grand effet.

Il n'y a que les habitans de l'Amérique qui paroissent d'abord avoir une origine différente de celle des autres hommes, parce qu'on ignore le chemin qu'ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand continent que nous appellons le Nouveau Monde. Mais qui nous empêchera de recevoir la conjecture d'un Savant *, qui veut que les hommes ayent passé de la Norvege dans l'Islande, qui est une isle située vers la partie septentrionale de l'Amérique, & que de l'Islande ils ayent passé dans la Groënlande,

*Grotius.

qui eſt le nom de cette partie de l'Amérique qui avoiſine cette iſle? Et en effet, on ne peut comprendre la raiſon pour laquelle les peuples qui habitent le vieux Monde ſont polis & civiliſés, & ceux qui habitent le nouveau, barbares & ſauvages, ſi l'on reconnoit que les uns ſoient auſſi anciens que les autres; au lieu qu'en ſuppoſant que les peuples de l'Amérique tirent leur ſource de ceux qui habitent notre continent, on peut attribuer leur ignorance & leur ſtupidité à la nouveauté de leur établiſſement.

Or, ſi en remontant, quand même ce ſeroit à cent mille ſiécles d'ici, nous trouvons enfin un homme & une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu'il y a maintenant d'habitans ſur la Terre, comment une éternité s'étoit-elle paſſée, pendant laquelle il y avoit eu une ſuite de générations, ſans que cette éternité ou cette ſuite de générations éternelle eût produit qu'un homme & une femme, qui ſont les chefs du genre humain?

Que les incrédules faſſent de telles ſuppoſitions qu'il leur plaira, il eſt indubitable que la ſuite des générations a fait la propagation du genre humain, & qu'elle ſert encore tous les jours à peupler la Terre où nous habitons: c'eſt par-là que la famille d'un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes, ſe trouve aujourd'hui répandue dans tout l'Univers. De l'abondance des habitans ſont venues les Peuplades & les Colonies: or, quand la multitude des hommes ne s'augmenteroit que d'un homme chaque année par la ſuite des générations, il faudroit que toute la Terre fût déja habitée, & même que ſes habitans y fuſſent, par maniere de dire, les uns ſur les autres, puiſqu'une éternité eſt une étendue ſans limites.

Il ne sert de rien de dire qu'il arrive des accidens & des désordres dans la société, qui font périr une infinité de personnes, puisque, nonobstant ces accidens & ces désordres qui arrivent de temps en temps, la terre s'est toujours peuplée davantage depuis trois mille ans, par exemple, qui est le temps dont nous pouvons parler avec le plus de certitude.

CHAPITRE IX.

Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la société humaine, qui prouvent l'existence de Dieu.

QUAND toutes ces considérations ne détruiroient point l'idée de l'éternité du genre humain, on n'auroit qu'à jetter les yeux sur les arts, les sciences, les loix, les gouvernemens, le commerce & les histoires, pour voir dans leur nouveauté celle de la société des hommes.

La Philosophie, qui consiste dans la recherche des choses naturelles, & de celles qui se rapportent aux mœurs, est si récente, qu'avant Pythagore personne n'en avoit ouï parler entre les Grecs. Seneque dit en quelque endroit de ses Œuvres, qu'il n'y avoit pas mille ans que la sagesse étoit connue; & Socrate s'étoit vanté de l'avoir fait descendre du ciel en terre, parce qu'il fut le premier qui la réduisit de la contemplation à la pratique.

Thales fut le premier qui enseigna l'Astronomie aux Grecs; &, selon Diogène Laërce, qui a fait sa Vie, il la tenoit des Egyptiens, & ceux-ci des Chaldéens, qui ont si bien été re-

connus pour en être les inventeurs, que le mot de Chaldéen ſe prend pour Aſtrologue parmi les Anciens.

L'Auteur du ſyſtême des Préadamites travaille donc en vain, lorſque pour faire voir que le Monde eſt plus ancien qu'on ne le croit communément, il nous fait voir la compoſition de la Sphere, & tâche de montrer qu'il a fallu un très-grand nombre de ſiécles pour en inventer toutes les parties; & qu'il auroit été impoſſible qu'Abraham ni même Moïſe l'eût ſçue, ſi l'antiquité du Monde n'étoit pas plus grande que nous nous l'imaginons : car, qui lui a dit que l'Aſtronomie fût en ce temps-là dans le degré de perfection où elle eſt aujourd'hui? Qui ne ſait au contraire, qu'elle s'eſt formée peu-à-peu & inſenſiblement? (*a*) Thales obſervoit les éclipſes, & les ſavoit prédire : avant lui on étoit conſterné quand on voyoit arriver une éclipſe, comme ſi toute la Nature eût dû périr. (*b*) Les armées ſuſpendoient leur mouvement, & n'oſoient rien entreprendre que pluſieurs jours après qu'elle étoit paſſée.

Quoique la Médecine paroiſſe plus néceſſaire aux hommes que l'Aſtronomie, on n'en ſait pas moins la naiſſance & les progrès. (*c*) Hérodote nous apprend qu'autrefois on portoit les malades en pleine place, qu'on prioit les paſſans de dire s'ils ſavoient quelque recette pour les guérir, & qu'on eſſayoit celle du premier venu. Caton le Cenſeur chaſſa les Médecins de Rome, où ils s'étoient nouvellement établis, diſant que c'étoient des bourreaux que les Grecs leur avoient envoyés pour les faire mourir. Et perſonne n'ignore qu'Hippocrate

(*a*) *Plin. lib.* 8.
(*b*) *Plutarq. dans la Vie de Nicias.*
(*c*) *Herodot. lib.* 2.

a été le premier qui a réduit en un corps la Médecine, qui s'accrut peu-à-peu des découvertes & des expériences de diverſes perſonnes.

L'antiquité des loix n'eſt gueres plus grande. Nous montons du Code de Juſtinien au Code de Théodoſe, du Code de Théodoſe aux douze Tables; & ces loix des douze Tables, les Romains les tenoient des Grecs, comme de Solon & Lycurgue (*a*), qui les avoient eux-mêmes appriſes des Egyptiens, au rapport de Plutarque: & ces loix étoient encore ſi groſſieres, ſi on les compare avec celles que nous avons aujourd'hui, qu'il paroit bien que la Juriſprudence & la Politique étoient encore dans leurs commencemens.

On n'ignore pas même l'origine des Rois, qui ſont les loix vivantes de leur Etat. Les hommes habiterent premierement dans des hutes ou des tentes, au rapport de Juſtin (*b*), qui ne s'accorde pas mal en cela avec l'Hiſtorien des Juifs; & alors c'étoit le pere de famille qui régnoit ſur ſes enfans par un droit naturel, &, quand le pere de famille étoit mort, ſon fils aîné tenoit ſa place. On bâtit enſuite des maiſons éparſes, puis des bourgs & des villages; &, comme il naiſſoit des querelles & des différends, la néceſſité les contraignit de choiſir un juge ou un arbitre pour décider de leurs affaires; & ils donnoient cette qualité à celui qu'ils avoient reconnu le plus homme de bien: &, parce que cet homme n'ayant pas le pouvoir de contraindre les parties à ſe ſoumettre à ſon jugement, ſa médiation devenoit inutile, & que les déſordres n'avoient point de fin, la rai-

(*a*) *Plutarque, dans la Vie de Solon, & dans celle de Lycurgue, & dans ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris.*
(*b*) *Juſtini Lib. 2.*

ſon & l'expérience leur firent juger qu'ils devoient le reconnoître non-ſeulement pour leur arbitre, mais encore pour leur maître, & le revêtir d'une autorité qui donnât du poids & de la force à ſes jugemens, comme Hérodote le remarque de Deiocès : ces petits Rois étoient à peu près comme nos Barons & nos Comtes ; tels étoient les Rois qui enleverent Lot. Enſuite on bâtit des villes, puis les villes & les bourgs ſe lierent pour former des Provinces ; & enfin ces Provinces s'unirent pour former ces vaſtes Empires, & pour obéir à ces puiſſans Rois qui faiſoient la deſtinée du Monde, tels qu'étoient les Rois & les Royaumes des Aſſyriens, des Medes, &c.

Quoique le commerce ne ſoit gueres moins ancien que la ſociété, on peut s'appercevoir facilement de ſes progrès, & de-là conclure qu'il eſt nouveau. Les biens furent d'abord communs ; de cette communauté on paſſa à la permutation, s'il eſt permis d'employer cette expreſſion : de-là on vint au poids, à la livre, & à la monnoie, laquelle, parmi les Romains mêmes, fut premierement de fer, enſuite de cuivre, puis d'argent, & enfin d'or.

Pour l'Hiſtoire, perſonne ne doute qu'elle ne ſoit une invention récente & moderne, puiſque, ſi elle étoit fort ancienne, elle nous apprendroit des événemens plus anciens que ceux que nous connoiſſons. On ne peut nier qu'il ne ſoit naturel aux hommes de conſerver la mémoire des accidens qui leur arrivent, & ſur-tout des événemens qui font la deſtinée des Nations & des Empires, ſoit pour en tirer des régles & des maximes à l'égard de l'avenir, ſoit pour inſtruire ſes enfans par les exemples du paſſé : & l'on ne peut douter non plus, qu'il ne ſoit aſſez naturel d'établir des mémoriaux qui nous

représentent les grands événemens, ou d'avoir certains monumens où l'on conserve la mémoire des choses ; cependant la mémoire des choses passées ne s'étend que jusqu'à quatre ou cinq mille ans d'ici.

On distingue trois divers temps ; un temps caché, qui est celui qui s'est passé depuis la naissance du Monde jusqu'au Déluge * ; un temps qu'on nomme fabuleux, parce que les véritables événemens n'en sont point venus à notre connoissance, & qu'il ne nous est connu que par les fables des Poëtes ; c'est celui qui a coulé depuis le Déluge jusqu'à la premiere Olympiade ; & un temps qu'on nomme historique, parce que l'Histoire nous en fait connoître les véritables événemens, & qui a coulé depuis la premiere Olympiade jusqu'à nous.

Car, pour la Chronologie des Chaldéens & des Egyptiens, qui attribuoient à leur Nation une antiquité sans comparaison plus grande que celle que nous attribuons à l'Univers, il y a diverses raisons qui la rendent vaine & suspecte. Plutarque nous fait assez voir ce qu'il en faut croire, lorsqu'il en parle ainsi dans la Vie de Numa : *Encore que leur année ait été de quatre mois, selon quelques Auteurs, elle n'étoit d'abord composée que d'un seul, & ne contenoit que le cours d'une seule Lune ; & ainsi, faisant d'un seul mois une année, cela est cause que le temps qui s'est écoulé depuis leur origine paroît extrêmement long, & que, bien qu'ils habitent nouvellement leurs pays, ils passent pour les plus anciens de tous les Peuples.* Ajoutez à cela la vanité que ces Peuples avoient de vouloir passer pour les plus anciens qui fussent dans le monde, comme Justin le témoigne dans son premier Livre de l'Histoire Universelle, & les Fables dont ils sou-

* *Varro, apud Censor.*

tenoient leurs prétentions. Les Chaldéens se vantoient qu'il y avoit quatre cens soixante-dix mille années qu'ils observoient les astres, & cependant l'Astronomie qui passa bien-tôt après de chez eux parmi les Grecs, étoit fort peu de chose; & l'on sait que l'art d'écrire, que quelques-uns attribuent à Palamede, les autres aux Egyptiens, n'étant pas de cette date-là, ils ne pouvoient savoir que par tradition l'antiquité de leur Astronomie; & je laisse à penser, si une tradition de quatre cens soixante-dix mille ans peut avoir quelque certitude. Comment, sans le secours de l'écriture, peuvent-ils savoir que leur Astronomie est si ancienne? Ou si l'art d'écrire est parmi eux d'une aussi grande antiquité que l'Astronomie, comment, en enseignant cette science aux Grecs, ne leur ont-ils point appris une foule d'événemens qui devoient s'être passés pendant ce long cercle d'années *? Les Egyptiens distinguoient, au rapport d'Hérodote, deux temps, l'un pendant lequel les Dieux avoient régné en Egypte, & l'autre pendant lequel ils avoient eu des hommes pour Monarques. Quelle fable! Et comment peut-on ajouter foi à ces Prêtres Egyptiens dont parle cet ancien Auteur, qui joignent cet Empire chimérique des Dieux, qu'ils prétendoient avoir régné en Egypte, avec l'espace de dix mille trois cens quarante années, qu'ils croyoient que le régne des hommes avoit duré? Mais il faut laisser aux Antiquaires le soin de s'étendre là-dessus.

Les incrédules ne pouvant contester la vérité de tous ces faits, auront recours à leur

* *Voyez Clément. Alexand. 1. Stromat. Pless. Mornæ, Lib. de Veritate Religionis Christianæ.*

défaite ordinaire, qui eſt de dire qu'il eſt arrivé au genre humain des accidens qui l'ont empêché de croître, de peupler la Terre, & de faire des progrès dans les Arts & dans les Sciences : &, afin que nous ne ſoyons point ſurpris de trouver tant de caracteres de nouveauté dans la ſociété des hommes, ils nous diront qu'il eſt ſurvenu des peſtes, des famines, des guerres & des inondations qui ont diminué le nombre des hommes, & changé l'état & la face des choſes.

Cette réponſe paroîtra peu ſolide, ſi l'on conſidere que tous ces malheurs, qui véritablement arrivent de temps en temps, ſont des accidens particuliers, qui ſont conſidérables à l'égard d'une Province ou d'un État où ils arrivent, mais qui ne ſont d'aucune conſidération à l'égard de toute la Terre & de tous les habitans qui la rempliſſent. L'embraſement de tout un pays n'eſt guéres plus, à l'égard de toute la Terre, que l'embraſement d'une belle maiſon ou d'un palais à l'égard de Paris. Les guerres les plus ſanglantes ne ſont gueres plus de tort au genre humain en général, que les combats particuliers qui ſe font dans cette grande Ville, au Peuple qu'elle contient. La famine de tout un État eſt à l'égard de l'Univers, ce que la pauvreté d'une ſeule famille eſt à l'égard de toute une ville. Le Déluge de Deucalion, d'Ogyge, &c. & tous les autres Déluges particuliers dont l'Antiquité fait mention, ne paroîtront pas plus conſidérables, regardés par rapport à toute la Terre, que l'inondation d'un ruiſſeau l'eſt à l'égard d'une Province ou d'un Royaume.

II. D'ailleurs, qui ne ſait que depuis trois mille ans tous ces accidens n'ont pas manqué de ſurvenir de temps en temps dans le Monde?

Et cependant la Terre n'a pas laissé de se peupler toujours davantage, les Hommes de se polir, les Arts & les Sciences d'acquérir de nouveaux degrés de lumieres & de perfection. Or, si la société a tant acquis depuis trois mille ans, malgré toutes les calamités dont nous venons de parler, pourquoi veut-on que ces accidens l'ayent empêché de rien acquérir pendant toute une éternité, qui auroit dû se passer jusqu'au commencement de ces trois mille années?

III. Il faudroit qu'il fût survenu un Déluge tel que nous concevons celui de Noé. Un Déluge particulier n'étoit point capable de faire perdre par tout les Arts & les Sciences, de rendre la Terre déserte, de faire périr la mémoire des choses passées, & de réduire le genre humain à ce degré d'ignorance & de simplicité où nous le trouvons, si nous remontons un peu haut. Et, si l'on prétend que ce Déluge ait été universel, comment les hommes auront-ils pu s'en sauver? Où est-ce que le genre humain se sera conservé? Quelle force, ou quelle adresse aura pu le garantir d'une destruction entiere? Et, n'y ayant point de Providence qui veille à sa conduite, point d'Arche bâtie par l'ordre du Ciel, point de précaution divine, point de miracle en sa faveur, comme on le veut, comment se sera-t il conservé dans les horreurs d'un si étrange accident?

Il ne sert de rien non plus de montrer qu'il y a eu quelques arts qui se sont perdus, faisant place à des inventions plus nouvelles, & qu'ainsi nous ne devons point juger de la nouveauté ou de l'antiquité de notre origine par la nouveauté ou l'antiquité des arts qui fleurissent aujourd'hui.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait quelques

arts si nécessaires aux hommes, qu'il est entierement impossible qu'ils viennent à se perdre, si ce n'est par la perte du genre humain. L'écriture, par exemple, qui est un moyen de parler aux absens, & de faire aller ses pensées là où l'on ne peut point aller soi-même, est certainement une invention qui ne peut se perdre, à moins que les hommes ne perdent la raison. On peut peut-être, avec le temps, se servir d'autre chose que du papier pour écrire, mais, quoi qu'il en soit, on écrira toujours : or, quand dix mille siécles ne produiroient qu'un seul de ces arts qui ne se perdent point à cause de leur nécessité, les hommes ne devoient-ils pas avoir déja trouvé les secrets les plus rares & les arts les plus nécessaires, il y a trois ou quatre mille ans ?

Car je compare l'état où il nous paroît que la société étoit alors, à celui où elle est aujourd'hui à l'égard des sciences, des arts, des loix, du commerce, & de tout ce qui suit l'établissement de la société. Ce n'est point par la vue d'un seul art, mais par la considération de tous les arts, de toutes les connoissances, de leurs progrès & de leurs accroissemens, ou plutôt par les divers états de la société, que l'on raisonne.

Ce seroit en vérité un étrange prodige, que les hommes eussent été pendant une infinité de siécles grossiers, barbares, sans politesse, sans loix, sans gouvernement, sans Physique, sans Morale & sans Astronomie, ne sachant lire ni écrire; ayant toujours vu les astres sur leurs têtes sans les observer, & sans connoître ni les étoiles, ni les éclipses; ayant toujours été malades, sans avoir découvert les premiers élémens de la Médecine; & toujours raisonné, sans connoître ni la vertu des plantes, ni celle des

des eaux minérales, ni la Peinture, ni l'Architecture, ni le Commerce, ni la Navigation, sans parler des Moulins, de l'Imprimerie, de la Boussole qui nous donne le moyen de faire des voyages de long cours, de la poudre à canon, ni de tant d'autres inventions militaires, qui sont la production de ces derniers temps; & que cependant quatre ou cinq mille ans eussent donné lieu à la découverte de cette multitude d'arts, de sciences & de secrets admirables; qu'une éternité eût été si stérile, & quatre ou cinq mille ans si féconds. Voilà ce que les hommes qui ne sont pas entierement privés de la lumiere naturelle, ne se persuaderont point.

CHAPITRE X.

Qu'y ayant un Chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu.

ON a sans doute fait le plus difficile, lorsqu'on a prouvé que le genre humain a un Chef, au-delà duquel on ne sauroit remonter dans la suite des générations; & il est impossible de supposer un premier homme, sans voir d'abord qu'il a dû être créé par la puissance & par la sagesse d'un Dieu.

C'est une pensée si absurde & si chimérique, que de dire avec quelques-uns, que l'homme a été formé du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du Soleil; ou avec quelques autres, qu'il est sorti de la Mer, qu'elle est à peine digne qu'on s'arrête un moment à la réfuter.

Je ne dirai pas en effet, qu'il est inouï qu'on ait vu sortir de cette source non-seulement des êtres comme nous, mais même des bêtes qui

engendrent & qui soient engendrées ; que si une telle production avoit lieu autrefois, elle pourroit avoir lieu maintenant, puisque le Nil, le limon de l'Egypte & le Soleil ne s'en sont point allés ; que comme un ouvrage aussi parfait que l'homme n'en auroit pu sortir qu'après une infinité d'essais, de commencemens imparfaits & d'ébauches défectueuses, si nous n'en voyons point sortir encore aujourd'hui des hommes parfaits, nous en verrions sortir quelque commencement d'hommes, quelques traits imparfaits de notre nature ; ce qui est contraire à l'expérience : qu'il seroit étonnant que le Nil, le limon de l'Egypte ou la Mer eussent assez de sagesse pour connoître qu'il ne suffisoit pas qu'il y eût un homme, mais qu'il falloit un homme & une femme qui fussent l'un pour l'autre, étant formés avec une inclination mutuelle qui fait la propagation du genre humain.

Il me suffira de faire sur ce sujet deux réflexions, dont l'une détruira le fondement de cette spéculation, & l'autre établira la vérité qui lui est opposée. La premiere est, que les incrédules raisonnent sur une fausse hypothèse, lorsqu'il leur plaît de supposer que les insectes qui sortent du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du Soleil, n'ont point d'autre principe que la chaleur de cet astre, & la corruption de cette matiere qui en est échauffée. C'est supposer ce qui est en question ; & c'est ignorer, que qui établit l'existence de Dieu, établit une cause générale qui concourt avec les causes secondes, & qui a la principale part à tout ce que nous voyons, puisqu'il est impossible d'expliquer les moindres des insectes, si l'on n'a recours à la Sagesse souveraine qui concourt à leur production, & qui fait

par ſon intelligence infinie cette ſurprenante variété de reſſorts délicats qui les compoſent : voilà qui peut ſervir de réponſe à leurs objections.

Mais voici ce qui établit la vérité de notre principe ; c'eſt que l'Homme n'eſt pas moins admirable dans ſa petiteſſe, que l'Univers l'eſt dans ſa grandeur : de ſorte que, ſi la compoſition de l'Univers nous fait reconnoître une intelligence ſouveraine, comme il n'en faut point douter après ce qui a été dit, la compoſition de l'Homme ne la marque pas moins. Comme donc, en prouvant que le grand Monde a commencé d'être, vous faites voir ſans peine qu'il a un Créateur qui eſt Dieu, auſſi, dès que vous avez montré qu'il y a un premier homme, vous faites voir, ſans aucun effort, qu'il doit être l'ouvrage d'une Divinité : la choſe parle d'elle-même ; &, quand il reſteroit encore quelque lieu de douter, il ne faut que conſidérer les merveilles de notre eſprit, pour être entierement raſſurés là-deſſus : c'eſt la troiſiéme ſource de nos preuves.

CHAPITRE XI.

Preuves de l'exiſtence de Dieu, tirées de la conſidération de notre ame.

MON deſſein n'eſt point ici d'expliquer phyſiquement les fonctions & la maniere d'agir de notre eſprit, ni auſſi d'exagérer par de vaines rhétorications les merveilles d'un Eſtre qui ſemble parcourir la Terre & les Cieux ſans ſe mouvoir, & s'unir avec toutes choſes, quoique lié à une petite portion de matiere,

& relégué en quelque sorte dans un coin de l'Univers.

De toutes les réflexions qu'on peut faire sur ce sujet, je choisirai celles qui marquent le plus sensiblement un dessein & une vue dans la composition de l'Homme. Il faut remarquer pour cet effet, que les actes de notre ame se réduisent à ces trois, les sentimens, les passions & les raisonnemens.

Les sentimens qui appartiennent à la nature animale, & qui ne sont que les fonctions de ces cinq sens que Dieu nous a donnés, comme cinq portes par lesquelles les objets entrent dans notre ame, étoient absolument nécessaires pour intéresser notre ame dans la santé & dans le bien-être du corps. Il falloit avoir des yeux pour voir les précipices, de peur d'y tomber. Nous négligerions de prendre des remédes ou des précautions pour rétablir notre santé, si la langueur & le sentiment du mal ne nous montroient que nous l'avons perdue.

Mais il ne suffisoit pas que l'Homme connût ce qui se passoit au-dehors par le canal des sens, il falloit encore qu'il conservât cette connoissance, afin qu'elle le dirigeât dans sa conduite. Il a donc été nécessaire qu'il eût une mémoire, qui est comme le réservoir de tous les objets qui sont entrés dans notre ame, & qui en font l'aversion ou le penchant.

On distingue fort bien deux sortes de passions; les unes qui tendent vers le bien, comme le desir, l'espérance, l'amour, &c. les autres qui s'éloignent du mal, comme la haine, la crainte, le dégoût, &c. Les unes & les autres étoient absolument nécessaires, puisque nous devions fuir le mal & chercher le bien, par le soin naturel que nous devons avoir de nous conserver; & il est nécessaire que nous

nous conservions, par la même raison qui fait que nous sommes.

Mais, parce que ces passions peuvent être contraires les unes aux autres, & qu'il ne faut pas que cette guerre soit irréconciliable, il a fallu qu'il y eût un principe commun dans lequel elles convinssent toutes; & ce principe c'est l'amour de soi-même; c'est lui qui les fait naître, & c'est lui qui les fait mourir; & dans le combat des passions, l'ame se retire & se recueille en elle-même, elle considere son plus grand intérêt, & panche vers l'endroit qui se rapporte davantage à l'amour de soi-même.

Mais que seroit-ce des passions du cœur de l'Homme, si elles n'avoient point de lumiere qui les adressât à leurs fins légitimes? Elles ne serviroient qu'à nous conduire au précipice avec plus de force & de viteſſe. Il a donc été néceſſaire qu'il y eût en l'Homme une ſageſſe ou une intelligence, pour diriger ſes mouvemens; & c'eſt cette ſageſſe que nous reconnoiſſons pour le principe de tout ce qu'il y a d'admirable dans les ouvrages de la ſociété, & à laquelle nous attribuons les Arts & les Sciences, dont l'invention produit des effets ſi ſurprenans.

Qu'y a-t-il de plus éloigné que le ſable qui eſt ſur le bord d'une riviere, l'ardoiſe qui eſt cachée dans le ſein d'une montagne, & des arbres qui ſont crûs dans une forêt? Cependant l'adreſſe des hommes a trouvé le moyen de franchir cette diſtance, & de faire de tant de parties diſperſées, & qui ſembloient avoir ſi peu de rapport les unes avec les autres, un tout fort juſte & fort régulier, qui fait le plaiſir de la vue, & une des plus grandes commodités de la vie.

Qui croiroit qu'on pût tirer de la toison des brebis ces habits que nous portons ; qu'une herbe qui croit dans les champs pût être changée en de la toile, & qu'il pût sortir de l'excrément d'un ver la plus belle de nos parures? Cependant tout cela a été facile à l'adresse des hommes ; & si toutes ces choses n'ont pu être produites que par une intelligence, cette intelligence elle-même n'auroit-elle point un principe intelligent? S'il faut de la sagesse pour produire l'effet, n'en faudra-t-il point pour avoir formé la cause?

Mais, ni les passions qui tendent naturellement au bien & à la conservation de l'Homme, ni la raison qui est destinée à diriger ces passions, ne suffisoient pas pour unir les hommes dans un corps de société, après avoir donné à chacun ce qui lui étoit nécessaire pour sa conservation particuliere ; il falloit qu'ils eussent outre cela un penchant mutuel les uns pour les autres ; il falloit encore produire divers liens qui les unissent entre eux : c'est à quoi la Nature a admirablement pourvu. Elle a produit, s'il m'est permis de parler ainsi, le germe de l'union de tous les hommes, en leur donnant une mutuelle bienveillance les uns pour les autres ; une conscience & une Religion, dont nous ferons voir dans la suite que les principes se trouvent naturellement au-dedans de nous.

Car, pour le principe d'Hobbes, qui prétend que c'est la crainte qui dispose les hommes à la société, leur ayant fait bâtir premierement des habitations & des barrieres pour se défendre contre les bêtes sauvages, & ensuite des villes murées & des forteresses pour se garantir contre les efforts les uns des autres, il seroit supportable s'il étoit pris dans une moindre étendue que celle que cet Auteur lui donne.

L'on ne peut douter qu'en toutes les rencontres la crainte de l'oppreſſion & le deſir de ſe conſerver, ne diſpoſent les hommes à chercher le ſecours les uns des autres; c'eſt ce qui paroît aſſez par les ligues & par les alliances que la politique recherche avec tant de ſoin: mais on tombe dans l'égarement, dès qu'on veut pouſſer ce principe trop loin.

Il y a au-dedans de nous des cauſes d'union & d'intelligence beaucoup plus anciennes que celles-là; & il ne ſuffit pas d'avoir le cœur mal fait, il faut encore être privé de la lumiere naturelle, pour ne s'en point appercevoir.

Car, afin qu'il y eût une ſociété réglée, il falloit qu'il y eût des familles diſtinctes dans le Monde; &, pour former des familles, il falloit qu'il y eût quelque ſympathie & quelque convenance entre l'homme & la femme, qui n'eſt autre choſe que cette inclination naturelle qui leur fait ſentir qu'ils ſont l'un pour l'autre; il falloit que les peres euſſent une tendreſſe particuliere pour leurs enfans, qui leur fit prendre le ſoin de leur nourriture & de leur éducation. Il étoit encore néceſſaire qu'on eût une bienveillance particuliere pour ſes parens, afin que, lorſque ces derniers viennent à perdre ceux qui les ont mis au monde, ou qu'ils ſe trouvent dans un âge ou dans un état qui ne leur permet point de pourvoir à leur ſûreté ou à leur nourriture, ils reçoivent ce ſecours de ceux qui leur ſont unis par la proximité du ſang.

Et qui ne ſait par expérience, que la Nature, en gravant l'amour de ſoi-même en chacun de nous, y a mis un principe général qui engage néceſſairement les hommes à former un corps de ſociété, & ſur-tout lorſqu'il eſt dirigé

par la Religion. Il eſt naturellement impoſſible de s'aimer ſoi-même, ſans aimer ſes parens, ſes amis, ſes bienfaiteurs ; & il n'y a qu'un obſtacle étranger qui puiſſe corrompre en nous ces ſentimens. Nous aimons les autres à meſure qu'ils ſe rapportent à nous. Notre bienveillance croît avec le degré de la proximité qui nous lie avec eux, ſans qu'il y ait en cela rien que de légitime & d'innocent.

Cette bienveillance que nous avons naturellement les uns pour les autres produiroit un bon effet lorſqu'il s'agiroit des choſes indifférentes, mais elle n'arrêteroit jamais les effets de la cupidité ; &, dès qu'il s'agiroit de la poſſeſſion des avantages temporels ou de la jouiſſance des plaiſirs, les hommes tomberoient dans les déſordres d'une inévitable diviſion, s'il n'y avoit point d'autres principes dans leur cœur.

C'eſt pourquoi il a été néceſſaire que les hommes euſſent une loi naturelle, qui conſiſte en certaines maximes d'équité & de juſtice, dont nous connoiſſons la vérité naturellement. Il falloit que ces principes nous fuſſent naturellement connus ; que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous ; qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient ; qu'on ne doit faire tort à perſonne. Et, parce qu'on ne feroit aucun ſcrupule de violer cette loi, ſi l'on n'étoit retenu par quelque eſpéce de crainte, il a été néceſſaire que notre cœur fût tellement diſpoſé, qu'il ne pût s'empêcher de craindre & de trembler, après avoir violé ces maximes d'équité & de juſtice ; & c'eſt ce que nous appellons les remords de la conſcience, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite, nous contentant de ſuppoſer ici cette vérité, pour

ne pas détruire l'enchaînement de nos principes, qui se prouvent sur-tout par leur subordination.

Ces remords ou ces craintes d'une conscience coupable se dissiperoient bientôt, si nous n'avions en nous d'autres sentimens naturels qui les entretiennent & les soutiennent.

Car, si nous voulons un peu réfléchir sur nous-mêmes, nous trouverons premierement, que notre cœur ne peut être satisfait par tous les avantages de la Terre, bien qu'il desire naturellement le bonheur; en second lieu, que les hommes portent naturellement leurs desirs au-delà du temps; & enfin, qu'ils reconnoissent communément l'existence d'un Dieu, & qu'ils sentent qu'ils lui doivent de la crainte, de la reconnoissance & du respect, supposé qu'il existe.

Comme nous ne trouvons point de penchans inutile dans l'homme, nous avons sujet de penser que le desir du bonheur ne l'est pas, &, s'il ne l'est pas, qu'il peut être satisfait: cependant tout ce que nous voyons dans le Monde n'est point capable de nous rendre véritablement heureux; & l'expérience nous apprend que nos desirs croissent avec les avantages temporels.

D'où vient que les biens temporels sont si peu capables de remplir notre cœur; ou plutôt, d'où vient qu'ils en augmentent le vuide en y entrant? Car, s'il n'y a point de plus grand objet, ni qui soit plus digne de nos desirs, que les avantages du Monde, notre cœur devroit s'en contenter, comme l'on voit que les animaux qui n'ont point de raison se contentent des biens qui doivent faire leur partage. Comment la Nature, qui est si sage & si réguliere dans toutes les autres choses, fait-elle une faute

si grossiere dans celle ci? Comment, après avoir mis dans le cœur de l'Homme le desir du bonheur, lui donne-t-elle un cœur incapable de se satisfaire des seuls biens qui lui sont destinés?

Le Monde ne sauroit remplir notre cœur; il faut donc, selon les loix de cette sagesse que nous remarquons dans toutes les parties de la Nature, qu'un plus grand objet le rempliſſe. Mais comment ce grand objet rempliroit-il le cœur de l'Homme? Comment pourroit il être le but inviſible & caché des desirs vagues de notre cœur? Comment notre cœur auroit-il été formé avec une capacité infinie pour le recevoir, ſi ce grand objet n'exiſtoit, & s'il n'avoit fait lui-même les biens temporels, le cœur de l'Homme, & la diſproportion qui eſt entr'eux; voulant ſe conſacrer lui-même notre ame pour la remplir, & pour répondre par ſon excellence infinie à l'immenſité de nos deſirs.

En effet, ce n'eſt pas aſſez que la Nature nous faſſe connoître par expérience l'inſuffiſance des objets du Monde à nous rendre heureux; elle nous inſpire encore le deſir d'une vie éternelle après notre mort, & elle perſuade les Hommes de leur immortalité.

Il ne ſerviroit de rien de dire que c'eſt le deſir que les Hommes ont eu de vivre éternellement après leur mort, qui leur a donné cette opinion, parce qu'il n'y a rien qu'on ſe perſuade ſi facilement que ce qu'on deſire: car je raiſonne par le deſir, & non par la perſuaſion; & je demande pourquoi la Nature auroit mis dans l'Homme un deſir ſi inutile, ou plutôt un deſir qui eſt capable de lui ôter ſon repos, elle qu'on dit ne rien faire en vain, & dont la ſageſſe eſt ſi générale & ſi conſtante?

Mais elle va plus loin, &, pour les adreſſer

au véritable objet de leur bonheur, elle leur fait connoître l'existence d'un Dieu : &, quoique leurs passions obscurcissent cette connoissance, il est certain qu'elles ne peuvent l'anéantir tout-à-fait, comme on l'a déja vu.

Quand on ne voudroit point reconnoître, que ces principes que nous venons de marquer se trouvent dans tous les hommes du monde sans exception, il faut du moins qu'ils conviennent que c'est ainsi que les hommes sont faits ordinairement, & que c'est ainsi qu'ils ont dû être faits, n'y ayant point de partie ni d'inclination en eux qui ne soit placée avec une extrême sagesse : &, si cela est, à quoi attribuerons-nous tous ces effets ?

Il ne s'agit plus de savoir si l'on peut remarquer de la sagesse dans la composition de l'Homme ; on est obligé d'en convenir, ou de renoncer au bon sens. Mais on demande si c'est à un principe aveugle & sans connoissance, tel que les incrédules le figurent, ou bien à un principe intelligent & souverainement parfait, tel que nous le concevons, que l'on doit attribuer cette sagesse que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître ?

CHAPITRE XII.

Considération de l'Homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.

IL ne sera pas inutile, après avoir considéré le rapport que les hommes ont les uns avec les autres, d'examiner celui qu'ils ont avec les autres parties de la Nature, parce qu'il pa-

roît dur aux incrédules de supposer que l'Homme soit le chef d'œuvre des créatures visibles, & que les autres choses se rapportent à son bien. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour l'abaisser. On dit qu'il n'est qu'un point auprès de ces espaces immenses qui l'environnent ; qu'il est le centre des infirmités & des maladies ; que son esprit est rempli d'erreurs & de préjugés ; que sa volonté est déterminée au mal, & remplie de mauvaises habitudes ; qu'il est le jouet des orages & des tempêtes, la proie des animaux qui ont plus de force que lui ; que sa vie dépend d'un insecte & d'un vermisseau ; qu'il est timide dans le danger, fragile dans la tentation, foible dans les disgraces, & plus foible dans la prospérité ; & qu'enfin, s'il a un peu plus de lumiere que les autres animaux, il est capable aussi de déréglemens plus monstrueux. Tout cela peut être vrai, sans que nous perdions rien de l'idée de notre excellence & de notre véritable grandeur.

Car, I. c'est une erreur de mesurer le prix des choses corporelles par leur petitesse ou par leur grandeur, puisque, si cela étoit, un diamant seroit moins precieux que les autres corps. On peut néanmoins considérer en quelque sorte l'étendue d'une chose matérielle, lorsqu'on la compare avec un être matériel ; mais il y a de la simplicité à croire que la grandeur ou l'étendue puisse donner à une chose matérielle quelque avantage sur un esprit dont la perfection consiste dans la connoissance, & non pas dans la grandeur.

II. Ceux qui craignent si fort l'anéantissement, savent qu'il y a comme un éloignement infini entre une chose morte & un être intelligent : ils ne craignent point de perdre leur matiere, qui leur est assurée, & qui n'est point

détruite par la mort, mais ils craignent de n'être plus capables de sentimens ni de connoissance : c'est la perte de l'etre raisonnable qui fait leur désespoir. Donnez telle perfection matérielle que vous voudrez aux cieux & aux étoiles, à moins que vous ne nous montriez qu'ils pensent, on vous fera voir que leur beauté & leur éclat n'ont aucune proportion avec l'excellence d'un etre qui se connoit, & qui connoit les autres choses.

III. Cependant, si l'on considere de près ce qui fait l'excellence des plus belles parties de l'Univers, nous trouverons qu'elles n'ont de prix à notre égard, qu'autant que notre ame y en attache ; que l'estime des hommes fait la plus grande dignité des métaux & des pierreries ; l'utilité ou le plaisir que l'Homme en reçoit ; le prix des plantes, des arbres & des fruits ; la vue, tout ce que les corps célestes ont de brillant à nos yeux ; l'ouie, ce que le tonnerre a de terrible, ou ce que les voix & les instrumens ont de mélodieux, du moins à notre égard : de sorte que les sons, les odeurs, les couleurs, la lumiere, appartenant à notre ame aussi-bien que l'opinion & la pensée, on peut dire que ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique dans la Nature à notre égard, sort en quelque sorte du fond de notre ame, & n'est point en quelque façon différent de nous-mêmes.

IV. Au reste, lorsqu'on dit que toutes choses se rapportent à l'Homme, on ne prétend pas préjudicier à la gloire des autres créatures intelligentes. Qui sait, disent quelques-uns, s'il n'y a pas dans les Cieux, qui sont d'une beauté & d'une perfection si élevée au-dessus de ce Globe, des intelligences sans comparaison plus parfaites que les nôtres? Mais plutôt,

qui eſt-ce qui conteſte cette vérité ?

On ne doit point objecter contre la Religion ce que la Religion même nous enſeigne ; & il ne faut pas auſſi nous impoſer, comme font ordinairement les incrédules, qui ſe croyent en droit de railler de ces expreſſions, que l'Homme eſt le roi de l'Univers, ou que le Monde a été fait pour l'Homme.

Nous ne diſons point que l'Univers ſoit fait pour un ſeul homme, mais pour la ſociété de tous les hommes, pour cette multitude répandue dans tous les temps & dans tous les lieux ; ni ſeulement pour les hommes miſérables, mais encore pour les hommes glorifiés.

L'Univers n'eſt pas ſeulement pour les hommes, il eſt auſſi pour les autres intelligences que Dieu a produites. La Nature ne ſubſiſte pas ſeulement pour nourrir le corps de l'Homme, bien que les pluies, les ſaiſons fertiles & la fécondité de la Terre paroiſſent viſiblement ſe rapporter à cette fin-là, elle eſt encore pour préſenter à notre eſprit des objets perpétuels d'eſtime & d'admiration, parce que ce qu'eſt la nourriture au corps, cela même eſt la connoiſſance des merveilles de Dieu à notre ame.

Le Monde ne nous fournit pas ſeulement des objets d'admiration, il nous met encore devant les yeux des objets de crainte, des objets de reſpect, des objets d'eſpérance ; & il n'enferme point de créature dans ſon ſein, qui ne nous demande quelque hommage particulier, ou quelque mouvement de reſpect, ou quelque ſentiment de notre ame pour Dieu. Il faut qu'il y ait toujours de nouvelles merveilles à connoître dans la Nature, de peur que nous ne nous laſſions dans ces recherches qui glorifient l'auteur de l'Univers. La variété tient notre eſprit en haleine. Ce que nous ne com-

prenons pas, nous disposé à admirer sans dégoût ce que nous connoissons ; & l'ignorance de tant de merveilles incompréhensibles a ses usages, aussi-bien que la connoissance & le sentiment que nous en avons.

Enfin l'Univers est pour Dieu, & l'Univers est pour les créatures intelligentes, comme un tableau est pour l'original qu'il représente & pour les personnes qui doivent le considérer. Toutes les beautés de l'Univers sont des liens par lesquels Dieu attire notre cœur ; & tous les sentimens de notre ame sont autant de liens qui attachent notre cœur à lui : & c'est cette union de la créature intelligente avec son Dieu, que nous prétendons être le but & la fin de ses ouvrages.

Ce tableau devoit être grand & magnifique, & exposé à la vue de chacun, pour être digne de Dieu qu'il nous représente, sans être disproportionné à la portée de l'Homme à qui il le représente. Celui qui ne considérera point tous ces divers égards, ne comprendra rien dans cette matiere, & nous attribuera nécessairement des pensées que nous n'avons pas : mais il est difficile aussi que celui qui voudra faire cette distinction, ne trouve rien que de grand, de raisonnable dans ce sentiment.

CHAPITRE XIII.

Où l'on fait voir la perfection de l'Homme par la considération de ses défauts.

L'HOMME a des défauts, je l'avoue : son esprit se trouve renfermé dans un fort petit espace : il se voit borné de toutes parts au milieu d'une étendue sans bornes : il se trouve

obligé de suivre la condition d'une matiere qui lui est extrêmement inférieure en perfection : il se sent misérable & pauvre au milieu de la prospérité & de l'abondance : rien ne le remplit, rien ne le satisfait : il se dégoûte de tout, & desire tout : il veut toujours connoître, & ne connoît rien à fond : il admire parce qu'il ignore : il est curieux de savoir parce qu'il ne sait rien : il n'est pas seulement le jouet des autres, il est en quelque façon le jouet de lui-même : ses passions font à son égard l'équité & la rectitude, & la vérité ne se trouve que dans ce qui lui plaît. Ces défauts sont grands, & parce qu'ils sont grands, ils ne peuvent se trouver que dans un être excellent, & font voir mieux que toute autre chose la perfection de l'Homme : c'est ce qu'il est facile de concevoir, si l'on se considere soi-même avec un peu de réflexion.

Quels que grands que soient ces espaces qui m'environnent, je me trouve encore plus grand qu'eux. Mon corps, qui est un atôme auprès du Soleil, est un colosse auprès d'un ciron. Le Soleil, qui est un prodigieux colosse à mon égard, est un atôme auprès de cette étendue immense & de ces vastes spheres dont il est lui-même environné. La grandeur ou la petitesse de la matiere dépend donc des divers égards sous lesquels on se la représente, ou des diverses comparaisons que l'on en peut faire : c'est mon ame qui fait cette comparaison : mon ame a donc quelque chose de plus noble & de plus grand que ce qui m'avoit surpris dans cette grandeur, ou qui m'avoit passé dans cette petitesse.

Chaque chose tient son rang dans la Nature ; mais l'Homme, qui tient un rang dans le Monde, & qui le sait, est plus parfait que toutes

les autres choſes ; &, plus cet eſprit ſe trouve renfermé dans un petit eſpace, plus il eſt merveilleux, puiſque, par un prodige particulier, il aſſemble, quand il lui plaît, dans un atôme la Terre & les Cieux, ce que nous voyons & ce que nous ne voyons pas des immenſes eſpaces qui nous environnent ; qu'il parcourt toutes les parties de l'Univers ſans ſe mouvoir, d'une maniere plus admirable & plus ſurprenante que s'il ſe mouvoit ; qu'il aſſemble dans la ſimplicité d'un même ſujet le paſſé, le préſent & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les ténébres, les élémens les plus contraires & les qualités les plus incompatibles ; & qu'encore qu'il ſoit caché & enſeveli dans un coin de l'Univers, il fait venir l'Univers chez lui quand il lui plaît.

J'avoue qu'il eſt ſurprenant de voir une intelligence ſi vaſte ſuivre les loix d'une matiere ſi bornée, & un être ſi noble épouſer les intérêts d'un corps qui ne paroît avoir rien de commun avec lui : & à cet égard, il ſemble qu'on peut dire qu'il eſt plus ſurprenant de voir l'eſprit de l'Homme dépendant de la matiere, que de l'en voir ſéparé, & que notre vie a quelque choſe de plus étonnant que notre mort. Car, enfin, pénétrez tant qu'il vous plaira dans la connoiſſance du tempérament ; que la glande pinéale ſoit le centre du mouvement des eſprits animaux, ou que ce ſoit une autre partie du cerveau, il eſt impoſſible qu'il y ait aucune véritable proportion entre les mouvemens de cette glande ou de cette autre partie de notre cerveau, & les penſées de notre eſprit ; & dix mille ſiécles de raiſonnemens ne trouveront jamais cette convenance ou cette proportion.

Mais cette dépendance de la penſée, qui naît à l'occaſion d'un mouvement corporel, & cette

dépendance du mouvement corporel qui naît à l'occasion de la pensée, sans qu'on puisse découvrir aucune proportion entre l'un & l'autre, n'est-ce pas une autre merveille qui doit nous surprendre infiniment?

C'est à cette marque que je connois que mon esprit est créé : c'est là le caractere & le sceau de sa dépendance; &, pour paroître la libre production d'une intelligence souverainement libre, cet esprit à dû dépendre d'une matiere qui est extrêmement au-dessous de lui.

Au reste, de toutes les choses que nous voyons, l'Homme est la seule qui sent sa misere & son indigence; elle est donc la plus parfaite. Il n'y a qu'un être plus noble & plus élevé que les autres qui puisse être misérable, puisqu'il ne sauroit l'être que par la connoissance.

D'ailleurs, ce n'est point la privation d'un bien qui fait l'indigence, mais la privation du bien qui sembloit être dû. Cyrus, berger, ne se trouvoit point misérable de n'être point assis sur le trône; mais Cyrus se connoissant d'une extraction royale, n'est point satisfait s'il ne régne.

Qu'est-ce donc que l'Homme, qui se trouve toujours pauvre & misérable dans quelque degré de prospérité qu'il parvienne? Il faut que ce soit un être dont l'excellence est disproportionnée à tout ce que nous voyons : ainsi le sentiment de notre indigence est un des plus grands caracteres de notre grandeur.

J'avoue que notre esprit & notre cœur sont également insatiables; l'un n'est jamais las de connoître, l'autre n'est jamais las de desirer : mais ce qui fait leur déréglement en cela, marque leur perfection.

Le desir de connoître marque, à la vérité,

qu'un homme n'a pas toutes les connoissances, c'est-à-dire, qu'il n'est point infini; mais il fait voir qu'un homme peut croître toujours, & qu'ainsi son excellence n'est point limitée à cet égard.

Il en est de même des desirs du cœur de l'Homme, qui renaissent incessamment, & qui ne trouvent rien qui puisse les satisfaire. Ils font voir, à la vérité, que l'Homme n'a pas tout ce qu'il lui faut pour être heureux; mais ils marquent en même temps, que tous les avantages temporels sont incapables de le satisfaire, qu'il est plus grand que le Monde & que tous les biens du Monde, & qu'il ne faut pas moins qu'un objet infini pour le remplir.

L'admiration de l'esprit est plus merveilleuse que tout ce qu'il admire, & les desirs de l'Homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu'il desire. L'infinie avidité de nos esprits nous répond, que notre excellence, en quelque sens, n'a point de limites; & l'infinie avidité de nos cœurs nous fait connoître que nous pouvons aspirer à un bonheur infini. Ce que nous ne connoissons point nous humilie, ce que nous connoissons nous satisfait, & ce que nous pouvons connoître nous éleve en quelque sorte plus que ce que nous connoissons, & nous montre que notre ame ne demeurera pas toujours dans l'abaissement où elle est, qu'elle ne sera pas toujours occupée de ces petits intérêts & de ces petits avantages qui font son attachement, sans pouvoir faire véritablement sa satisfaction.

C'est un défaut à l'avare de desirer toujours de nouvelles richesses, mais c'est une perfection de ne se satisfaire pas de si peu de chose. Les mondains pèchent en ignorance & en aveuglement, mais ils ne pèchent point, à par-

ler véritablement, en intérêt & en avidité ! ils ſont coupables de deſirer avec tant d'aveuglement ce qui ne peut les ſatisfaire, mais ils ne le ſont point d'être inſatiables, après la poſſeſſion de ce qui ne doit point les contenter.

On ne dira point ici ce que c'eſt qu'un être, qui, par un privilége particulier, a la gloire de repréſenter l'Eſtre Supréme, trouvant en ſoi quelques traits de cette connoiſſance & de cette ſageſſe qu'il eſt obligé d'attribuer à Dieu, d'un être qui doit recueillir la gloire qui émane de toutes les beautés créées pour la rapporter à leur Auteur. On ne repréſentera point cet homme dans les actes de la vertu, réglant ſes deſirs par la tempérance, renonçant à ſes paſſions pour pratiquer les devoirs de la piété, conſacrant le préſent à ſes devoirs, & s'aſſurant l'avenir par le bon uſage du préſent, ſacrifiant à Dieu ſes mauvais deſirs, renonçant à ſoi-même pour l'amour de celui qui lui a donné toutes choſes, s'élevant au-deſſus du temps & du Monde par le mouvement ſublime d'une eſpérance qui tend à des objets plus ſolides que ni le monde, ni le temps, & rapportant toutes choſes à la gloire de Dieu, comme à la plus grande & à la plus noble fin de ſes penſées & de ſes actions. Nous laiſſons là toutes les vertus de l'Homme qui roulent ſur des fondemens conteſtés par les incrédules, & nous ne raiſonnons ici que par la conſidération de ſes défauts qui ſont avoués de tout le monde, & particulierement de ceux contre leſquels nous diſputons.

Nous aurions maintenant à établir la vérité de l'exiſtence de Dieu, par les preuves que la Religion nous fournit ; mais, comme elles ſont répandues dans tout cet Ouvrage, & que l'or-

dre que nous nous sommes prescrit nous engage à ne parler de la Religion qu'après avoir montré qu'il y a un Dieu, rien ne nous empêche de passer à la considération des objections qu'on fait contre ce grand principe.

CHAPITRE XIV.

Où l'on entre dans l'examen des principales difficultés que les Athées opposent à la vérité de l'existence de Dieu.

I. LA premiere, qui est prise de ce que nous ne voyons point Dieu, est sans doute une des plus foibles : car, si notre esprit même ne peut tomber sous les sens, comment la nature de Dieu seroit-elle visible ?

II. On dit qu'il est impossible de comprendre ce que c'est que cet Estre Suprême ; que, quelque idée que l'on s'en fasse, on est obligé de la corriger ; qu'il y a autant d'idées qui répondent à ce nom de Dieu, qu'il y a de différens tours d'imagination.

On répond, en distinguant deux idées que nous pouvons avoir de Dieu, l'une qui vient de l'imagination, & l'autre qui nait de la lumiere de l'entendement : Comme Dieu n'est point un objet sensible, ni les sens, ni l'imagination qui travaille sur les mémoires des sens, ne peuvent nous le représenter ; mais, comme l'esprit s'éleve des objets connus aux objets inconnus par le raisonnement, rien n'empêche qu'il ne nous fournisse une idée véritable, quoiqu'imparfaite, de la Divinité. Que l'idée que l'imagination nous donne de Dieu, & qui nous le représente comme quelque chose de maté-

riel, soit fausse, à la bonne heure, l'idée que la raison nous en fait avoir, qui nous le représente comme un Estre sage & souverainement parfait, peut être imparfaite; mais elle ne sauroit être fausse, puisqu'il est nécessaire qu'il y ait une Intelligence qui gouverne l'Univers: aussi peut-on dire que cette idée est à-peu-près la même dans tous les hommes, & qu'elle ne change point, bien qu'il n'y ait rien de constant ni d'uniforme dans les idées que l'imagination nous donne de Dieu.

III. Cependant les incrédules ne laissent pas de faire tous leurs efforts pour détruire cette idée que la raison nous fait avoir de Dieu : ils disent qu'elle ne peut être que naturelle ou acquise, imprimée naturellement dans notre esprit, ou venue du dehors, & qu'il ne paroît pas qu'on puisse dire ni l'un ni l'autre. Car, disent-ils, si elle étoit naturellement imprimée dans notre esprit, il faudroit qu'elle fût aussi ancienne que nous-mêmes, qu'elle prévint tous nos raisonnemens, qu'elle fût la premiere de nos idées, puisque nous n'en connoissons point d'autre qui nous soit naturelle ; & il faudroit par conséquent que Dieu nous fût plutôt connu que tous les autres objets ; il faudroit qu'elle devançât l'éducation, l'âge où l'on raisonne, & même toutes nos autres connoissances, qui ne sont que le fruit du travail & de l'expérience. Ils prétendent montrer en second lieu, qu'elle n'est point acquise, parce que si elle l'étoit elle ne pourroit l'être que par l'expérience ou par le raisonnement, n'y ayant que ces deux voies d'acquérir les connoissances qui nous manquent. Or il ne paroît pas que, par l'expérience ou par le raisonnement, nous puissions avoir l'idée d'un Dieu qui est élevé au-dessus de l'un & de l'autre.

Cette difficulté seroit considérable, si nous prétendions comprendre la nature de Dieu, ou pouvoir nous représenter précisément ce que c'est que la Divinité ; mais, comme ce n'est point là notre prétention, & qu'il s'agit maintenant de savoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'est que Dieu, ce raisonnement ne conclud pas mieux que celui-ci : Il n'y a aucune idée parmi celles qui sont entrées en moi par le canal des sens, ni parmi celles qui viennent de l'expérience, qui me représente l'Isle du Japon telle qu'elle est en elle-même, & aussi véritablement que si je l'avois vue ; donc cette Isle n'est point.

Ceux qui prétendent que l'idée de Dieu est naturellement imprimée dans l'esprit de tous les hommes, diront que, comme c'est là une idée spirituelle, elle demeure comme cachée & ensevelie, jusqu'à ce que les actes les plus purs de l'esprit s'exercent avec liberté ; & que, comme l'on ne peut dire qu'une personne n'ait pas une raison, parce qu'elle ne l'exerce pas toujours, on raisonneroit mal aussi de conclure, que nous n'avons point l'idée de Dieu naturellement imprimée dans nos esprits, de ce que cette idée ne se développe point en tout temps. Ils ajouteront, que cette idée est semblable & uniforme dans tous les hommes du monde, en ce qu'elle a de spirituel & de naturel, mais qu'elle varie en ce que les sens & l'imagination y ont ajouté.

Ceux qui croyent que l'idée de Dieu est acquise, ne laisseront pas aussi de la croire naturelle, parce qu'ils supposent que l'esprit de l'Homme a une proportion si naturelle avec la premiere Vérité, qu'il ne sauroit la révoquer en doute, & qu'il est naturel à un homme qui raisonne sur tout ce qu'il voit, d'avoir l'idée

d'un Estre sage & intelligent. Or, bien que l'idée que j'ai de la sagesse soit originairement prise des actes de mon esprit, je la purifie, je l'étens, & je la corrige tellement par le raisonnement, qu'elle convient à Dieu, & ne sauroit convenir à aucun autre.

Au reste, l'on remarque cet ordre entre les choses qui sont capables de connoissance, que les plus nobles ne sont jamais connues à fond par celles qui sont d'un ordre inférieur. Les enfans ne connoissent point à fond la prudence des personnes avancées en âge. Un Américain ne comprend point les grandes vues d'un Philosophe. Et si les bêtes raisonnoient, comme il y en a qui le prétendent, elles seroient bien éloignées de comprendre les desseins & les perfections des hommes, les ouvrages de la société, les profondeurs de la politique, le secret des Arts & des Sciences. L'admiration ne convient qu'aux choses qu'on ne connoit pas à fond. Nous sommes obligés d'admirer la sagesse de Dieu, & par conséquent nous ne la comprenons point.

IV. On ne prétend pas seulement, que la nature de Dieu soit incompréhensible; ce que nous avouerons volontiers : on soutient que l'idée de cet Estre Suprême enferme mille contradictions, & que par conséquent elle se détruit elle-même; c'est ce que Vaninus, célébre Athée qui fut brûlé à Toulouse, semble avoir voulu insinuer dans un Ouvrage qu'il avoit publié en apparence pour combattre l'Athéisme, & en effet pour répandre son venin avec plus de sûreté, lorsqu'il fait de la Divinité cette description, qui est bonne ou mauvaise, selon le sens qu'on lui donne & l'usage qu'on en fait. * *Sui ipsius & principium & finis*,

* *Vanin. in Amphitheatro Providentiæ Divinæ*, Exercit. 2.

finis, utriusque carens, neutrius egens, utriusque parens atque auctor. Semper est sine tempore, cui præteritum non abit, nec subit futurum. Regnat ubique sine loco, immobilis absque statu, perenis sine motu, extra omnia omnis; intra omnia, sed non includitur in ipsis; extra omnia, sed non ab ipsis excluditur. Intimus hæc regit, extimus creavit, bonus sine qualitate, sine quantitate magnus, totus sine partibus, immutabilis cum cætera mutat, cujus velle potentia, cui opus voluntas simplex est, in quo nihil in potentia, sed in actu omnia; imò, ipse purus, primus, medius & ultimus actus. Denique, est omnia super omnia, extra omnia, intra omnia, præter omnia, ante omnia, & post omnia omnis.

Ces contradictions apparentes viennent de ces trois sources; de l'infinité de Dieu, qui l'éleve au-dessus de nos conceptions; de la foiblesse de notre esprit, qui ne trouve rien en soi ni hors de soi qui lui paroisse digne de représenter Dieu; & enfin, de la disproportion qui est entre les idées corporelles dont l'imagination se sert pour le décrire, & sa nature incompréhensible qui ne peut être bien décrite. Ce n'est donc point là une contradiction entre les attributs de Dieu, mais une disproportion entre notre esprit & la nature de l'Estre Suprême, qui nous oblige à corriger toutes les images dont l'imagination se sert pour la représenter: & cette disproportion est si nécessaire, que, qui l'ôteroit, anéantiroit l'existence de Dieu.

V. Mais, ne semble-t-il pas que, par la Divinité, on pourroit entendre l'Univers même? Car, si nous croyons que le sujet auquel nous donnons ce nom est souverainement parfait, les Athées soutiendront aussi qu'il n'y a rien de plus parfait que le Monde. Comme nous prétendons que notre Dieu est infini en tout sens,

& qu'il n'a point de limites soit dans sa durée, soit dans son étendue, soit dans ses perfections, on dira aussi que l'Univers est éternel, infini en étendue, & si achevé dans son harmonie & dans sa perfection, qu'il est impossible de concevoir rien de plus régulier, n'y ayant point de qualité ni de perfections que cet Univers n'enferme, puisqu'il est l'universalité de toutes choses.

On répond que l'Univers porte trop visiblement les caracteres d'un ouvrage, pour nous permettre de le regarder comme un ouvrier : c'est un tout qui ne s'est point fait de lui-même, puisque ses parties n'ont entr'elles qu'un rapport arbitraire. Y ayant des Cieux, pourquoi falloit-il qu'il y eût une Terre ? Y ayant une lumiere, pourquoi falloit-il qu'il y eût un œil ? Y ayant tant de choses admirables, pourquoi falloit-il qu'il y eût un esprit capable de les admirer ? Ce n'est point la nécessité des choses qui l'a voulu, puisque ces choses n'ont aucun rapport naturel les unes avec les autres, qu'elles peuvent être séparées, & qu'elles le sont même assez souvent : c'est une nécessité d'intelligence, puisque la raison nous dit que ces choses devoient être unies. Elles ont un rapport de raison & de sagesse que l'Univers ne peut point avoir connu, puisque l'Univers n'est que l'assemblage de ces choses qui se rapportent les unes aux autres, tout insensibles qu'elles sont, comme cela a été déja prouvé.

Outre ces difficultés qui paroissent considérables, on nous fait quelques petites objections du même genre, auxquelles il faut répondre en peu de mots.

On dit que s'il y avoit un Dieu, * il faudroit

* *Vide Merſennum in Geneſim.*

qu'il exauçât les prieres des hommes ; & que leurs prieres étant presque toujours opposées, il ne peut les exaucer sans se contredire. On répond que Dieu n'exauce point toujours ni toute sorte de personnes, ni toute sorte de prieres : l'objection qui suppose le contraire n'est d'aucune considération.

On dit encore, que s'il y avoit un Dieu, il seroit le souverain bien, & que s'il étoit le souverain bien, il n'y auroit point de mal dans le Monde, puisque le souverain bien exclut toute sorte de mal : cette difficulté n'est qu'un galimathias qui se forme du concours de quelques idées scholastiques. Le souverain bien exclut toute sorte de mal en soi, & non pas hors de soi. Le mal peut etre hors de Dieu, mais il ne sauroit être en Dieu.

On objecte, que s'il y a un Dieu, il a une connoissance infinie ; &, s'il a une connoissance infinie, qu'il connoit le dernier nombre ; &, s'il connoit le dernier nombre, qu'il y a un dernier nombre. Or c'est une contradiction, qu'il y ait un dernier nombre, parce que ce dernier nombre supposé, on peut lui ajouter quelque chose, & qu'ainsi il sera le dernier nombre, & ne sera point le dernier nombre. On répond que Dieu connoit le dernier nombre tel qu'il est, c'est-à-dire, impossible & contradictoire, connoissant parfaitement quel nombre que ce soit, mais n'en connoissant point de dernier, parce qu'il n'y en a point de dernier.

Enfin, on objecte que s'il y a un Dieu, il gouverne les choses d'en bas, & que, s'il gouverne les choses d'en bas, il s'abaisse & conçoit des soins indignes de sa nature. On répond que Dieu ne s'abaisse pas davantage par les soins de sa Providence, que le Soleil lorsqu'il répand sa lumiere sur ces bas lieux.

BIBLIOTHECA

CHAPITRE XV.

Suite des Objections des Athées.

COMME nous propoſons l'œconomie des penſées & des paſſions, la ſubordination des mouvemens de notre cœur, la loi naturelle, la conſcience & les penchans qui uniſſent les hommes en un corps de ſociété, comme des preuves de l'exiſtence d'une Sageſſe ſouveraine qui ait travaillé à la compoſition de l'Homme, les Athées au contraire tâchent d'établir leur ſentiment par le déſordre des paſſions & des penſées, & par les crimes que Dieu permet que les hommes commettent.

Car, dit l'impie, * *s'il y a un Dieu, ou il ne peut empêcher le crime, & alors il manquera de puiſſance; ou il ne le veut point, & alors on le conçoit comme méchant.* La premiere réflexion qu'il faut faire pour répondre à cette difficulté, eſt qu'il faut diſtinguer le pouvoir conſidéré comme abſolu & ſouverain, de ce même pouvoir conſidéré comme tempéré par la ſageſſe, la juſtice & les autres vertus. Si vous ne conſidérez que le pouvoir abſolu d'un Monarque, il peut faire égorger la moitié de ſes ſujets en un jour : mais, ſi vous conſidérez ce pouvoir comme tempéré par ſa bonté & par ſes autres vertus, vous avouerez qu'il ne le peut pas, & que c'eſt là une heureuſe & louable impuiſſance, qui marque ſa force, & qui naît de ſes perfections; de ſorte que, pour ſavoir, non ce que Dieu, mais un ſimple Monarque peut empêcher ou permettre, il ne ſuffit pas de con-

* *Vaninus, in Amphitheatro Providentiæ*

fidérer son pouvoir, mais il faut encore l'envisager dans toute l'étendue de ses relations, & connoître toutes ses autres vertus qui tempèrent son pouvoir. Comme bon, il peut une chose qu'il ne peut point comme juste; &, comme juste, il en peut une autre qu'il ne peut point comme sage : &, si vous ne connoissez à fond ses intérêts, ses perfections, ses droits & ses vertus, vous ne pouvez pas décider ce qu'il peut permettre ou empêcher. Que si cela a lieu d'homme à homme, combien plus des hommes à Dieu!

Mais rien ne nous empêche de remarquer après cela, que même, selon nos foibles idées, ce n'est point sans raison que Dieu permet les péchés. Je ne dirai point ici que, comme dans la Nature les monstres servent à faire mieux connoître l'ordre, l'arrangement & l'œconomie des natures régulieres, de même aussi les désordres du péché servent à nous faire mieux connoître de quel prix & de quelle utilité sont la raison, la conscience & la Religion naturelle, qui sont violées par les crimes : c'est une des moindres considérations qu'on puisse faire sur ce sujet, encore qu'elle ne soit pas sans fondement.

On peut ajouter à cela, que le péché donne occasion à la plupart des vertus de s'exercer & de paroître; que la patience de ceux qui sont opprimés paroit par la violence de ceux qui oppriment; que l'humilité seroit d'un moindre usage, s'il n'y avoit un orgueil qu'elle doit vaincre; que la tempérance tire son prix de la difficulté qu'il y a à vaincre la convoitise; que la justice n'auroit point d'emploi dans le Monde sans l'intérêt & la cupidité; & qu'enfin il y a une infinité de vertus qui naissent & se manifestent à l'occasion des vices.

Il eſt certain d'ailleurs, que le péché donne occaſion de paroître à pluſieurs vertus de Dieu, qui ne ſeroient point découvertes ſans lui. Sans le péché, nous aurions éternellement ignoré ce que c'eſt que la miſéricorde & la juſtice de Dieu, c'eſt-à-dire, que nous aurions ignoré ce qui le rend plus aimable & plus terrible à nos ames.

On peut dire que les péchés des hommes, effacés par la miſéricorde de Dieu, ou punis avec ſévérité par les loix de ſa juſtice inexorable, forment des motifs éternels d'amour & de crainte, & des motifs tels qu'ils étoient néceſſaires pour balancer le poids que les hommes ont pour les objets ſenſibles, ou même pour retenir dans leur devoir d'autres créatures que nous ne connoiſſons pas : car il faut penſer que Dieu agit avec les hommes comme avec des créatures qui raiſonnent, & que par conſéquent il doit agir ſur eux par des motifs ou par des objets qu'il leur propoſe, & non pas par une impreſſion aveugle : & demander pourquoi les hommes ſe conduiſent de cette maniere, c'eſt demander pourquoi ils ſont hommes.

Certainement nous ne doutons point que, comme la ſageſſe de Dieu eſt infinie, le plan de Dieu ne le ſoit auſſi, & qu'à ce plan ne réponde une ſucceſſion infinie d'objets qui s'uniſſent les uns avec les autres. Ce Monde, cette vie, tout ce que nous avons vu ou appris de choſes, ſoutiennent une autre ſucceſſion d'objets qui entrent dans le deſſein de Dieu, & qui ne ſont qu'un point auprès de cette éternelle ſucceſſion d'objets qui roulent, pour ainſi dire, dans l'entendement divin. La ſageſſe de Dieu eſt ſi grande, qu'elle fait rouler ſur un petit accident, ſur un point comme ſur un pivot inébranlable, les plus grands événemens. Suppoſons pour un mo-

ment ce qui eſt en queſtion, pour éclaircir la choſe davantage. Une vapeur dans la tête de Pharaon produit un ſonge qui cauſe l'élévation de Joſeph & la venue des enfans d'Iſraël, & donne lieu à tant d'illuſtres événemens, qui ſont ſoutenus ſur ce ſonge comme ſur un point. La délivrance du Peuple d'Iſraël, ſa proſpérité, ſes victoires, & ces bénédictions entaſſées dont le Ciel le favoriſe, ſe terminent enfin à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, qui paroit un aſſez petit événement. Ce dernier événement ſoutient pourtant comme un pivot la vocation des Nations, l'établiſſement du régne de Dieu, l'anéantiſſement des idoles, la converſion du Monde; & les derniers objets qui rempliſſent notre ame & l'étonnent par leur grandeur, ne ſont peut-être qu'un point qui ſoutient une ſucceſſion infinie d'objets & d'œconomies qui glorifieront éternellement Dieu.

Comme donc un homme qui auroit vécu du temps des enfans de Jacob, & qui étant le témoin de la vente & de la priſon du chaſte & innocent Joſeph, ne ſe fût étonné que Dieu permit ainſi que la vertu fût opprimée, que dans l'ignorance de ce que la ſageſſe de Dieu devoit opérer par ce moyen; & comme ceux qui crurent en Jeſus-Chriſt, & qui virent ſa mort, n'en furent ſurpris que parce qu'ils ne voyoient pas le grand bien que la miſéricorde de Dieu en devoit tirer: ainſi nous ne ſommes ſurpris que Dieu permette le péché en général, que parce que nous ne connoiſſons qu'en partie & obſcurément les biens que la ſageſſe de Dieu procurera par ce moyen.

On me permettra bien de me ſervir de ces exemples, puiſque je ne les emploie point comme des preuves, mais comme des éclairciſſemens qui ont un double uſage, dont le pre-

mier consiste en ce qu'il paroit par-là qu'il n'y a point de plus faux ni de plus misérable raisonnement que celui-ci : Je ne connois point à fond les vues & la sagesse de la Divinité ; donc cette Divinité n'existe point ; Elle permet le mal, donc elle est méchante : parce que ce raisonnement ne peut conclure, à moins que notre esprit ne soit d'une étendue infinie, & qu'il ne s'attribue le privilége de connoître toutes choses. Le second consiste en ce que ces exemples nous montrent que les difficultés générales des Athées & les plus spécieuses de leurs objections se détruisent insensiblement par les principes de la Religion contre laquelle ils s'étoient d'abord soulevés.

CHAPITRE XVI.

Où l'on fait divers paralleles des deux sentimens, pour montrer l'extravagance des Athées.

VOILA quelles sont les principales preuves qui établissent la vérité de l'existence de Dieu, & les principales objections qu'on oppose, ou qu'il semble qu'on peut opposer à ce grand principe. On peut faire cinq comparaisons des deux sentimens, qui confirment parfaitement la vérité que nous avons déja prouvée, & qui consistent, I. en ce que le sentiment des Athées est singulier & extraordinaire, & que le nôtre a l'avantage du consentement. II. En ce qu'il est de notre intérêt & de l'intérêt honnête & raisonnable, de croire qu'il y a un Dieu ; au lieu qu'il est seulement de l'intérêt de la cupi-

dité & des passions déréglées de n'en reconnoître point. III. En ce que notre sentiment a une infinité d'heureuses suites, & que l'Athéisme est sujet à mille effroyables inconvéniens. IV. En ce qu'il y a plus de ténébres & de difficultés dans l'opinion de ceux qui nient la Divinité, que dans le sentiment de ceux qui la reçoivent. V. Et enfin, qu'il y a une infinité de raisons qui nous persuadent cette premiere vérité, sans qu'il y en ait une seule qui puisse passer pour preuve pour montrer le contraire.

Pour bien faire le premier de ces cinq paralleles, il suffit de remarquer qu'il y a cinq espéces de consentement qui nous montrent l'existence de Dieu ; le consentement des choses naturelles à nous représenter la sagesse de leur Auteur, nous en avons fait déja mention ; le consentement de toutes les choses surnaturelles, s'il m'est permis de nommer ainsi l'accord de tous les événemens ou de tous les faits surnaturels & miraculeux à confirmer ce grand principe ; le consentement des hommes qui ont vécu dans tous les siécles ; le consentement de toutes les lumieres & de toutes les facultés de l'Homme ; & enfin le consentement général de toutes les sciences, qui se terminent à cette premiere & capitale vérité comme à leur centre commun.

S'il n'y avoit qu'une seule chose dans le Monde qui nous fit connoître cette vérité, on auroit moins de lieu de s'étonner qu'elle puisse être révoquée en doute ; mais on a déja vu que toutes les parties de la Nature nous la mettent devant les yeux d'un commun accord. Les astres, la terre, le ciel, l'eau, le feu, les vents, les tourbillons, les nuées, la nuit, le jour, la lumiere, les ténébres, les plantes, les animaux, les hommes, & tant d'autres choses enchaînées

nonobſtant leur éloignement, & ramaſſées malgré leur diſperſion, pour faire ce grand & admirable Tout qui nous ſurprend ; toutes ces choſes nous montrent par leur grandeur, par leur variété, par leur ſubordination, par le tempérament de leurs qualités, par leurs rapports & leurs proportions admirables, & par cet ordre divin qui les lie, que le Monde eſt l'ouvrage de cette Sageſſe ſouveraine à laquelle nous donnons le nom de Dieu.

Je ne parlerai point ici de l'accord de toutes les choſes ſurnaturelles à nous faire connoître cette même vérité, & de l'abſolue néceſſité qu'il y aura à reconnoître l'exiſtence de Dieu, ſi de toutes les choſes ſurnaturelles dont on a jamais parlé, ſoit de celles qu'on rapporte à la Religion, ſoit de celles qu'on attribue à la magie, il y en a une ſeule de véritable. Cette conſidération n'eſt point de ce lieu, puiſqu'elle roule ſur des fondemens qui ne ſont pas encore établis.

Mais je dirai bien qu'on ne peut s'empêcher d'être frappé par la vûe du conſentement général des hommes, des vivans & des morts, des ſavans & des ignorans, des heureux & des malheureux, des innocens & des criminels, de ceux qui attendent une autre vie après la mort, & de ceux qui font profeſſion de ne rien eſpérer après cette vie ; des Sadduciens qui ne craignent point un jugement avenir, & que la crainte ne préoccupe point ; des Stoïciens qui ont l'inſolence de ſe préférer à la Divinité, lorſqu'ils s'applaudiſſent de leur ſageſſe, & qu'un reſpect ſuperſtitieux n'engage point dans l'erreur ; des Epicuriens qui attribuent à Dieu de ne ſe mêler point de nos affaires ; des Payens qui ſe repréſentent la Divinité vicieuſe & déréglée ; & des Déiſtes même d'aujour-

d'hui, que le ſcrupule ne retient point.

Et ce conſentement eſt d'autant plus conſidérable en cette occaſion, que les hommes, loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'accordent à le recevoir contre tous leurs préjugés, & contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déja fait voir.

Cette réflexion nous conduit à penſer que c'eſt ici un conſentement de raiſon & de ſens commun, qui eſt d'un tel poids & d'une telle conſidération dans la vie civile, qu'il ſuffit pour nous faire recevoir un nombre preſque infini de vérités ſans examen, & pour nous faire traiter de fous & de viſionnaires ceux qui oſent les révoquer en doute. Jugez donc ce que c'eſt que l'accord de l'eſprit de tous les hommes, qui, par leurs plus pures lumieres & leurs plus communes notions, nous conduiſent à Dieu; & le conſentement général de leurs cœurs, qui, par des penchans & des ſentimens naturels, nous font ſentir cette même vérité; & l'union de leur eſprit & de leur cœur, qui s'accordent en cela, quoiqu'aſſez oppoſés en d'autres rencontres; & l'accord de la raiſon & de la conſcience, de la nature & de l'éducation qui s'uniſſent ſi parfaitement à cet égard.

Puiſque toutes nos facultés conviennent à recevoir cette grande & importante vérité, on ne doit point douter que les ſciences ne nous y conduiſent comme à leur centre commun. L'Anatomie ne peut nous faire voir de la ſymmétrie, des uſages & une deſtination dans les parties de notre corps, ſans nous montrer par cela même, qu'il y a une ſageſſe qui les a arrangées, & leur a donné cette ſurprenante & merveilleuſe diſpoſition. La Chimie nous fait connoître, mieux que toute autre ſcience, l'action de la matiere, & les effets du mouvement qu'elle

diverſifie par ſes opérations & par ſes mélanges: mais comme, en nous faiſant voir ce qui peut ſortir de la matiere & de ſon mouvement, elle nous fait connoitre aſſez diſtinctement que la penſée n'en ſortira jamais, elle nous met dans la néceſſité de reconnoitre un Dieu auteur des eſprits ou des actes ſpirituels. L'Aſtronomie ne peut enviſager l'ordre, l'éloignement, les proportions & les uſages de ces globes immenſes qui nous éclairent, ſans nous donner l'idée d'une Sageſſe ſouveraine qui les a ainſi diſpoſés. La Juriſprudence établit tous ſes axiomes ſur ces communes maximes d'équité & de juſtice qui ſont dans l'eſprit de tous les hommes, & qui périſſent ſi l'exiſtence de Dieu périt: puiſque n'ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d'être la production du haſard, ou de venir d'une matiere aveugle, elles ne doivent plus embarraſſer les hommes par de vains ſcrupules. Si vous conſultez l'Hiſtoire, elle vous mettra devant les yeux les progrès des Arts & des Sciences, la nouveauté du Monde, le Déluge & la Création; principes qui ſont évidemment liés avec la vérité de l'exiſtence de Dieu, & qui ne peuvent être révoqués en doute, ſans qu'on renonce à la plus ſûre partie de l'Hiſtoire, & qu'on détruiſe la mémoire des choſes paſſées. Si vous entrez dans les vues de la Morale, elle vous donnera l'idée d'une probité & d'une vertu que vous êtes contraints d'approuver, lors même que vous êtes dans des diſpoſitions tout oppoſées, & qui n'eſt plus rien ſi l'on anéantit le grand & unique principe de nos devoirs, qui eſt Dieu. Etudiez la Nature, &, quelque ſyſtême que vous ſuiviez, elle vous conduira à la connoiſſance de ſon Auteur. La doctrine d'Ariſtote, par la ſubordination des mouvemens qu'elle reconnoit dans la Nature, vous menera

à un premier mobile. Descartes vous dira que c'est par le libre choix d'une intelligence souveraine, que la matiere a précisément ce mouvement, & cette quantité de mouvement sans laquelle les loix de la Mechanique seroient inutiles, & la composition du Monde impossible. Il reconnoitra qu'il n'y a que la cause premiere qui puisse produire la pensée ou le principe qui pense dans un corps organisé ; & c'est sur la distinction des qualités de l'esprit d'avec les qualités de la matiere, qu'est fondée la doctrine des sensations. Suivez les vues de Démocrite & d'Epicure, leurs atômes, leur mouvement & les différentes déterminations de ce mouvement si juste & si réglé, vous conduiront tout de même à la connoissance de Dieu.

Si donc il suffit du consentement général des hommes qui jugent d'une vérité sans pouvoir être soupçonnés de préoccupation, pour la mettre hors de doute, jugez ce que c'est que le consentement universel des hommes, soutenu par les quatre autres espèces de consentement que nous avons marquées ; & nous persuadant une même vérité, malgré cinq autres espéces d'accord, qui sont l'accord de nos sens à n'appercevoir point cette Divinité, l'accord de l'imagination de tous les hommes à ne pouvoir la comprendre ou se la représenter, l'accord des préjugés contraires qui naissent de ces deux sources, l'accord de toutes nos passions qui cherchent à se satisfaire, & l'accord de tous nos crimes, qui nous rempliſſent de frayeur jusqu'à ce que nous soyons assurés de leur impunité : c'est le premier parallele qu'on peut faire des deux sentimens. En voici d'autres.

CHAPITRE XVII.

Où l'on continue de faire voir l'absurdité de l'Athéisme, en le comparant au véritable sentiment.

IL est certain qu'un homme qui croit l'existence de Dieu ne hasarde rien, ou peu de chose, s'il se trompe, pour m'exprimer avec l'incrédulité, & qu'un homme qui ne la croit point hasarde infiniment, s'il est dans l'erreur, n'y ayant aucune proportion entre la volupté déréglée que la Religion nous fait perdre, & le salut éternel auquel l'Athéisme nous fait renoncer, quand même les deux sentimens auroient une égale probabilité; ce qui est bien éloigné d'être.

On a objecté à Monsieur Pascal, * qui s'est attaché à donner du jour à cette pensée, qu'on ne se persuade pas toujours ce qu'on desire, ou que si l'on en vient là, on doit se défier d'une opinion qui nait de nos desirs; & qu'ainsi il faut nous prouver l'existence de Dieu, & non pas nous faire voir qu'il est de notre intérêt de la croire.

Ceux qui raisonnent ainsi ne connoissent pas le véritable usage de cette pensée, qui est, non de convaincre l'esprit, mais d'ôter au cœur l'éloignement qu'il a pour cette vérité, & de répondre à ces objections secrettes de l'amour propre : Mais si la Religion n'étoit point véritable ? Mais s'il n'y avoit point de Dieu ?

Et il ne faut point craindre que cet intérêt délicat que nous trouvons à croire l'existence de Dieu, nous fasse illusion. Nous avons deux

* *Petit Livre intitulé* la Délicatesse.

intérêts fort différens, dont l'un nous trompe toujours, & l'autre ne nous trompe jamais, qui sont l'intérêt de l'homme ou de la créature raisonnable, & l'intérêt de la cupidité & des passions. Celui-ci trompe la raison, parce qu'il précede toutes les réflexions de l'esprit ; mais il est impossible que l'autre trompe la raison, puisque c'est des plus pures lumieres de la raison qu'il tire sa naissance. Ainsi un honnête homme trouve son intérêt à être tempérant, juste, charitable ; intérêt raisonnable qui ne trompa jamais personne, & dont aussi l'on n'a pas accoutumé de se défier. Un vicieux au contraire trouve de l'intérêt à se venger, à se plonger dans la débauche, à se satisfaire par toutes sortes de voies ; mais c'est un intérêt de cupidité, qui est en possession de tromper les hommes, & dont ils savent qu'il faut se donner de garde.

Comme donc il est évident que toutes nos passions ont un intérêt commun à combattre l'existence de Dieu, & qu'au contraire c'est l'intérêt de notre raison & de tout ce qu'il y a d'opposé aux passions au-dedans de nous, de recevoir cette vérité, il s'en suit qu'il y auroit de la folie à balancer un moment dans le choix de ces deux sentimens.

Cette vérité paroitra beaucoup mieux, si l'on considere en troisiéme lieu les effroyables inconvéniens qui suivent l'Athéisme. Si le sentiment des Athées a lieu, la vertu n'est qu'une chimere, qu'un arrangement d'atômes, qu'un nom ; la probité, qu'un vain scrupule ; la bonne foi, qu'une simplicité ou une hypocrisie : toute confiance cesse entre les hommes. Car, qui se fieroit à des hommes, qui ne connoissant point de Dieu, ne reconnoissent point aussi de loi plus sacrée que celle de leur intérêt ? Si ce sentiment

a lieu, la conscience n'est qu'un préjugé, la loi naturelle qu'une illusion, le droit qu'une erreur ; la bienveillance que les hommes ont les uns pour les autres n'a plus de fondement ; les liens de la société se détachent ; la fidélité est ôtée ; l'ami est tout prêt à trahir son ami, le citoyen à livrer sa patrie, & le fils à assassiner son pere pour jouir de sa succession dès qu'il en trouvera l'occasion, & que l'autorité ou le silence le mettront à couvert du bras séculier, qui seul est à craindre : les droits les plus inviolables & les loix les plus sacrées ne doivent plus être regardées que comme des songes & des visions.

Or j'avoue que je ne conçois rien de si ridicule ni de si extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foi, la probité, la justice, l'humilité, la tempérance, la fidélité, tous les liens de la société, les loix les plus justes, les réglemens les plus équitables, les tribunaux les mieux établis, le bon usage de sa raison, l'empire sur ses passions, la sagesse, la conscience, la loi naturelle, tout ce enfin qui éleve l'Homme & le distingue des autres animaux ; que toutes ces choses, dis-je, sortent du sein d'une erreur, qui seroit le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu, & qu'au contraire le crime, la licence, l'injustice, la mauvaise foi, l'hypocrisie, le trouble de la société, ce qui fait le renversement de l'État & des familles, le mauvais usage de sa raison, le déréglement, les passions & les vices les plus incontestables & les plus grands désordres, naissent d'une vérité, qui seroit le sentiment des Athées si leur supposition insensée pouvoit avoir lieu.

Que si l'on refuse de comparer les inconvéniens qui suivent ces deux sentimens, qu'on en compare les difficultés, nous y consentons.

L'éternité & l'infinité ſont les deux ſources de celles que les incrédules trouvent dans notre principe ; cependant les Athées eux-mêmes ſont contraints d'attribuer ces deux qualités à la matiere ; car, s'il n'y a point de principe qui ait borné l'étendue, la raiſon veut qu'on la conçoive ſans bornes : &, quand on ne trouvera point l'infini en grandeur, il faudra du moins reconnoître l'infini en petiteſſe, prouvé par la Géométrie. On ne pourra auſſi ſe diſpenſer d'attribuer l'éternité au Monde, c'eſt-à-dire, ou à la matiere, ou à l'aſſemblage de toutes choſes, ou aux atômes qui compoſent les corps, puiſque n'ayant point de principe extérieur de leur exiſtence, il faut qu'en eux-mêmes, ou du moins à l'égard des parties qui les compoſent, ils ſoient de toute éternité.

Quelle eſt donc l'extravagance de l'Athée, lorſqu'il ne renonce aux lumieres de ſon eſprit & au conſentement général des hommes, que pour tomber dans toutes les difficultés qu'il objecte au véritable ſentiment ?

Mais nous n'en diſons pas aſſez, & ces difficultés ſont plus grandes ſans comparaiſon dans le ſentiment des Athées que dans le nôtre. Nous ne diſons point que l'éternité de Dieu ſoit ſucceſſive ; mais les Athées font ſucceſſive la durée du Monde : or, comme dans toute ſucceſſion de durée on peut compter par mois, années, ſiécles, &c. il s'en ſuit que ſi l'éternité eſt ſucceſſive, elle enferme une infinité de ſiécles, & qu'une ſucceſſion infinie de ſiécles ne peut jamais être épuiſée ni écoulée, c'eſt-à-dire, qu'on n'en peut jamais voir la fin, parce qu'étant épuiſée, elle ne ſera plus infinie : d'où l'on conclut, que s'il y avoit une éternité ſucceſſive ou une ſucceſſion infinie de ſiécles que le Monde ſubſiſtât, il ſeroit impoſſible qu'il fût parvenu

jusqu'au jour d'aujourd'hui, puisque cela n'a pu se faire sans franchir une distance infinie, & qu'une distance infinie ne peut être franchie, parce qu'elle seroit infinie, & ne le seroit pas. Qui est ce qui satisfera à cette difficulté qui absorbe nos pensées & nos conceptions?

On peut dire de même, que l'infini en grandeur & en petitesse est sujet à de plus grandes difficultés que l'infini en perfection. Qui est ce qui concevra la fin de l'étendue ou le dernier terme de la division? Ou, s'il faut reconnoître une étendue sans bornes & une divisibilité à l'infini, qui est ce qui sauvera les effroyables difficultés qui naissent de ce principe? Si, en séparant, par exemple, le globe que nous habitons des espaces immenses qui l'environnent, nous croyons que ces espaces demeurent encore infinis, il s'en suit que je puis augmenter l'infini, puisque je puis ajouter à ces espaces sans bornes notre globe que j'en avois séparé par la pensée; & ainsi ce sera là un fini & un infini tout à la fois: &, si ces espaces que je sépare de la Terre demeurent finis, il s'en suit que deux finis, savoir, la Terre & ces espaces joints ensemble, font un infini; ce qui n'est pas moins contraire à la raison.

Que répondra-t-on à ceux qui demandent s'il y a actuellement une infinité de parties dans une boule de cire? Il est certain qu'elle est divisible à l'infini; & on le démontre si clairement dans la Géométrie, qu'il faudroit être un homme de l'autre monde pour contester là-dessus. Que si elle est divisible à l'infini, elle est divisible en une infinité de parties; &, si elle peut être divisée en une infinité de parties, il faut que ces parties ne soient pas une seule & même chose, puisqu'alors elles ne pourroient jamais être divisées; &, si ce globe peut être divisé en

une infinité de parties, lesquelles, bien que jointes, ne sont pas pourtant la même chose, il s'en suit qu'il y a dans cette masse de cire un nombre infini de parties qui sont actuellement distinctes, encore qu'elles ne soient point actuellement divisées. Cependant, si vous grossissez cette masse de cire, en y ajoutant de nouvelle matiere, vous augmentez très-certainement ce nombre de parties que vous aviez supposé infini, & auquel, par conséquent, vous aviez dit qu'on ne pouvoit rien ajouter; de sorte qu'un même nombre est infini, & ne l'est pas.

Ainsi, laissant à part tous ces mysteres de la Nature qui exercent l'esprit des Physiciens, le flux & le reflux de la Mer, la vertu de l'aimant, le principe des météores, la production des plantes, la formation des animaux, &c. & tous les phénomenes que les hommes ne connoissent point, ou ne connoissent que très-imparfaitement, & sur lesquels l'esprit humain ne cesse de former des difficultés à l'infini, nous n'avons qu'à considérer les deux attributs de la matiere les plus vagues & les plus généraux, pour faire voir que l'esprit humain est court & se trouve d'abord arrêté, environné d'abimes & de difficultés impénétrables, lorsqu'il veut raisonner sur tout ce qu'il voit.

Il est même évident, que dès qu'on a renoncé à la vérité de l'existence de Dieu, on est arrêté non-seulement par ces difficultés qui sont communes à tous, mais par une infinité d'autres qui naissent immédiatement de l'Athéisme. Tout devient énigme; tout est paradoxe, ou plutôt tout est renversé dans nos idées. La plus grande lumiere est pour nous la plus effroyable des obscurités. La sagesse qui est dans l'Univers nous confond mille fois plus que ne feroit le désordre. Ce que nous trouvons fait avec le

plus de raison, nous fait perdre la nôtre, par maniere de dire, dès que nous ne reconnoissons point de Dieu, parce que nous ne trouvons plus de principe auquel nous puissions rapporter toutes ces merveilles.

N'est-ce donc pas le comble du déréglement & de la folie, de ne comprendre rien dans la Nature, & de vouloir tout comprendre dans la Religion; de rejetter le sentiment général de tous les autres hommes, sous prétexte qu'on n'y comprend pas tout, lorsqu'on en embrasse un autre qui enferme un plus grand nombre de difficultés, & des objets plus incompréhensibles; de se plaindre qu'on ne connoit pas à fond les desseins ou les perfections d'un Estre qu'on suppose infini en perfection & en sageſſe, lorsqu'on ne connoit rien dans les choses qui sont les plus proportionnées à l'Homme, & qui paroissent au-dessous de sa condition; de fuir les difficultés de notre sentiment, qui deviennent mille fois plus grandes dans celui des Athées, & qui même changent nos connoissances les moins suspectes en un embarras inexplicable & des ténébres profondes? C'est en vérité vouloir s'arracher les yeux pour voir clair.

Nos raisons sont prises de tout ce que nous comprenons, & les raisons des Athées de tout ce qu'ils ne comprennent point. Nous avons autant de preuves de la vérité de notre sentiment, qu'il y a de choses qui nous montrent quelques caracteres de sageſſe. Les Athées au contraire n'ont point de raisons qui ne se réduisent à ces deux générales : Je ne vois point, je ne comprens point Dieu; comme si cette disproportion nécessaire qui est entre leur esprit & l'Estre Suprême, pouvoit former un légitime préjugé en leur faveur; comme si ce n'étoit pas là le caractere le plus essentiel d'une Divinité souverai-

nement élevée. Recevez les raisons des Athées, elles vous engagent à révoquer en doute qu'il y ait une matiere, comme elles vous font douter de l'existence de Dieu. Supposez qu'il y a une matiere qui existe, vous avez répondu aux principales objections de ceux qui attaquent l'existence de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on conclut, en examinant s'il y a de véritables Athées.

IL n'est pas bien difficile, après tout ce qui a été dit, de décider la fameuse question, s'il y a de véritables Athées dans le Monde, & s'il y en peut avoir.

On répond en un mot, qu'il y en a qui le sont par leur cœur; mais qu'il n'y en sauroit avoir qui le soient par leur esprit. L'expérience & la raison nous apprennent que nos passions embrassent avec avidité les objets & les sentimens qui les flattent : on ne s'étonnera donc pas qu'elles détournent la vue de notre esprit des preuves & des ouvrages de la Divinité, ou du moins des caracteres de grandeur & de sagesse qui y paroissent; ni qu'en suspendant les considérations de notre esprit, en rompant ses réflexions lorsqu'elles ne leur sont point favorables, & l'attachant fortement à tous les doutes qui les flattent, elles forment dans les hommes une habitude d'incrédulité, qu'on peut appeller, avec assez de fondement, l'Athéisme du cœur.

L'Athée nous montre bien lui-même quel étoit le principe de son incrédulité, lorsqu'il fait quelquefois abjuration de son impiété dans

l'abattement d'une grande maladie ; & l'on pourroit lui demander pourquoi il a changé de sentiment? Si sa premiere opinion naissoit des lumieres de son esprit, il doit la conserver encore, puisque son esprit est même plus libre & plus dégagé des impressions étrangeres, qu'il n'étoit auparavant. Qu'est-ce donc qui l'oblige à changer de sentiment, si ce n'est pas le changement de son cœur? C'est que la premiere opinion venoit des passions, & que le second sentiment naît des plus pures lumieres de l'esprit.

Et certainement il est glorieux à la vérité de ce grand principe, qu'il n'y ait ou que de petits esprits corrompus par la vanité d'imiter les grands, & de faire une vaine ostentation d'une force qu'ils n'ont pas; ou des gens perdus de débauches & esclaves de leurs passions, qui fassent profession de douter à cet égard : cela nous fait voir que c'est sous le régne des passions, fécondes en illusions & en égaremens, & non pas sous l'empire de la raison saine & droite, que ce monstre a accoutumé de naître.

Celui qui connoitra la force des passions à nous séduire, ne trouvera rien d'étrange en cela, & ne sera pas même surpris en voyant quelques-uns de ces misérables dupes de leurs passions, conserver leur incrédulité & leur obstination jusqu'au tombeau ; c'est que l'habitude de soumettre leur esprit aux déréglemens de leur cœur, s'est changée en eux comme en une seconde nature ; c'est que l'impression des passions est plus durable dans les uns que dans les autres. Une ame perpétuellement appliquée aux objets de la débauche ou de l'impiété, devient enfin comme incapable de faire aucun jugement droit & juste. La nature est contrainte de céder à l'habitude, comme lorsqu'un pere s'est tellement accoutumé à haïr son fils, qu'il n'en peut plus revenir.

Celui qui considérera qu'une seule passion, savoir, l'orgueil, a pu anéantir en quelque sorte toutes les connoissances de l'Homme, en l'obligeant à douter de tout, ne s'étonnera point que toutes les passions ensemble obscurcissent quelquefois une seule connoissance, qui est celle de l'existence de Dieu : d'ailleurs, les passions jettent assez souvent l'Homme dans l'oubli de lui-même, pour être capables de le jetter quelquefois dans l'oubli de Dieu.

On trouve donc deux principes en l'Homme qui se combattent perpétuellement à cet égard. Il y a tant de lumiere dans l'esprit, qu'il ne paroit gueres possible que les passions du cœur puissent l'éteindre entierement ; & il y a tant de passions déréglées dans le cœur, qu'il est difficile que les plus belles lumieres de l'esprit n'en soient quelquefois offusquées : mais ce qu'il y a d'avantageux, c'est que la lumiere vient du sens commun, qui est une source qui ne doit point être suspecte ; au lieu que l'obscurcissement vient du cœur, qui est un principe dont nous avons raison de nous défier ; de sorte que nous pouvons conclure par ces paroles du Sage, *L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu.*

II. SECTION.

Où l'on établit la vérité & la néceſſité de la Religion contre ceux qu'on nomme Déiſtes.

CHAPITRE PREMIER.

Quatre principes qu'il faut prouver, oppoſés à quatre eſpéces de Déiſtes.

COMME nous voulons procéder avec ordre dans la preuve des premieres Vérités de la Religion, nous ne ferons que tirer nos avantages du principe que nous venons d'établir, qui eſt la vérité de l'exiſtence de Dieu : cette vérité nous conduira d'abord aux autres par une chaîne de conſéquences légitimes & naturelles.

Nous établirons premierement l'idée de Dieu, en ſuppoſant la vérité de ſon exiſtence. Nous prouverons en ſecond lieu la néceſſité d'une Religion en général, par la ſimple idée de Dieu. La néceſſité d'une Religion bien établie nous conduira enſuite aux principes de la Religion naturelle : enfin, l'inutilité de la Religion naturelle, depuis que les hommes en ont abuſé par un effet de leur corruption, nous conduira à la connoiſſance d'une révélation ajoutée à celle de la Nature, & qui répare les déſordres du genre humain que la corruption avoit produits.

Voilà

Voilà les quatre degrés par lesquels nous devons conduire l'esprit du Lecteur dans cette Section. Nous y avons à combattre ceux qu'on nomme Déistes, qui peuvent se partager en quatre ordres ; ceux qui se font une idée bisarre de la Divinité ; ceux qui ayant une idée de Dieu qui avoit paru d'abord assez juste, lui attribuent de ne prendre aucune connoissance de ce qui se fait sur la Terre ; ceux qui tenant que Dieu se mêle des affaires des hommes, s'imaginent qu'il se plaît dans leurs superstitions & dans leurs égaremens ; & enfin ceux qui reconnoissent que Dieu a donné aux hommes une Religion pour les conduire, mais qui en réduisent tous les principes aux sentimens naturels de l'Homme, & qui prennent tout le reste pour fiction. On verra l'extravagance de ces quatre sortes d'incrédules, par l'opposition des quatre principes dont nous avons parlé.

CHAPITRE II.

Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'est un Estre nécessaire, & qui nécessairement est unique.

LA premiere idée que nous devons avoir de cette Divinité dont nous avons prouvé l'existence, c'est qu'elle est nécessairement & par elle-même. Cette idée est originale & fondamentale à l'égard de toutes les autres ; & il est d'ailleurs bien facile de l'établir.

Car ou Dieu est essentiellement & par lui-même, ou il a un principe de son existence : s'il a un principe de son existence, nous demandons encore de ce dernier ; A-t-il un principe

de son existence, ou n'en a-t-il point? S'il en a, il faut aller à l'infini dans cette gradation, ou s'arrêter à quelque être qui n'ait point été fait; & c'est à celui-ci que nous donnons le nom de Dieu : s'il n'en a point, il faut donc reconnoître que Dieu existe nécessairement & par lui-même. Il n'y a point de milieu : il faut reconnoître une subordination d'effets & de causes à l'infini; ce que nous avons fait voir être contraire à la raison : ou il faut reconnoître cette nécessité d'Estre qui fait l'essence de Dieu.

Or, de cette nécessité d'exister, qui le fait être par lui-même ce qu'il est, coulent tous ses autres attributs; son indépendance en résulte nécessairement : car, si Dieu tire de lui-même tout ce qu'il possede de puissance, de gloire & de perfection, comme il faut l'avouer, dès qu'on reconnoit qu'il est par lui-même, il s'en suit qu'il ne dépend ni dans son être, ni dans sa conservation, ni dans sa puissance & sa vertu, d'aucune chose extérieure; ce qui suffit pour établir l'idée de son indépendance.

Son immutabilité en coule avec la même évidence : car, puisque Dieu n'a rien reçu ni rien emprunté, étant par lui-même tout ce qu'il est, il s'en suit que toutes les révolutions du dehors ne peuvent rien changer dans son essence.

L'infinité de Dieu en coule nécessairement aussi, parce que, si Dieu est par lui-même, il n'a point de principe de son existence; &, s'il n'a point de principe de son existence, il n'y a rien qui ait borné ses perfections; &, s'il n'y a rien qui ait borné ses perfections, la raison veut que nous les concevions sans bornes. En effet, il est certain qu'il n'y a pas plus de raison que cet être ait dix degrés de perfection, qu'il y en aura qu'il en ait cent, deux cens, & ainsi à l'infini.

Lorsque nos qualités coulent de la vertu des causes secondes, qui nous communiquent ce que nous n'avions pas, il est nécessaire que la mesure de ces qualités soit réglée par la mesure de la vertu qui est dans l'agent; mais, lorsqu'un être tire de soi-même tout ce qu'il a, & qu'il est essentiellement & par soi-même ce qu'il est, qui est-ce qui auroit limité ses perfections?

L'éternité convient tout de même à un être qui existe par lui-même, puisque celui qui n'a rien reçu ne sauroit rien perdre.

Enfin, l'unité, qui est de tous les attributs de Dieu celui qui devroit être le plus connu, & qui a été autrefois le plus contesté, résulte encore évidemment de ce que Dieu est essentiellement & par lui-même; ou plutôt elle émane de tous les attributs de Dieu, qui sont fondés sur cette premiere idée d'un être qui existe nécessairement.

Tous ceux qui ont eu des idées tant soit peu saines de la Divinité, l'ont reconnu. Les Platons, les Socrates, & tout ce qu'il y a eu de sain & d'éclairé parmi les anciens Philosophes, ont reconnu la vérité de ce grand principe, malgré les impressions de l'éducation, & toutes les passions qui leur donnoient du penchant pour l'opinion du vulgaire. En effet, il est facile de s'appercevoir que cette multitude de faux Dieux qu'on a adorés dans le Paganisme, a eu toutes ces causes différentes. La premiere, c'est que l'imagination des Payens trouvant de la peine à ramasser tant de vertus éparses dans la Nature, pour les attribuer à un même sujet, a inventé pour sa commodité plusieurs Providences particulieres. La seconde, c'est que l'orgueil des hommes leur ayant fait souhaiter d'être placés parmi les Dieux après leur mort, il a fallu multiplier les Apothéoses. La troisié-

me, que chaque Ville, chaque État, chaque Profession a voulu avoir sa Divinité protectrice. La quatriéme, que les hommes charnels & grossiers, comme ils sont naturellement, se sont fait des idées si grossieres de leurs Dieux, qu'ils se les sont figurés mariés, de différens sexes & de différentes professions, comme les hommes. La cinquiéme, que les Poëtes, qui ont été appellés les Théologiens du Peuple, ont tout déifié pour plaire à l'imagination. La sixiéme, que les hommes voulant consacrer toutes leurs foiblesses, il s'est trouvé qu'ils avoient autant de Dieux que d'affections déréglées. La septiéme, que les Peuples étant en guerre les uns contre les autres, n'ont point voulu servir les mêmes Divinités, la Religion se sentant des divisions de la société. La huitiéme, que les Payens n'ayant aucun point fixe de revélation écrite, ont adopté de siécle en siécle les rêveries de divers Docteurs, qui ont fait plusieurs Dieux à force de faire plusieurs peintures de la Divinité. La derniere enfin, que les hommes ont voulu avoir l'objet de leur adoration présent & devant leurs yeux; de sorte qu'en multipliant les images, ils ont insensiblement multiplié l'original.

Il est, dis-je, facile de s'appercevoir que la multitude des Dieux est venue de tous ces principes: mais cependant la véritable source de ce désordre a été sans doute la négligence avec laquelle on a considéré la Divinité; car tous les attributs de Dieu qui émanent de sa nécessité d'exister, nous persuadent son unité.

I. Son indépendance ne nous permet point de douter qu'il ne soit seul. En effet, s'il y avoit plusieurs Dieux, il faudroit qu'ils fussent tous égaux en puissance, ou que les uns dépendissent des autres: s'ils étoient égaux en puissance, ils

dépendroient les uns des autres par cette égalité ; cela veut dire, que les uns ne pourroient rien faire sans le consentement des autres, ce qui seroit une espèce de chaîne : &, s'ils dépendoient les uns des autres, ils ne seroient pas tous des Dieux, puisque ce n'est qu'un être indépendant qui peut porter ce nom.

II. Son immensité prouve encore son unité ; car s'il y avoit plusieurs Dieux, ils ne seroient point l'un dans l'autre ; chacun auroit son emploi & ses objets : ce qui détruit l'immensité.

III. Dieu ne peut être infini en perfection, & être divisé : cela implique ; car, s'il y a plusieurs Dieux, il faut nécessairement qu'ils ayent quelque chose de différent les uns des autres ; autrement ils ne seroient pas plusieurs Dieux : que s'ils ont quelque chose de différent, il faut qu'ils different en perfection ou en défaut. Ce n'est pas en défaut, puisqu'alors la Divinité ne sera plus infiniment parfaite. Ce n'est point en perfection, puisqu'alors l'un aura des perfections qui ne seront point dans l'autre, & qu'ainsi ce dernier ne sera pas tout parfait ou infini en perfection.

IV. Tout ce qui est multiplié, est par là même très imparfait. L'unité n'est point suffisante, il faut la multitude. Tout ce qui n'a pas besoin d'être multiplié, est au contraire souverainement parfait, c'est qu'alors on trouve toutes choses en une. Un État tombe en décadence, lorsqu'il s'en fait plusieurs d'un. Un Empire se rend plus parfait au contraire, lorsque de plusieurs il s'en forme un seul. Il faut plusieurs flambeaux pour nous éclairer ; la multitude en marque l'imperfection. Il ne faut qu'un Soleil pour nous éclairer ; l'unité de cet astre en fait l'excellence. Comme donc le sens commun nous dit, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il en

faut concevoir l'idée la plus parfaite qu'il eſt poſſible, le ſens commun nous perſuade auſſi de ſon unité. Ce ſeroit une choſe étrange qu'Alexandre le Grand ſe crût trop parfait pour avoir d'égal dans le monde, & dit hardiment qu'il n'y peut avoir deux Alexandres ſur la Terre, comme il n'y ſauroit avoir deux Soleils dans le Ciel, pendant qu'on donneroit à Dieu des égaux & des compagnons.

V. Mais enfin, ou Dieu exiſte néceſſairement, ou Dieu n'exiſte point néceſſairement. Si Dieu n'exiſte point néceſſairement, il faut qu'il ait un principe qui l'ait déterminé à être plutôt qu'à n'être point; & ce n'eſt plus un Dieu : s'il exiſte néceſſairement, il eſt par lui-même ce qu'il eſt : s'il eſt par lui-même ce qu'il eſt, rien ne lui manque; car d'où viendroit le défaut? Si rien ne lui manque, il n'a pas beſoin de compagnon. D'ailleurs, s'il eſt par lui-même, il a toutes les perfections, comme nous l'avons déja fait voir; &, s'il a toutes les perfections, il ne ſauroit être multiplié. Pluſieurs infinis ſe détruiſent, parce que les qualités de l'un ſeroient abſolument les mêmes que celles des autres; qu'ainſi il n'y auroit point de différence, & qu'ils ſeroient pluſieurs & ne ſeroient pas pluſieurs : cette preuve me paroit déciſive.

Mais c'eſt trop s'arrêter ſur des principes, leſquels, dans le ſiécle où nous vivons, ne ſont gueres conteſtés. Paſſons aux autres attributs de Dieu qui compoſent ſon idée, & particuliérement à ſa ſageſſe, ſa bonté & ſa juſtice qui ont un rapport eſſentiel & néceſſaire avec la Religion.

CHAPITRE III.

Que la sagesse, la justice & la bonté entrent nécessairement dans l'idée de Dieu.

CETTE Divinité qui est par elle-même, qui est nécessairement, & qui est une, comme nous venons de le prouver, n'est ni la matiere, ni un effet de la matiere. Elle n'est point la matiere même; la matiere étant non-seulement incapable de concevoir des projets & des desseins, tel qu'est celui de la production de l'Univers, mais n'ayant pas même de soi l'existence, le mouvement & la détermination de ce mouvement, comme on l'a déja vu. Elle n'est point l'effet de la matiere par la même raison.

Il n'y a pas plus de raison à dire, comme quelques-uns, que Dieu n'est qu'une grande ame qui anime le Monde à-peu-près comme notre esprit anime notre corps, faisant croître les plantes sur la terre, produisant le sentiment dans les bêtes, le raisonnement dans les hommes, & des pensées sans comparaison plus nobles dans les cieux & dans les astres, dont la matiere est plus déliée & plus subtile que celle des corps terrestres.

C'est d'abord une assez plaisante idée, que de s'imaginer qu'une même ame souffre & se divertit en même temps; qu'elle sent de la douleur dans un homme qui expire dans les tourmens, & du plaisir dans un homme qui se plonge dans la volupté; qu'elle est affligée & maltraitée dans une bête, & qu'elle afflige &

maltraite dans un homme ; & qu'enfin la fureur de ceux qui oppriment, & les plaintes de ceux qui ſont oppreſſés, ſortent d'un même eſprit qui anime toutes choſes.

Toutes ces différences & ces contrariétés apparentes naiſſent, dira-t-on, de ce que cette ame eſt liée à diverſes parties de la matiere, qui par ſa variété la détermine à cette diverſité de ſentimens, comme il ſemble qu'on puiſſe remarquer la même choſe dans notre compoſé : mais cette union de l'eſprit univerſel avec la matiere, pour dépendre de cette derniere, & agir conformément à ſes loix, eſt une autre fiction beaucoup plus ridicule & plus chimérique que la premiere.

En effet, ou cette union eſt libre & volontaire, ou elle eſt néceſſaire & forcée : ſi elle eſt forcée, ou ſimplement néceſſaire, on conçoit Dieu comme un être malheureux qui ne ſauroit rompre ſa chaîne ; &, ſi cette union eſt libre & volontaire, on conçoit Dieu comme une intelligence biſarre, qui ſe contraint pour n'agir que ſelon les loix d'une matiere aveugle & ſans entendement.

Il nous importe peu néanmoins de réfuter ces ſpéculations. Nous conſentons que les incrédules conſervent cette belle imagination : nous les laiſſerons d'autant plus volontiers dans ce préjugé, qu'en ſuivant leur principe même il nous ſera facile d'établir les nôtres ; car, que Dieu ait un corps ou qu'il n'en ait point, qu'il ſoit l'ame du Monde ou qu'il ne le ſoit pas, ils ſe trouvent dans la néceſſité de reconnoître la ſageſſe, la bonté & la juſtice de Dieu, ſans parler de ſa puiſſance, qui eſt le plus inconteſtable de ſes attributs ; & cela nous ſuffit.

Car l'on ne ſauroit penſer que l'une de ces

trois choſes ſur le ſujet de ces vertus en général ; qu'elles conviennent proprement & véritablement à Dieu, ou bien que Dieu a en ſoi certaines qualités qui répondent à ces vertus, & qui font, pour ainſi dire, le même effet en lui que ces vertus font en nous ; ou enfin, que Dieu n'a point en ſoi ces vertus, ni aucunes qualités qui répondent à ces vertus.

Si la connoiſſance, la ſageſſe, la juſtice, la bonté conviennent proprement & véritablement à Dieu, il n'eſt plus néceſſaire de conteſter là-deſſus. Si Dieu a en ſoi des perfections qui répondent à ces vertus, nous avons droit de raiſonner comme s'il les poſſédoit proprement ; &, ſi Dieu n'a en ſoi ni ces vertus, ni aucune perfection qui répondent à ces vertus, il s'en ſuit qu'on détruit l'exiſtence de Dieu : car qu'eſt-ce qui nous perſuadoit cette vérité ? C'eſt cette Sageſſe que nous voyons répandue dans l'Univers, & dont nous trouvons en nous de ſi grands caractéres. Si donc vous anéantiſſez la ſageſſe de Dieu, auſſi-bien que ſa bonté & ſa juſtice, & ſi vous croyez même que Dieu n'a aucune perfection qui réponde à ces vertus, vous ne ſauriez vous empêcher de révoquer en doute ſon exiſtence ; & par-là on retombe dans l'Athéiſme, après avoir accordé qu'il y a un Dieu : c'eſt ce qui paroîtra mieux, ſi nous entrons dans le détail de ces vérités.

Bien qu'on ſoit obligé de reconnoître que la diſtance qui eſt entre Dieu & l'Homme eſt infinie, & qu'on puiſſe dire à cet égard qu'il n'y a point de proportion entre l'un & l'autre, on ſera contraint d'avouer qu'il y a pourtant quelque conformité entre certains attributs de Dieu & certaines qualités de l'Homme.

On ſuppoſe comme une vérité prouvée, que Dieu exiſte ; & il eſt certain que l'Homme exiſte

auſſi. Dieu a imprimé le mouvement dans la matiere ; l'Homme peut auſſi l'agiter. L'Homme connoit ; & l'on ne peut ſuppoſer l'exiſtence de Dieu, ſans lui attribuer la connoiſſance.

En effet, ſi le Monde eſt diſpoſé de la maniere que nous le voyons, ſans le ſecours d'aucune intelligence, je ne vois point que l'on puiſſe éviter de prendre la matiere même pour l'Eſtre Souverain, ou de ne reconnoitre point de Dieu.

Or, l'on ne peut reconnoitre que Dieu eſt un Eſtre intelligent, ſans lui attribuer par cela même la bonté : car, puiſqu'il nous accorde tant de biens, & qu'il ne nous en favoriſe point au haſard, ou par quelque néceſſité aveugle, mais qu'il ſait très-bien ce qu'il fait en nous les accordant, que faut-il davantage pour former l'idée que nous avons de ſa bonté ?

Il faut, dira-t-on peut-être, que non-ſeulement Dieu nous faſſe du bien, que non-ſeulement il nous le faſſe avec connoiſſance, mais qu'il nous aime en nous le faiſant, ou qu'il nous le faſſe parce qu'il nous aime : cependant, comme la raiſon veut que nous ayons de Dieu l'idée la plus parfaite qu'il ſe pourra, il ſemble qu'on ne doive point lui attribuer de paſſion, ni par conſéquent d'amour ni de haine.

Il n'eſt pas difficile de détruire cette difficulté, qui n'eſt en effet qu'un jeu de paroles. Rien ne nous empêche d'attribuer à Dieu de l'amour dans le même ſens que nous lui attribuons de la connoiſſance. Les hommes connoiſſent par raiſonnement, & aiment par paſſion ; mais il ne s'en ſuit pas qu'il en ſoit de même de Dieu : car, comme, encore que Dieu exiſte & que nous exiſtions auſſi, ſa maniere d'exiſter eſt infiniment plus noble que la nôtre, ainſi, bien que Dieu aime & connoiſſe, & que nous ayons cette conformité avec lui, le ſens commun nous dit

que sa maniere de connoître & d'aimer, ou, pour m'exprimer avec plus de justesse & de vérité, sa pensée & son amour doivent être infiniment élevés au-dessus de notre amour & de notre connoissance.

Au reste, comme il est contradictoire de reconnoître un Dieu qui ne connoisse point, il ne l'est pas moins de reconnoître un Dieu qui n'aime rien. Car, si l'on suppose l'existence de Dieu, on ne peut s'empêcher de lui attribuer la joie & le bonheur, à moins qu'on ne prétende qu'il peut donner de la joie & de la satisfaction à ses créatures, sans en avoir en soi-même; ce qui seroit extravagant: or il ne peut avoir de la joie & du bonheur, sans aimer cette joie & ce bonheur, ni aimer cette joie & ce bonheur, sans s'aimer lui-même qui en est le sujet: ainsi, celui qui conçoit un Dieu sans amour, conçoit un Dieu sans connoissance & sans sentiment; & celui qui conçoit un Dieu sans connoissance & sans sentiment, conçoit une Divinité chimérique & un fantôme qui se détruit lui-même. Il est fâcheux qu'il faille prouver des choses si évidentes; mais, puisque nous remontons aux premiers principes, il ne faut rien laisser sans preuve & sans examen, parce que, quoique tous les hommes ne soient ni capables, ni amateurs de cette espéce de raisonnemens, il y en a qui les goûtent & qui les desirent: mais il ne faut point rompre l'enchaînure de nos conséquences.

C'est un principe dont personne n'est jamais disconvenu, que celui qui s'aime soi-même aime les choses qui lui appartiennent, ses enfans, ses ouvrages, & tout ce qui a quelque rapport & quelque convenance avec lui; par cela qu'il s'aime soi-même: d'où il est aisé de conclure que Dieu doit aimer nécessairement

ſes ouvrages lorſqu'il les conſidere ſous cette idée, & qu'ils n'ont point de contrariété avec lui.

Et il ne faut pas s'imaginer pour cela, que Dieu ſoit aſſujetti à ces communes foibleſſes de l'orgueil & de l'amour-propre que nous avons accoutumé de blâmer dans les hommes. Ces derniers ont tort de n'aimer ou de n'eſtimer les choſes que ſelon la proximité ou la convenance qu'elles ont avec eux, puiſqu'ils ſe mettent par-là en la place d'un Eſtre tout parfait, par rapport auquel on meſure la bonté des choſes. Mais, comme Dieu eſt l'Eſtre Suprême, le principe de tout ce qui eſt digne d'amour ou d'eſtime, s'il eſt vrai qu'il exiſte, comme on prétend avoir droit de le ſuppoſer, il faut bien qu'il aime les choſes ſelon le rapport qu'elles ont à lui : c'eſt lui qui eſt la véritable régle de leur bonté & de leur perfection.

Ainſi la raiſon & l'expérience ſe joignent ici pour nous perſuader. La raiſon nous montre que Dieu nous aime, parce que nous ſommes ſon ouvrage, & même le chef-d'œuvre de ſes ouvrages viſibles & connus. L'expérience nous apprend que nous poſſédons mille biens par la volonté de Dieu, qui nous les donne, & qui ſait qu'il nous les donne. Nous pouvons donc, ſans craindre de nous trop hâter, ſuppoſer déja qu'il y a de la bonté en Dieu.

La juſtice de Dieu ne coule pas moins de ſa connoiſſance, que ſa bonté. Cela paroîtra, ſi l'on fait trois réflexions. La premiere eſt, que Dieu connoit les actions de ſes créatures, & qu'il les connoît telles qu'elles ſont : c'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, dès que l'on a avoué que Dieu eſt un Eſtre intelligent. La ſeconde, que Dieu ne peut connoître les actions des hommes telles qu'elles ſont, ſans

connoître le déréglement de ceux qui font un mauvais usage de leur raison ; comme, par exemple, de ceux qui, par leur impiété & par leurs blasphèmes, voudroient déshonorer la Divinité qu'ils reconnoissent ; & qu'au contraire il voit de la droiture & de la justice dans la conduite de ceux qui tâchent d'obéir à la droite raison, & de s'acquitter de leur devoir ; comme, par exemple, en ceux qui, reconnoissant les biens dont ils sont redevables à la Divinité, s'attachent à la pratique de la vertu, parce qu'ils croyent qu'elle est agréable à cette souveraine Essence ; & qu'ainsi il nous est permis de concevoir que Dieu approuve la conduite des uns, & qu'il condamne la conduite des autres. La derniere réflexion qu'il faut faire là-dessus, est qu'il est absolument impossible de concevoir que Dieu approuve la conduite des uns, & condamne celle des autres, sans penser qu'il aimera mieux favoriser ceux-là que ceux-ci, & que, leur voulant plus de bien, il leur en fera davantage, puisque cela dépend de lui, & qu'il n'a pas plus de peine à faire les choses qu'à les vouloir. On ne sauroit détruire l'enchaînement de ces principes, à moins qu'on ne dise que Dieu n'a ni connoissance, ni volonté, c'est-à-dire, à moins qu'on n'en fasse un être aveugle & insensible qui ne pense rien, & ne veut rien ; & il seroit inutile de reconnoître une telle Divinité : on n'a qu'à s'en tenir à la matiere, qui, à ce compte, auroit tout ce qu'il faut pour être un Dieu.

Or, comme les trois réflexions que nous venons de faire, forment assez distinctement l'idée de la justice divine, qui doit mettre de la différence entre les méchans & les gens-de bien, il paroit, ce me semble, avec assez de clarté, qu'il faut ou reconnoître la justice de Dieu, ou ôter

à Dieu ce qui le fait être ce qu'il est, je veux dire la volonté & la connoissance, & retomber dans l'Athéisme.

Quand donc la conscience vient là-dessus nous apprendre par ses remords & par ses inquiétudes, qu'il y a une justice divine, nous ne faisons que sentir alors ce que la raison nous avoit fait connoître ; & l'union de la connoissance & du sentiment qui s'accordent si parfaitement, doit nous tenir lieu de la plus claire & de la plus évidente de toutes les démonstrations : mais il n'est pas temps encore de s'étendre là-dessus.

Il nous suffit d'avoir prouvé que l'idée de la connoissance, de la sagesse, de la bonté & de la justice de Dieu est si nécessairement & si essentiellement jointe à la vérité de son existence, qu'on ne peut établir l'une sans établir l'autre, ni révoquer l'une en doute sans douter de toutes les deux : cela nous suffit pour montrer la nécessité d'une Religion, qui est le second principe que nous nous sommes proposés d'établir.

CHAPITRE IV.

Où l'on établit la nécessité d'une Religion en général par l'idée de Dieu.

LA Religion, selon l'idée commune que nous en avons, est un commerce entre Dieu & l'Homme, dans lequel Dieu se manifeste aux hommes, & les hommes glorifient Dieu.

Or, c'est une vérité de fait, que Dieu s'est révélé aux hommes, puisque d'un côté sa puissance, sa sagesse, &c. se trouvent si bien marquées dans ses ouvrages, qu'elles nous font con-

noître son existence, & que de l'autre il nous a donné un esprit capable de les appercevoir.

C'est d'ailleurs un devoir naturel & indispensable à l'égard de l'Homme, de glorifier celui qui lui a fait tant de bien. Nous ne craindrons donc pas d'avancer d'abord, que la Religion en général est légitime & nécessaire ; mais il ne faut point s'arrêter là.

Les devoirs les plus communs & les plus généraux de la Religion se rapportent à quatre, qui sont la louange, l'action de graces, la confiance & la priere. On ne voit pas qu'il soit possible de reconnoître l'existence de Dieu, & prétendre se dispenser de lui rendre ces quatre devoirs ; car, s'il y a un Dieu, il est souverainement parfait, il nous a fait ce que nous sommes, & il nous a donné ce que nous avons : il peut encore nous faire du bien, & suppléer à nos besoins ; & par conséquent nous lui devons notre admiration, notre confiance, nos prieres & nos actions de graces.

Mais, si chacun de nous est obligé de s'acquitter en son particulier de ces devoirs, il n'est pas moins certain que nous sommes dans l'obligation de les pratiquer en public. Dieu est le Dieu de nous tous ; nous participons tous à ses faveurs : il est donc juste que nous l'adorions en commun, & que la reconnoissance nous assemble, lorsque nous nous trouvons si bien assemblés dans les effets de sa bonté.

Or, si nous nous acquittons de notre devoir, & d'un devoir que la droite raison nous enseigne avec tant de lumiere, lorsque nous tâchons de glorifier Dieu par les exercices publics de la Religion, il est impossible que Dieu ne connoisse qu'en cela nous agissons comme il faut ; &, s'il le connoît, on doit penser qu'il l'approuve & qu'il le veut.

Si donc la Religion eſt d'un côté un devoir indiſpenſable à l'égard de l'Homme, & ſi de l'autre elle eſt néceſſairement approuvée de Dieu & conforme à ſa volonté, comment pourroit-on nier qu'elle n'ait des fondemens ſolides, ou comment pourroit-on révoquer en doute ſa néceſſité ?

Il n'y a qu'un parti à prendre pour s'empêcher de tirer cette conſéquence, c'eſt de couper le nœud, de dire que Dieu n'approuve & ne connoit rien, & d'anéantir ainſi ſon exiſtence après l'avoir reconnue.

CHAPITRE V.

Où l'on établit la vérité de la Religion naturelle.

SI Dieu s'étoit contenté de ſe manifeſter dans ſes ouvrages par les caracteres de puiſſance & de ſageſſe qui y paroiſſent, on pourroit peut-être penſer qu'il ſe ſeroit revélé par accident, & penſant à toute autre choſe qu'à ſe faire connoître. S'il ſe fût contenté auſſi de rendre l'Homme capable de connoiſſance, on pourroit croire qu'il lui auroit donné la raiſon pour un autre uſage que pour être connu de lui. Mais lorſqu'un Eſtre ſouverainement ſage, & qui ſait très-bien ce qu'il fait, ſe manifeſte d'un côté dans ſes ouvrages, & donne de l'autre à l'Homme un eſprit capable de l'y reconnoître, lui préſentant un tableau admirable de ſa ſageſſe & de ſes vertus, & lui donnant une intelligence qui ne peut s'empêcher d'en être frappée, & qui trouve en ſoi quelques traits de cette ſageſſe qu'elle voit répandue au-dehors,

il eſt difficile de penſer autre choſe, ſinon que l'Auteur de la Nature a voulu ſe faire connoître des hommes.

Mais non-ſeulement la Religion fait le devoir de l'Homme, non-ſeulement elle eſt approuvée de Dieu, non-ſeulement elle entre dans le deſſein de cette ſageſſe qui ſe manifeſte pour cet effet, mais on ne peut encore s'empêcher de reconnoître qu'elle fait en quelque ſorte la deſtination de l'Homme.

C'eſt ce que nous n'aurons pas de peine à comprendre, ſi nous nous ſouvenons que la nature de l'Homme a quatre degrés de perfection; celui d'être, celui d'être vivant, celui d'animal, & celui de raiſonnable. Or il nous paroît qu'aucun des trois premiers degrés de la nature de l'Homme ne peut enfermer ſa derniere fin. Si l'Homme étoit dans le Monde ſimplement pour y être, il ne ſeroit pas néceſſaire qu'il eût une vie : s'il étoit ſeulement dans le Monde pour vivre, il ne ſeroit pas néceſſaire qu'il eût du ſentiment : s'il n'étoit dans le Monde que pour exercer les actions animales, il ſeroit inutile qu'il eût une raiſon.

A quoi donc eſt-ce que l'Homme peut être deſtiné en tant qu'homme, en tant que raiſonnable? (Car, de dire que toutes les autres choſes dans le Monde ayent leur fin & leur deſtination, & faſſent même connoître par-là la ſageſſe de leur Auteur, & que l'Homme ſeul en ſoit excepté, c'eſt ce qui ne peut être raiſonnablement conçu.) Il eſt deſtiné ſans doute à faire un bon uſage de ſa raiſon. Il ſeroit abſurde de penſer que nous euſſions été faits raiſonnables pour une autre fin que pour faire un bon uſage de notre raiſon.

Or, il eſt certain que le bon uſage de notre raiſon ne conſiſte pas à s'arrêter à des études

vaines & stériles, telle qu'est l'étude de toutes les Sciences, qui ont pour derniere fin la spéculation, étant évident que les hommes ne sont pas destinés à être Philosophes.

Il n'y a point de doute que ce bon usage de la raison consiste encore moins à trouver les moyens d'opprimer l'innocence, de commettre impunément toute sorte d'injustices, de satisfaire des passions déréglées, & qu'il vaudroit mieux ne faire aucun usage de son esprit, que de le faire servir à un si méchant emploi.

Que reste-t-il donc, si ce n'est que la raison, dans son légitime usage, nous serve à nous connoître nous-mêmes, & à reconnoître les bienfaits dont nous sommes redevables à Dieu; à nous humilier par la considération de la dépendance qui nous met au-dessous de lui, & de l'empire qu'il a sur nous; & à nous appliquer à lui témoigner notre reconnoissance, en vivant de la maniere que nous croyons qui lui est la plus agréable, c'est-à-dire, à régler nos passions, à ne faire tort à personne, & à ne nous en faire point à nous mêmes par la débauche & par l'intempérance, qui sont tous des devoirs qui lui sont agréables, par cela même que nous sommes son ouvrage, & qu'il veut notre bien & notre conservation?

Or, c'est la Religion qui régle nos affections par la justice & par la tempérance, & qui nous enseigne à connoître Dieu pour le glorifier. L'Homme est donc né pour la Religion, & la Religion fait la destination de l'Homme.

Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est qu'outre cette connoissance que Dieu nous donne de soi-même dans la Nature, il a mis dans notre ame cette vérité, ou, ce qui revient à la même chose, il a formé notre esprit dans une telle disposition, qu'il consent naturelle-

ment à cette vérité. Il faut aimer ceux qui nous font du bien.

On ne peut douter que Dieu n'ait mis cette maxime dans notre ame, puisque nous le reconnoissons pour notre Auteur ; & il est évident qu'il ne peut l'y avoir mise, que pour nous obliger à aimer nos bienfaiteurs : de sorte qu'étant lui-même notre bienfaiteur, & dans un sens infiniment plus noble & plus véritable que tous les autres, puisque les hommes ne nous font du bien que parce que Dieu veut qu'ils nous en fassent, on ne peut nier que Dieu n'approuve & ne veuille notre reconnoissance.

J'avoue que ces premieres maximes d'équité & de justice, qui se trouvent naturellement gravées dans notre esprit, servent aussi à lier les hommes en un corps de société ; mais je soutiens qu'elles tendent encore davantage à les unir dans l'exercice de la Religion ; la Nature leur faisant connoître qu'ils doivent plus à Dieu qu'à tout autre.

On a donc un très-juste sujet de se moquer de l'extravagance de ceux qui avouent que les hommes sont faits pour la société, & qui ne veulent pas demeurer d'accord qu'ils soient faits pour la Religion ; les liens qui les attachent à Dieu étant sans comparaison plus forts & plus naturels que ceux qui les unissent les uns aux autres. Car, si c'est l'intérêt qui unit les hommes, la raison nous dit que Dieu peut nous faire plus de bien que non pas ses créatures : si c'est la reconnoissance, nous devons plus à Dieu qu'aux hommes : si c'est la crainte, comme veut Hobbes, Dieu mérite d'être craint par-dessus toutes choses : si c'est l'amour, nous devons aimer Dieu plus que tout autre objet : &, si c'est par tous ces liens ensemble que les hommes se trouvent disposés naturellement à

la ſociété, qui ne voit que tous ces principes unis les diſpoſent beaucoup mieux encore à la Religion?

De ſorte que, ſi l'on ne peut renoncer à la ſociété ſans paſſer à la condition des bêtes, on ne peut renoncer à la Religion, ſans deſcendre beaucoup plus bas encore, & ſans un déréglement plus monſtrueux.

Il eſt donc vrai que la raiſon ne nous avoit point trompés, lorſqu'elle nous avoit enſeigné par la ſimple idée de Dieu, qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait une Religion. On peut dire que nous ſentons en quelque ſorte cette vérité, puiſque nous trouvons en nous la Religion naturelle, qui conſiſte dans la connoiſſance que la nature nous donne de Dieu, dans le ſentiment des obligations que nous lui avons, dans ces principes d'équité & de juſtice que nous appellons communément loi naturelle, & en ce que nous ne ſaurions violer quelqu'un de ces principes, ſans ſentir naître les remords dans notre cœur, à moins qu'un obſtacle étranger ne nous en empêche.

Cette Religion naturelle a juſqu'ici ces deux avantages : le premier, qu'elle eſt néceſſairement véritable. Il eſt vrai qu'il y a un Dieu, que nous devons de la reconnoiſſance à la Divinité, & que nous ſommes coupables ſi nous en manquons; qui ſont tous les principes de cette Religion. Le ſecond eſt, qu'elle eſt attachée à notre nature, & que c'eſt Dieu qui l'y a attachée. Comme cette derniere vérité eſt encore ſujette à quelque doute, il ne ſera pas hors de propos de l'expliquer davantage.

CHAPITRE VI.

Qu'il y a en nous des principes d'une Religion véritablement naturelle.

COMME la connoiſſance de Dieu eſt le fondement de la Religion naturelle, c'eſt par elle que nous devons commencer. Nous avons déja fait voir ailleurs que cette connoiſſance vient de la Nature, & non pas de l'éducation; & nous l'avons fait voir avec aſſez d'évidence, pour n'être point obligés de nous y arrêter davantage. Il reſte ſeulement à ſavoir comment la connoiſſance de l'exiſtence de Dieu eſt naturelle, puiſque nous l'acquérons par le raiſonnement.

On répond, qu'elle eſt naturelle & acquiſe tout enſemble, & qu'il en eſt de cette connoiſſance comme de la tendreſſe que les peres ont pour leurs enfans, qui eſt naturelle par l'aveu de tout le monde, & qui ne laiſſe pas d'être acquiſe, puiſqu'elle n'étoit point avant la naiſſance de l'enfant.

Ainſi, comme c'eſt Dieu qui eſt le principe de la tendreſſe paternelle, parce que d'un côté il nous donne des enfans, & que de l'autre il a tellement formé notre cœur, que nous ne pouvons nous empêcher de les aimer lorſque nous les avons, c'eſt Dieu auſſi qui eſt le principe de la connoiſſance que nous avons de ſon exiſtence, parce que d'un côté il a gravé les caractéres de ſa ſageſſe dans cet Univers, & que de l'autre il a tellement formé notre eſprit, qu'il ne peut s'empêcher de connoître l'exiſtence de ſon Créateur à ces caractéres.

Que si l'on en voit quelques-uns qui révoquent en doute, ou paroissent révoquer en doute la premiere Vérité, on doit penser qu'ils sont dans la société ce que les monstres sont dans le monde. Après tout, n'y a-t-il pas aussi des personnes qui étouffent les sentimens de la nature ? L'on sait qu'un Empereur Romain fit mourir sa mere, & l'on nous a parlé mille fois de meres qui ont fait mourir leurs enfans. Si les passions du cœur de l'Homme peuvent étouffer des sentimens si naturels, pourquoi s'étonneroit-on que ces mêmes passions obscurcissent la connoissance que nous avons qu'il y a un Dieu.

La conscience qui enferme la loi naturelle, puisqu'elle agit sur ses principes, est naturelle à l'Homme dans le même sens que la connoissance de Dieu : car, de même que Dieu, en nous donnant d'un côté un esprit capable de connoissance, & de l'autre se manifestant avec tant de lumiere dans l'Univers, nous a mis dans la nécessité de le connoître, ainsi Dieu, en nous donnant d'un côté une raison qui ne peut s'empêcher d'approuver certains devoirs & de nous les prescrire, & de l'autre un cœur qui ne peut s'empêcher de craindre lorsque nous nous reprochons de ne les avoir pas remplis, nous met dans la disposition & dans la nécessité naturelle de concevoir les remords lorsque nous faisons le mal.

La conscience donc, comme la connoissance de Dieu, est naturelle, non à la nature animale, mais à la nature raisonnable. Ce n'est point l'aveuglement & l'impétuosité de la matiere, mais c'est la lumiere & l'évidence de l'esprit qui la forment.

On comprendra mieux cette vérité, si l'on considere que les remords de la conscience sont

composés des jugemens de l'esprit & du sentiment du cœur. L'esprit, quoi qu'il fasse, ne peut s'empêcher de recevoir ces trois vérités : qu'il y a certaines actions qui sont essentiellement & nécessairement criminelles : que le crime mérite d'être puni : & que Dieu, qui connoit sans doute les choses comme elles sont, ne peut que désapprouver les actions criminelles. C'est la Nature qui nous fait faire ces trois jugemens ; &, si nous nous trouvons coupables, & que nous nous en fassions l'application, c'est la Nature aussi qui nous fait craindre.

Il est naturel à notre esprit de croire que certaines actions sont criminelles, parce qu'il consent naturellement aux principes que violent ces actions. On ne peut douter qu'assassiner ses amis, tuer son propre pere, trahir ses bienfaiteurs, & blasphémer le nom de Dieu lorsqu'on reconnoit son existence, ne soient des actions méchantes, parce qu'elles violent des devoirs naturellement si connus, que toute la violence des passions ne peut empêcher les hommes de les approuver.

Il est naturel, en second lieu, à notre esprit de croire que le crime mérite d'être puni, puisque nous ne voyons jamais commettre de méchante action, de la nature de celles que nous avons marquées, que nous ne disions comme par un instinct naturel, & comme étant forcés à faire ce jugement : Cette action mérite d'être punie, la même lumiere qui nous fait désapprouver le crime nous faisant juger que celui qui l'a commis est digne de punition.

Enfin, qui oseroit douter que Dieu ne connoisse les actions des hommes, s'il existe comme le sens commun nous l'apprend ; & qu'il ne les connoisse telles qu'elles sont, s'il les connoit, & qu'il ne désapprouve celles qui méritent

de l'être, s'il les connoît telles qu'elles sont?

C'eſt donc une vérité très-évidente & très-inconteſtable, que la premiere partie de notre conſcience, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui conſiſte dans les jugemens ſur leſquels les remords ſont fondés, vient de notre nature, ou plutôt de Dieu, qui, en nous donnant notre raiſon, nous a mis dans la néceſſité de former des jugemens.

Qu'eſt-ce donc qu'on peut ſoupçonner qui vient de l'éducation? Eſt-ce le ſentiment de notre cœur, cette crainte & cette triſteſſe qui ſont la ſeconde partie du remords? Nullement. Cette crainte & cette triſteſſe naiſſent infailliblement de ces trois jugemens de notre eſprit; & il n'eſt point libre de craindre ou de ne craindre pas lorſqu'on les a formés.

Enfin, comme ce n'eſt pas l'éducation, mais la nature des choſes, qui fait que l'injuſtice, l'ingratitude, la perfidie & le blaſphéme ſont des crimes, c'eſt la nature, & non l'éducation, qui nous les fait conſidérer ſous cette idée. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais leur propre noirceur, qui les rend dignes de punition, c'eſt leur noirceur naturelle, & non l'éducation, qui nous fait dire qu'elles méritent d'être punies. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais le ſens commun & naturel, qui nous perſuade qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'approuve pas le crime que nous condamnons nous-mêmes, tout déréglés que nous ſommes, il nous ſera ſans doute permis de conclure que nous craignons naturellement la juſtice de Dieu lorſque nous avons commis le mal, & que nos remords viennent de la nature, & non pas de l'éducation. Quand la raiſon ne le diroit pas, l'expérience nous le témoigneroit; &, quand l'expérience ne nous le feroit pas connoître,

connoître, la raiſon nous l'enſeigneroit. Qu'eſt-ce donc que l'union de l'expérience & de la raiſon ?

J'avoue que la nature & l'éducation s'uniſſent à l'égard de la conſcience auſſi-bien qu'à l'égard de la connoiſſance de Dieu. On peut raiſonner de l'une comme de l'autre. La Nature nous dit que Dieu hait les crimes, & que ſa juſtice les punira. L'éducation venant là-deſſus, perſuade aux Payens qu'il y a dans les enfers trois Juges deſtinés à juger les hommes, & des vautours, des furies, &c. pour les punir. On ne peut renoncer à ce premier ſentiment, parce qu'il eſt naturel; mais on ſe deſabuſe de cette derniere erreur, parce qu'elle vient de l'éducation. Tous les hommes n'ont pas les mêmes préjugés, mais ils ont tous une conſcience qui les oblige à craindre après qu'ils ont fait le mal : ainſi l'on peut dire que l'éducation change & détermine les mouvemens de la conſcience, mais qu'elle n'en produit point le fond, ou, pour m'expliquer en d'autres termes, que l'éducation eſt entée ſur la nature à cet égard.

On trouve quelques veſtiges de conſcience dans tous les hommes, & même dans les plus ſauvages & les plus barbares. Ceux qui ont les organes de la connoiſſance les plus bouchés, ſont capables de quelque crainte, parce qu'ils ſe trouvent capables de quelque raiſonnement; & cela paroit en ce qu'ils prennent la fuite après avoir fait une méchante action. Si leurs lumieres s'étendent, leur conſcience s'étend auſſi, par maniere de dire. Ils craignent d'abord ſimplement, parce que l'action qu'ils ont commiſe leur paroit méchante. Leur crainte s'augmente s'ils viennent à connoître qu'il y a un Dieu qui eſt le maître du Monde & leur

pere commun. Que ſi la raiſon ne fait pas tout ce chemin, leur conſcience ne le fait pas auſſi. Comme ils ont un ſens commun qui ne ſe déploie pas entierement, ils ont auſſi les principes d'une conſcience qui demeure comme enſevelie dans leur ſtupidité.

Certainement, ſi l'on conſidere qu'il n'y a que les enfans, les fous, ou ceux qui ne font aucun uſage de leur raiſon par quelque jugement de Dieu, qu'il n'eſt pas temps encore de vouloir pénétrer; qu'il n'y a, dis-je, que ces gens qu'on puiſſe ſoupçonner de ne point reconnoître la Religion naturelle, on ne pourra ſe diſpenſer de croire que celle ci ſuit la nature raiſonnable, qu'elle convient aux hommes en tant qu'ils ſont hommes, & que l'exercice de cette Religion dépend eſſentiellement de l'exercice du ſens commun.

Enfin, les hommes les plus barbares ont une raiſon, bien qu'ils n'en faſſent pas grand uſage; un cœur, bien qu'ils n'y penſent pas; un ſentiment qui les porte à aimer ceux qui leur font du bien; une lumiere naturelle qui leur dit qu'ils ſont coupables lorſqu'ils les ont maltraités: & d'ailleurs la révélation de la Nature eſt tellement devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent tirer la moindre conſéquence de tout ce qu'ils voyent, ni connoître les autres choſes, ni ſe connoître eux-mêmes, ni regarder le Ciel ou la Terre, ni ouvrir les yeux, par maniere de dire, & les porter ſur le Monde avec quelque réflexion, ſans ſe dire que tout cela ne s'eſt point fait de lui-même: car cette penſée ne vient point de quelque ſpéculation de Philoſophie; elle nait de la premiere idée des choſes, & de la plus pure & plus commune lumiere du ſens commun: de ſorte que tout homme l'a néceſſairement, ou l'aura dès qu'il fera uſage de ſa raiſon.

Concluons donc que tous les hommes ont les principes de la Religion naturelle, qui se développent en eux à mesure qu'ils vivent en hommes.

CHAPITRE VII.

Où l'on établit la nécessité d'une Révélation ajoutée à celle de la Nature.

MAIS ne nous hâtons pas. Voyons un peu ce qui se passe dans l'Homme, & examinons s'il n'y a point des principes contraires à ceux que nous venons de marquer.

L'expérience nous apprend que nos desirs nous portent avec plus d'ardeur aux choses défendues : *Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata* ; & non simplement aux choses défendues par les autres, mais encore aux choses défendues par notre propre raison : c'est ce que le *Video meliora, proboque ; deteriora sequor* de Médée nous fait comprendre. Il y a donc une espéce d'opposition entre la raison de l'Homme, agissant par ces maximes d'équité & de justice qui naturellement gravées dans son esprit le portent au bien, & les penchans déréglés de sa nature, qui le portent & l'entraînent, par maniere de dire, vers ce qu'on nous fait regarder comme un mal ; c'est-à-dire, qu'il y a un combat entre la loi naturelle & nos passions, que les Payens même ont reconnu. Si la loi est légitime, les principes qui nous font désobéir à cette loi ne sauroient l'être ; &, si ces principes sont légitimes, il est impossible que la loi le soit.

Il faut prendre parti dans cette espéce de con

relation qui eſt entre l'Homme & l'Homme. Les uns ſeront pour ce que nous appellons la cupidité, & à quoi ils donneront, s'il le faut, un autre nom. Ils diront qu'il eſt naturel de s'aimer plus que les autres; de s'enrichir ou de ſe faire valoir à leurs dépens; de s'établir ſur leurs ruines; d'aimer la volupté, quelque criminelle qu'on la conçoive; de ſacrifier ſes ennemis à ſes reſſentimens, & d'employer toute ſorte de voies pour parvenir aux dignités & à la grandeur.

Les autres ſeront pour la loi naturelle, & ſoutiendront qu'il eſt d'une obligation naturelle de faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous; d'être juſte & équitable, en rendant à chacun ce qui lui appartient; de conſerver les droits de la ſociété; de ne faire tort à perſonne; d'aimer ſes bienfaiteurs, & d'avoir compaſſion des malheureux.

Qui eſt-ce qui ſera le juge dans cette diſpute? Ce ſera l'Homme lui-même; car, puiſqu'il pratique les devoirs de la loi naturelle avec ſatisfaction, & qu'il ne s'abandonne aux mouvemens de la cupidité qu'à regret, il s'en ſuit que la premiere eſt plus digne de l'Homme que la ſeconde; ou, puiſqu'il ſe blâme d'avoir ſuivi les vues de la cupidité, & qu'il s'applaudit au contraire d'avoir obéi à ce que nous appellons la loi naturelle, il eſt clair que c'eſt cette derniere, & non l'autre, qui fait ſa véritable deſtination. Cette déciſion du cœur, qui conſent à la loi naturelle malgré lui, eſt la plus forte & la moins ſuſpecte qui fût jamais.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait en nous des paſſions qui nous empêchent de ſuivre notre raiſon, lorſque nous croyons qu'elle juge avec le plus de droiture & de vérité. Or, comme ce

seroit une effroyable extravagance de soutenir qu'il n'est pas d'une obligation naturelle de suivre sa raison, puisque nous sommes des êtres raisonnables, il s'en suit que l'excès & le déréglement est dans nos passions.

J'avoue que je ne comprens point comment on pourroit ébranler la certitude de ce principe; cependant ce principe si clair, si évident, si incontestable nous conduit à la connoissance d'une révélation ajoutée à la Nature, en nous donnant lieu de faire les quatre réflexions suivantes.

La premiere est, que nous devons demeurer d'accord que l'Homme qui, au lieu de soumettre sa cupidité à sa raison, soumet sa raison à sa cupidité, est nécessairement déréglé & corrompu; qu'il l'est par sa faute, comme ses remords ne nous l'apprennent que trop, & que Dieu n'a aucune part à cette corruption, étant impossible que Dieu soit l'auteur de la loi naturelle & des principes qui la violent, sans être contraire à lui-même, sans démentir sa propre sagesse & cette conduite générale qu'il tient à l'égard de toutes les autres parties de l'Univers : de sorte que, s'il y a une révélation qui nous enseigne distinctement toutes ces vérités, nous ne pourrons nous empêcher de la regarder comme véritable & conforme à celle de la Nature, par cela même qu'elle nous aura révélé un principe si grand & si nécessairement véritable, & qui étoit néanmoins si caché.

II. On ne peut convenir que les hommes sont méchans & corrompus, sans penser qu'ils doivent craindre les jugemens de Dieu selon les avertissemens de la conscience; car, s'il est vrai que le langage de la conscience est naturel, comme nous l'avons déja vu, il ne l'est pas moins qu'il ne sauroit nous tromper, &, s'il ne peut

nous tromper, que ſes menaces auront leur effet, & que Dieu doit punir les méchans : mais où eſt-ce qu'il les punit ? Dans cette vie même ? J'avoue que la peine y ſuit aſſez ſouvent le crime, mais cela n'arrive pas toujours. On a vu mille fois la vertu opprimée, & le vice triomphant, les innocens enveloppés dans la même miſere avec les coupables, les tyrans pourvoir à leur ſûreté à force de crimes, & s'acquérir l'impunité en ſe mettant au-deſſus des loix. Si les méchans ne devoient être punis que dans cette vie, il ſemble qu'il n'y auroit rien de mieux fondé que la plainte de Brutus, lorſqu'il s'écria en mourant, que la vertu qu'il avoit ſi religieuſement ſervie n'étoit qu'un phantôme. Mais, ſi la vertu n'eſt qu'un phantôme, la conſcience nous trompe lorſqu'elle nous aſſure que nous ne perdrons rien en la mettant en pratique ; les remords ne nous font craindre que des chimeres ; Dieu, qui nous met dans la néceſſité naturelle de les concevoir, eſt un principe d'erreur ; la loi naturelle nous fait illuſion ; & il n'eſt pas véritable que nous devions ſuivre ces maximes d'équité & de juſtice, qui nous rendroient les victimes de la violence & de la tyrannie des autres ſans aucun retour. Au contraire, il faudroit reconnoître que la cupidité ſeroit préférable à la raiſon ; que la corruption triompheroit de la Religion naturelle ; qu'on feroit bien de ne pas répondre à ſa deſtination ; qu'on ſeroit malheureux par ce que Dieu auroit mis de droit & de juſte au-dedans de nous, & heureux par ce qui violeroit la loi naturelle : conſéquences abſurdes & extravagantes, qu'on ne peut éviter à moins qu'on n'établiſſe la néceſſité d'un Jugement avenir, qui ſeul rend le langage de la conſcience véritable, l'obſervation de la loi naturelle utile,

l'acquiescement à la droite raison légitime, & qui empêche que les hommes ne puissent se moquer de Dieu, & que leur corruption ne triomphe pour toujours des desseins de sa sagesse. Supposez la nécessité de ce Jugement, vous serez bientôt obligé d'avoir recours à une révélation ajoutée à celle de la Nature, qui supplée aux obscurités de cette derniere.

III. C'est à quoi nous conduit encore l'inutilité de la Religion naturelle, depuis que les hommes en ont abusé par leur corruption. A quoi sert la révélation naturelle, si les hommes n'en font aucun usage, ou s'ils n'en font qu'un usage pernicieux?

La raison doit nous inspirer de la reconnoissance pour cette Divinité qu'elle nous fait reconnoître; cependant elle porte les hommes à l'impiété par le mauvais usage que nous voulons bien en faire: en se laissant aller à une criminelle négligence, ils ne s'étudient ni à connoître, ni à servir leur Créateur, & ils se forment en sa place des phantômes qui favorisent leurs passions. C'est de ces deux sources, de cette négligence monstrueuse, & de ce penchant déréglé à se flatter soi-même, qu'est venu le Paganisme, qui n'est autre chose qu'une corruption générale de la Religion naturelle.

Dieu avoit manifesté sa gloire dans le Soleil & dans les autres astres; c'est là la révélation de la Nature: & les hommes, au-lieu de l'adorer à la présence de ces ouvrages de sa puissance, terminent leur culte à ces ouvrages mêmes; c'est l'abus qu'ils font de cette révélation. Dieu fait croître des plantes, & produit des animaux pour la nourriture des hommes; & les hommes adorent dans les mouvemens d'une dévotion insensée ces plantes & ces animaux.

C'eſt peu que d'adorer des bœufs ; encenſer à des crocodiles & à des ſerpens : ils ne changent pas ſeulement les bêtes en Dieux, ils changent auſſi les Dieux en bêtes : ils leur attribuent l'inceſte, l'yvrognerie, l'adultere, la ſodomie ; ils attachent même une Divinité à chaque vice : ils bâtiſſent des autels à toutes leurs paſſions : ils adorent l'yvrognerie ſous le nom de Bacchus, & l'impudicité ſous celui de Vénus. Mercure eſt le Dieu des Larrons, Mome celui de la médiſance, &c.

* La conſcience ſuit ordinairement l'idée qu'on a de la Divinité qu'on adore, & l'on ne ſe défend pas à ſoi-même des actions qu'on attribue à l'objet de ſa dévotion. On peut donc s'imaginer quelle étoit la conſcience des hommes, lorſqu'ils avoient des idées ſi monſtrueuſes de la Divinité, & combien l'on faiſoit peu de ſcrupule de l'adultere & de la rebellion, lorſque l'on concevoit Jupiter même le plus grand des Dieux comme un adultere & comme un fils rebelle.

La Religion naturelle n'eſt pas ſeulement devenue inutile, mais encore pernicieuſe par le mauvais uſage que les hommes en ont fait : il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'adoraſſent rien, qu'adorer des créatures ; & n'avoir point de conſcience, qu'avoir cette conſcience aveugle & ſuperſtitieuſe, qui faiſoit commettre à tant de peuples de nouveaux crimes pour expier leurs crimes paſſés, les obligeant à ſacrifier leurs enfans à de fauſſes Divinités.

Ce déſordre eſt général. Ce n'eſt pas trois ou quatre perſonnes, ni même trois ou quatre Nations qui ſont coupables d'un ſi monſtrueux déréglement ; nous trouvons le Paganiſme répandu dans tout l'Univers.

* *Vide Terent. in Eunuch.*

Le ſens commun nous dit, que quand un moyen ceſſe d'être propre à la fin pour laquelle nous l'avions deſtiné, nous devons faire de deux choſes l'une, ou l'abandonner tout-à-fait, ou le rendre meilleur en le changeant. Lors donc que les hommes naturellement deſtinés à faire un bon uſage de leur raiſon, en font un ſi pernicieux, & ſe rendent ſi contraires à leur deſtination naturelle, que pouvons-nous penſer de cette Divinité dont la ſageſſe ne peut être trompée, ſinon, que ne voulant point perdre entierement le genre humain, comme cela paroit par le ſupport qu'elle a pour nous, & par les biens qu'elle continue de nous faire, elle doit changer les hommes, & rétablir en eux la Religion; & que ſa ſageſſe n'a permis ce déſordre que pour le réparer très-avantageuſement, & pour avoir lieu de ſe glorifier d'une maniere plus excellente?

Que ſi après cela nous voulons nous donner la liberté de raiſonner ſur les moyens de rétablir ces déſordres, nos lumieres, toutes foibles qu'elles ſont, ſuffiront pour nous apprendre que Dieu ne pouvoit pas réformer le cœur & les inclinations des hommes, en les changeant par une impreſſion aveugle, & en agiſſant ſur eux comme ſur des troncs & ſur des pierres, puiſqu'il devoit agir d'une maniere conforme à leur naturel, qui eſt d'être raiſonnables: d'ailleurs, les lumieres de la Religion naturelle ne ſuffiſoient point pour produire cet effet, tant elles étoient elles-mêmes enſevelies dans la corruption. C'eſt en vain que la Religion de la Nature enſeignoit aux hommes qu'ils devoient obéir à leur raiſon, ſi cette raiſon elle-même ſe laiſſoit corrompre par l'intérêt, & prononçoit toujours en faveur des paſſions. La loi naturelle avoit beau leur apprendre qu'il falloit

rendre à chacun le sien, si leur corruption se jouant de la loi naturelle, leur persuadoit que ce qui ne leur appartenoit pas leur appartenoit véritablement.

Quelle autre voie y avoit-il donc pour réformer les hommes, que celle de soutenir les principes de la Religion naturelle, & de les fortifier contre le désordre des passions, par une seconde révélation qui nous révélât des objets plus grands que ceux de nos passions, & qui par-là en diminuât cet excès qui fait nos erreurs & nos illusions ?

Mais, sans entrer dans cette discussion, vous n'avez qu'à rappeller toutes les raisons qui vous ont persuadé que la Religion naturelle étoit nécessaire, & elles vous convaincront que son rétablissement ne l'est pas moins, puisque la même nécessité qu'il y avoit que les hommes eussent une Religion, subsiste lorsque cette Religion est devenue inutile par le déréglement des hommes.

On ne peut nier que ces raisons n'ayent de la vraisemblance, étant toutes tirées de la nature des choses, & ayant une proportion fort exacte avec les principes du sens commun.

IV. Que seroit-ce donc, si l'expérience venant au secours du raisonnement, nous découvroit plus clairement encore ce grand principe ? Elle ne sauroit nous tromper ; car, puisque nous connoissons ce que c'est que la Religion naturelle, & que nous avons vu ce que c'est que le Paganisme ou la corruption de cette Religion, il nous sera bien facile de connoître en quoi consiste son rétablissement, & nous ne nous méprendrons point dans le discernement de ses vrais caractères.

Il faudra que cette révélation ajoutée à la premiere ôte toutes ces idées folles & extra-

vagantes que les hommes s'étoient faites de la Divinité, & qu'au lieu de régler l'idée de Dieu par les dispositions de leur cœur, elle leur apprenne à régler les dispositions de leur cœur par l'idée d'un Dieu, qu'il faudra concevoir par conséquent saint, juste, tout parfait; qu'elle oblige les hommes à mortifier ces desirs qui les seduisent, & à réprimer ces passions qui leur font violer les droits les plus sacrés; qu'elle prescrive l'équité & la justice comme des devoirs indispensables; qu'elle ôte non-seulement les mauvaises passions, mais encore leur racine, en défendant la convoitise; qu'elle unisse étroitement les hommes entre eux, & les hommes avec Dieu.

Certainement il faudra que nous ayons une étrange haine pour la vérité, si, trouvant une révélation qui ait tous ces caracteres, nous ne demeurons d'accord qu'elle tend à rétablir la Religion naturelle, & qu'elle a un même principe que celle-ci. Je sais qu'il y aura deux parties de nous-mêmes qui ne seront pas bien d'accord sur ce sujet. La raison, avec ses plus pures lumieres, avec ses maximes d'équité & de justice, avec la connoissance naturelle de Dieu, avec les plus légitimes mouvemens de la conscience, nous portera à reconnoître cette révélation malgré la cupidité. La cupidité, avec ses passions, voudra démentir la raison; & alors il faudra voir si nous aimons mieux nous en rapporter à la raison, qui ne nous trompe jamais à moins qu'elle ne soit seduite par la cupidité; ou à la cupidité, qui trompe toujours notre raison par elle-même; à ces maximes d'équité & de justice qui ne nous ont jamais fait faire de fautes, ou à l'intérêt qui nous en fait faire tous les jours; aux mouvemens d'une conscience qui nous empêcheroit de commettre le

mal si elle étoit crue, ou à des passions qui sont la cause de la plupart des malheurs qui nous arrivent même dans le commerce de la vie civile, &c. Enfin, il faudra voir si nous voulons être des monstres, en soumettant les lumieres de notre raison aux passions, ou si nous aimons mieux être des hommes, en soumettant nos passions aux lumieres de notre raison. Il faudra dans la suite satisfaire aux difficultés des Déistes.

CHAPITRE VIII.

Où l'on établit qu'il y a une distinction nécessaire & naturelle entre le bien & le mal moral.

AVANT que de répondre aux Déistes, il faut convaincre ceux qui s'opiniâtrent à soutenir qu'il n'y a aucune distinction naturelle entre le bien & le mal ; que ce sont là de vains noms, qui ne font impression sur les esprits que par la force de l'éducation & des préjugés.

Si cela est, il faut avouer qu'il n'y a point de devoir, & que les hommes les plus scélérats ne doivent faire que ce qu'ils font ; ce qui est déja une affreuse conséquence : car, que les violences, les adulteres, les assassinats, les parricides, les sacriléges, le meurtre de son pere & de ses enfans, l'impiété & les blasphêmes contre un Dieu qu'on reconnoit, ne soient point contraires à notre devoir, c'est une proposition contre laquelle la lumiere naturelle se souleve d'abord.

C'est un préjugé de l'éducation, dira quel-

qu'un, qui nous fait regarder ces actions comme des crimes. Non, ce n'eſt point un préjugé de l'éducation ſimplement; cette notion eſt fondée ſur divers principes inviolables qui appartiennent à la Nature.

I. Elle eſt établie ſur le conſentement des hommes de tous les temps & de tous les lieux, qui s'accordent dans le jugement qu'ils font de ces actions que nous venons de marquer: or il eſt vrai, & nous l'avons déja fait voir ci-deſſus, que tous les hommes conviennent dans les principes de la Nature, mais jamais dans les principes de l'éducation, à moins que cette éducation ne ſoit elle-même entée ſur la Nature.

II. Cette notion eſt fondée ſur l'ordre naturel de la ſociété. Je ne veux que ces deux principes évidens & inconteſtables pour le faire voir. Le premier, que les hommes ſont plus faits naturellement pour la ſociété, que ne ſont les bêtes. Le ſecond, qu'étant plus faits pour la ſociété que les bêtes, ils doivent plus ſe conduire par raiſon, & ne pas ſe confondre avec elles, combien moins deſcendre plus bas par des déréglemens monſtrueux; car, ſi tout cela eſt véritable, il eſt clair qu'il y a un devoir à notre égard, & par conſéquent une vertu qui conſiſte à s'acquitter de ce devoir.

III. Elle eſt établie ſur l'obligation naturelle dans laquelle nous ſommes d'obéir à notre raiſon; car il eſt vrai qu'avant l'éducation nous avons une lumiere naturelle, qui nous ſert même à appercevoir les principes de la premiere, & ſans laquelle nous ſommes incapables de toute inſtruction. Il eſt certain auſſi, que cette lumiere naturelle que nous appellons la raiſon, nous dit & nous conſeille toujours quelque choſe. Ou donc nous devons obéir à

cette raison, ou nous ne le devons pas. Si nous ne le devons pas, cette raison nous est inutile, & nous devenons même par-là incapables d'éducation & de discipline : la Nature s'est trompée en nous la donnant ; & il nous faut renoncer au nom & à la définition de l'Homme. Si nous devons obéir à cette raison, il y a donc un devoir, une premiere loi qui consiste à suivre sa raison ; &, s'il y a un devoir, il est bon de s'en acquitter : il y a du mal à ne s'en point acquitter ; & par conséquent encore, il y a une distinction naturelle entre le bien & le mal, plus ancienne que l'éducation, le fondement de toute discipline, & le principe de toute instruction.

IV. Ce principe qui établit de la différence entre le bien & le mal moral, est établi sur le bon ou mauvais usage que les hommes font nécessairement de leur raison : ils n'en sauroient faire tous un bon usage, ni tous un mauvais, puisqu'ils en font un usage tout contraire. Les uns se servent de leur raison pour satisfaire leurs passions aux dépens des autres ; les autres se servent de leurs lumieres pour rendre aux autres ce qui leur appartient, aux dépens de leurs passions. Ces deux usages de la raison sont diamétralement opposés ; & par conséquent, si l'un est bon, il faut nécessairement que l'autre soit mauvais ; & alors le bon est préférable au mauvais : qui en doute? Que si nous devons faire un bon usage de notre raison, voilà un devoir : s'il y a un devoir, il y a de la vertu à s'en acquitter, du déréglement à ne s'en acquitter pas. Voilà donc notre distinction entre le bien & le mal moral, qui coule évidemment des principes de la Nature.

V. Mais, pour montrer plus particulierement cette vérité, il faut faire ici l'anatomie de la loi

naturelle, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Elle conſiſte, I. en ce que nous nous aimons nous-mêmes. II. En ce que nous avons une raiſon capable de nous conduire. III. Et enfin, en ce que nous nous ſervons de cette raiſon pour conduire cet amour de nous-mêmes, qui de ſoi eſt aveugle & ignorant.

Tout cela eſt naturel. Il eſt naturel de s'aimer ſoi-même, naturel d'avoir une raiſon, & naturel de régler l'amour de ſoi-même par la raiſon. Il eſt naturel de s'aimer ſoi-même, puiſque même l'on ne peut ſentir ni joie ni ſatisfaction, ſans aimer ce ſoi-même qui en eſt le ſujet, ni ſentir la miſere & l'affliction, ſans haïr cette affliction & cette miſere en vue de ce ſoi-même qui la ſent; ce qui eſt néceſſairement joint à l'amour de ſoi-même.

Il eſt naturel d'avoir une raiſon, qui conſent naturellement à la vérité de certains principes qui ſont la régle de l'évidence & de la certitude de toutes nos connoiſſances. De-là vient que nous l'appellons la lumiere naturelle.

Enfin, il eſt naturel auſſi d'obéir à cette raiſon; & la force de cette loi eſt fondée ſur les principes de l'amour de nous-mêmes: car, puiſque nous nous aimons, nous deſirons notre bien & notre conſervation; &, puiſque nous deſirons notre bien & notre conſervation, nous ſommes bien-aiſes de trouver une lumiere qui nous puiſſe conduire à l'un & à l'autre. Cette lumiere eſt notre raiſon. Nous deſirons donc d'être raiſonnables, par le même principe qui nous fait deſirer notre bien & notre conſervation: ainſi cette premiere loi qui nous oblige à ſuivre notre raiſon, tire ſa premiere force & ſes premiers motifs de l'amour de nous-mêmes, qui eſt de tous les principes le plus naturel, comme

il est le plus légitime & le plus innocent lorsqu'il est bien dirigé.

Que si nous examinons après cela tous les principes de la loi naturelle, nous trouverons qu'elle est composée des plus sûres maximes de la raison, & des sentimens les plus innocens de l'amour de nous-mêmes.

Cette loi naturelle est composée principalement de quatre régles; la régle de la tempérance, la régle de l'affection naturelle, la régle de la justice, & la régle de la reconnoissance. Chacune de ces régles est composée de ce qu'il y a de plus pur dans la lumiere naturelle, & de plus légitime dans l'amour de soi-même.

La premiere peut être exprimée dans ces quatre maximes : Nous devons préférer un grand bien à un petit bien : Nous devons souffrir un petit mal pour en éviter un plus grand : Nous devons perdre un petit bien pour éviter un grand mal : Nous devons souffrir un petit mal pour parvenir à la possession d'un grand bien. C'est ici la régle de la sobriété, de la tempérance, de la patience, & de toutes les vertus qui nous engagent à souffrir, ou à abandonner quelque chose dans la vue de quelque bien. Il ne faut point de grands raisonnemens pour montrer que nous trouvons dans cette régle ce qu'il y a de plus naturel dans l'amour de nous-mêmes, & de plus inconteſtable dans les maximes du sens commun. Il y a là quelque chose de plus ancien que l'éducation; &, par un instinct naturel, nous nous faisons des reproches lorsque nous manquons à ces devoirs naturels. Nous nous accuserons de volupté, si nous avons préféré le plaisir de l'intempérance au bien réel & solide de notre conservation; de lâcheté, si nous n'avons pu endurer un petit mal, comme des soins, de la

peine & de la fatigue, pour prévenir un plus grand mal, qui ſera, par exemple, la ruine de notre famille, ou la perte de notre patrie; d'un aveugle & ſordide intérêt, ſi nous ne donnons pas une petite partie de notre bien, pour empêcher la perte de notre honneur, de notre vie, &c. & d'une honteuſe molleſſe, ſi nous faiſons difficulté de nous incommoder un peu pour obtenir un bien très-conſidérable, lorſque nous le pouvons légitimement poſſéder. Dans ces ſortes de tranſgreſſions de la loi naturelle nous ſommes comptables de nous-mêmes à nous-mêmes. Il y a donc ici une maxime ou une régle naturelle & fondée ſur les principes de la raiſon & de l'amour de nous-mêmes; & cette loi n'eſt violée que par des mouvemens violens & impétueux qui viennent d'ailleurs, qui corrompent la nature, qui nous empêchent d'obéir à cette loi, & qui ſont contraires à la raiſon & à l'amour de nous mêmes, & font ce qu'on appelle le péché originel.

La ſeconde régle, qui eſt celle de l'affection naturelle, eſt fondée ſur ce principe: Nous devons aimer ce qui nous appartient, ou ce qui ſe rapporte à nous. Il eſt compoſé de ce principe de l'amour de nous mêmes: Puiſque nous nous aimons, nous devons aimer les choſes qui nous appartiennent; & de ce principe de notre raiſon: Les hommes ſont nos prochains, ils portent notre image, & nous ſommes unis avec eux. Sans l'amour de nous-mêmes, la connoiſſance de cette proximité ne ſeroit pas un motif d'affection. Sans la raiſon, cette diſpoſition où nous ſommes d'aimer ce qui nous appartient nous ſeroit inutile, puiſque nous ne connoîtrions point que les hommes ſont nos prochains. Comme donc la raiſon & l'amour de

nous-mêmes appartiennent à la Nature, on ne peut douter que ce ne soit ici un principe naturel.

La troisiéme régle, qui est celle de la justice, est comprise dans cette maxime : Nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous. Nous voyons encore là la raison & l'amour de nous-mêmes ; la force de cette loi n'étant pas seulement dans la lumiere de l'esprit qui l'approuve, mais encore dans les motifs de l'amour de nous-mêmes, qui la confirme par un retour sur soi. Tout cela est naturel ; qui le niera ?

La quatriéme, qui est la régle de la reconnoissance, peut être ainsi exprimée : Nous devons aimer ceux qui nous font du bien. On trouve ici un retour de l'amour de nous-mêmes, qui veut du bien à ceux dont il se sent obligé, & une maxime de la raison, qui approuve ce sentiment, & qui nous fait regarder comme coupables tous ceux qui ne l'ont pas. Cette régle, aussi-bien que les précedentes, coule donc évidemment des principes de la Nature.

Toutes ces régles du bien forment ce que nous appellons la loi naturelle ; mais cette loi doit être encore soutenue par des motifs naturels, qui sont ceux de la conscience. La connoissance naturelle que nous avons de la sagesse, de la bonté & de la justice de Dieu, s'unit merveilleusement avec ces maximes d'équité & de justice. Nous ne nous reprochons pas seulement comme des déréglemens tous les mouvemens qui nous font transgresser cette loi naturelle, mais nous craignons nécessairement la justice de Dieu après cette action, comme nous l'avons déja fait voir en parlant de la conscience.

Comme donc les trahiſons, les meurtres, les blaſphêmes, les parricides, &c. violent directement cette loi naturelle, & choquent directement les mouvemens de la conſcience, il s'en ſuit que ces actions ſont naturellement atroces, & ont une énormité qui ne vient pas ſeulement des préjugés de l'éducation, & qu'au contraire les préjugés de l'éducation, qui ſont égaux, uniformes & les mêmes, à cet égard, dans tous les hommes qui ſont & qui ont été, ſont plutôt fondés ſur cette atrocité naturelle qui naît de la contrariété que ces actions ont avec des maximes & des ſentimens qui ſortent du fond de la nature, & qui ſont même ſi propres & ſi eſſentiels à l'Homme, que, qui les anéantiroit, détruiroit entierement la nature humaine.

Enfin, s'il eſt naturel à l'Homme de ſe conduire par ces quatre regles qui compoſent la loi naturelle, il eſt contre la nature de les violer : s'il doit obéir à cette loi, comme la Nature l'enſeigne, il fait mal en la tranſgreſſant ; & la diſtinction qui eſt entre ce mal & ce bien ne ſauroit être plus eſſentielle & plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Où l'on examine les difficultés des Déiſtes.

Nous commencerons en répondant à la plus commune de leurs objections. On ſait, diſent-ils, que les préjugés de la coutume & de l'éducation peuvent nous tromper, en nous fai-

ſant regarder comme des myſteres ſacrés des imaginations monſtrueuſes. La peur qu'on nous fait des jugemens de Dieu, nous empêche de former des doutes raiſonnables ſur la Religion : nous demeurons dans la ſuperſtition, par la crainte d'être incrédules.

On répond que les incrédules ſont tout-à-fait inexcuſables lorſqu'ils craignent les préjugés de la piété, & qu'ils n'appréhendent point ceux du libertinage. Je ne nie pas véritablement, qu'il n'y ait une infinité de perſonnes qui croyent par les engagemens de la naiſſance, de l'éducation & de la coutume, plutôt que par la réflexion qu'ils ont faite ſur les caractéres de Divinité qui ſont dans la Religion ; mais auſſi doit-on avouer qu'il y a une infinité d'incrédules qui ne doutent que par l'envie de s'élever au-deſſus des autres, en ne croyant rien de ce que le vulgaire croit ; par le peu de ſoin qu'ils ont de s'inſtruire ; par le commerce qu'ils ont avec des débauchés : ce qui fait une éducation toute contraire à la premiere, ſur-tout par l'envie qu'ils ont de ſatisfaire toutes leurs paſſions.

Mais je n'en dis pas aſſez, lorſque je ſoutiens qu'ils ont leurs préjugés comme nous ; étant certain qu'ils en ont un plus grand nombre & de plus dangereux. Ils en ont un plus grand nombre, parce que toutes les paſſions en forment à leur avantage. Ils en ont de plus dangereux, parce qu'il eſt mille fois plus facile de revenir des fauſſes opinions qu'on a reçues par l'impreſſion de la naiſſance & de l'éducation, telles que ſont celles qu'on nous ſoupçonne d'avoir, que de celles dont on eſt préoccupé par toutes les paſſions du cœur, telles que ſont celles que nous attribuons aux incrédules.

Ainſi, la coutume & les ſens plus forts que

la coutume ni l'éducation, nous ayant persuadé dans notre enfance que les étoiles ne sont pas plus grandes que des flambeaux, nous nous sommes facilement désabusés en raisonnant sur ce sujet; mais on ne voit point de présomptueux qui soit revenu de la bonne opinion qu'il avoit conçue de soi-même, parce que ce dernier préjugé vient de l'orgueil & de l'amour propre.

Or les incrédules ont à craindre les préjugés du cœur, puisque, comme nous venons de le remarquer, toutes leurs passions trouvent leur compte dans leur sentiment; au lieu que nous avons seulement à appréhender les préjugés de la naissance, de la coutume & de l'éducation: il s'en suit donc qu'ils ont à craindre beaucoup plus que nous.

Certainement il faudroit être bien aveugle, pour craindre que les principes d'éducation, ou les objets que la Religion nous fait entrevoir, fussent plus capables de surprendre notre crédulité, & d'imposer à notre esprit, que l'idée de la volupté présente, le sentiment réel & vif des plaisirs que nous goûtons, des objets qui entrent comme en foule dans notre ame par le canal des sens, la fougue & l'impétuosité de ces passions, qui sont si évidemment des principes d'erreur & d'illusion dans la vie civile, qu'il suffit de faire voir qu'un homme est passionné, pour lui ôter toute créance.

Que si l'on n'ajoute jamais de foi aux paroles d'un vindicatif qui veut justifier l'excés de son ressentiment, ou d'un présomptueux qui se loue lui-même, ou même d'un pere qui excuse les fautes de son fils, encore que ce soit là une affection bien innocente; encore moins doit-on croire ceux qui nient les principes de la Religion, lorsque toutes les passions nous

fourniſſent des préjugés contre elle, parce qu'elle tend à réprimer toutes nos paſſions.

Mais, bien qu'à examiner les principes de nos faux préjugés, il y ait mille fois plus d'apparence qu'ils ſe trompent, qu'il n'y en a que nous nous trompons, nous ſuppoſerons, ſi l'on veut, que cela eſt égal, & nous leur demanderons ſeulement des précautions égales pour s'empêcher de tomber dans l'erreur. Nous leur offrons de ne recevoir aucun principe que par raiſon, & nous leur demandons auſſi qu'ils ne doutent qu'avec raiſon. Nous ne ferons aucun effort pour nous perſuader la vérité des principes de la Religion, ſi leur évidence ne nous y oblige; qu'ils ne réſiſtent pas auſſi à leur évidence, ſi elle les convainc. On n'exige que cela d'eux, & l'on promet de remplir exactement cette condition. On peut voir même facilement, qu'on a ſuivi cette méthode dans le commencement de cet Ouvrage, & que le préjugé n'a point de part aux vérités que nous avons prouvées.

Ce n'eſt pas le préjugé qui nous a perſuadé qu'il y avoit un Dieu : la raiſon ne peut s'empêcher de tirer cette conſéquence de tout ce que nous voyons. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu eſt un Eſtre ſage & intelligent : la raiſon ne reconnoit point de Dieu, & elle retombe dans l'Athéiſme, s'il faut qu'elle le croye privé d'intelligence & de ſageſſe. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ſait ce qui ſe paſſe ſur la Terre : la raiſon nous dit que Dieu n'eſt point un Eſtre intelligent, ou qu'il connoit les actions de ſes créatures. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu approuve la piété de ceux qui lui rendent leurs hommages & leurs actions de graces, & qu'au contraire il condamne l'impiété

de ceux qui le mépriſent & qui l'outragent : la raiſon nous dit, que s'il eſt néceſſaire que Dieu connoiſſe les actions des hommes, il ne l'eſt pas moins qu'il les connoiſſe telles qu'elles ſont, & qu'il les approuve ou ne les approuve pas, ſelon qu'elles méritent de l'être. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu aime ce qu'il approuve, & qu'il hait ce qu'il déſapprouve : la raiſon ne nous permet pas de douter que Dieu ne haïſſe tout ce qu'il connoît digne de haine, en le déſapprouvant, & qu'il n'aime ce qu'il connoît digne d'être aimé, en l'approuvant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu doit aimer plus les gens-de-bien que les méchans : la raiſon nous en a déja perſuadés, en nous convainquant des vérités précédentes. Ce n'eſt pas par le préjugé qui nous fait voir, que ſi Dieu aime davantage les gens-de-bien que les méchans, il faut néceſſairement qu'il faſſe plus de bien à ceux-là qu'à ceux-ci : la raiſon nous dit qu'on fait plus de bien, à meſure qu'on aime davantage ; ce qui eſt particulierement vrai d'un Eſtre ſouverainement libre & tout-puiſſant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ne feroit pas plus de bien aux bons qu'aux méchans, s'il n'y avoit rien à eſpérer après cette vie, & que ſouvent la vertu eſt miſerable & opprimée dans ce Monde : la raiſon, ou plutôt nos ſens, notre vue, l'expérience, nous apprennent cette vérité. Ce n'eſt donc pas le préjugé, mais la raiſon, qui nous convainc de la néceſſité & de la vérité de cette Religion où nous trouvons l'exercice de la juſtice divine, & qui nous enſeigne que Dieu doit rendre un jour à chacun ſelon ſes œuvres.

Ceux qui révoquent en doute la révélation nient le Jugement avenir. Ceux qui nient le

Jugement avenir, ſont obligés de nier que Dieu favoriſe davantage les gens-de-bien que les méchans, puiſqu'à leur compte les méchans auront la meilleure part de ſes biens. Ceux qui nient que Dieu aime davantage les gens-de-bien que les méchans, ſeront contraints de dire qu'il approuve également la vie des uns & celle des autres, le bien & le mal, le vice & la vertu. Ceux qui ſoutiennent que Dieu approuve également le bien & le mal, mettent de l'imperfection en Dieu, & ne peuvent ſe ſauver qu'en ſe retractant, & en diſant que Dieu ne connoît ni l'un ni l'autre. Ceux qui nient que Dieu connoiſſe les actions des hommes, nient que Dieu ſoit cette intelligence qui a compoſé l'Homme, & qui le conſerve avec les autres ouvrages de l'Univers. Ceux qui nient que Dieu ſoit cette intelligence, nient que Dieu ſoit. Ecartez-vous un peu de ces principes, vous voilà dans l'égarement & dans les ténébres. Tenez-vous-en au contraire aux vérités de la Religion, rien ne vous ſera plus facile que de ſauver le bon ſens & la raiſon.

Mais ne peut-on point former des doutes ſur ces vérités, toutes évidentes qu'elles ſont? Et quelque indiſſoluble que paroiſſe leur union, n'y auroit-il pas moyen de renverſer ce ſyſtême? Voyons, faiſons des efforts en faveur des incrédules, & n'oublions rien, s'il ſe peut, de ce qui peut leur être avantageux. La vérité ne ſera que plus forte, lorſque nous lui aurons oppoſé tout ce qu'on peut dire de plus ſpécieux contr'elle.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Où l'on continue de satisfaire aux difficultés des Déistes.

IL semble qu'on peut détruire l'enchainement des vérités précédentes, en commençant par ébranler la certitude de la premiere, & en disant, qu'à la vérité Dieu pourroit connoître les actions des hommes, s'il le vouloit; mais qu'étant souverainement libre, il ne pense qu'à ce qu'il veut, & qu'ainsi il peut détourner volontairement les yeux de dessus la conduite des hommes.

Je ne dirai pas, pour répondre à cette objection, que Dieu ne pouvant s'empêcher de se connoître lui-même, voit nécessairement les êtres qui sont sortis de lui; & qu'en regardant sa bonté, il ne se peut qu'il ne voye en même temps les objets en faveur desquels sa bonté s'est déployée.

Je ne dirai pas que l'ignorance & l'inadvertance sont deux défauts dont un entendement infini ne peut être capable, & qu'il est absolument nécessaire que l'entendement de Dieu soit infini, puisque, n'ayant aucun principe de son existence, il n'y a point de cause qui l'ait borné; & qu'il n'y a pas plus de raison qu'il ait ce degré de perfection, que cet autre, & cet autre encore à l'infini.

Je ne dirai pas même, que Dieu n'ayant ni haine ni indifférence pour ses ouvrages, comme nous l'avons déja montré, il faut être tout-à-fait chimérique, pour croire qu'il en détourne les yeux à dessein.

Toutes ces considérations sont assurément bien solides ; mais nous avons à dire quelque chose de plus fort encore : c'est que, quand Dieu détourneroit les yeux pour ne point voir de quelle maniere le vice & la vertu sont partagés sur la Terre, il est impossible qu'il ne l'ait prévu en formant l'Univers : il a vu qu'il enchainoit toutes choses d'une telle sorte, que les hommes qui seroient les plus méchans, s'ils venoient à se corrompre, auroient la meilleure part de ses biens, & que l'injustice & la violence en obtiendroient plus que la modération & l'innocence. Comment n'auroit il pas vu une chose si visible ? Et, si Dieu l'a prévu, il est incontestable qu'il a dû ou l'empêcher, ou prendre des mesures pour corriger un jour ce désordre. Enfin, s'il l'a prévu, c'est tout comme s'il le voyoit ; & il est inutile après cela d'avoir recours à cette grossiere fiction, que Dieu détourne les yeux de dessus ses ouvrages.

Il semble qu'on peut objecter contre la seconde vérité de notre système, que Dieu approuve également toutes les actions des hommes, parce qu'elles sont égales dans leur principe ; c'est-à-dire, que l'homme-de-bien agiroit comme le méchant, & le méchant comme l'homme-de-bien, s'ils se trouvoient dans les mêmes circonstances.

On répond premierement, que ce raisonnement prouve trop, puisqu'il tend à montrer que les hommes ne peuvent jamais être dignes de blâme : ils n'ont qu'à voler, trahir, assassiner, & dire après cela que les circonstances de leur vie les mettent dans cette nécessité, & qu'ils sont déterminés par les objets qu'ils voyent, par les occasions qui se présentent, & par l'éducation qu'ils ont eue : ils seront heureux, si avec cette défaite ils peuvent satisfaire

leurs parties & désarmer le bras séculier : mais, comment leurs juges se payeroient-ils de cette raison, puisque leur propre cœur ne s'en paye pas? les remords qu'ils sentent après avoir commis le crime, étant des preuves certaines non-seulement qu'ils sont coupables, mais qu'ils le sont à leur propre jugement.

Véritablement, s'il s'agissoit ici des serpens, des tigres & des bêtes sauvages, qui, aussi-tôt qu'elles sont nées, exercent le penchant qu'elles ont à nuire aux autres animaux, il faudroit chercher dans la Sagesse du Créateur les raisons de cette inclination, parce que les bêtes l'exercent sans savoir ce qu'elles font, n'ayant point de loi qui le leur défende.

Je dis bien davantage. Ces animaux obéissent aux ordres de leur Créateur par les embûches qu'ils tendent aux autres, puisqu'ils suivent les loix de leur instinct. Mais il n'en est pas de même de l'Homme. Dieu a gravé dans son cœur des principes d'amour pour son prochain, de fidélité & de reconnoissance pour ses bienfaiteurs; & néanmoins il opprime le prochain, & il ose blasphémer le nom de Dieu.

C'est cette contrariété & cette opposition qu'on ne peut soupçonner qui vienne de Dieu, parce qu'il n'est pas possible que celui qui nous a fait tant de bien soit le principe de notre ingratitude; que celui qui a gravé la loi naturelle dans notre ame, fasse notre désobéissance à cette loi, & qu'il soit en même temps l'auteur de nos crimes & de nos remords.

Que s'il faut rapporter à Dieu le déréglement qui paroit dans les actions des hommes, il faudra penser que lorsqu'un homme blasphême, c'est Dieu lui-même qui est le principe de cette impiété : de sorte que, comme on dit fort bien que Dieu nous nourrit lorsqu'il nous

donne les alimens qui produiſent cet effet ; que Dieu nous éclaire lorſque les aſtres répandent ſur nous la lumiere qu'il a miſe en eux, il faudra dire, à ſuivre ces imaginations extravagantes, que c'eſt Dieu qui ſe maudit, & qui blaſphême ſon propre nom par la bouche des impies : ce qui ne peut être entendu ſans horreur.

Si ceux contre qui nous diſputons ne rejettent point, auſſi-bien que nous, une ſemblable penſée, nous ne prétendons pas nous amuſer à raiſonner contre eux ; &, s'ils l'éloignent, comme nous n'en doutons pas, il faut qu'ils avouent que Dieu n'eſt pas la cauſe de l'impiété & des blaſphêmes des hommes : mais, ſi ce n'eſt pas à Dieu qu'il faut les rapporter, il faut s'en prendre aux hommes eux-mêmes, il faut néceſſairement qu'ils ſe ſoient corrompus par leur propre faute, & qu'ils ſoient coupables tout ſeuls des actions énormes qu'ils commettent. La plus fiere incrédulité ne pourra s'empêcher de tirer cette conſéquence, à moins qu'elle n'anéantiſſe l'exiſtence de Dieu, qui eſt le principe inébranlable que nous ſuppoſons ſolidement établi, ſans lequel tout tombe, mais qui ſuffit auſſi pour ſoutenir tout dans le grand ſyſteme de la Religion.

Car pour les objets & les circonſtances, c'eſt une erreur puérile de les charger du blâme de nos déréglemens, puiſque, de quelque maniere qu'on explique la part que toutes ces choſes ont à nos actions, c'eſt une vérité inconteſtable & reconnue de tout le monde, qu'elles ne forcent point notre ame, & ne ſauroient contraindre notre volonté. Et il n'eſt point vrai auſſi que l'homme-de-bien agiſſe comme le méchant, lorſqu'il ſe trouve dans les mêmes circonſtances : l'un eſt orgueilleux, & l'autre humble

dans la prospérité ; l'un ferme, l'autre impatient dans la misere, &c.

Ainsi les incrédules se trouvent pressés entre deux vérités infiniment évidentes : l'une, que certaines actions que les hommes commettent sont méchantes ; c'est ce que la raison, leur propre cœur, le consentement des hommes à les blâmer & à les punir, la loi naturelle, & les remords de la conscience nous persuadent, sans que nous en puissions douter : l'autre, que des actions méchantes ne doivent point être attribuées comme à leur principe, à ce même Dieu qui les désapprouve & les défend dans le fond de notre ame par les lumieres & les sentimens contraires qu'il y a mis. Que les incrédules s'agitent tant qu'il leur plaira, ils ne se défendront jamais contre l'évidence invincible de cette démonstration.

Mais, dit-on, vous souciez-vous d'une mouche ou d'un ver ? Vous croiriez faire tort à un grand Monarque, si vous pensiez que rempli de ses vastes desseins, il attachât incessamment les yeux sur une troupe de fourmis, pour considérer leur travail, pour veiller à leur conservation, & pour prendre garde qu'elles ne se fassent point de tort les unes aux autres. Et Dieu n'est-il pas infiniment plus élevé au-dessus de nous, qu'un Monarque ne l'est au-dessus des fourmis ?

Oui, sans doute, & l'objection n'est spécieuse qu'en ce qu'elle suppose cette grande vérité ; mais dans le reste qui fait le principal, elle n'a rien que de foible, & qui ne serve même à établir nos principes. En effet, Dieu est notre Créateur, mais le Monarque ne l'est point des fourmis. Dieu ne peut être conçu que comme souverainement bon & juste ; & l'on conçoit même que ces vertus sont partie de sa gloire :

au lieu que l'on considere plus souvent le pouvoir & l'autorité d'un Roi que toute autre chose. Un Monarque n'ayant qu'un esprit borné, & ne pouvant s'appliquer par conséquent qu'à un certain nombre d'objets, ne peut donner son attachement aux uns, sans négliger les autres; de sorte qu'il est blâmé lorsqu'il s'applique à de petites choses, parce qu'on suppose que cela le distrait des grandes. Mais il en est autrement de Dieu, à qui le soin qu'il prend des hommes ne sauroit causer de distraction, puisque sa connoissance & sa puissance sont infinies. Un Roi n'a point formé ces fourmis à son image; & l'on ne peut nier que Dieu n'ait mis quelques traits de son essence au-dedans de nous, puisque nous trouvons en nous quelque espéce de connoissance, de sagesse, de justice, &c. & qu'on ne peut reconnoitre l'existence de Dieu, sans lui attribuer toutes ces vertus. Un Monarque n'a point fait des promesses ni des menaces aux fourmis, dont on veut bien presser la comparaison; au lieu que Dieu en fait aux hommes par la voix de la conscience. Ces fourmis dont on parle n'ont pas elles-mêmes une Religion qui fasse leur fin & leur destination naturelle, rendant leurs adorations au Monarque, jurant par son nom, s'assurant sur sa protection, l'invoquant dans leurs besoins, & ayant été formées à cela par leur Auteur; au lieu que l'on a vérifié tout cela des hommes. Un Monarque ne peut point éclairer ces fourmis d'un regard, & les punir, ou leur faire du bien par un simple mouvement de sa volonté; au lieu que Dieu peut tout cela à notre égard. Les fourmis ne sont point de la juridiction de ce Roi, ni dans l'étendue de son Empire, parce que ce Roi n'est pas maitre de la Nature; au lieu que Dieu, qui est le maitre des fourmis, doit l'être des hom-

mes à beaucoup plus forte raison, étant le Monarque universel qui gouverne toutes choses & le souverain Moteur par lequel toutes choses subsistent. Enfin, un Monarque n'est pas présent en tous lieux pour agir par tout; au lieu qu'on ne peut se dispenser d'attribuer l'immensité à Dieu.

Ce qu'il y a de désavantageux à l'incrédulité, c'est que, quand même cette comparaison, qui est le fort prétendu des impies, seroit aussi juste & véritable, qu'elle est fausse & défectueuse, la conséquence qu'on en tire seroit très-certainement déraisonnable.

Car, puisqu'on ne peut reconnoître l'existence d'un Dieu, sans lui attribuer d'agir sur la matiere, qui est encore plus éloignée de ses perfections infinies que nous ne le sommes, & d'adresser les moindres choses de la Nature à leur fin, comment oseroit-on nier qu'il ne fasse cela même à l'égard des hommes, & que par conséquent il ne les dirige & ne les conduise à leur fin naturelle, qui est la Religion, comme nous l'avons déja prouvé?

La bassesse de l'Homme rend le commerce que Dieu a avec nous merveilleux, mais non pas incroyable. Le Soleil peut éclairer les plus bas lieux de la Terre sans s'abaisser. Dieu agit sur les plus petits corps & sur les moindres des insectes qu'il produit & qu'il conserve, sans rien perdre de sa grandeur & de sa majesté: au contraire, la petitesse du sujet fait paroitre l'excellence de l'ouvrier. Rien ne découvre mieux la puissance de Dieu, que de voir qu'il met un atome en état de mesurer l'étendue des cieux; qu'il fait dépendre les merveilles d'un esprit qui se connoit, & qui connoit les autres choses, d'un peu d'argille façonnée & mise en couleur. Rien ne marque mieux l'étendue de sa sagesse, que de voir qu'il prévoit les actions avant qu'el-

les soient faites, qu'il dirige les plus pernicieuses, & fait sortir le bien du fond même des mauvaises intentions. Rien ne fait paroître davantage sa justice, que cette inspection générale qui lui fait condamner le crime avant qu'il soit conçu; qui le rend le Juge universel de tous les hommes, & de toutes les pensés & de tous les mouvemens des hommes : de sorte qu'il n'y a ni ténébres, ni dissimulation, ni prétextes qui dérobent le moindre crime à cette souveraine Essence qui souffre tout pour punir tout, & pour le diriger à de bonnes fins : ainsi, bien-loin que la petitesse des sujets sur lesquels les vertus de Dieu s'exercent, les abaisse & leur ôte quelque chose, la raison nous fait voir qu'elles en empruntent un nouvel éclat.

Mais peut-être que Dieu fait comme ces politiques Législateurs, qui promettent de faux biens à ceux qui obéiront à leurs loix, pour les porter à remplir des devoirs véritables, & qui ne font aucune difficulté de tromper la multitude pour son bien. Cette pensée est si indigne de Dieu, de qui la raison veut que nous ayons l'idée la plus parfaite qu'il se pourra, que nous pourrions bien nous dispenser de la réfuter. Les Législateurs humains n'ont fait de fausses promesses, que parce qu'ils n'étoient point en état de donner des biens véritables : mais il n'en est pas de même de Dieu, qui ne peut s'empêcher d'être fidéle & véritable, & qui ne sauroit être hors d'état de tenir ce qu'il promet, comme les hommes le font si souvent. D'ailleurs, où sont les Législateurs équitables, qui, établissant une société, n'observent aucune régle de justice, & mettent les choses en tel état, que ceux-là obtiennent plus de bien & de prospérité, qui violent leurs loix avec plus de licence? Or, c'est là ce qu'on pourroit dire de la Divinité, si elle

avoit enchainé les principes des choſes comme nous les voyons, ſans qu'il y eût un dernier Jugement à attendre, puiſqu'on n'auroit qu'à violer ſa loi ſans ſcrupule pour être plus heureux, & qu'on n'auroit qu'à ſuivre les mouvemens de la loi naturelle pour être plus miſérable.

Non, répondront les incrédules, cela ne va pas ainſi. Dieu punit & récompenſe dès cette vie même : il a attaché les remords au crime, afin qu'ils en fiſſent toute la punition : il a auſſi attaché la ſatisfaction qui nait du bon témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même, aux bonnes actions, afin que la vertu ne demeure point ſans récompenſe. Mais que les grands ſcélérats ſeroient heureux à ce compte ! Qu'il ſeroit avantageux de porter le vice dans l'excès ! Qu'on auroit tort de ne pas faire violence à ſon cœur, & de ne pas étouffer les ſentimens de ſa conſcience ! Car, quand on en ſeroit venu à ce point, on ſeroit ſans juge & ſans bourreaux, étant ſans remords ; on ſe ſeroit mis à couvert de la peine à force de crimes ; on demeureroit impuni en devenant plus méchant ; & l'on tromperoit la ſageſſe & la juſtice de Dieu par l'excès de ſa corruption. Quelle ſeroit la couronne de la vertu qui conſiſteroit dans une erreur, je veux dire, dans la perſuaſion que Dieu nous fera du bien, encore qu'il ne doive pas nous en faire ? Quelle ſeroit la punition du crime qui conſiſteroit en une erreur, je veux dire, dans la perſuaſion qu'il nous punira ſi nous faiſons le mal, encore qu'il ne doive point nous punir ? Qui ne voit qu'on ne peut recevoir ces idées, ſans anéantir la juſtice & l'exiſtence de Dieu ?

Mais, dit-on en dernier lieu, ſuppoſez qu'un enfant ſoit nourri dans un déſert, alaité par quelque bête, comme on le feint de Romulus, ou nourri par quelque autre voie extraordinaire,

ſans aucun ſecours humain, car il eſt permis de faire des ſuppoſitions, & dites-nous ſi vous croyez que cet enfant devenu homme connoiſſe Dieu, ou qu'il ait une Religion?

On peut répondre à cette queſtion par une autre, & en demandant ſi cet homme ne ſera point en effet ſociable, encore qu'il n'ait jamais vu d'homme avec qui il pût entrer en ſociété? N'eſt-il pas vrai qu'il ſera naturellement dans la diſpoſition d'aimer ſes ſemblables s'il en voit; de chérir ſa famille s'il en a; de ſavoir quelque gré à ſes bienfaiteurs, s'il arrive qu'on lui faſſe du bien? Que ſi toutes ces diſpoſitions ſont cachées dans ſon cœur par le défaut d'objets, & s'il eſt vrai que toutes ces diſpoſitions lui ſont pourtant naturelles, & qu'elles paroîtront dès que ſa ſolitude ceſſera, on peut dire cela même & en beaucoup plus forts termes, des principes de la Religion naturelle: Il n'aura point de ſyndereſe, parce qu'il n'aura pas occaſion de faire mal à perſonne: Les maximes de juſtice qui ſeront dans ſon cœur n'auront point d'exercice, n'ayant point d'objet. Peut-être même qu'il demeurera enſeveli dans une léthargie d'eſprit, qui lui permettra à peine de faire réflexion ſur ce qu'il voit; mais toujours eſt-il certain qu'il aura une Religion dès que le ſens commun s'éxercera en lui; qu'il lui ſera naturel de croire que tout ce qu'il voit ne s'eſt pas fait de lui-même; qu'il ſera capable de Religion dans le même ſens qu'il eſt capable de ſociété, c'eſt-à dire, par une diſpoſition naturelle; que le germe de la Religion eſt dans ſon cœur, auſſi-bien que le germe de la ſociété; que, comme la politique travailleroit en vain pour réunir les hommes ſous les loix du gouvernement civil, ſi les hommes n'étoient nés pour la ſociété, auſſi l'on feroit de vains efforts pour leur enſeigner des Re-

ligions, s'ils n'y étoient naturellement disposés par les principes de la Religion naturelle. La Nature nous fournit les liens qui nous attachent les uns aux autres; elle nous fait voir par expérience, que nous ne pouvons nous passer d'eux. La Nature nous fournit aussi les liens qui nous attachent à Dieu; elle nous fait connoître par un instinct du sens commun, que nous ne pouvons nous passer de lui. La diversité des gouvernemens civils n'empêche point l'uniformité des penchans qui nous disposent à la société & à l'union. La diversité des Religions ne détruit point aussi l'uniformité des principes qui nous disposent à la Religion. Les passions diversifient la Religion; elles diversifient aussi la société. Le plus mauvais gouvernement suppose néanmoins l'union des hommes comme une condition sans laquelle il ne peut subsister. La superstition suppose aussi la Religion naturelle, sans laquelle il est impossible qu'elle subsiste, parce que, comme le mauvais gouvernement n'est qu'une union ou une société mal dirigée, la superstition n'est aussi que la Religion naturelle mal tournée, & se portant à de faux objets: considérations qui sont, à mon avis, assez propres à détruire non-seulement la difficulté que nous avons marquée, mais encore plusieurs autres.

III. SECTION.

Où l'on établit la vérité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE PREMIER.

Recherche de cette Révélation ajoutée à celle de la Nature, dont on a entrevu la néceſſité.

SI nous ne jettons les yeux que ſur les Nations qui ont ſurpaſſé les autres en gloire & en proſpérité, & que nous veuillons bien remonter dans les ſiécles paſſés, nous ne trouverons rien dans le Monde qui n'afflige notre eſprit, & qui ne confonde notre raiſon : nous trouverons que les Grecs, les plus polis & les plus civiliſés qui ſoient parmi tous les Peuples de la Terre, bâtiſſent des autels à l'envie & à la diſcorde; que les Egyptiens, qui ſe vantent d'avoir communiqué leurs lumieres à la Grece, cherchent l'objet de leur culte parmi les herbes qui croiſſent dans leurs jardins; & que les Romains adorent la fiévre, & qu'ils encenſent aux Divinités qu'ils ont menées en triomphe.

Ce déſordre eſt général. Toutes les Nations qui tiennent quelque rang dans le Monde, conçoivent la Divinité diviſée & multipliée en cent vertus ou providences particulieres, corporelle, bornée, produite, foible, miſérable, ambitieuſe, & déshonorée de mille vices; ce qui

eſt ſans doute le comble de l'extravagance.

Nous trouvons néanmoins au milieu de cette multitude quelques hommes à qui l'on donne le nom de Philoſophes, qui ſe moquent des groſſieres imaginations du vulgaire; & de ces derniers, les uns ne ſavent ce qu'ils doivent croire, & ſont tentés de douter de toutes choſes par le peu de certitude qu'ils trouvent dans leurs ſpéculations; les autres faiſant un meilleur uſage de leurs lumieres, viennent à reconnoître qu'il n'y a qu'un Dieu qui a fait tout & qui gouverne tout : encore ceux-ci ne laiſſent-ils pas de mêler des imaginations monſtrueuſes à cette idée de l'unité & de la parfaite ſouveraineté de Dieu, qui eſt le premier & plus évident de tous les principes; & l'on en voit ſi peu qui puiſſent perſiſter dans une connoiſſance pure & ſaine de la Divinité, qu'ils ne font point de nombre, car, pour le général, il eſt enſeveli dans une ſuperſtition déplorable.

Mais, lorſque nous ne voyons dans le Monde qu'ignorance, ſuperſtition, myſteres impurs, imbécilité dans les Peuples, impoſture dans les Pontifes, incertitude dans les Philoſophes, des hommes qu'on déifie après la mort, des bêtes qu'on érige en Divinités, des Divinités dont on fait des bêtes, le crime changé en devoir, & les principes de la Religion naturelle ſervant à flatter l'orgueil, ou à nourrir l'impiété des hommes; nous trouvons dans un coin de la Terre, obſcur & inconnu, un Peuple de Sages & de Philoſophes, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui ont de plus beaux ſentimens de la Divinité que Socrate & que Platon, & qui portent l'idée de la vertu beaucoup plus loin que les Stoiciens ne l'ont jamais portée.

Les Juifs ſe repréſentent la Divinité comme

un Estre éternel, infini, un & simple, tout-parfait, tout-puissant, souverainement saint & heureux, indépendant de lui-même, & duquel toutes choses dépendent : ils lui rendent leurs hommages : ils lui attribuent tout le bien qu'ils reçoivent : ils prennent sa loi pour régle de leur conduite : ils font profession de lui soumettre leur esprit & leur volonté, & de renoncer à leurs mauvais desirs pour l'amour de lui. Que sera-ce que cela ? Est-ce que les Juifs sont plus polis que les autres Peuples ? Nullement ; ils sont beaucoup plus grossiers à tous les autres égards. Est-ce qu'ils sont exemts des passions qui font le penchant ordinaire qu'on a pour la superstition ? Mais, si cela est, à quoi attribuerons-nous cette merveille, la plus grande qui puisse être conçue ? Dira-t-on que les Juifs étoient descendus d'Abraham, qui acquit la connoissance du vrai Dieu par la considération de la Nature ? Les Ismaëlites & les Iduméens se vantent du même avantage. Croira-t-on que c'est par hasard que les Patriarches ont acquis la connoissance du vrai Dieu ? Ce seroit là un hasard bien judicieux, bien constant & bien sage. D'ailleurs, la difficulté n'est pas tant à savoir comment les Juifs ont acquis la connoissance du vrai Dieu, qu'à nous dire comment cette connoissance a pu se conserver au milieu d'eux pendant plusieurs milliers d'années, sans que le temps qui change tout, les révolutions de leur État, l'exemple des Nations voisines, l'autorité de ces Peuples auxquels ils obéissoient de temps en temps, & les passions de leur cœur plus puissantes que tous ces principes, & plus capables de changer la Religion en superstition, ayent pu éteindre la connoissance du vrai Dieu au milieu d'eux.

Eſt-ce donc que cette Nation ſi mépriſée des autres ſeroit la dépoſitaire de cette Révélation que nous cherchons ? Elle le prétend ainſi : mais il faut voir ce qui en eſt ; & pour cela nous devons examiner, I. ſi cette Révélation qu'elle nous montre a des caractéres de vérité & de Divinité qui nous perſuadent qu'elle vient de Dieu. II. Si, ſuppoſé qu'elle ait Dieu pour ſon principe, nous ne pouvons pas nous aſſurer, & même ſans autre examen, qu'elle ne peut jamais être une ſource d'erreur & d'illuſion pour nous, & que Dieu qui l'a donnée eſt intéreſſé à la conſerver par ſa providence. III. Si les moyens dont la Sageſſe Divine s'eſt ſervie pour nous conſerver cette Révélation, ſont d'une telle nature qu'il ſoit entierement impoſſible qu'elle ait été altérée eſſentiellement, ou qu'elle ſe ſoit perdue. IV. Si l'incrédulité ne peut point concevoir ſur ce ſujet des ſoupçons qui méritent d'être conſidérés.

On eſpere que la Vérité recevra un grand jour de ces quatre eſpéces d'examen dans leſquels nous allons entrer.

CHAPITRE II.

Que la Révélation Judaïque a des caractéres de Divinité qui frappent d'abord la vue.

LA Révélation des Juifs ne peut être humaine ou divine, ſans que les Livres qui la contiennent ayent un caractere divin ou humain. C'eſt par cette recherche qu'il faut commencer ; &, pour le faire avec ſuccès, on remarquera d'abord, qu'on ne peut aſſigner que

cinq espéces de Docteurs qui ayent enseigné quelque chose aux hommes. Il y a les Docteurs de la volupté, s'il m'est permis de parler ainsi, qui se sont fait une étude de flatter la luxure & la sensualité des hommes ; tels qu'étoient ces Poëtes Grecs & Latins, à qui l'on est redevable de tant de fables & de fictions agréables. Il y a les Docteurs de l'orgueil, tels que sont ceux qui entretienent la vanité des hommes, soit en les représentant plus grands & plus parfaits qu'ils ne sont, soit en les excitant à sacrifier tout à la gloire, soit en leur enseignant l'usage de certaines vertus qui ne sont qu'un orgueil tourné & mis en œuvre d'une certaine maniere. Il y a les Docteurs de la curiosité, qui sont ces contemplatifs qui s'attachent aux sciences spéculatives, & qui ne connoissent que pour connoître. Il y a des Docteurs assez nécessaires à la société, qui sont ceux qui ont étudié l'art de gouverner les Peuples, & qui l'ont enseigné aux autres : ce sont les Docteurs de la politique. Enfin, il y en a, & même parmi les Payens, qui se sont élevés plus haut encore, & qui ont enseigné la pratique de la vertu : ce sont les Docteurs de la morale.

Mais il faut remarquer deux caractéres qui sont essentiels à cette derniere espéce de Docteurs, lorsque ce sont des Docteurs purement humains. Le premier est que, si ce n'est pas dans les choses mêmes qu'ils disent que paroissent leurs foiblesses & leurs passions, c'est toujours dans la maniere dont ils s'expriment. Les Ouvrages de Seneque sont remplis d'un très-grand nombre de beaux préceptes & de maximes de vertus ; mais l'on peut s'appercevoir que cet homme n'a le plus souvent pensé qu'à se faire honneur en écrivant ; &, quand il n'y auroit que son étude à donner un tour fin &

agréable à ſes penſées, & cette affectation éternelle de bel eſprit, cela ſuffiroit pour le faire connoître. Platon ayant des idées de la Divinité plus juſtes & plus ſaines que le vulgaire, n'oſe découvrir ſes ſentimens, & ne s'en ouvre qu'à ſes amis, auxquels il apprend, que quand ſes Lettres feront mention de pluſieurs Dieux, c'eſt qu'il ſe moque; mais que, lorſqu'il parle de Dieu, il parle ſérieuſement. Socrate allant à la mort, ignore s'il va vers le bien ou vers le mal, tant il eſt chancelant dans ſes opinions. Et à peine peut-on lire une page de l'Auteur le plus ſage & le plus épuré qui fut jamais, ſans y voir quelques marques de foibleſſe ou d'affectation.

Mais voici un autre défaut qui eſt ordinaire à ceux qui ont écrit de la morale avec le plus de ſublimité, c'eſt qu'ils ne tendent qu'à élever le ſage, ou tout au plus la vertu.

Comme toutes les Divinités que les Payens connoiſſoient étoient vicieuſes & déréglées, ceux qui ont eu le plus de bon ſens parmi eux, ont bien ſenti qu'ils ne pouvoient pas tirer de fort puiſſans motifs de vertu de la conſidération de ces Dieux plus méchans que les hommes.

Ils ont donc été contraints d'avoir recours aux attraits & à la beauté de la vertu même; &, ne pouvant la faire aimer pour l'amour de ces Divinités vicieuſes dont on leur avoit parlé, ils ont tâché de la faire aimer & reſpecter pour elle-même.

Mais ils ſe ſont groſſierement trompés en cela, puiſque la vertu ne ſera qu'un corps mort, ſi on lui ôte le rapport eſſentiel qu'elle a avec la Divinité, & que les hommes qui ſe vantent d'aimer la vertu pour la vertu même, ne font que ſe rendre coupables d'une belle idolâtrie.

C'eſt une extravagance que de mépriſer les

richeſſes pour les mépriſer, ſe priver du plaiſir ſeulement pour s'en priver, ou s'expoſer aux dangers ſeulement pour s'y expoſer. La vertu conſiſte à faire ces efforts ſur ſoi-même, lorſqu'on le doit, lorſqu'on y eſt obligé; de ſorte que Dieu étant le grand principe de tous nos devoirs & de toutes nos obligations, la véritable vertu ne peut bien être conçue ſans un rapport avec Dieu.

Il n'eſt pas bien difficile de s'appercevoir que les Livres qui contiennent la Révélation des Juifs ſont tout-à-fait éloignés d'avoir aucun de ces caractéres. On ne dira point qu'ils nourriſſent la volupté & la luxure des hommes, ni qu'ils flattent leur orgueil, ni qu'ils ſatisfaſſent à la vaine curioſité des Savans, en révélant quelque principe inconnu dans les ſciences, ni qu'ils donnent des régles aux Princes & aux Rois du Monde pour régner avec gloire.

Car, bien qu'il y ait des loix politiques parmi celles qui ſont contenues dans les Livres de Moïſe, on ſait qu'elles ne ſont que les premieres & plus juſtes déterminations de la loi naturelle, qu'elles ne font qu'un point auprès du corps de leur Révélation, & qu'elles tendent à glorifier par politique la Divinité, qui étoit le ſouverain Magiſtrat dans la République d'Iſraël; au lieu que les loix humaines tendent à établir le repos & la gloire de l'État par la Religion.

Enfin, la Révélation des Juifs ne fait point de la vertu un vain phantôme, une Divinité aimable pour elle-même: elle ne veut point qu'on imite ces ſuperbes Stoïciens, qui, au lieu d'aimer la vertu pour l'amour de la Divinité, ne l'aimoient que pour avoir occaſion de ſe préférer aux Dieux pour la poſſeſſion de la vertu, en faiſant une haute profeſſion de croire

que le ſage étoit au-deſſus de Jupiter.

Mais on s'exprimeroit foiblement, ſi on ſe contentoit de dire que les Livres qui contiennent la Révélation des Juifs n'ont pas ce caractere : on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils ont le caractere oppoſé. Au lieu de flatter la volupté, on l'y détruit, on la coupe dans ſa racine, auſſi bien que l'injuſtice, l'intérêt & les autres paſſions, en défendant de convoiter. Au lieu d'y flatter notre orgueil, on l'y détruit par l'idée diſtincte qu'on nous y donne de notre miſere & de notre corruption oppoſées à la majeſté & à la bonté de Dieu, qui ſont ſans doute de tous les objets les plus capables d'humilier les eſprits ſuperbes. Au lieu de nourrir la vaine curioſité de ces Savans qui ne connoiſſent que pour connoître, nous y apprenons que cette ſcience n'eſt que vanité & que rongement d'eſprit. Au lieu des raffinemens de la politique, nous y trouvons une aimable ſimplicité de mœurs qui y eſt propoſée en exemple & recommandée par tout, auſſi contraire à l'habileté des hommes du ſiécle, que la lumiere l'eſt aux ténébres. Enfin, au lieu de nous faire aimer la vertu pour l'amour d'elle même, ou par des motifs pris de la gloire qui ſe trouve à la pratiquer, voici des Docteurs qui, montant plus haut, nous font aimer la vertu pour l'amour de Dieu : caractere remarquable qui les diſtingue de tous les autres Docteurs.

En vérité, l'on ne peut conſidérer, ſans quelque eſpéce d'indignation, que des gens qui ont le goût ſi fin & ſi délicat pour connoître le génie de chaque choſe, & pour juger du caractere de chaque Auteur particulier lorſqu'il s'agit des Lettres humaines, tombent dans une ignorance & dans une ſtupidité volontaire lorſqu'il s'agit d'appercevoir ces caracteres qui di-

ſtinguent ſenſiblement l'Ecriture des Juifs de tous les Livres humains, & ſur-tout cette piété incomparable, ſi conſtante, ſi ſemblable à elle-même, qui parle toujours de Dieu, & qui ne parle que de Dieu; qui regarde comme perdu tout ce qui s'éloigne de Dieu, & qui prend tous les motifs de ſes exhortations de Dieu; qui nous enſeigne que tout vient de Dieu, & que nous devons tout rapporter à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos actions, nos biens, notre temps, notre vie : cette Révélation n'étant qu'un amas d'exemples, de préceptes & d'exhortations qui tendent tous à nous obliger de glorifier notre Dieu, en vivant bien pour l'amour de lui.

On ne voit point d'affectation ni de foibleſſe dans la maniere dont ces Livres ſont écrits, non plus que dans les choſes qu'ils contiennent. Vous ne remarquez point que ces Auteurs ſe piquent de faire paroître de l'eſprit ou de l'érudition; qualité qui ſemble preſque eſſentielle à tous les autres : ils ne ſe donnent pas de la peine pour plaire à leur lecteur, & ils paroiſſent infiniment éloignés d'écrire pour la gloire.

Ce caractere eſt conſtant & perpétuel, non dans un ſeul Livre de l'Ecriture des Juifs, mais dans tous les Livres qui compoſent le Vieux Teſtament; & lorſqu'un Auteur humain a de la peine à cacher ſes paſſions, ou à s'empêcher de ſe découvrir dans le plus petit Livre qu'il compoſe, on voit ici une longue ſuite d'Auteurs, qui, ayant vécu en de très-différens ſiécles, écrivent, non pas un ſeul Livre, mais pluſieurs Livres, où, non-ſeulement vous ne trouvez aucune trace des foibleſſes & des paſſions humaines, mais où vous voyez régner l'eſprit de la douceur, de la piété, du déſintéreſſement,

& d'une aimable & vertueuſe ſimplicité, qui montre bien que le cœur de ces Ecrivains admirables a été échauffé d'un autre feu que de celui des paſſions humaines, & éclairé d'une autre lumiere que de celle qui ſe mêle avec ces paſſions. Ils diſent tout avec autorité, ſans rien craindre, & comme en étant parfaitement aſſurés. Ils ne paroiſſent animés que du deſſein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus beau caractere?

Non-ſeulement leur maniere de parler & d'écrire n'eſt point comme celle des hommes du ſiécle, affectée, recherchée, pleine de ſubtilité & de raffinement, ou accompagnée de timidité & de doute, roulant toute ſur le tour, l'expreſſion, l'arrangement des penſées, la diſpoſition adroite & ingénieuſe des choſes, mais ils s'expriment avec une ſimplicité qui eſt proportionnée à la portée de tous les hommes.

Comme c'eſt de Dieu qu'ils parlent, il faut qu'ils diſent des choſes ſublimes & magnifiques; mais, comme c'eſt à des hommes & à toute ſorte d'hommes qu'ils parlent, il a été néceſſaire que leur langage fût ſimple & naïf. Les idées qu'ils nous donnent de Dieu ſont ſi grandes, que tout eſt bas & rempant auprès de ces divines deſcriptions; &, ſi l'on en doutoit, on n'auroit qu'à comparer le Livre de Job, les Révélations d'Iſaïe, ou les Pſeaumes de David, avec tout ce que les eſprits les plus élevés du Paganiſme ont penſé de la Divinité: mais en même temps il faut avouer que jamais Auteurs ne s'expliquerent d'une maniere ſi ſimple & ſi populaire. Certainement, ſi ces Docteurs étoient comme les autres, ils s'exprimeroient plus noblement, ayant aſſez d'eſprit pour penſer des choſes ſi grandes; ou ils penſeroient baſ-

sement, n'ayant pas assez d'esprit pour s'exprimer d'une maniere plus élevée.

CHAPITRE III.

Où l'on continue d'examiner les caracteres de Divinité qui sont dans la Révélation Judaïque.

NON-SEULEMENT on voit un caractere fort extraordinaire & fort surprenant dans l'Ecriture des Juifs, mais on y trouve les doutes de la raison éclaircis, & les mouvemens de la conscience satisfaits; &, si la raison & la conscience viennent de Dieu, on aura de la peine à concevoir que la Révélation des Juifs puisse avoir un autre principe.

L'ame de l'Homme se plaint qu'on lui enseigne mille choses peu nécessaires : elle connoit les régles de l'éloquence, les maximes de la politique & de la jurisprudence, les loix de la guerre : elle n'ignore pas les beaux-arts : elle a pénétré dans les secrets des sciences; &, si elle ne connoît pas toutes ces choses à fond, elle en a une connoissance suffisante & assez proportionnée à son état. Mais elle ignore tout ce qui la regarde : elle ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a mise dans ce Monde, ni pour quelle fin elle y est, ni quelle est l'origine de ce Monde qu'elle habite : elle trouve en elle-même des contrariétés incompréhensibles, un cœur rebelle à ses loix, une loi qui combat les penchans du cœur. Qui l'éclairera dans ces effroyables obscurités? Tous les Docteurs qu'elle consulte augmentent ses doutes par la maniere douteuse & timide dont ils s'expliquent, par les

contradictions dans lesquelles ils tombent, ou par l'extravagance de leur philosophie. Qu'elle consulte la Révélation des Juifs, elle sera satisfaite.

La raison ne sauroit se persuader qu'il y ait une éternité, ou, comme veulent quelques-uns, un nombre presque infini de siécles que la société des hommes subsiste. La nouveauté des arts & des sciences nous montre la fausseté de ces opinions : la Révélation des Juifs vous enseignera la même chose.

La raison a beau étudier le mouvement de la matiere, elle ne conçoit point & ne concevra jamais que le mouvement puisse produire la pensée, ou que la pensée puisse sortir du mouvement. Elle nous conduit à croire que ce qui pense en nous est différent de ce qui est matériel ; que ce qui pense n'ayant aucunes parties, ne sauroit être dissous ; & que n'étant point d'une nature à être dissous, il est immortel ou incorruptible en soi. Lisez la Révélation Judaique, elle vous enseignera que l'ame & le corps ont une source & une durée fort différente ; que l'un a été pris de la terre, au lieu que l'autre est venu de Dieu ; & qu'aussi l'un retourne à Dieu qui l'avoit donnée, pendant que l'autre se résout en la terre qui est son élément.

Notre raison & notre conscience nous enseignent que nous sommes méchans & corrompus ; que Dieu n'est point l'auteur de cette malice qui viole la loi naturelle. Consultez l'Ecriture des Juifs, elle vous apprendra plus distinctement toutes ces vérités.

La Nature nous avoit appris qu'il y a un Dieu ; que Dieu est juste, bon & sage : qu'il y a une Religion ; que la Religion naturelle a Dieu pour son principe ; que cette Religion est

devenue inutile, les hommes s'étant corrompus & abandonnés à leurs propres égaremens ; & que, si Dieu a voulu se conserver quelques adorateurs dans le Monde, il a dû se faire connoître une seconde fois, & ajouter une révélation à celle de la Nature. Et qu'est-ce que l'Ecriture des Juifs, si ce n'est une excellente confirmation de toutes ces vérités ?

La raison s'apperçoit de ses propres égaremens, lorsqu'elle voit dans le Paganisme l'abus prodigieux qu'elle a fait de ses lumieres. La Révélation Judaïque corrige ces fausses idées, & cela par l'aveu des Socrates & des Platons, qui avoient puisé dans les Livres des Juifs ce qu'il y avoit de meilleur & de plus sain dans leur Philosophie, comme les Antiquaires l'ont tant de fois montré.

Il est certain que la nature, j'entens la nature raisonnable, nous porte à nous aimer nous-mêmes, à aimer le prochain, & à aimer Dieu. Celui qui a un cœur doit sentir toutes ces vérités. La corruption avoit mis le déréglement dans l'ame des hommes, à ces trois égards : ils s'aimoient mal, c'est-à-dire, par rapport à de faux biens : ils aimoient mal le prochain, ne s'unissant avec lui que par intérêt, par politique ou par crainte : ils n'aimoient point Dieu, puisqu'ils ne le connoissoient point par malice, ou que le connoissant, ils ne vouloient point le glorifier. Considérez la Révélation Judaïque ; elle remédie à tous ces désordres : elle nous apprend à nous aimer comme il faut, puisqu'elle régle les desirs & les prétentions de l'amour propre par la justice & par la tempérance : elle condamne les mauvais principes de l'union que nous avions avec les autres, comme l'injustice, l'intérêt, &c. & elle nous oblige à nous attacher à eux par la charité,

té, qui eſt le lien le plus ſolide de la ſociété humaine : enfin, elle nous commande d'aimer Dieu par-deſſus toutes choſes, de tout notre cœur, de toutes nos forces, & de tout notre entendement ; & par-là elle établit ſolidement le principe général de nos devoirs, coupe la racine à tous les vices, & produit l'ame de toutes les vertus.

Chaque choſe a ſa fin & ſon centre. Le centre où aboutiſſent toutes les vues de la politique, c'eſt le bien & la proſpérité de l'État. Le centre où aboutiſſent toutes les paſſions humaines, c'eſt le plaiſir, qui ſe diverſifie en une infinité de manieres. Le centre où aboutiſſoit la Théologie des Payens, étoit de flatter l'Homme, en lui montrant des Divinités faites comme lui : mais le centre où aboutiſſent toutes les idées, tous les exemples, tous les préceptes, toutes les hiſtoires, toutes les exhortations contenues dans l'Ecriture des Juifs, c'eſt la véritable piété & la gloire de Dieu.

Or, ce qui montre mieux que c'eſt un caractere inconteſtable de ſa vérité, c'eſt qu'il ſe trouve que la fin de l'Homme eſt la même que celle de la Religion Judaïque, & la fin de la Religion Judaïque la même que celle de l'Homme.

Cet homme ne peut être fait que pour ſatisfaire ſa cupidité dans le Monde, ou pour s'acquitter de ſes devoirs : il n'eſt point deſtiné à ſatisfaire ſa cupidité, puiſque celle-ci s'attache à deux objets généraux, qui ne répondent ni l'un ni l'autre à ſa deſtination. Ces deux objets ſont le plaiſir & la gloire : le premier eſt double. Il y a le plaiſir des ſens & le plaiſir de l'eſprit. Bien-loin que l'Homme ait été fait pour goûter le plaiſir des ſens, on peut dire que le plaiſir des ſens ſe rapporte lui-même à la conſervation de l'Homme ; étant évident que Dieu

n'a attaché le plaisir au manger & au boire, qu'afin que nous réitérions l'usage des alimens qui nous nourrissent, & que l'autre espéce de plaisir sensuel se rapporte à la propagation du genre humain. Pour le plaisir de l'esprit, c'est une espéce d'encouragement ; la satisfaction qu'une bonne action nous inspire nous animant à pratiquer constamment la même vertu, comme chacun le conçoit sans peine.

L'amour naturel de l'estime a été mis dans notre cœur pour nous empêcher de nous associer avec les bêtes, & pour nous porter aux actions louables ; & personne ne dira qu'il enferme la derniere fin de l'Homme ; la Nature elle-même qui nous apprend à cacher le desir que nous avons d'être estimés, nous faisant assez connoître que nous sommes destinés à autre chose.

Cependant le plaisir & la gloire sont les deux biens généraux qui sont l'esprit & le sel de tous les autres par rapport au cœur des hommes, ou plutôt qui font ce que nous appellons dans l'idée confuse, *le Monde ;* étant certain que les objets de la Terre ne paroissent sous la forme de biens, qu'autant qu'ils sont agréables ou glorieux, ou qu'ils sont le fondement de la gloire & du plaisir, tels que sont la vie & la santé.

D'où il est aisé de conclure que le Monde, qui fait le but de la cupidité, ne fait pas celui de l'Homme ; ou, si vous voulez, que la cupidité n'est qu'un déréglement de notre ame, qui met la fin où il falloit mettre le moyen, & le moyen où il falloit mettre la fin.

Les hommes se ravalent avec trop d'indignité, lorsqu'ils ne voyent point que le Monde est pour eux, sans qu'ils soient eux-mêmes pour le Monde ; & qu'ils ne doivent point faire leur centre & leur derniere fin de ce qui tend uni-

quement à les réveiller ou à les conserver, tels que sont le plaisir & la gloire.

Cependant ce désordre étoit devenu général. Les Stoiciens eux-mêmes, qui faisoient profession de s'élever au-dessus des autres par la sublimité de leur morale, alloient d'autant plus finement à l'estime & à la considération, que c'étoit par le mépris même de l'estime & de la considération qu'ils y alloient. Que si l'on considere le désintéressement d'un Caton, qui sacrifioit tous ses plaisirs au bien de sa patrie, jusqu'à laisser croître sa barbe, marcher toujours pieds nuds, manger de bout, & ne vouloir point coucher dans un lit, aussi-tôt qu'il vit la République troublée par les guerres de César & de Pompée, on trouvera d'abord quelque chose de beau & d'héroïque dans cet exemple. Mais considérez à qui c'est que cet homme donnoit ses soins & ses inquiétudes, & vous verrez que c'est à un corps d'injustes & de tyrans, qui tendoient à s'élever sur les ruines des autres Nations. * Qu'importe donc de tendre soi-même au plaisir & à la gloire comme à sa derniere fin, ou de donner tous ses soins à un corps de personnes qui ne tendent à autre chose?

Il est donc vrai que les hommes s'étoient fait une derniere fin qui n'étoit point leur derniere fin. Jamais Livre ne les avoit désabusés véritablement à cet égard. Jamais Docteur n'avoit entrepris de corriger ce désordre. Jamais les hommes n'avoient bien conçu qu'il fallût aller plus avant. Ils croyoient qu'il falloit tout donner à leur intérêt. Ceux qui s'élevoient un peu davantage, faisoient profession de rapporter tout au bien de l'État : l'amour de la patrie étoit le grand principe qu'ils affectoient de sui-

* *Plutarc. in Vita Caton.*

vre, encore qu'il ne fût ordinairement qu'un chemin plus sûr & plus couvert, que l'amour-propre prenoit pour aller à la considération, à la gloire & aux dignités. Quelques-uns ayant voulu s'élever jusqu'à aimer la vertu pour elle-même, en ont fait l'idole de leur orgueil.

L'Ecriture des Juifs seule entre toutes les Ecritures qui eussent jamais paru, s'élevant en effet au-dessus des passions, nous enseigne que tout doit se rapporter à la gloire de Dieu; que la politique doit être soumise à la Religion, & non la Religion à la politique; que la vertu se rapporte à la Divinité, & non la Divinité à la vertu; que la fin de chaque homme est celle de la société, & la fin de la société celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son Auteur.

Qu'on philosophe tant qu'on voudra sur la derniere fin des hommes, on sera contraint d'entrer dans l'un ou dans l'autre de ces deux sentimens; qu'on les a formés sans dessein; qu'ils n'ont point de destination : ce qui détruit la sagesse du Créateur, & anéantit par conséquent la vérité de son existence fondée sur l'idée de sa sagesse; ou que l'Homme, sa vie, sa santé, les alimens qui entretiennent sa santé & sa vie, le plaisir qui est attaché à ces alimens, l'amour de soi-même, le desir de l'estime, tout ce qui nous excite à la vertu, avec la vertu elle-même, se rapportent à la gloire de celui qui est le principe de tous nos devoirs comme l'Auteur de notre être, & que nous ne devons cesser de glorifier, parce qu'il ne cesse de nous faire du bien.

On n'a qu'à se souvenir ici de tout ce qui a été dit sur le sujet de la Religion naturelle, & l'on ne pourra se dispenser de regarder la Révélation des Juifs, comme son rétablissement, comme

l'on eſt forcé de demeurer d'accord que le Paganiſme en eſt la corruption.

Cependant, comme il n'eſt pas poſſible que Dieu ſe révele ſans qu'il frappe l'eſprit des hommes par des merveilles qui caractériſent ſa Révélation, ces premieres marques de Divinité que nous avons marquées ſont ſoutenues par des miracles & des prophéties, qui, étant des ouvrages ſurnaturels, ſervent à nous faire connoître que celui qui ſe manifeſte eſt le maître de la Nature. Les miracles ſont des faits conteſtés, & il n'eſt pas temps encore de les mettre en vue; mais les prophéties ſont des preuves ſenſibles & parlantes qui ne ſauroient nous tromper, puiſque leur évidence dépend de leur accompliſſement, & d'un accompliſſement qui doit nous être connu.

CHAPITRE IV.

Où l'on continue d'examiner les caracteres de Divinité qui ſont dans la Révélation Judaïque, par la conſidération des prophéties.

TOUTE l'Ecriture des Juifs n'eſt, pour ainſi dire, qu'un tiſſu de prophéties. Noé maudiſſant Cham pere de Canaan, prédit ce qui arrivera aux deſcendans de ce dernier. Jacob mourant prévoit la maniere dont ſes enfans ſeront partagés dans la Terre de Canaan, & quelle ſera la condition de chaque Tribu. Moïſe annonce l'idolâtrie & la ſuperſtition à laquelle le Peuple d'Iſraël devoit s'abandonner après ſa mort, Iſaïe prédit la venue & la proſpérité de

Cyrus, cent ans avant la naiſſance de celui-ci. Il y a divers Prophêtes qui marquent la prochaine arrivée des Babyloniens, & la ſervitude du Peuple de Dieu : Jérémie prédit qu'elle ne durera que ſoixante-dix années. Daniel marque la derniere & effroyable ruine de Jéruſalem par les armées Romaines, & divers autres événemens qui ne ſont gueres moins remarquables. Et tous les Prophêtes, ſans exception, depuis Moïſe juſqu'à Malachie, annoncent la vocation des Payens, & prédiſent cet événement accompagné de circonſtances tout-à-fait remarquables.

Nous nous engagerions dans une longueur infinie, ſi nous voulions maintenant examiner tous ces oracles à part. Il ſuffit de choiſir deux ou trois prophéties bien circonſtanciées, qui nous feront juger du caractere des autres ſi nous les examinons avec ſoin : Daniel nous les fournira telles que nous les ſouhaitons.

Le ſonge de Nebukadnetſar eſt aſſez connu, & peu de gens ignorent l'interprétation que Daniel lui en donna : *Toi Roi*, dit-il, *es le Roi des Rois, d'autant que le Dieu des Cieux t'a donné royaume, puiſſance, force & gloire : & après toi s'élevera un autre royaume moindre que le tien ; puis un autre royaume d'airain qui dominera ſur toute la Terre : & le quatriéme royaume ſera comme du fer, parce que le fer briſe toutes choſes & en vient à bout ; &, comme le fer briſe toutes choſes, ainſi ce royaume briſera tout. Quant à ce que tu as vu les pieds & les orteils être en partie de terre à potier, en partie de fer, c'eſt que le royaume ſera diviſé ; & il y aura en lui de la force du fer, parce que tu as vu le fer mêlé avec la terre à potier : & ce que les orteils des pieds étoient en partie de fer, & en partie de terre, c'eſt que ce royaume ſera en partie fort,*

& en partie frêle. Mais ce que tu as vu le fer mêlé avec la terre à potier, c'eſt qu'ils ſe mêleront par ſemence humaine ; mais ils ne ſe joindront point l'un avec l'autre, comme le fer ne ſe peut mêler avec la terre. Et au temps de ces Rois, le Dieu des Cieux ſuſcitera un royaume lequel ne ſera jamais diſſipé ; mais il briſera & conſumera tous ces royaumes-là, & il ſera établi éternellement : &, d'autant que tu as vu qu'une pierre de la montagne a été coupée ſans main, le Grand Dieu a fait connoître au Roi ce qui arrivera ci-après ; & le ſonge eſt véritable, & ſon interprétation certaine.

Il n'eſt pas bien difficile de s'appercevoir que cet oracle nous met devant les yeux les quatre grandes Monarchies qui ont affligé le Peuple de Dieu depuis le Déluge juſqu'à Jeſus-Chriſt, à la venue duquel elles ont pris fin ; qui ſont l'Empire des Aſſyriens, celui des Medes, celui des Perſes, & celui des Grecs : que le fer repréſentant la quatriéme Monarchie, nous repréſente la force prodigieuſe de l'Empire des Grecs, lequel, preſqu'en un inſtant, briſa toutes les autres puiſſances : que le mélange du fer & de la terre repréſentant la diviſion de cet Empire, nous fait aſſez connoître ce qui arriva lorſqu'après la mort d'Alexandre, les Grands ayant partagé ſes conquêtes, il ſe forma diverſes Dominations moins puiſſantes que la premiere ; & que les divers mariages par leſquels les Rois d'Egypte s'unirent avec ceux de Syrie, ſans pourtant que cette union fût jamais ni ſolide, ni durable, répondent aſſez bien à la terre de la ſtatue, qui ne peut s'unir avec le fer : & nous verrons dans la ſuite, que la pierre qui fut coupée ſans main d'une montagne, & qui briſa la ſtatue, enferme ſous une image myſtérieuſe une prophétie qui a eu ſon accompliſſement.

Nous pouvons joindre au ſonge de Nebukadnetſar une viſion qu'eut Daniel lui-même, & qu'il décrit en ces termes : *J'élevai mes yeux, & regardai, & voici un Bélier ſe tenoit auprès du fleuve, & il avoit deux cornes, & les deux cornes étoient hautes, dont l'une étoit plus haute que l'autre, & la plus haute s'avançoit en arriere. Je vis ce Belier heurtant de ſes cornes contre l'Occident, & contre le Septentrion, & contre le Midi ; & aucune bête ne pouvoit ſubſiſter devant lui, & il n'y avoit perſonne qui lui pût rien ôter, & il faiſoit ſelon ſa volonté, & il ſe faiſoit grand. Et, comme j'y prenois garde, voici un Bouc d'entre les Chevres venoit d'Occident ſur le deſſus de toute la Terre, & ne touchoit point à la Terre ; & ce Bouc avoit une corne qui paroiſſoit entre ſes yeux ; & il vint juſqu'au Bélier qui avoit deux cornes, lequel j'avois vu qui ſe tenoit auprès du fleuve, & il courut contre lui en la fureur de ſa force. Je le vis s'approcher du Bélier, & il s'enfelonna contre lui, & il heurta le Bélier, & briſa ſes deux cornes ; & il n'y avoit aucune force au Bélier pour tenir bon contre lui, & , quand il l'eut jetté par terre, il le foula ; & nul ne pouvoit délivrer le Bélier de ſa puiſſance. Alors le Bouc d'entre les Chevres devint fort grand ; & , ſi-tôt qu'il fut devenu puiſſant. ſa grande corne fut rompue, & au lieu de celle-là il en crût quatre apparentes vers les quatre vents des Cieux ; & de l'une d'elles ſortit une autre petite corne qui s'aggrandit contre le Midi, & contre l'Orient, & contre le pays de Nobleſſe, & elle s'aggrandit juſqu'à l'armée des cieux & des étoiles, & les foula. Et un certain temps lui fut donné contre le ſacrifice continuel par infidélité, & il jetta la vérité par terre, & il fit des exploits, & proſpéra.* C'eſt là la viſion, & voici l'interprétation qui lui en fut donnée.

Le Bélier que tu as vu ayant deux cornes, ce sont les Rois des Medes & des Perses; & ce Bouc velu, c'est le Roi de Javan; & la grande corne qui est entre ses yeux, est le premier Roi; & ce qu'elle s'est rompue, & que quatre cornes sont survenues au lieu de celle-là, ce sont quatre royaumes lesquels s'établiront d'une Nation, mais non pas selon la force de l'autre; & en la fin de leur régne, quand le nombre des déloyaux sera accompli, il s'élevera un Roi selon de face & entendu en subtilité, & sa force sera renforcée, non pas néanmoins par sa force, & il détruira à merveilles, & il prospérera, & il fera de grands exploits, & il détruira les puissances & le peuple des Saints: & même, comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prospérité. Il résistera contre le Seigneur des Seigneurs, mais il sera brisé sans main. Il ne se peut rien de plus circonstancié que cette prophétie, & il ne se peut rien aussi de plus exactement accompli.

Car il est vrai qu'après la Monarchie des Assyriens s'éleva celle des Medes & des Perses, qui tantôt sont considérés comme formant deux divers Empires, & tantôt comme n'en faisant qu'un seul, dont ces deux Peuples étoient comme les deux cornes. *L'une étoit plus haute que l'autre*, parce que les Perses furent plus puissans que les Medes. *La plus haute corne s'avançoit en arriere*, parce que l'Empire des Perses s'étendit vers l'Orient & vers les lieux opposés à celui où étoit Daniel lorsqu'il eut cette vision. *Ce Bélier heurtoit de ses cornes contre l'Occident, le Septentrion & le Midi*, c'est-à-dire, que les Perses avoient des guerres continuelles avec les Grecs qui étoient du côté d'Occident, avec les Scythes qui habitoient

vers le Septentrion, & avec les Egyptiens qui occupoient le Midi; ce qui ne peut être ignoré par tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire. *Aucune bête ne pouvoit subsister devant le Bélier :* c'est qu'il n'y avoit point de Peuple qui pût résister à la puissance des Perses. *Ce Bélier faisoit sa volonté, & se faisoit grand :* cela veut dire que l'Empire des Perses s'augmentoit chaque jour, lorsque les Macédoniens arrêterent le cours de ses prospérités. La Monarchie des Macédoniens nous est représentée dans cette Prophétie *comme un Bouc venant d'Occident*, parce que la Gréce étoit à l'Occident de la Perse, où allerent les Macédoniens. *Il paroissoit sur le dessus de toute la Terre :* c'est que les Macédoniens s'avançant pour combattre Darius, se rendoient les maîtres de toutes les Provinces qui étoient à leur droite & à leur gauche. Il est dit que *ce Bouc ne touchoit point à la Terre :* cela marque la rapidité de ses conquêtes. *Il avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux, & cette corne étoit le premier Roi de cette grande Monarchie*, suivant l'explication qui en fut donnée à Daniel : chacun conçoit sans peine, que ce ne peut être là qu'Alexandre le Grand. *Le Bouc courut contre le Bélier, & brisa ses deux cornes :* cela signifie les batailles que les Macédoniens gagnerent en si peu de temps contre les Perses, dont ils renverserent l'Empire. *Et nul ne pouvoit délivrer le Bélier de sa puissance :* cela nous marque les efforts inutiles qu'on fit pour résister aux armes des Macédoniens. *Alors le Bouc d'entre les Chévres devint fort grand :* l'Empire des Macédoniens s'accrut extrêmement, lorsqu'après la mort de Darius ils eurent vaincu Porus, & subjugué les Indiens. *Mais, si-tot qu'il fut devenu grand, sa grande corne fut rompue :* l'ar-

mée des Macédoniens ne fut pas plutôt de retour de l'expédition des Indes, qu'Alexandre le Grand mourut. *De cette corne il en crût quatre apparentes vers les quatre vents des Cieux :* les successeurs d'Alexandre ayant fait entre eux le partage de ses conquêtes, qu'ils usurperent d'abord sous le titre de Gouvernemens, ils se diviserent, & par leur division ils établirent quatre Monarchies principales, qui furent celle d'Egypte vers le Midi, sous les Ptolomées ; celle de la Thrace, du Pont, de la Cappadoce & de l'Asie Mineure, sous Lysimacus & ses successeurs, vers le Nord ; celle de Syrie à l'Orient, sous les Seleucides ; & enfin celle de Macédoine, sous des Rois de diverses familles, vers l'Occident. Il y eut, à la vérité, d'autres petits Etats qui se formerent de l'Empire d'Alexandre : mais il n'y eut que ces quatre Royaumes qui fussent bien considérables ; ce qui répond à cette expression : *Il en crût quatre apparentes, & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'agrandit contre Midi, & contre Orient, & contre le pays de Noblesse.* Antiochus, surnommé l'Illustre, sorti des Rois de Syrie ou des Seleucides qui tenoient un de ces quatre Royaumes, s'agrandit par les guerres qu'il eut avec les Egyptiens qui étoient vers le Midi, avec les Parthes qui étoient à l'Orient de la Syrie, & avec la Judée, qui est appellée dans l'Ecriture le Pays de Noblesse. Jerem. 1. Ezech. 20. *Il s'agrandit jusqu'à l'armée des Cieux, & jetta bas quelques-uns de l'armée & des étoiles, & les foula : & certain temps lui fut donné contre le sacrifice continuel par infidélité, & jetta la vérité par terre, & fit des exploits, & prospera.* Il ne faut que lire l'Histoire des Machabées, pour voir que tout cela s'accomplit fort exactement en la personne d'Antiochus

l'Illustre ; ou, si l'on veut, il ne faut que considérer l'interprétation qui en est donnée à Daniel, & qui paroit plutôt historique que prophétique : le temps du régne d'Antiochus y est décrit en ces termes : *Et à la fin de leur régne, quand le nombre des déloyaux sera accompli, s'élevera un Roi*, &c. car il est vrai que la Monarchie des Seleucides fut bientôt après détruite par les Romains. Son naturel est décrit dans cette Prophétie, tel qu'il nous est représenté par Tite-Live, Polybe, &c. *Il sera furieux de visage, & entendu en subtilités.* Il est prédit qu'il fera la guerre aux Juifs, & qu'il les opprimera, lorsque l'oracle ajoute : *Il détruira les Puissances & le Peuple des Saints.* Ses succès & ses avantages acquis par la ruse & par la fraude nous y sont encore représentés. *Et même*, est-il dit, *comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prospérité.* Sa mort enfin & le genre de sa mort rapportés dans le Livre des Machabées, s'y trouvent assez bien marqués dans ces dernieres paroles : *Il résistera contre le Seigneur des Seigneurs, mais il sera brisé sans main.*

Celui qui ne sera pas satisfait de toutes ces Prophéties, n'a qu'à lire celle qui est contenue au chap. 9. du Livre de Daniel ; sa longueur nous empêche de la rapporter : là il trouvera la naissance de la Monarchie des Grecs, sa décadence par la mort d'Alexandre, la naissance des quatre grandes Monarchies qui se formerent du débris de celle-là, les guerres qui furent ensuite entre les Ptolomées & les Seleucides, leurs tréves, leurs accords, leurs mariages, leurs progrès, leurs défaites, leurs alliances, les efforts d'Anthiochus contre le Peuple Saint, & enfin la ruine des successeurs d'Alexandre,

& la fin des Empires qui avoient affligé le Peuple de Dieu. On n'a qu'à comparer cette Prophétie de Daniel avec Tite-Live, Juſtin, Polybe, &c. & l'on doutera ſi le Prophéte ne mérite pas, auſſi-bien qu'eux, la qualité d'Hiſtorien.

Il n'eſt point néceſſaire qu'on s'arrête ici à des minuties de critique : nous raiſonnons par le gros de la Prophétie, qu'on ne peut douter qui ne ſoit claire & exactement accomplie; c'eſt aux incrédules à dire ce qu'ils en penſent.

Porphyre parlera pour tous : il ſoutient que le Livre de Daniel eſt ſuppoſé, & que les Prophéties qui y ſont contenues ont été compoſées après l'événement : il les a trouvées ſi claires, qu'il n'a pas cru qu'elles puſſent lui laiſſer d'autre défaite que celle-là, qui ſe détruit d'elle-même, & qui ne ſeroit pas digne qu'on s'y arrêtât, ſi l'on voyoit que les incrédules euſſent quelque choſe de meilleur à dire.

Car, qui ne voit que ce n'eſt là qu'un ſoupçon, qui vient uniquement de l'envie qu'on a que ce ne ſoient pas là de véritables Prophéties? A-t-on jamais douté parmi les Juifs de l'autorité du Livre de Daniel? S'eſt-on jamais plaint de cette ſuppoſition? Et comment Joſephe rapporte-t-il que le Souverain Sacrificateur des Juifs fit voir à Alexandre le Grand les Prophéties de Daniel qui lui promettoient l'Empire? Ou comment ce Monarque traita-t-il les Juifs avec tant d'humanité à cette conſidération, ſi ces Prophéties ne ſont point de cette date-là? Le moyen que toutes les différentes Sectes qui partagerent les Juifs depuis le ſiécle d'Alexandre le Grand, euſſent conſenti à la ſuppoſition de ce Livre.

Mais, qui ne voit, que ſuppoſé, ou non, ce Livre eſt inconteſtablement prophétique, puiſque ces deux vérités ſont infiniment évidentes?

La premiere, que le Livre de Daniel subsistoit avant la venue de Jesus-Christ ; la seconde, que les plus remarquables Prophéties de Daniel ont eu leur accomplissement, ou vers ce temps-là, ou quelque temps après ; & que la derniere désolation de Jerusalem, par exemple, produite par les aigles abominables, ou par les aigles Romaines, & citée par Jesus-Christ, ne sauroit avoir été ajoutée après l'événement, comme cela sera prouvé avec plus d'étendue dans la suite.

Que les incrédules s'agitent tant qu'ils voudront, qu'ils inventent tout ce qu'il leur plaira, ils seront obligés de penser que ces Prophéties qu'on leur fait voir en si grand nombre dans l'Ecriture des Juifs, ont été ajoutées après l'événement, ou qu'elles sont un effet du hasard, ou qu'elles partent d'un autre esprit que de l'Esprit de Dieu ; & cependant il faut qu'ils renoncent à toutes les lumieres du sens commun, s'ils veulent conserver aucun de ces trois soupçons.

Il leur sera impossible, sans doute, pour peu qu'ils se piquent d'être raisonnables, de penser que des Prophéties aussi suivies, en si grand nombre, si circonstanciées, si extraordinaires, & si exactement accomplies, soient la production du hasard. Ils seront contraints de reconnoître qu'elles sont plus anciennes que l'événement : & la seule Prophétie de la vocation des Payens, répétée dans presque toutes les pages de cette Ecriture, leur arrachera cet aveu malgré qu'ils en ayent ; & on leur fera voir, que si ces Prophéties ont un principe surnatutel, elles ne viennent ni de l'esprit malin, ni d'aucune autre source que de l'Esprit de Dieu, lorsqu'on unira ces Prophéties avec les autres caracteres de Divinité que l'on trouve dans cette révéla-

tion, avec cette sublimité dans la doctrine, cette simplicité de style, cette candeur des mœurs, cette bonne foi si sensible, ce désintéressement dans la fin, cette sainteté dans la Morale, cette proportion avec la Religion naturelle, cet esprit de piété, ce sel de vertu qui l'assaisonne par tout, & ce je ne sais quoi de divin qu'on ne peut dire, & qu'une bonne ame sent mieux qu'elle ne l'exprime. En vérité, il faudroit un monstrueux renversement d'esprit, pour attribuer une telle révélation à l'esprit des ténébres. Mais, si ce n'est pas cela qu'ils disent, que diront-ils donc?

CHAPITRE V.

Que supposé que nous trouvions des caractéres de Divinité dans la Révélation Judaïque, nous pouvons de cela même nous assurer qu'elle n'a pas été essentiellement corrompue.

LA Révélation des Juifs étant divine, nous devons d'abord nous assurer que la Providence veille à ce que les hommes ne la changent & ne la corrompent par leur malice, puisque Dieu est engagé par sa propre bonté & par sa propre sagesse à la conservation de ses ouvrages.

Il y auroit de l'extravagance & de l'impiété à avoir moins de confiance en Dieu dans la Religion que dans la Nature. Comme donc nous ne craignons point que la bonté de Dieu se démente, en permettant que les moissons qui germent cette année ne produisent que du poi-

ſon, encore qu'il ne fallût pour cela qu'une configuration de parties différentes de l'ordinaire, nous ne craindrons pas auſſi que ſa Sageſſe permette jamais qu'une révélation deſtinée à nous procurer la vie, ſerve à nous donner la mort.

Ceux qui n'ont ni aſſez de lumiere, ni aſſez de loiſir pour examiner dans le détail quels ſont les moyens que la Sageſſe divine a employés pour nous conſerver cette révélation pure & incorruptible, doivent ſe conſoler, & ſe raſſurer entierement par cette conſidération.

Il eſt certain même, que c'eſt là une diſpoſition fondamentale, ſans laquelle nous ne ſommes capables ni de foi, ni de Religion. Ce ne ſeroit jamais fait ſi, pour croire, il falloit entrer dans toutes ces longues diſcuſſions que demande la curioſité des hommes, ou la défiance des incrédules. Il ſuffit, premierement, d'appercevoir des caractéres de Divinité dans l'Ecriture; ce qui arrivera infailliblement par la ſeule lecture de ce livre admirable, à moins qu'on ne s'aveugle ſoi-même par l'effort de ſes paſſions: & en ſecond lieu, de s'aſſurer que Dieu eſt trop bon pour vouloir nous tromper par la fauſſeté des choſes qu'il nous révéleroit, & trop ſage pour permettre que la révélation ſouffre quelque changement eſſentiel.

Car, comme c'eſt manquer de reſpect envers Dieu, que de douter de la vérité de ce qu'il dit, encore que notre raiſon ne le comprenne pas tout-à-fait, c'eſt l'offenſer auſſi, que de ſe défier de la pureté de ſa révélation, encore que nous ne ſachions pas toutes les voies que ſa Sageſſe a employées pour nous la conſerver entiere; la confiance en ſa ſageſſe & en ſa bonté n'étant pas moins légitime que celle que nous avons en ſa vérité, & faiſant une partie conſi-

dérable du sacrifice que la foi lui présente.

Il est donc vrai que, lorsqu'on a reconnu l'Ecriture des Juifs pour divine, on ne sauroit plus trouver de retranchement pour persévérer dans ses doutes. Qu'on feigne tant qu'on voudra qu'elle a été rétablie par Esdras, cela ne fait rien ; car, quand elle l'auroit été, il faudroit qu'elle l'eût été par l'ordre de Dieu & par l'inspiration du Saint Esprit. Un simple homme n'a point mis dans l'Ecriture des Juifs tous ces caracteres de Divinité que j'y apperçois. Esdras, éclairé des seules lumieres de la Nature, n'a pu prédire si exactement une infinité de choses qui sont arrivées après lui : on verra dans la suite le peu de fondement qu'il y a dans cette fiction.

Cependant, telle est la merveille de la Sagesse Divine, que ce qui avoit donné lieu aux doutes des incrédules, sert à les dissiper, & que, sans aller plus loin, leurs difficultés servent à rassurer notre foi.

La diversité du style objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces livres admirables n'ont pas été écrits par un seul homme, & que ce n'est point Esdras qui en est l'auteur. Les petites variétés de Chronologie, ou plutôt ces apparences de variété que nous laissons aux interprétes à concilier, nous rassurent du moins contre le soupçon que nous pourrions avoir que ces Ecrivains se soient copiés les uns les autres. Les répétitions y sont d'un usage merveilleux, étant absolument nécessaire que les vérités essentielles & importantes soient répétées, afin qu'on n'en puisse prétexter l'ignorance, ni corrompre la vérité. La simplicité du style répond au dessein que la Sagesse Divine a eu de rendre cette révélation proportionnée à la portée de tout le monde. Les transpositions, les paren-

thèses, & tout ce qui semble dans l'Ecriture contraire aux loix de la politesse, nous marquent un caractere élevé au-dessus de l'affectation & des vains ornemens d'une éloquence qui est toujours suspecte d'intérêt ou de vanité. Les diverses leçons, les termes synonymes, la variété des ponctuations réveillent & attachent l'esprit des hommes, lequel, sans ces petites difficultés, considéreroit avec autant de sens froid & d'indifférence les merveilles de la seconde révélation auxquelles il seroit trop accoutumé, que nous considérons celles de la premiere. Outre que ces sortes d'accidens ne peuvent s'éviter, à moins que d'un miracle constant & perpétuel, qui n'est point dans l'ordre de la Providence, & n'y sauroit être, parce qu'il cesseroit d'être un miracle s'il subsistoit toujours. D'ailleurs, comme il a fallu qu'il y eût des difficultés dans les mysteres pour exercer notre esprit & pour le soumettre, il a été nécessaire aussi que la Révélation des Juifs parût sujette aux accidens qui arrivent aux autres livres, pour exercer la foi encore à cet égard, & donner lieu à la confiance que nous devons avoir en la Sagesse Divine.

Les incrédules, qui aiment à vétiller la dessus, feroient bien mieux de considérer si ces difficultés mêmes n'entrent point dans le plan de la Religion, & ne font point partie du conseil de Dieu; car, pour nous, nous les regardons comme des ombres nécessaires à la beauté du tableau, & nous n'avons pas de peine à leur trouver des usages qui en découvrent la raison & la nécessité.

Nous pourrions nous arrêter ici. Il suffiroit d'avoir remarqué des caracteres de Divinité dans la Révélation Judaïque; & tout au plus on ne pourroit exiger de nous, avec justice, que

d'insister un peu plus long-temps sur l'examen de ces marques que nous avons déja touchées, & de mettre en vue celles qui nous restent à découvrir. Mais il faut porter plus loin la complaisance que nous voulons bien avoir pour les incrédules, &, quoique nous n'y soyons pas obligés, leur faire voir que les moyens dont la Providence Divine s'est servie pour conserver sa révélation, ne pouvoient être plus propres ni plus efficaces, & que la merveille de la Sagesse de Dieu éclate sur-tout en ce que, sans miracle, elle a rendu la corruption de l'Ecriture des Juifs entierement impossible.

CHAPITRE VI.

Où l'on examine les voies dont la Sagesse de Dieu s'est servie pour conserver la Révélation des Juifs pure & invariable.

ON comprendra distinctement que la Providence Divine a pourvu par des moyens admirables à la conservation des Livres dont il s'agit, si l'on fait toutes ces réflexions. I. Que ceux entre les mains desquels nous les trouvons sont les Juifs, Nation de tout temps si zelée à conserver ce qu'elle regarde comme la révélation qui lui a été donnée de Dieu, qu'elle s'expose volontiers au feu, plutôt que de rien perdre de cet attachement. II. Que les cœurs des Juifs ont toujours été attachés à ces Livres, comme à une Ecriture qui enferme leurs droits & leurs priviléges, qui contient les titres qu'ils avoient pour posséder la Terre de Canaan, & qui fonde tous les avantages qu'ils prétendent avoir sur les autres Nations. III. Que Dieu

avoit établi des Levites pour être les gardiens de ces Livres. IV. Que le Peuple, de son côté, devoit les lire, s'en entretenir incessamment, & en entendre solemnellement la lecture de sept en sept ans ; ce qui détruit le soupçon qu'on pourroit avoir, que les Levites lui pussent imposer à cet égard. V. Que Moïse avoit engagé toutes les personnes qui recevroient ces Livres à ne souffrir pas qu'on les changeât, en disant expressément : *Tu n'ajouteras à cette Loi, & n'en diminueras.* VI. Que Dieu n'avoit pas seulement établi des gens pour garder les Livres sacrés, mais qu'il choisît même un lieu assuré pour cela ; la loi ayant été mise premierement dans le Tabernacle par le commandement de Dieu, & ensuite dans le Temple que Salomon bâtit. VII. Que la Providence a permis qu'il y eût toujours des divisions parmi les Juifs, division entre les Princes, division entre les Tribus, division entre des Sectes différentes, ou qu'ils fussent soumis à des Nations étrangeres qui les maltraitoient ; ce qui ne leur auroit jamais laissé la liberté ni les moyens de changer l'Ecriture, quand même ils en auroient eu l'intention. VIII. Que les captivités des Israëlites n'ont pas été assez longues, ni même assez universelles pour avoir fait oublier aux Juifs les choses qui étoient contenues dans leur Loi. IX. Que ces choses mêmes étant écrites en quelque sorte dans des monumens extérieurs & sensibles, puisque les cérémonies qui se pratiquoient communément parmi les Juifs étoient destinées à leur mettre devant les yeux la plupart des choses qui étoient contenues dans leur Ecriture : on ne peut supposer que la substance de cette Ecriture ait pu se perdre. X. Que l'Ecriture des Juifs est d'une telle nature, que si elle a été corrompue dans l'essentiel, c'est-à-dire,

dans les prophéties & dans les faits miraculeux qu'elle rapporte, il faut qu'elle ait été entierement supposée, parce que, n'étant qu'un tissu de prophéties & de faits miraculeux, il faut qu'elle ne soit toute entiere qu'une invention, si les prophéties & les faits miraculeux qu'elle rapporte sont des fictions ; & que d'ailleurs il y a de l'extravagance à dire que toute l'Ecriture des Juifs soit supposée, comme cela paroitra dans la suite.

Cependant, comme l'amas de plusieurs raisons, dont chacune en particulier n'auroit pas de force, seroit foible lui-même & de peu d'utilité, nous prétendons examiner l'une après l'autre toutes ces considérations, qui rendent sûre la Révélation des Juifs à notre égard.

Je regarde donc d'abord au caractere de ces personnes à qui l'on prétend que les Oracles de Dieu ont été confiés. Je considere que depuis la venue de Jesus-Christ les Juifs ont plusieurs fois souffert le martyre pour leur Ecriture : ils l'ont portée dans tous les lieux où ils sont allés; & ils l'ont gardée avec une fidélité si inviolable, qu'il auroit été absolument impossible à qui que ce soit de la corrompre, sans être d'abord convaincu d'imposture par ces témoins. On doit même extrêmement remarquer que les Juifs ont été fideles à ne corrompre point les passages qui servent aux Chrétiens, & qui les rendent eux-mêmes infames par toute la terre, en établissant la vocation de celui que leurs peres ont crucifié. Quelle raison auroit-on d'avoir une autre pensée des Juifs qui ont vécu depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ? Ou plutôt, quelle extravagance n'y auroit-il pas à croire que des Juifs dispersés, errans, sans chef, sans conducteurs, sans Prophétes, sans distinction de Tribus, & sans presque se connoître eux-

mêmes, conservent exactement la Loi de Moïse, & qu'une Nation recueillie en un seul pays, partagée en douze Tribus, ayant sans cesse ce Livre devant les yeux, & s'entretenant tous les jours des choses qui y sont contenues, conspire dans le dessein de corrompre entierement cette Ecriture, ou de la recevoir corrompue ?

Qui croira qu'avant la venue de Jesus-Christ il y ait eu une suite d'Ecrivains qui se soient vantés faussement d'avoir l'esprit prophétique, & que depuis Jesus-Christ jusqu'à nous il ne se trouve personne parmi ce Peuple qui ait osé prendre la qualité de Prophête.

Pour consoler les Juifs d'une captivité qui ne doit durer que soixante-dix ans, il paroît plusieurs hommes, qui, se disant envoyés de Dieu, prédisent la délivrance des Juifs : & depuis la derniere ruine de Jerusalem il ne se trouve pas même parmi eux une prophétie qu'ils reçoivent, qui les console dans cette grande dispersion dont ils ignorent la cause, & qui leur prédise leur rétablissement. Cela est un peu surprenant, & je ne sais si les incrédules y ont bien pensé.

Mais, quand on ne sauroit point jusqu'où va le zéle que les Juifs témoignent pour la conservation de leur Ecriture, il seroit facile de se l'imaginer, en considérant qu'ils tiennent en quelque sorte à cette Ecriture par tous les penchans de leur ame. Les Juifs se mettent infiniment au-dessus de tous les autres Peuples du Monde, & ils croyent trouver les fondemens de cette préférence dans leur Ecriture : ils regardent la Terre de Canaan comme leur appartenant de droit ; & ils n'ont que l'Ecriture pour voir leur titre. Les Juifs pratiquent avec soin & exactitude plusieurs cérémonies qui n'ont de fondement qu'en leur révélation : si cette

Ecriture n'eſt plus, ils n'ont plus de priviléges ni de prétentions; & il faut qu'ils ſe regardent eux-mêmes comme les derniers des hommes, ayant laiſſé perdre les Oracles de Dieu qui leur avoient été confiés.

On peut bien, en effet, révoquer en doute la divinité de leur révélation, mais on ne ſauroit nier que leur ſentiment n'ait toujours eté, que cette révélation eſt divine. Une maiſon qui a de beaux priviléges, a le ſoin de conſerver les papiers qui les contiennent. Une Ville conſerve ſes regiſtres publics avec fidélité. Une Province eſt trop jalouſe de ſes droits & de ſes coutumes, pour ſouffrir qu'on y change rien. Que dirons-nous donc de l'attachement que les Juifs ont dû avoir pour les Livres qui contiennent leur Révélation? Car ce n'eſt pas ici une famille, ni une Ville, ni une Province; c'eſt toute une grande Nation qui y eſt attachée, non par de petites conſidérations, mais par les plus grands intérêts de l'Etat & de la Religion. Cette Ecriture ne contient pas ſeulement leurs priviléges, ou leur Loi, ou l'objet de leurs eſpérances, elle enferme toutes ces choſes enſemble; & la Providence Divine a voulu qu'ils fuſſent engagés à la conſervation de ce Livre par tout ce qui peut toucher leur cœur.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez que les Juifs ſe trouvent portés, par tous les ſentimens de leur cœur, à empêcher qu'on ne corrompe cette Ecriture: Dieu leur donne encore ſes ordres exprès là-deſſus, comme nous l'avons déja vu; ſur quoi il faut que l'incrédulité s'imagine de deux choſes l'une; que cette défenſe de rien ajouter à la Loi de Dieu, qui ſe lit au quatriéme chapitre du Deuteronome, étoit effectivement dans le Livre qui fut compoſé par Moïſe, ou bien qu'elle y a été ajoutée par quelque im-

posteur. Je ne crois point qu'on dise le dernier, n'y ayant rien de si absurde que de penser qu'un homme qui veut ajouter à l'Ecriture, s'avise lui-même d'y mettre ces paroles : *Tu n'ajouteras, ni ne diminueras des paroles que l'Eternel t'aura commandé de faire.* Que si c'est Moïse effectivement qui a mis cette défense dans la Loi qu'il donnoit de la part de Dieu, il est évident qu'il a pourvu par cela même à ce qu'on n'altérât point du moins les Livres qui contiennent la Loi de Dieu, & qui seuls sont plus que suffisans pour prouver la vérité de la Religion Judaïque, si l'on a prouvé une fois qu'ils n'ont pas été corrompus.

Mais ce n'est pas là la seule précaution dont la Sagesse de Dieu se sert pour cela, il choisit encore toute une Tribu pour faire le service divin, & pour garder & expliquer la Loi qui prescrivoit ce service. On pourroit peut-être entrer en quelque défiance de ces Levites, si la Sagesse de Dieu, leur commettant le soin des Livres Sacrés, en eût interdit la lecture au Peuple ; mais il en est tout autrement.

Dieu veut que le Peuple soit instruit dans sa Loi ; que les peres s'en entretiennent avec leurs enfans ; que la Loi soit lue solemnellement de sept en sept ans devant toute l'assemblée d'Israël ; que les Levites l'expliquent au Peuple sans y rien ajouter. Je sais bien que les hommes ont souvent mêlé leurs imaginations particulieres avec la doctrine qu'ils expliquoient, mais je sais aussi que les Docteurs particuliers qui étoient parmi les Juifs, n'osant rien ajouter à la Parole écrite, à cause de la défense expresse de Dieu, du respect profond qu'on avoit pour les Livres Sacrés, & par la crainte du Peuple qui n'y auroit jamais consenti, faisoient passer leurs fantaisies sous le titre de traditions ou d'explications

cations de la Loi, * dont il y avoit quatre espéces; la premiere, qu'on donnoit sous le nom de Moïse; la seconde, qu'on attribuoit à Rabbi Akiba; la troisiéme, à Adda ou à Juda; & la quatriéme aux Asmonéens. Les adversaires des Juifs les ont bien accusés de s'être trop attachés aux traditions de leurs Docteurs; mais on ne voit point qu'on les ait accusés jamais d'avoir corrompu leur Ecriture. Jesus-Christ & les Apôtres ne leur ont jamais fait ce reproche-là; & il paroit même qu'on n'a pas eu sujet de le leur faire, étant évident que leurs traditions ne sont venues que de ce qu'ils avoient envie de débiter leurs imaginations, & qu'ils n'ont pourtant jamais osé ajouter au texte de l'Ecriture.

Mais, quand, par un accident que la raison humaine ne sauroit prévoir, l'Ecriture se seroit peu à peu corrompue entre les mains du Peuple & des Lévites, toujours est-il évident que l'exemplaire de la Loi, que Dieu avoit fait mettre premierement dans le Tabernacle, & qui se conserva ensuite dans le Temple où l'Arche fut mise, seroit demeuré parfait & entier: ou, si l'on suppose, au contraire, que les Lévites eussent corrompu cet exemplaire, entrant secretement dans le lieu très-saint, où la Loi étoit conservée, & où il n'y avoit que le Souverain Sacrificateur qui pût entrer une fois l'an, le Peuple entre les mains duquel cette Loi étoit depuis long-temps, & qui de pere en fils la savoit par cœur, se seroit opposé à cette supposition.

Mais en quel temps pourroit-on soupçonner que cela fût arrivé, puisqu'on ne trouve point de temps exemt de misere ou de division dans

* *Epiph. tom.* 2, *p.* 24.

l'Hiſtoire des Juifs ? Je ne parlerai pas de celui qu'ils paſſerent ſous des Juges, parce que ce fut un temps d'oppreſſion & d'adverſité, qui leur faiſoit penſer à toute autre choſe qu'à inventer des fables pour s'en faire honneur, dans des ſiécles aſſez voiſins de ceux de Moïſe & de Joſué, c'eſt-à-dire, dans un temps où l'on auroit pu facilement les convaincre d'impoſture, & où, étant ſoumis à des Nations étrangeres, ils devoient ſur-tout éviter de les choquer par des récits fabuleux & déſavantageux à ces Nations. Que ſi nous paſſons du temps des Juges à celui des Rois, nous verrons la diviſion naître entre Saül & David, entre David & ſon fils Abſalon, entre Roboam à qui il ne reſte en partage que deux Tribus, & Jéroboam qui commande aux dix autres. Certainement, ſi, comme il y a peut-être des impies qui le ſoupçonnent, c'étoit Salomon qui avoit changé la Loi de Dieu, ou qui y eût ajouté diverſes fables pendant le cours de tant de proſpérités qui accompagnerent ſon régne, Jéroboam, dont le grand intérêt étoit d'éloigner le cœur & les affections du Peuple de la race de Salomon, n'auroit jamais manqué de découvrir aux Iſraëlites toutes les impoſtures de ce Prince. Celui qui dreſſa des Veaux en Dan & en Bethel pour empêcher le Peuple d'aller adorer à Jeruſalem, n'auroit pas eu du reſpect pour les fictions de Salomon. Il ſe paſſa enſuite pluſieurs ſiécles, pendant leſquels les dix Tribus furent entierement oppoſées d'intérêt temporel & de politique aux deux Tribus qui étoient demeurées ſous le gouvernement de la poſtérité de David: leurs Rois ſe faiſoient inceſſamment la guerre ; &, lorſque les uns étoient menés en captivité, les autres ſubſiſtoient dans leur Etat. Après le retour de la captivité de Babylone, les Juifs

eurent pour ennemis & pour concurrens les Samaritains, qui n'auroient pas manqué de leur reprocher qu'ils avoient corrompu l'Ecriture, ſi cela eût été véritable. Il ſe forma enſuite des ſectes parmi les Juifs, telles qu'étoient celles des Sadduciens, des Phariſiens, des Eſſeniens, des Hémerobaptiſtes, leſquelles étant ennemies mortelles, particulierement celle des Sadduciens & celle des Phariſiens, ne pouvoient pas mieux s'accorder pour corrompre l'Ecriture, que les ſectes des Chrétiens à altérer celle du Nouveau Teſtament.

Il y a même ceci de particulier dans la Loi de Moïſe, qu'elle a été de tout temps écrite & portraite, par maniere de dire, dans la pratique & dans le culte extérieur des Juifs. Je ne répeterai pas ici, que les Livres de Moïſe leur enſeignent qu'ils ſont le Peuple favoriſé du ciel, & qu'ils en ont une marque, en ce que ſeuls d'entre les hommes ils adorent le vrai Dieu; mais je remarquerai que ces Livres leur enſeignent que Dieu a traité alliance avec eux, & que la Circonciſion leur apprend la même choſe. Moïſe leur dit que Dieu créa le Monde en ſix jours, & qu'au ſeptiéme il ſe repoſa. Le ſeptiéme jour, la ſeptiéme année & la ſeptiéme ſemaine d'années, leur enſeignent la même choſe; ce triple Sabbat n'ayant été établi que pour faire commémoration du jour auquel Dieu ceſſa de produire les nouvelles eſpéces des choſes.

L'Ecriture apprend aux Juifs, que Dieu mit à mort, par la main de l'Ange deſtructeur, tous les premiers nés des Egyptiens, mais qu'il épargna les premiers nés d'Iſraël: c'eſt ce que deux cérémonies repréſentoient ſenſiblement aux Juifs; celle de l'Agneau Paſchal, & celle de la conſécration des premiers nés, que l'on rache-

toit en offrant à Dieu une bête en leur place; sans parler de la consécration des Lévites qui avoit la même fin. Moïse enseigne aux Israélites, que Dieu leur avoit donné sa Loi sur le Mont Sinaï. La Fête de la Pentecôte, qui n'avoit été instituée que pour faire commémoration de cet événement, leur représente cela même. Comment peut-on abolir ou changer entierement une Ecriture qui n'est pas seulement gravée dans l'airain, mais qui se trouve encore écrite dans la pratique du culte des Juifs? Comment des événemens dont on fait commémoration par des monumens si sensibles, pourroient-ils être fabuleux? Un homme a-t-il pu faire accroire à tout un Peuple qu'il falloit pratiquer certaines cérémonies pour représenter des événemens dont on n'auroit eu aucune connoissance?

Mais on demande si l'on prétend que l'Ecriture des Juifs ait été changée à l'égard de certaines choses de peu d'importance, ou bien qu'elle ait été corrompue en des choses essentielles, ou enfin qu'elle ait été supposée toute entiere; car il faut nécessairement dire quelqu'une de ces trois choses, ou avouer qu'elle n'a point été changée du tout. Si l'on se réduit à croire que ces Livres ont été changés en des choses de peu d'importance, on ne peut se dispenser de reconnoître que tant de miracles & de prophéties qu'ils enferment, & qui en font l'essentiel, sont véritables, & qu'ainsi la Religion Judaïque est divine; qui est tout ce que nous demandons maintenant. Que ces Livres soient tous entierement supposés, c'est ce qu'aucun incrédule ne diroit: du moins n'ai-je jamais ouï parler d'aucun impie qui fût dans ce sentiment. Ils avouent tous qu'il y a eu un Moïse, & que ce Moïse a donné une Loi, Ils

ne nient pas qu'il n'y ait eu parmi les Juifs des hommes à qui l'on donnoit le nom de Prophètes, & dont les Ecrits ont été reçus avec la vénération qu'on a pour les choses sacrées. Ils n'ont garde de s'imaginer qu'un homme ait forgé dans son cerveau tous les Livres de Moïse & des Prophetes ; car, outre la différence du style qui paroit entre ces Livres, cette supposition n'est pas moins chimérique que si l'on disoit qu'un homme vient de faire une Histoire de France composée de faits inconnus, d'événemens dont on n'entendit jamais parler, remplie même de noms qu'on ne connoit point, marquant certaines Loix comme anciennes & communément reçues, dont on n'auroit jamais oui parler, citant des Auteurs comme des Prophètes envoyés de Dieu, dont les noms mêmes seroient barbares, & n'étant d'ailleurs qu'un tissu de miracles & de prodiges inouïs; & qu'on supposât que cette Histoire seroit reçue sans aucune contradiction comme un Livre Divin.

Que si l'on a recours à dire que l'Ecriture des Juifs n'a pas été entierement supposée, mais qu'elle a été changée en certains endroits importans, qu'elle a été corrompue essentiellement, qui est le seul parti que les incrédules peuvent prendre, on leur fera voir distinctement, que si elle a été corrompue de cette maniere, elle a été toute supposée. En effet, que reste-t-il dans l'Ecriture des Juifs, si vous en ôtez les prophéties, les faits miraculeux, & toutes les choses qui s'y rapportent? Car c'est ce que nous appellons ici l'essentiel de cette Ecriture. La Loi prend pour motif de l'obéissance qu'elle exige, la délivrance d'Israël hors de l'Egyte, qui étoit un amas de faits miraculeux. Toutes les exhortations sont prises des grandes merveilles que Dieu avoit opérées en faveur

de son Israël. La plupart des cérémonies qui sont prescrites dans la Loi, doivent faire commémoration de quelque fait éclatant & extraordinaire. Les Livres des Prophètes ne contiennent que des prédictions. Que reste-t-il donc, si vous ôtez les prophéties & les faits miraculeux avec les choses qui s'y rapportent? Rien absolument. Ainsi il est visible, que prétendre que l'Ecriture des Juifs ait été changée essentiellement, c'est-à-dire, dans tous les endroits qui en montroient la divinité, s'ils étoient véritables, c'est dire qu'elle a été entierement supposée.

Unissez maintenant toutes ces circonstances différentes, le temps, le lieu, les personnes, les intérêts, la division des Tribus, la concurrence des personnes, le culte & la pratique des Juifs, les précautions du Législateur, les répétitions, l'éducation, les commémorations, le caractere des choses, & l'enchaînement des faits & des événemens, & vous vous trouverez excellemment confirmé par-là dans la soumission que vous devez à la Providence, indépendamment même de cet examen.

Mais il faut écouter ce que les incrédules opposent à nos principes. Spinosa a compilé quelques difficultés sur le sujet des Livres de Moïse, auxquelles nous satisferons sans détruire l'enchaînement de nos principes.

CHAPITRE VII.

Où l'on répond aux objections que Spinosa fait contre les Livres de Moïse.

IL commence par nous rapporter quelques conjectures d'Aben-Ezra, qu'il adopte parce qu'elles sont favorables à son impiété. Ce Rabbin, de quelque maniere qu'il couvre son dessein, prétend prouver par six raisons, que Moïse n'est pas l'auteur des cinq Livres qui portent son nom.

I. Il prétend que ce n'est point Moïse qui a composé la Préface du Deuteronome, parce qu'elle commence ainsi : *Ce sont ici les paroles que Moïse prononça au-delà du Jordain* ; parce que, comme Moïse ne passa jamais le Jordain, il ne se trouva jamais dans un lieu où il pût parler de la sorte. Mais il ne faut pas être fort savant en Hébreu, pour savoir que le terme qui est employé dans l'origiual signifie indifféremment * *de-cà* ou *de-là*, selon qu'il est appliqué, & que notre version a traduit *de-çà le Jordain*. Il falloit faire voir que notre interpréte se trompe, & non pas supposer avec tant de confiance ce qui est en question.

II. Il fait entendre que le Livre de la Loi avoit été écrit dans le seul circuit d'un autel, lequel, au rapport des Rabbins, n'étoit fait que de douze pierres ; d'où il s'en suit que le Livre de Moïse avoit beaucoup moins d'étendue que le Pentateuque. On voit assez la haine que cet Auteur avoit pour la vérité : il fonde son rai-

* בצכר

ſonnement ſur une imagination ridicule des Rabbins, qui eſt que cet Autel dont il s'agit ici n'étoit compoſé que de douze pierres. Sommes-nous obligés de recevoir des rêveries? Mais enfin, qu'il y en eût douze, ou qu'il n'y en eût pas douze, cet Auteur n'y ſauroit trouver ſon compte; car, s'il n'y en avoit que douze, comment Joſué peut-il y écrire toute la Loi de Moïſe, qui comprenoit le Décalogue avec les Ordonnances morales, judicielles & cérémonielles qu'il a laiſſées aux Juifs? Que s'il y avoit un plus grand nombre de pierres, qui empêche que Joſué n'y ait fait graver le Deutéronome, qui a toujours porté d'une façon particuliere le nom de la Loi de Moïſe, comme on le verra dans la ſuite?

III. Il produit des paſſages de la Geneſe *, où il eſt dit qu'Abraham paſſa au pays de Canaan, & qu'alors le Cananéen étoit au pays; ce que l'Hiſtorien n'a ſans doute dit que parce que de ſon temps il n'y avoit plus de Cananéens en ce pays-là; & par conſéquent cet Hiſtorien ne peut être Moïſe.

Aben-Ezra, qui avoit fait l'objection, nous fournit la réponſe: *Il y a apparence*, dit il, *que Canaan s'empara du pays de Canaan, lorſqu'il y avoit un autre maître.* De ſorte qu'à ſuivre cette explication, le ſens du paſſage reviendroit à celui-ci: *Or le Cananéen étoit dès-lors dans le pays; il s'en étoit déja rendu le maître lorſque Abraham y arriva.* Mais l'Auteur que nous refutons n'a point voulu s'y arrêter: il prétend qu'avant que les enfans de Canaan occupaſſent ce pays, il n'y avoit aucuns habitans; & il ſuppoſe, ſans le prouver, que cela paroît par ce qui en eſt écrit dans la Geneſe. Mais il ſe trompe ſans

* *Geneſ.* 12, 6. 13, 7.

doute, & dans le principe qu'il établit, & dans la conſéquence qu'il en tire; car, premierement, la Geneſe dit bien que Canaan fut le pere des Jébuſiens, des Amorréens, &c. que les familles des Cananéens ſe ſont enſuite éparſes; que les limites des Cananéens ſont depuis Guerar juſques en Gaza: mais c'eſt tout. Cela empêche-t-il que quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puiſſans en la Terre, & qui régnerent ſous Nimrod, petit-fils de Noé, n'ayent été dépoſſédés par les enfans de Canaan quelque temps avant l'arrivée d'Abraham en ce pays-là? Il ſe trompe auſſi dans la conſéquence qu'il en tire; car, ſoit qu'il y eût eu une autre Nation dans ce pays, ſoit qu'il n'y en eût point eu, il eſt certain que les enfans de Canaan n'y avoient pas toujours été. Les enfans de Noé s'étoient répandus peu-à-peu, les familles s'étoient multipliées, & s'avançant par degrés ſur la Terre, les enfans de Canaan avoient déja occupé il y avoit long-temps (ſi l'on veut) ce pays, lorſqu'Abraham y arriva. Le Lecteur qui pouvoit ignorer cette chronologie, eſt averti par Moïſe que les Cananéens étoient dès le temps d'Abraham au pays. Qu'y a-t-il là de ſi difficile? Mais, afin qu'on ne s'imagine pas que nous voulons tourner la choſe à notre avantage, il faut comparer les deux vues pour ſavoir laquelle eſt la plus raiſonnable.

Eſdras écrivant dans un ſiécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne ſçût que les Cananéens avoient été dépoſſédés par les Iſraëlites, enfans d'Iſrael, fils d'Abraham, croit qu'il eſt néceſſaire d'avertir le Lecteur, qu'au temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le pays, c'eſt-à-dire, qu'au temps d'Abraham ils n'avoient pas encore été chaſſés par le Iſraëlites, enfans de Jacob, fils d'Abra-

ham. Voilà la penſée de ces grands hommes.

Moïſe écrivant dans un temps où il étoit néceſſaire d'avertir les Iſraëlites que leurs Peres avoient converſé parmi les Cananéens, dit que lorſqu'Abraham arriva dans ce pays, il le trouva habité déja par les Cananéens, que les Cananéens y étoient dès-lors, ou qu'alors les Cananéens étoient au pays : c'eſt là notre explication. On n'a qu'à les comparer toutes deux, & choiſir celle qui paroît la plus raiſonnable : nous nous en rapportons à l'équité du Lecteur.

IV. Il prétend que la Montagne de Morija porte ce nom, & eſt appellée dans la Geneſe *la Montagne de l'Eternel, y verra* ou *y pourverra*, par anticipation, ce nom ne lui ayant été donné, que parce que le Temple y fut bâti longtemps après. Tout cela eſt faux; voici l'hiſtoire : Abraham, allant à la Montagne que Dieu lui avoit marquée, répondit à ſon fils Iſaac qui lui diſoit : *Mon pere, où eſt la victime? Mon fils, Dieu y pourverra.* Dieu y pourvut en effet, en lui faiſant voir un Bélier, qu'il égorgea en la place de ſon fils. Abraham appelle, pour cette raiſon, cette Montagne, *Morija*, nom qui ſignifie, *Dieu pourverra.* Cette parole paſſa en proverbe depuis parmi les Iſraëlites, qui avoient accoutumé de dire : *A la Montagne de l'Eternel il ſera pourvu.* C'eſt ce qu'on trouve diſtinctement dans la Geneſe : le reſte n'eſt que chimere & fauſſeté.

V. Il prétend que ces paroles ne ſont pas de Moïſe : *Il ne demeura de la défaite des Géants, que le ſeul Og, roi de Baſan. Voici ſon lit qui eſt un lit de fer, eſt le même qui ſe trouve en Rabbath des enfans de Hammon, dont la longueur eſt de neuf coudées.* On prétend que cette parentheſe eſt d'un homme qui rapporte des choſes qui ſont fort anciennes. Mais ſur quel fonde-

ment le prétend-on? Eſt-ce qu'on ne pouvoit pas garder le lit d'Og du temps de Moïſe? Eſt-ce que Moïſe ne peut pas faire ſouvenir les Iſraëlites de la défaite de ce Roi, en leur diſant que ſon lit eſt à Rabbath? Ou, eſt-ce que le lit de ce Roi ne pouvoit pas avoir été tranſporté à Rabbath? J'ignore où peut être la difficulté.

Je ne comprens point non plus qu'il y en ait dans celles-ci : *Et Jaïr, fils de Manaſſé, prit toute la contrée d'Argob juſqu'à la frontiere des Geburites & des Mahachatites, & appella tout ce pays-là avec Baſan de ſon nom, les villages de Jaïr juſqu'à cejourd'hui.* On prétend que Moïſe n'a pu s'exprimer de la ſorte, & que cette façon de parler, *juſqu'à cejourd'hui*, ne convient point à l'état d'un Hiſtorien qui vient de voir arriver les choſes dont il parle. Mais l'on ſe trompe, ſi l'on s'imagine que cette façon de parler marque dans l'Ecriture une fort grande diſtance de temps : Saint Matthieu s'en ſert pour marquer des choſes qui s'étoient paſſées non-ſeulement de ſon temps, mais même depuis qu'il étoit Apôtre. *Ce champ*, dit-il, *a été appellé juſqu'à cejourd'hui, le champ du ſang. Et ce diſcours*, dit-il en un autre endroit, *a été divulgué entre les Juifs juſqu'à ce jour.* Et, pour en donner un exemple plus prochain, Moïſe n'eſt-il pas repréſenté dans le Deuteronome, diſant au Peuple d'Iſraël : * *Les eaux de la Mer Rouge ont couvert leurs faces lorſqu'ils vous pourſuivoient, & l'Eternel les a détruits juſqu'à cejourd'hui.* Cette derniere objection eſt du nombre de celles que cet Auteur nous fait comme de ſon chef, & auxquelles il ſera bon de répondre avec quelque exactitude.

* *Deut.* 11.

CHAPITRE VIII.

Où l'on continue d'examiner les objections de Spinosa sur les Livres de Moïse.

CELLE qu'il prend de ce que celui qui a composé le Pentateuque, non-seulement parle de Moïse à la troisiéme personne, mais en rend plusieurs grands témoignages; comme, par exemple, que Dieu parloit à Moïse, qu'il lui parloit face à face; que Moïse étoit le plus débonnaire de tous les hommes; que Moïse se mit en grande colere contre les capitaines de l'armée; que Moïse étoit un homme divin; que Moïse serviteur de Dieu mourut; qu'il n'y eut jamais de Prophête en Israël comme Moïse. Cette objection, dis-je, est digne de réflexion.

On peut juger des autres objections de cet Auteur par celle-ci, laquelle, étant la plus considérable de toutes, n'est pourtant qu'un composé de mauvaise foi, d'ignorance, d'inconsidération & de manque de jugement. Nous ne prétendons pas lui dire des injures, mais nommer simplement les choses par leur nom; &, si nous avions d'autres termes, nous les employerions.

La mauvaise foi s'y découvre, en ce qu'il joint le récit de la mort de Moïse & l'éloge qui l'accompagne, aux autres témoignages que l'on pourroit prétendre que Moïse se soit rendus. Pourquoi dissimuler ce qu'on a tant de fois répondu à cela? Qu'est-ce qui nie que Josué, ajoutant son Livre à ceux de Moïse par l'ordre de Dieu, n'ait pu inférer sur la fin du Penta-

teuque la mort de ce grand Légiſlateur? L'Auteur que nous réfutons, bien-loin de faire deux preuves de ce témoignage en le répétant, devoit n'en parler point du tout, ou détruire la réponſe commune & ordinaire que l'on fait à cette difficulté.

Son ignorance paroît, en ce qu'il s'imagine que dans le ſtyle de l'Ecriture, Moïſe homme de Dieu & Moïſe un homme divin, un homme excellent & admirable, ſont des expreſſions équivalentes : cependant ce terme, *homme de Dieu*, ſignifie Prophête dans la Langue ſainte ; témoin cette queſtion & cette réponſe marquée au 13. ch. du I. Livre des Rois : *Es-tu l'homme de Dieu qui es venu de Juda? Et il lui répondit : C'eſt moi.* De ſorte que Moïſe homme de Dieu, & Moïſe Prophête, ſont des expreſſions qui ne ſignifient qu'une même choſe.

Il manque de jugement dans le choix des témoignages qu'il prétend que Moïſe ſe ſoit rendus ; car il met dans ce nombre, que Dieu parloit à Moïſe face à face. Des gens qui regardent Moïſe comme un homme qui a concilié du crédit à ſes loix, en faiſant accroire que Dieu les lui révéloit immédiatement, ne ſont-ils pas bien raiſonnables de mettre au nombre des témoignages que Moïſe n'a pu rendre de lui-même, qu'il parloit à Dieu face à face? Que dirons-nous de celui-ci? *Et Moïſe ſe mit fort en colere contre les capitaines de l'armée, chefs de milliers*, &c. Sans doute que la colere de Moïſe contre les capitaines d'Iſraël eſt juſtement placée entre ces grands témoignages qu'on prétend que Moïſe n'auroit pu ſe rendre ſans bleſſer la modeſtie.

Enfin, il eſt aiſé de voir ſon inconſidération ; car a-t-il bien fait réflexion ſur ce qu'Eſdras

parle de lui-même à la troisiéme personne ; & se rend un témoignage avantageux en ces termes : * *Esdras monta de Babylone ; or il étoit Scribe bien exercé en la Loi de Moïse*, &c. sans qu'on puisse conclure de-là, ni que l'on en ait jamais conclu qu'Esdras n'est point l'auteur de ce Livre ?

Si cet homme vouloit agir dans les régles du bon sens, il devoit considérer, I. que Moïse dit la vérité dans le témoignage qu'il rend de son humilité ou de sa débonnaireté.

Il devoit considérer, II. que, quand on n'a point d'orgueil, on n'a pas besoin de cette modestie, qui fait qu'on se garde, avec un soin extrême, de dire du bien de soi-même : qu'il n'y a que la connoissance que les hommes ont de leur vanité & de leur foiblesse, qui les oblige à prendre ces délicates précautions ; & qu'il y a deux sortes de gens qui disent le bien qui est en eux ; ceux qui ont une vanité si excessive, qu'ils ne sauroient lui commander ; & ceux qui en ont si peu, qu'ils ne prennent aucun soin de la couvrir. Moïse étoit sans doute dans cette derniere disposition.

Car il faut remarquer, III. qu'il ne se loue qu'une seule fois, & cela dans un lieu où il est nécessaire pour la gloire de Dieu qu'il le fasse. Il s'agissoit de justifier la conduite de Dieu, qui avoit couvert Marie de lépre, & qui avoit paru irrité contre Aaron. Pouvoit-il donc dissimuler que Marie & Aaron s'étoient révoltés contre leur frere ? Et n'étoit-ce pas là le lieu de représenter l'innocence & la débonnaireté de Moïse, pour montrer le crime de Marie & d'Aaron ? Comment, sans cela, pouvoit-il faire voir la justice d'un châtiment si connu ?

* *Esdras, chap.* 7. 6. & 10.

IV. Enfin, cet Auteur auroit remarqué le même caractére dans tous les Auteurs Sacrés, pour peu qu'il eût voulu y penſer. S. Paul confeſſe qu'il eſt le premier des pécheurs, qu'il a perſécuté l'Egliſe du Seigneur; néanmoins il ne fait aucune difficulté de parler de l'excellence de ſes révélations, & d'élever la gloire de ſon Apoſtolat, lorſque cela eſt néceſſaire pour l'intérêt du régne de Dieu. Saint Jean fait comprendre qu'il s'enfuit avec les autres Apôtres lorſqu'on prit ſon Divin Maître; cependant il nous fait entendre qu'il étoit le Diſciple que Jeſus aimoit; il ſe repréſente comme ſon favori, s'il eſt permis de parler de la ſorte. Il en eſt de même de Moïſe, qui avoue ſes défauts, & qui parle de ſa débonnaireté.

Or, cette ſincérité qui paroît toujours égale, qui ne diſſimule ni le bien ni le mal, mais qui, demeurant invariable, donne toujours gloire à Dieu & à la vérité, eſt un caractere ſenſible de Divinité, que Dieu a voulu qui fût dans ſes Ecritures, pour convaincre les hommes de leur vérité. Il donne lieu à l'eſprit humain de faire ce raiſonnement: Si ces Ecrivains étoient des mondains politiques, & qu'ils n'avouaſſent leurs défauts que par artifice, ils ſe garderoient bien de ſe louer ouvertement; &, ſi c'étoient des mondains groſſiers & ignorans, qui marquaſſent leurs bonnes qualités pour ſe faire honneur, ſelon le penchant ordinaire des hommes, ils n'auroient garde d'avouer leurs défauts avec tant d'ingénuité. Cette ſincérité également exemte d'hypocriſie & d'affectation, fait donc voir qu'ils n'agiſſoient pas en mondains.

Mais enfin, quelle eſt la prétention de cet Auteur? Il veut que ce ne ſoit pas Moïſe, mais un homme fort zélé pour Moïſe, qui a écrit le Pentateuque: certes, ſi cela eſt, il n'y a point

de doute que cet Auteur ſe donnera bien de garde d'attacher aucune ſorte de blâme à la mémoire de ce grand Legiſlateur. Cependant il rapporte les défauts de Moïſe ; &, ſi l'on compte bien les endroits où il le loue, & ceux où il le blâme, on trouvera que pour une fois qu'il dit que Moïſe étoit le plus débonnaire des hommes, il marque ou répète les défauts de Moïſe en plus de dix endroits.

Etoit-il bien néceſſaire que cet Auteur ſi zélé pour Moïſe fît mention du meurtre de Moïſe, qui tua un Egyptien, & le couvrit de ſable ; des doutes de Moyſe, & du refus qu'il fit d'aller vers Pharao ; de ſa négligence à circoncire ſon fils, & de ſon murmure au déſert de Tſin ? Si ces faits ſont fabuleux, comment les a-t-on inventés au déſavantage de Moïſe ? Et comment des gens qui avoient une ſi grande paſſion pour ſa mémoire, lui attribuent-ils des défauts chimériques ? Et, s'ils ſont véritables, la connoiſſance n'en peut venir que de Moïſe, puiſqu'il étoit ſeul lors, par exemple, qu'il douta en Horeb, &c. Il faut donc que ce ſoit Moïſe qui les ait laiſſés par écrit ; &, ſi cela eſt, pourquoi douterons-nous qu'il n'ait compoſé les Livres où nous trouvons tous ces faits avec tant de circonſtances particulieres, qu'un autre n'auroit ni oſé ni voulu inventer, ou qu'ils n'ayent été compoſés par ſon ordre ? Ce qui revient à la même choſe. Que peut-on avoir ôté de ces Livres, lorſqu'on y laiſſe des choſes qui ſemblent diminuer la gloire de ce grand Légiſlateur ? Et que peut-on y avoir ajouté en ſa faveur, lorſqu'on y trouve un ſeul témoignage qui eſt rendu à ſa vertu, pour pluſieurs paſſages qui font mention de ſes défauts ? Si l'Auteur que nous réfutons avoit pris la peine de conſidérer toutes ces choſes, il auroit vu qu'il n'y a

pas jusqu'à son objection qui ne nous serve.

Mais, dit cet Auteur, il y a des lieux qui sont marqués dans ce Livre d'un autre nom que celui qu'ils avoient du temps de Moïse. Tel est ce passage : *Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan*, nom qui ne fut donné à cette ville, que long-temps après Moïse. Mais est-on bien assuré qu'il n'y avoit pas un autre lieu qui s'appelloit Dan?

Sa quatriéme objection est prise de ce que les Histoires s'étendent quelquefois au-delà de la vie de Moïse ; c'est ce qu'il croit prouver par deux exemples ; l'un pris de l'Exode, où il est dit que *les Enfans d'Israël mangerent la manne l'espace de quarante ans, jusqu'à ce qu'ils fussent venus au pays habité & aux confins de Canaan* ; l'autre pris de la Genèse, où il est dit : *Ce sont ici les Rois qui ont régné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roi ait régné sur les Enfans d'Israël.*

On répond au premier, que si Moïse fit tomber la manne, il n'est pas fort étrange qu'il ait prévu qu'elle cesseroit dès que les Enfans d'Israël seroient entrés dans la Terre promise : de sorte qu'étant déja sur les limites de Canaan lorsqu'il écrivoit, il ne faut pas s'étonner s'il s'exprime à cet égard avec tant de certitude.

Pour ce que l'Auteur de la Genèse dit des Rois d'Edom, qui régnerent avant qu'il y eût aucun Roi en Israël, je répons que Moïse pouvoit prédire, & même qu'il l'a prédit en effet bien clairement au chap. 17 du Deuteronome, que les Juifs auroient un Roi : que si néanmoins il y en a qui aiment mieux croire que la généalogie d'Esaü a été poussée un peu plus avant par Esdras, pour rendre l'Histoire de la Bible plus intelligible aux Juifs, & pour leur faire voir la suite des Princes qui avoient régné dans l'Idumée, nous ne disputerons pas là-dessus, pourvu

qu'on nous accorde, que ce ne peut être que par l'ordre de Dieu & par l'inſpiration du Saint Eſprit, que tout cela s'eſt fait.

Cet Auteur parle enſuite de certains livres qui ſont cités dans le Pentateuque, & il prétend en tirer une objection : mais on fera voir dans la ſuite que cette obſervation nous eſt favorable.

Il conclut après cela, avec ſa précipitation ordinaire, qu'il eſt directement contre la raiſon, de dire que Moïſe ſoit l'auteur du Pentateuque ; & il croit avoir droit de paſſer à l'examen des autres livres de l'Ecriture. Nous n'irons pas ſi vite que lui. Son traité n'eſt, à parler comme il faut, qu'un égarement perpétuel. Car qu'eſt-ce qu'un livre où l'on ne fait qu'entaſſer quelques difficultés, ſans examiner une ſeule de nos preuves ? Nous n'avons pas accoutumé d'agir de la ſorte ; &, puiſque nous avons répondu aux objections, il eſt juſte que l'on conſidere nos preuves. Il ſe peut même, que chemin faiſant, nous détruirons quelques-unes de ces difficultés que cet incrédule a tâché de faire valoir, & que nous avons ou négligées, ou oubliées.

CHAPITRE IX.

Où l'on continue à satisfaire aux difficultés qu'on fait sur les Livres de Moïse.

IL est bon de répondre avant à quelques objections que nous fait un savant Ecrivain de ce temps, auquel nous rendons volontiers la justice qui lui est due, bien qu'il ne paroisse pas content de nous.

Un Auteur, dit-il, *qui a cru mal-à-propos avec M. Huet, que pour prouver la vérité de la Religion Judaïque, il falloit supposer que les Livres de Moïse, tels que nous les avons, sont véritablement de lui, emprunte d'Aben-Ezra une réponse à ce raisonnement : il soutient que le sens de ce passage revient à celui-ci ; or le Cananéen étoit dès-lors dans le pays : il s'en étoit déja rendu le maître lorsqu'Abraham y arriva*, &c.

Ni cet Auteur, à qui l'on fait dire ce qu'on veut, n'a cru mal-à-propos, ni il n'a cru avec M. Huet, ni il n'a cru absolument qu'il fût nécessaire, pour prouver la vérité de la Religion Judaïque, de supposer que les Livres de Moïse tels que nous les avons, sont véritablement de lui. Il y a une grande différence entre croire que ces Livres sont de Moïse en l'état où ils sont, & croire qu'on ne puisse prouver la vérité de la Religion Judaïque, qu'en supposant que ces Livres, en l'état où ils sont, sont véritablement de Moïse : on a défendu le premier, mais on n'a jamais cru le second. On a bien jugé qu'il étoit nécessaire, pour établir la Religion Judaïque*, de montrer que l'Ecriture de Moïse n'avoit pu être essentiellement corrompue, ou que

* *Page* 207.

les faits qu'elle contient ſont venus juſqu'à nous; comme l'on s'en explique en propres termes; mais on ne s'eſt pas imaginé que l'addition de trois ou quatre parenthèſes, ou de quelques noms propres qui ont pu être ajoutés pour l'éclairciſſement, ou quelque généalogie inſérée par les mêmes Auteurs Sacrés, qui ont reçu le Saint Eſprit pour compoſer le reſte de cette Ecriture, ou même de plus grands changemens qui ne touchent point à l'eſſentiel, puiſſent raiſonnablement nous faire douter d'une Religion fondée ſur tant de faits ſi liés les uns aux autres, conſervés dans pluſieurs monumens différens, & qu'il auroit été impoſſible ni d'inventer ni de ſuppoſer contre la notoriété publique; & l'on eſpere que ceux qui liront avec quelque équité toutes les réflexions que l'on fait là-deſſus, y trouveront une évidence qui vaut une démonſtration.

Au fond, Dieu étant le Souverain Magiſtrat dans la République des Hébreux, tout ce qui s'y faiſoit par ſon ordre doit lui être néceſſairement rapporté : les loix que les Iſraëlites reçoivent ſont ſes loix : le gouvernement de cette République eſt ſon gouvernement; & l'Ecriture qu'ils ont entre les mains, ſon Ecriture. Les Livres de Moïſe ſont les Livres de Dieu, parce qu'ils ſont écrits par l'ordre de Dieu; Dieu ayant ordonné expreſſément à Moïſe d'écrire au Livre l'Hiſtoire d'Amalek, comme les autres événemens conſidérables qui arrivoient au Peuple Juif: ils étoient auſſi écrits par la direction de ſa Providence, ou par l'inſpiration de ſon Eſprit; celui qui avoit mis ſon Eſprit dans les perſonnes qui travailloient aux ornemens du Temple ne manquant pas de le donner aux Prophètes qu'il ſuſcitoit extraordinairement, ſoit pour gouverner le Peuple en ſon nom, ſoit pour l'inſtruire de ſa

part, soit pour dicter ses loix, soit pour conserver la mémoire de tant d'illustres événemens.

Pour mieux comprendre cette vérité, supposons que Moïse n'ait pas écrit les Livres qu'on lui attribue, mais qu'il les ait fait écrire par quelqu'autre à qui il en a donné l'ordre, & qu'il les ait approuvés après qu'ils ont été écrits, & qu'il ait voulu qu'ils fussent reçus comme s'il les avoit écrits lui-même, vous n'aurez point de peine à comprendre, premierement, que ces Livres sont plutôt les Livres de Moïse que les Livres de son secretaire, sur-tout si vous supposez que c'est Moïse qui en a fourni les mémoires, qui a corrigé l'Ecrit, ou dirigé l'Ecrivain pour l'empêcher de rien mettre que de vrai. En second lieu, vous comprendrez facilement que Moïse peut y ajouter quelques parenthèses, ou substituer des noms connus à des noms inconnus, sans rien ôter à l'autorité de cette Ecriture. En troisiéme lieu, vous demeurerez d'accord qu'il n'est pas même nécessaire de savoir le nom de celui qui a écrit ces Livres sous l'autorité de Moïse & par son ordre; ou que, si cela est nécessaire, ce n'est que pour connoître la date de ces Ouvrages. En quatriéme lieu, vous comprendrez que Moïse a pu se servir d'un ou de plusieurs Ecrivains, selon qu'il lui aura plu, pour achever cette Histoire, & ordonner aux derniers d'insérer la mort des autres sur la fin de leur histoire, sans qu'on puisse prendre cela pour un véritable changement.

Nous n'avons qu'à mettre à présent Dieu en la place de Moïse, & Moïse & les autres Prophêtes qui sont venus après lui en la place de ces Ecrivains ou Secretaires écrivant sous Moïse ou par son ordre, & nous trouverons la vérité dans cette supposition. L'Ecriture des Juifs est l'Ecriture de Dieu. Moïse & les autres Prophê-

tes ne ſont que des Secretaires qui écrivent par ſon ordre & par ſon Eſprit. Il n'eſt pas néceſſaire que l'on connoiſſe le nom des Ecrivains ou Secretaires qui les ont écrits ; ou, ſi cela eſt néceſſaire, ce n'eſt que pour connoître en quel temps ils ont été écrits, ou pour des raiſons pareilles, mais non pour leur donner quelque autorité qu'ils tirent de ces Auteurs ſubalternes. Comme c'eſt là l'Ecriture de Dieu, les hommes n'y peuvent rien changer ſans une témérité impie & ſacrilége : mais Dieu y peut changer lui-même ; & ces mêmes Ecrivains à qui il a donné ſon Eſprit pour continuer cet Ouvrage, y peuvent inſérer ou des parenthèſes, ou des liaiſons, ou des généalogies que le Saint Eſprit leur fait juger néceſſaires pour le temps auquel ils écrivent. Nous ne diſons pas que cela arrive ; mais nous ſoutenons que, quand cela arriveroit, il n'en faudroit pas être fort ſurpris. Ces petits changemens qu'on nous objecte ne ſont donc d'aucune conſidération, quand même ils ſeroient inconteſtables, lorſqu'on ſuppoſe que ces Livres ont été écrits les uns après les autres pour faire un corps de Révélation ; qu'ils ont été écrits par l'ordre de Dieu, & par des hommes qui avoient ſon Eſprit.

D'ailleurs, nous reconnoiſſons qu'il n'eſt pas impoſſible que ces petites additions ne ſe ſoient coulées inſenſiblement de la marge dans le texte, comme cela ſe vérifie des autres Livres. Par exemple, il y avoit peut-être dans le texte du chap. 14. de la Genèſe, *Et il les pourſuivit juſqu'à Lais* ou *Lezem :* on aura mis à la marge *Dan*, pour expliquer ce nom propre qui étoit devenu inintelligible. Les Ecrivains, dans la ſuite, trouvant ces deux noms, les auront joints de cettre maniere : *Juſqu'à Lezem qui eſt Dan ;* & peu-à-peu on aura ôté *Lezem* & retenu *Dan*.

Je ne dis point que cela ſoit arrivé de la ſorte, mais je dis, que quand cela ſeroit arrivé, il n'en faudroit pas être ſurpris ; car, premierement, il ne faut pas alléguer ici la Providence, qui doit veiller à ce qu'il ne ſe faſſe point de changemens dans ſon Ecriture : cela eſt vrai des changemens eſſentiels, mais non pas de ces petits changemens qui ne méritent pas même de porter ce nom ; d'ailleurs, pour éviter ces petites révolutions grammaticales, il faudroit que Dieu fit un miracle conſtant & perpétuel, pour inſpirer & remplir d'un eſprit prophétique non-ſeulement ceux qui ont compoſé ces Livres, mais encore tous ceux qui les ont copiés & écrits dans tous les ſiécles. Or un miracle conſtant & perpétuel eſt impoſſible, parce qu'outre qu'il eſt hors des voies de la Sageſſe de Dieu, & qu'il changeroit la foi en vue s'il arrivoit, & que même il deviendroit inutile s'il étoit continuel ; car alors il ſeroit tout auſſi aiſé à Dieu de ſe révéler par des révélations continuelles & immédiates, & ſans le ſecours d'aucune Ecriture : d'ailleurs, un miracle perpétuel enferme une eſpéce de contradiction, parce qu'un miracle eſt une interruption des loix de la Nature, & qu'une ſi longue & ſi ordinaire interruption ſe changeroit elle-même en une loi naturelle.

Après tout cela, on nous fera, comme je crois, la juſtice de croire que nous ne faiſons point dépendre la vérité de la Religion Judaïque de ces petits changemens qu'on croit reconnoître dans les Ecrits de Moïſe, & que ce n'eſt point la néceſſité de défendre notre cauſe, mais le deſir de dire ce que nous penſons, & que nous croyons véritable, qui nous fait être d'un autre ſentiment que ceux qui nous attaquent ſur ce ſujet.

Mais, continue cet Auteur, *il n'a pas pris*

*garde que dans ces deux passages la particule Hébraïque qui marque le temps ne signifie qu'*alors. *Pour dire en Hebreu* dès lors, *il faut dire* meaz *ou* minaz, *& non pas* az, *comme il y a dans ces deux endroits.*

Pardonnez-moi, on y a pris garde ; mais on a cru que *meaz* ou *minaz* se prenoit quelquefois dans la même signification que *az*, selon le sujet dont il est parlé & les autres circonstances du discours. Cet Auteur lui-même n'a pas pris garde qu'on ne raisonne pas ici par la force de la particule Hébraïque réglant les sens de ce passage, mais par la force du sens de ce passage déterminant la signification de la particule Hebraïque ; car, lorsque nous voyons ces deux propositions se suivre dans un discours : *Abraham arriva en ce pays-là* : *Alors le Cananéen étoit au pays.* Il me semble qu'il est naturel d'interpréter ainsi ces propositions : *Le Cananéen étoit au pays lorsqu'Abraham y arriva*, ou, si vous voulez, *dès ce temps-là* ; & qu'ainsi *az* & *minaz* ont ici, par la force du sens, la même signification : mais il faut l'entendre rapportant nos paroles.

Le même Auteur soutient ainsi sa pensée : C'est qu'il se peut faire que les Cananéens ayent été dépossédés de ce pays-là par quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puissans en la terre, & qui régnerent sous Nimrod, petit-fils de Noé. Il a voulu dire que Nimrod étoit fils du petit-fils de Noé ; mais cela n'est rien. La plus grande faute qu'il fait, c'est qu'il nie que la Genese dise que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Palestine. On voit le contraire dans les vers. 18. & 19. du ch. 10. où l'Auteur Sacré nous apprend que les familles des Cananéens, dans la dispersion du genre humain, se mirent en possession de ce pays-là, après avoir remarqué que les enfans de

Nimrod

Nimrod fils de Cuz poſſéderent la Méſopotamie & l'Aſſyrie.

Je n'ai point du tout beſoin, pour ſoutenir ma penſée, de ſuppoſer qu'il y ait eu dans ce pays une autre Nation qui ait été dépoſſédée par les Cananéens; car, ſoit que cela ſoit, ſoit que cela ne ſoit pas, il eſt également vrai que les enfans de Canaan n'y avoient pas toujours été; & cela ſuffit pour avoir donné lieu à Moïſe de remarquer fort à propos, que lorſqu'Abraham arriva dans ces quartiers-là, le Cananéen étoit dans le pays: ce qui ſignifie naturellement qu'il y étoit déja établi. Il a raiſon de remarquer que Nimrod étoit fils du petit-fils de Noé, qui étoit Cuz; mais il ne devoit pas ignorer qu'on dit fils de Manaſſé pour dire petit-fils de Manaſſé, & que je peux de même dire fils ou petit-fils de Noé, pour dire un de ſes deſcendans: que s'il veut qu'on parle dans la rigueur, j'avoue qu'au lieu de petit-fils de Noé, j'ai dû écrire fils du petit-fils de Noé; mais c'eſt toute la faute que j'ai faite: car j'ai eu très-juſte raiſon de nier que la Genèſe diſe que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Paleſtine; & je nie qu'on voye le contraire dans les verſ. 18. & 19. du chap. 10. de la Genèſe cités par cet Auteur. Voici ces deux verſets avec ceux qui précédent immédiatement: *Mais Canaan engendra Sidon ſon premier né, & Het, & Jebuſi, & Amorri, & Girgaſi, & Heni, & Archi, & Sini, & Arvadi, & Sumari, & Hamathi, dont après ſe ſont éparſées les familles des Cananéens; & les limites deſdits Cananéens furent depuis Sidon, quand tu vas vers Guerar, juſqu'en Gaza en tirant vers Sodome & Gomorre, Adama & Tſeboim, juſqu'à Laza.* Je trouve là deux choſes qui ne font rien à notre queſtion: la premiere eſt la généalogie des

Cananéens : la seconde est une description géographique du pays que les Cananéens possédèrent, & de ses limites. La premiere de ces deux choses est inutile à notre question ; car il ne s'agit pas ici de savoir d'où sont sorties ces familles des Cananéens. La seconde ne l'est pas moins. On ne demande pas ici quelles étoient les limites du pays que les Cananéens possederent, mais en quel temps ils commencerent à le posséder. On dit qu'il n'est pas impossible que les familles des Cananéens commençant à se répandre sur la Terre, ayent trouvé quelques autres familles descendant de Mesraïm ou de Cuz qu'elles furent obligées de déposséder ; & l'on a eu raison de soutenir que l'Auteur de la Genèse ne dit rien qui détruise cette pensée, parce qu'encore qu'il marque l'établissement des Cananéens au pays dont il donne la description, il ne particularise rien, & ne dit ni le temps, ni la maniere de cet établissement. Il ne seroit pas impossible que Nimrod, lequel, selon quelques-uns, fut le premier qui, sous le prétexte de la chasse, assembla des gens, les arma, & s'en servit ensuite pour s'assujettir les autres Peuples, s'étant saisi du plus beau & du meilleur pays qu'il trouvoit devant lui, & les ayant contraints de lui céder la place, ce que l'Ecriture entend apparemment, lorsqu'elle dit *qu'il devint puissant en la Terre ;* il n'est, dis-je, pas impossible qu'il se soit étendu jusqu'au pays de Canaan, &c.

Mais ce n'est rien que cela, & il n'est pas nécessaire de perdre du temps à détruire une supposition que j'abandonnerai moi-même de bon cœur, si l'on veut : c'est une chose que j'avois dite en passant, & que j'avois dite avec raison, comme je viens de le prouver. Mais je consens qu'elle ait été mal avancée, que fait cela pour

détruire le fort de mon raisonnement, qui est fondé non sur ce qu'il y avoit eu dans ce pays une autre Nation avant que les Cananéens s'y établissent, mais sur ce que les Cananéens n'y avoient pas toujours été ? C'est ce que j'avois assez clairement exprimé, comme cet Auteur l'avoue en continuant de rapporter ainsi mes paroles.

Mais il ajoute, que soit qu'il y eût eu une autre Nation dans le pays, soit qu'il n'y en eût point eu, il est certain que les enfans de Canaan n'y avoient pas toujours été. Les enfans de Noé s'étoient répandus peu-à-peu, continue-t-il, les familles s'étoient multipliées ; & s'avançant par degrés sur la Terre, les enfans de Canaan avoient déja occupé il y avoit long-temps (si l'on veut) ce pays lorsqu'Abraham y arriva. Le Lecteur, qui pouvoit ignorer cette chronologie, est averti par Moïse, que les Cananéens étoient dès le temps d'Abraham dans le pays. Mais l'Auteur suppose ici sans raison, que Moïse ne l'avoit pas dit ; au lieu qu'il l'a exprimé très-distinctement dans le passage du chapitre dixiéme que l'on a cité.

Je ne suppose rien sans raison ; car, y ayant à considérer deux choses sur le sujet des Cananéens, leur établissement dans le pays dont nous parlons, & le temps de cet établissement, nous convenons que le premier est exprimé très-distinctement au chap. 10. de la Genèse, mais nous soutenons que le second ne l'est point du tout ; & c'est de ce dernier dont il s'agissoit.

Un autre nous diroit peut-être ici, que l'ordre du récit de l'Historien nous fait comprendre l'ordre des événemens ; mais l'Auteur que nous refutons est trop habile pour dire cela : on le redresseroit facilement, en lui faisant remarquer que le chapit. 10. de la Genèse nous

parle de l'établiſſement des Cananéens au pays dont il s'agit ici, & que ce n'eſt que le chapitre 11. qui fait mention de la diſperſion des hommes & de la confuſion des langues, quoiqu'il ſoit inconteſtable que cette diſperſion, qui vient la ſeconde dans l'ordre du récit, a été la premiere dans l'ordre de l'événement, & que les Cananéens n'ont poſſédé le pays où ils ſe ſont habitués en dernier lieu, qu'après que les familles eurent été diſperſées, & le langage des hommes confondu à Babel.

On pourroit nous faire une objection, que cet Auteur ne nous fait pas, & nous dire qu'il n'y a pas d'apparence que l'Auteur de la Geneſe ait remarqué que le Cananéen étoit établi en ce pays-là dès le temps d'Abraham, parce que cela s'en alloit ſans dire. Cela s'en alloit ſans dire? Pas tant qu'on pourroit ſe l'imaginer. Il eſt certain qu'Abraham a vécu quarante ans avant la diſperſion; & il eſt vrai que ce n'eſt qu'après la diſperſion que les Cananéens s'établirent dans ce pays-là: leur établiſſement ne s'eſt donc fait que du temps d'Abraham, & il étoit encore nouveau lorſqu'Abraham arriva en ce pays-là.

Au reſte, ſoit que l'on conſidere ces paroles, *le Cananéen étoit alors dans le pays*, par rapport aux verſets qui précédent, ſoit qu'on les regarde par rapport aux verſets qui ſuivent, ſoit qu'on s'arrête uniquement au verſet d'où elles ont été priſes, il n'y a rien de ſi facile que de confirmer l'expoſition que nous en avons donnée, & de la confirmer d'une maniere qui ſatisfera tous les eſprits raiſonnables: car, pour ce qui regarde le premier, il eſt dit dans les verſets précédens, qu'Abraham étant âgé de ſoixante-quinze ans ſortit de Charan, & qu'il arriva avec Sarai ſa femme & Lot ſon neveu dans

la Terre que Dieu lui avoit marquée. L'Historien remarque, que lorsqu'Abraham y arriva, le Cananéen étoit au pays. Il me semble que cette chronologie n'est pas ridicule, & qu'il n'y avoit pas si long-temps que les Cananéens étoient dans ce pays-là, que l'Historien ne pût judicieusement remarquer qu'ils y étoient établis lorsqu'Abraham y arriva.

A l'égard des versets qui suivent, il est dit que le Seigneur apparut à Abraham, & qu'il lui dit : *Je donnerai cette Terre à ta postérité.* Dieu promet à ce Patriarche une Terre qui est déja possédée par d'autres habitans. Voila de quoi exercer sa foi. Abraham croit néanmoins ce que Dieu lui dit, & bâtit un autel au Seigneur qui lui est apparu. Ces circonstances que l'Historien rapporte dans les versets qui suivent immédiatement, nous font voir que ce n'est pas sans raison qu'il a fait cette remarque : *Or le Cananéen étoit alors au pays ;* & que cette remarque sert très bien à nous faire connoître & la nature de la promesse de Dieu, & la grandeur de la foi d'Abraham.

Mais arrêtons-nous au verset d'où ces paroles ont été tirées, & dont elles font partie ; c'est le verset 6. le voici : *Et Abraham passa outre en la Terre jusqu'au lieu de Sichem, savoir, jusqu'en la Plaine de Moré ; or le Cananéen étoit alors dans le pays :* ou bien, *Et le Cananéen étoit alors dans le pays.* Abraham sort du lieu de son parentage pour s'en aller en une Terre que Dieu lui a montrée, & qu'il espere posséder. Quand il y arrive, il la trouve possédée par d'autres habitans : cela l'oblige à pénétrer plus avant dans le pays, pour voir s'il ne le trouvera point vuide d'habitans dans des endroits plus éloignés : *Il passe outre en la Terre jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'en la Plaine de Moré, & il trouve en-*

core le Cananéen dans ce pays : cela le rebuteroit sans doute, si Dieu ne lui apparoiſſoit, & ne lui confirmoit la promeſſe qui lui a déja été faite.

Toutes ces conſidérations priſes de ce qui précéde, de ce qui ſuit les paroles que nous examinons, & du verſet même dont elles ſont priſes, confirment merveilleuſement l'expoſition que nous en avions donnée; & il me ſemble qu'il faudroit manquer de lumiere, ou d'attention, ou de ſincérité, pour n'en demeurer pas d'accord. Mais continuons de répondre à notre Auteur.

Enfin, il dit (il rapporte mes paroles) *que dans un ſiécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne sût que les Cananéens avoient été dépoſſédés par les Iſraëlites, enfans d'Iſraël, fils d'Abraham, il n'étoit pas néceſſaire d'avertir le Lecteur, qu'au temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le pays. Mais ne faut-il pas inſtruire des choſes les plus connues de notre tems, la poſtérité, qui les ignoreroit ſi l'on ſe contentoit de ne remarquer que des choſes peu connues? D'ailleurs, n'arrive-t-il pas ſouvent, qu'en parlant, on ajoute des éclairciſſemens qui ne ſont point néceſſaires, & ſans leſquels les enfans mêmes entendroient ce qu'on dit? L'Ecriture n'eſt-elle pas toute pleine d'exemples de cette maniere de parler? On n'en rapportera qu'un qui ſe trouve* Deut. 11. 30. *où Moïſe parle ainſi à Iſraël des Monts de Guerizim & de Hebal : Ne ſont-ils pas, dit-il, au-delà du Jourdain à côté du chemin tirant vers le Soleil couchant, au pays des Cananéens qui habitent la campagne, vis-à-vis de Guilgal près des Plaines de Moré? Qu'étoit-il beſoin de dire que c'eſt au pays des Cananéens? Qui le pourroit ignorer en entendant le reſte des paroles de Moïſe?*

Cet Auteur veut bien qu'on lui diſe d'abord, que l'exemple qu'il cite n'eſt pas fort heureux

sement trouvé. Il n'y a dans les paroles de Moïse rien que de fort nécessaire : *Qu'étoit-il besoin de dire que c'est au pays des Cananéens?* Mais qu'est-il nécessaire plutôt que vous tronquiez le passage en le rapportant ? Car Moïse ne dit pas que ces Monts sont au pays des Cananéens simplement, mais au pays des Cananéens qui habitent la campagne, ou dans certaines plaines du pays de Canaan : ce qui est très-différent; car ces Monts pouvoient être au pays des Cananéens en général, & n'être pas au pays de ces Cananéens qui habitent la campagne. *Qui le pourroit ignorer*, ajoute-t-on, *en entendant le reste des paroles de Moïse?* Tout le monde pouvoit l'ignorer, & particulierement ceux à qui Moïse adressoit son discours, qui pouvoient ne pas savoir la carte de ce pays-là, & ignorer les uns ce que c'étoit que ce chemin tirant vers le Soleil couchant, les autres ce que c'étoit que Guilgal, les autres ce que c'étoient que les Plaines de Moré, les autres ce que c'étoit que le pays des Cananéens qui habitent la campagne; ce qui oblige Moïse à se servir de tous ces termes différens pour se faire mieux entendre, & pour être compris également de tous.

Les raisons ne lui réussiront pas mieux que les exemples. *Ne faut-il pas instruire*, dit-il, *des choses les plus connues de notre temps, la postérité, qui les ignoreroit si l'on se contentoit de ne remarquer que les choses les plus connues?* A son compte, donc l'Auteur de la Genèse a dû instruire la postérité, que du temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans leur pays, & qu'ils n'en avoient pas encore été chassés par les Israëlites. Bel avertissement pour la postérité ! Avertissement important, & sans lequel la postérité auroit été dans une igno-

rance profonde de l'Hiſtoire Judaïque !

Mais n'arrive-t-il pas ſouvent, qu'en parlant, on ajoute des éclairciſſemens qui ne ſont point néceſſaires ? &c. Je répons qu'il y a des éclairciſſemens qui ne paroiſſent pas néceſſaires, & qui ne laiſſent pas de l'être en effet, parce que, s'ils ne ſont pas néceſſaires à l'égard des ſavans, ils le ſont à l'égard des ignorans, l'Ecriture ayant été faite auſſi bien pour les uns que pour les autres ; & que s'ils ne ſont pas néceſſaires dans un temps, ils le ſeront dans un autre ; & qu'enfin s'ils ne ſont pas néceſſaires pour des uſages de politeſſe, d'élégance ou d'éloquence humaine, ils le ſont pour des uſages ou de foi, ou de piété, ou d'édification, ou d'inſtruction ſimple & populaire.

Je conſens donc qu'on diſe tant qu'on voudra, qu'il y a dans les Livres Sacrés des éclairciſſemens qui nous paroiſſent inutiles à nous qui avons l'eſprit trop borné pour comprendre toutes les vues du Saint Eſprit, dont la ſageſſe eſt diverſe en toutes manieres ; mais je ne crois pas qu'on doive les croire tout-à-fait inutiles pour cela ; &, ſi ç'a été la penſée de l'Auteur, il s'eſt aſſurément trompé.

Mais enfin, pour couper court à toutes ces petites défaites, je poſe un principe qui ne peut etre raiſonnablement conteſté, qui eſt, qu'il y a des éclairciſſemens qui, à force d'être inutiles, ſeroient ou ridicules, ou extravagans. Ainſi, ſi un homme s'aviſoit de remarquer, que lorſque nos premiers parens étoient dans le Jardin d'Eden, les Cananéens ne s'étoient pas encore établis dans le pays de Sidon, &c. il paſſeroit pour un innocent ou pour un inſenſé ; ſa remarque n'auroit rien de faux ni de mauvais, mais elle ſeroit ridicule, & même extravagante, à force qu'elle ſeroit inutile, &

que son inutilité seroit sensible & sauteroit aux yeux.

Le principe étant certain, il ne faut que voir l'application qu'on en peut faire; &, si cette remarque, *les Cananéens étoient encore alors dans le pays*, équivalente à celle-ci, *ils n'avoient pas encore été exterminés, comme ils le furent ensuite par les Israélites*, n'est pas une de ces remarques qui seroit absurde & ridicule à force d'être inutile.

Je voudrois bien savoir ce qu'on diroit d'un Historien, qui, faisant l'Histoire Romaine, & commençant par Enée, diroit que, lorsque celui-ci aborda dans l'Italie, ou, si l'on veut, lorsque long temps après Rhea Silvia fut trouvée grosse, les Romains ne s'étoient pas encore rendus maîtres des autres Peuples.

Que si l'on veut des exemples tirés de l'Ecriture Sainte, je voudrois que l'on me dit si l'on ne riroit point de la naïveté d'un homme qui diroit, que lorsqu'Abraham alla en Egypte, il pénétra jusqu'au pays de Gossen, & que les Egyptiens étoient encore dans le pays, entendant que ce pays n'étoit pas encore habité par les Israélites, comme il le fut du depuis. Supposons, si l'on veut, pour rendre l'exemple plus juste, que les Egyptiens firent place aux Israélites, & se retirerent pour y laisser habiter les Israélites du temps de Joseph.

Que si cette remarque seroit absurde, parce qu'elle seroit d'une inutilité ridicule & choquante, je ne vois point que l'on puisse éviter de faire le même jugement de celle-ci : *Or le Cananéen étoit alors au pays*, si elle signifie, il y étoit encore, & n'en avoit point été chassé par les Israélites. Car, encore une fois, n'est-ce pas là une belle remarque, que du temps

d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le pays, n'ayant point encore été chassés par les Israélites descendus d'Abraham de la maniere que chacun sait? Il n'y avoit gueres plus de vingt-cinq ou trente ans que les Cananéens s'étoient établis dans ce pays, lorsqu'Abraham y arriva, comme il est aisé de le justifier, en supposant qu'Abraham a vécu quarante ans avant que la dispersion arrivât; & depuis Abraham jusqu'à ce que les Cananéens soient exterminés, il se passe plus de quatre cens ans. Cela étant, je demande lequel est le plus naturel, ou de penser que l'Historien, par ces paroles, *le Cananéen étoit alors au pays*, a voulu dire qu'il y étoit déja établi lorsqu'Abraham y arriva; établissement nouveau, & qui venoit d'arriver : ou de croire que sa pensée a été, que le Cananéen du temps d'Abraham n'avoit pas encore été chassé & exterminé, comme il le fut quatre cens ans après par la postérité d'Abraham.

De la considération de ce passage, cet Auteur passe à celle de cet endroit du quatorziéme chapitre de la Genèse, où il est dit qu'*Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan.* Et voici comment il répond à ce que nous avions dit là-dessus : *Mais est-on bien assuré qu'il n'y avoit point un autre lieu qui s'appelloit Dan?* (C'étoient mes paroles.) *On n'en a pas de démonstration : mais, quand on voit qu'Abraham, après avoir atteint ses ennemis à Dan, les poursuit & les méne battant jusqu'à Damas, on ne peut presque pas douter qu'il ne s'agisse de la ville que les Israélites appellerent Dan, parce que cette ville se trouve sur le chemin. S'il est permis de doubler ainsi les villes & les hommes plutôt que d'abandonner un sentiment qui n'est appuyé sur aucune raison solide, on ne pourra juger du temps*

d'aucun Historien par les noms qu'on trouvera dans son Histoire.

Il y a bien des défauts dans ce raisonnement. Premierement, l'Auteur devoit savoir qu'on ne double point ici les villes, parce qu'on ne croit point que ce Dan où Abraham atteignit ses ennemis, fût une ville : en second lieu, qu'il n'y avoit rien de si fréquent dans l'Orient, que de trouver plusieurs villes du même nom ; il y avoit plusieurs Ninives, plusieurs Antioches, &c. pour un troisiéme, qu'un homme qui affirme doit avoir des raisons pour affirmer ; mais qu'afin qu'un homme doute & tienne son jugement suspendu, il suffit qu'on ne lui donne pas de suffisantes raisons de ce qu'on veut lui faire recevoir. Il s'agit d'un temps éloigné, & dont je n'ai pas des idées si distinctes que de ce que je vois. Je ne suis pas assuré qu'il n'y eût un autre lieu qui s'appelloit Dan : cela suffit, non pour m'obliger à affirmer qu'il y avoit deux lieux qui portoient ce nom, mais pour me tenir en suspens, & me faire voir que je ne dois pas prononcer décisivement là-dessus. Mais l'Auteur qui a de la connoissance ne devoit pas dissimuler les raisons qu'on a de croire qu'il y avoit un autre Dan : c'est, je pense, un fait qu'on ne contestera point, que le Jordain portoit le nom de Jordain du temps de Moïse ; & l'on sait que le Jordain tiroit son nom de deux ruisseaux qui se joignoient pour le former, dont l'un s'appelloit *Jor* & l'autre *Dan*. Il est certain encore que ce dernier Dan étoit aussi bien que l'autre sur le chemin de Damas : & cela fait voir qu'on s'est un peu trop hâté de blâmer une suspension aussi raisonnable que celle que nous avons fait paroitre.

Le même Auteur, poursuivant ses preuves, en prend une du chapit. 35. *Et Israël partit*,

& tendit ſes tabernacles au-delà de Migdal-Heder, c'eſt-à-dire, de la Tour du Bétail. Il dit qu'on appelloit ainſi une Tour qui étoit ſur une des portes de Jeruſalem, qu'on appelloit la *Porte du Bétail*, Mich. 4. 8. Nehem. 3. 1. de ſorte qu'on ne peut pas attribuer ces paroles à Moïſe, du temps de qui les Tours de Jeruſalem n'étoient pas encore bâties. Mais, qui a dit à cet Auteur que cette Tour de Bétail n'exiſtoit point du temps de Moïſe? Qui lui a dit qu'elle étoit ſur une des portes de Jeruſalem? Qui lui a dit que cette Tour ne fut bâtie qu'avec la ville de Jeruſalem? Qu'eſt-il néceſſaire de confondre la Porte du Bétail avec la Tour du Bétail? Qui nous empêchera de croire que la Tour du Bétail étant dès le temps de Moïſe, on bâtit enſuite une des portes de Jeruſalem auprès de cette Tour, & que cette Tour donna ſon nom à cette Porte? Jacob & Laban bâtiſſent un Montjoie, pour être une borne que l'un & l'autre s'engagent de ne point paſſer; pourquoi ſera-t-il impoſſible que d'autres euſſent anciennement bâti une tour comme une borne que le bétail ou les troupeaux ne doivent point paſſer? Les paſſages ci-deſſus marqués ne nous rendent pas plus ſavans à cet égard.

Mais voici une preuve qu'il prétend être beaucoup plus forte; elle eſt priſe de ces paroles du 36. de la Genèſe: *Et ce ſont ici les Rois qui ont régné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roi régnât ſur les enfans d'Iſraël.* On dit qu'il paroît par ces paroles & par le nombre des générations des enfans d'Edom, leſquelles ſont en beaucoup plus grand nombre que celles qui ſe trouvent depuis Jacob, frere d'Edom, juſqu'à Moïſe, que c'eſt un Ecrivain moins ancien qui a écrit cela.

Je ne ſais ſi notre Auteur a bien ſupputé, ou

si c'eſt que nous ſupputons mal ; mais il eſt vrai que nous ne trouvons point que le nombre des générations d'Edom ſurpaſſe celui des générations des enfans de Jacob juſqu'à Moïſe ; & c'eſt, à mon avis, ſe commettre un peu, que d'avancer de pareils faits ſans les avoir bien examinés. Ce qui l'a trompé apparemment, c'eſt que, ne liſant pas avec trop d'attention le chap. 36. de la Genèſe, il a confondu la généalogie des enfans d'Eſaü, avec celle des enfans de Seir-Horien, & peut-être l'une & l'autre avec la ſucceſſion des Rois d'Edom ; ce qui fait un fort grand nombre de noms propres : mais, pour la généalogie d'Eſaü, telle qu'elle eſt marquée dans cet endroit de la Genèſe, la voici. Eſaü eut trois femmes : de la premiere, il eut Eliphas ; de la ſeconde, Rahuel ; de la troiſiéme, Jehu, Shelom & Coré. Les enfans d'Eliphas, premier né d'Eſaü, furent Theman, Omar, Sepho, Gatham, Cenes & Hamalek, qu'il eut d'une concubine. Les enfans de Rahuel, ſecond fils d'Eſaü, Nahath, Zara, Samma, Meza. Les enfans de Jehu, Shelom & Coré, qui ſont trois fils qu'Eſaü eut de ſa troiſiéme femme, ne ſont pas compris dans cette généalogie. Voilà ce grand nombre de générations d'Edom, ſur lequel cet Auteur ſe récrie, & qu'il croit ſurpaſſer celui des générations des enfans de Jacob juſqu'à Moïſe. Il y penſera mieux, s'il lui plaît, une autre fois.

Au reſte, bien-loin qu'il faille tirer un argument pour montrer que ce n'eſt point Moïſe qui a écrit le Livre de la Genèſe, de ce que le nombre des générations d'Eſaü eſt trop grand dans cette généalogie des deſcendans d'Eſaü, je ne ſais ſi l'on ne doit point tirer une conſéquence oppoſée de ce que le nombre de ces générations y eſt ſi petit. Ce qu'il y a de plus vrai-

ſemblable ſur ce ſujet, c'eſt que Moïſe a voulu ſeulement toucher, en paſſant, ces choſes, afin que les Iſraëlites connuſſent les limites des enfans d'Eſaü, & qu'ils s'abſtinſſent de les troubler dans leur partage.

Cependant c'eſt le ſentiment de Maimonides, que ces Rois qui avoient régné en Edom étoient d'une autre Nation que celle des Iduméens : &, ſi cette penſée étoit véritable, il ſeroit aſſez facile d'entendre ici celle de Moïſe. Il voudroit dire, que les Iduméens condamnés à l'eſclavage par le teſtament prophétique d'Iſaac, avoient déja ſervi à ſept ou huit Rois étrangers, avant que les Iſraëlites euſſent vu régner aucun Roi ſur eux ; ce que Moïſe a pu dire de ſon temps ſans ſe tromper : mais, peu de temps après la mort de Moïſe, ils ſervirent à des Rois étrangers, tels qu'étoient le méchant Roi Chuſa, auquel les enfans d'Iſraël ſervirent huit ans ; Eglon, Roi des Moabites, auquel les enfans d'Iſraël ſervirent dix-huit ans ; Jabin, Roi de Canaan, qui régna en Hor, qui aſſervit le Peuple pendant vingt ans, ayant pour chef de ſes armées Siſarra, &c.

Les Savans donnent une autre explication à ces paroles : ils diſent que ce n'eſt pas une choſe fort extraordinaire parmi les Orientaux, de donner le nom de Roi à celui qui a la ſouveraine autorité dans un Etat ; que Procopeen fait une maxime plus générale, & remarque que les Nations étrangeres en général ont accoutumé de donner à leurs chefs le nom de Rois : ils diſent, que dans l'endroit de la Genèſe où Abraham eſt appellé *un Prince de Dieu*, * les Septantes ont traduit βασιλεὺς παρὰ τοῦ Θεοῦ, *un Roi qui vient de Dieu* : & qu'enfin il y a pluſieurs

* מיתלא גשיא

endroits de l'Ecriture où le nom de Roi eſt donné à un Juge ou Chef du Peuple. On en peut donner divers exemples ; mais voici les principaux : le premier ſe trouve au chapitre 33. du Deuter. verſet 5. où il eſt dit que Moïſe fut *un Roi juſte*, ou *dans la droiture*, בישרון מלך. Le ſecond ſe lit au chapitre 17. du Livre des Juges, où il eſt remarqué (c'étoit après la mort de Samſon) qu'il n'y avoit point de Roi en Iſraël, & que la Tribu de Dan, de ſon chef, ſe chercha & ſe procura un pays où elle s'établit, parce qu'elle n'avoit pas encore eu de portion avec les autres Tribus ; ce qui évidemment ne ſignifie autre choſe, ſinon que depuis la mort de Samſon, il n'y avoit aucun Chef de toutes les Tribus, tels qu'étoient ceux qui ſont appellés Juges pour diriger cette action de la Tribu de Dan, & mener les autres Tribus à leur ſecours pour les établir dans la Terre qu'ils cherchoient, comme Moïſe l'avoit ordonné, en défendant que les Tribus de Ruben & de Gad s'établiſſent de-là le Jordain, juſqu'à ce qu'ils euſſent aidé leurs freres à conquérir des portions pour eux : c'eſt de quoi l'on peut à peine douter, lorſque l'on conſidere cet autre paſſage du chap. 21. des Juges, verſ. 25. où il eſt dit, à l'occaſion de la déſolation des Benjamites, que les autres Tribus avoient exterminés pour punir le crime d'un particulier, & dont elles s'étoient enſuite repenties : *En ce temps-là il n'y avoit point de Roi en Iſraël, mais chacun faiſoit ce que bon lui ſembloit* ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y avoit point de Chef abſolu ſur les Tribus, qui, par ſon autorité, les empêchât de ſe faire la guerre, & qui preſcrivit à chacun ſon devoir. Enfin, le dernier paſſage que nous produirons, eſt celui du neuviéme chapitre des Juges, verſ. 6. où il eſt dit que les hommes

de Sichem établirent Abimelek pour leur Roi; l'expression de l'original étant qu'ils le firent régner, & l'établirent Roi; ce qui pourtant veut dire qu'ils l'établirent Juge : & certainement ce n'est pas sans raison que ces souverains Magistrats ou Chefs du Peuple, que l'Ecriture appelle des Juges, שפטים, & qui se trouvant parmi les autres Nations, * étant appellés chez les Grecs, si je ne me trompe, Δικασταὶ; chez les Tyriens, *Suffectes*; chez les Romains, *Dictatores*; chez les anciens Romains, *Interreges*, & que Josephe nomme fort bien ἡγεμῶνες, αὐτοκράτορες; que ces souverains Magistrats, dis-je, ou Chefs du Peuple s'appellent des Rois, puisque, s'ils n'en avoient ni la pompe, ni l'équipage, ils en avoient du moins tout le pouvoir & toute l'autorité : ils agissoient en Souverains, & avoient la puissance du glaive indépendemment même du Sanhedrin, comme cela paroît par l'exemple de Gedeon, qui de son autorité privée fait mourir les hommes de Soccoth & les habitans de Phanuel, & par l'exemple de Jephté qui fit mourir un si grand nombre d'Ephraïmites, Jug. 12. 6.

Après ces remarques, il me semble qu'on peut entendre du régne des Juges, aussi-bien que de celui des Rois, proprement ainsi nommés, ces paroles de la Genèse : *Avant qu'aucun Roi régnât en Israël*, c'est-à-dire, jusqu'à Moïse, qui est le premier qui a été le Chef du Peuple : avant lui, chaque famille avoit eu son Chef, qui étoit le premier né, ayant droit de commandement sur ses freres, & même le droit de la Sacrificature; ensuite chaque Tribu eut son Chef : mais Moïse est le premier qui a été le Chef de toutes les Tribus, & qui a été établi comme Roi en Israël sous l'autorité de Dieu

* *Vide Festum.*

qui en étoit le premier Monarque. Ainſi ces paroles : *Avant qu'aucun Roi régnât en Iſraël*, ſeroient équivalentes à celles-ci : *Avant qu'il y eût aucun Juge, ou ſouverain Magiſtrat, ou Chef de tout le Peuple.*

Toutes les difficultés qu'on peut faire contre cette expoſition, ne nous ſemblent pas trop conſidérables. Dira-t on que les Juges ne portent point le nom de Rois dans l'Ecriture? Nous avons prouvé le contraire. Prétendra-t-on que le terme de régner ne ſe dit que des Rois proprement dit : *Avant qu'aucun Roi régnât*, &c. Nous avons produit un paſſage du neuviéme chapitre des Juges, qui dit non-ſeulement que les Iſraélites établirent Roi Abimelek, mais encore qu'ils le firent régner ſur eux; car c'eſt ce qu'emporte cette expreſſion de l'original : וימליכו לאבימלך. On dira peut être qu'il ne ſe peut pas qu'une ſi longue ſuite de Rois ayent régné en Edom depuis Eſau juſqu'à Moïſe, ou juſqu'au temps que Moïſe fut établi Chef du Peuple d'Iſraël; mais on le dira mal. En effet, les Rois qui régnerent en Edom ſucceſſivement, ſont Bela, Jobab, Huſam, Adad, Semla, Saul, Balanan, Adar, tous venus de pays différens; ce qui fonde la penſée de Maïmonides, qui prétend qu'ils étoient étrangers à l'égard des fils d'Edom.

Mais, quoi qu'il en ſoit, ce ne ſont là que huit perſonnes qui ont régné les uns après les autres en Edom. Le temps qui s'eſt paſſé depuis que les enfans d'Eſau dépoſſéderent les enfans de Hor, & gagnerent ſur eux le pays de Seïr, qui eſt le temps auquel ils commencerent à être en aſſez grand nombre, ſera, ſi l'on veut, de deux cens trente ou quarante ans. La ſuppoſition n'eſt pas étrange, puiſque depuis Abraham juſqu'à la ſortie des enfans d'Iſraël ſous Moïſe, l'Ecriture

elle-même compte quatre cens ans. Or, je demande si, dans l'espace de deux cens trente ou quarante ans, il n'y peut point avoir eu huit Rois en Edom. Qu'on lise bien l'Histoire, & qu'on voye l'état du monde, & l'on trouvera qu'il n'y a gueres d'exemple dans aucun Royaume ni dans aucun Empire de la Terre, où deux cens trente ans n'ayent vu couler plus de huit régnes. Ce qui pourroit faire quelque difficulté, c'est qu'il est aussi fait mention des Ducs d'Edom. Mais je répons que ces Ducs sont de deux sortes; les uns qui ont été avant les Rois, lesquels n'étoient que les chefs de leurs familles: tels étoient le Duc Theman, le Duc Sepho, le Duc Cenés, le Duc Coré, &c. car, s'ils avoient été des Ducs ou des Souverains, proprement dits, ils n'auroient pu l'être tous, puisqu'ils étoient freres; mais il y en auroit eu un qui, commandant aux autres, auroit porté la qualité de Duc. Les autres sont ceux qui suivirent les Rois; & ce sont ceux dont Moïse parle dans son Cantique, lorsqu'il dit: *Alors seront épouvantés les Princes d'Edom.* Vous voyez qu'ils étoient plusieurs qui régnoient à la fois, & qu'ainsi l'Auteur de la Genèse a pu faire le catalogue des Ducs d'Edom au pluriel, c'est-à-dire, des Ducs qui commandoient en Edom de son temps: car, y ayant eu plusieurs Princes ou Ducs en Edom, du temps même de Moïse, Moïse lui-même a dû nous en faire un catalogue plus nombreux, s'il est vrai qu'il ait voulu décrire la succession des Ducs comme celle des Rois. Que si l'on suppose que c'est un homme qui a vécu après David qui a écrit le Livre de la Genèse, il est incompréhensible qu'il mette un si petit nombre de Ducs dans son catalogue, lorsque ces Ducs ont dû être en si grand nombre seulement depuis Moïse jusqu'à David.

Pour donc bien développer tout cela, il faut distinguer trois sortes de gouvernemens dans la maison d'Edom ; un gouvernement paternel, royal, & ducal. La premiere autorité est celle des peres ou Patriarches sur leurs enfans : ils sont appellés Ducs par l'Auteur de la Genèse. La seconde fut celle des Rois, qui réunissoient toutes les familles sous le gouvernement d'un seul homme qui étoit appellé Roi ; & l'Auteur de la Genèse décrit assez exactement la succession de ces Rois *. La derniere est celle des Ducs ; car, après la mort d'Adad, le dernier de ces Rois, les Iduméens obéirent à des Princes ou des Ducs qui étoient plusieurs à la fois, comme cela paroît & par le Cantique de Moïse que nous avons déja cité, & par plusieurs autres passages de l'Ecriture. L'Auteur de la Genèse ne se propose point de marquer tous les Ducs, sans exception, qui ont régné en Edom, & qui ont succédé les uns aux autres : car le catalogue seroit assurément plus nombreux qu'il n'est, & sur tout s'il étoit vrai que ce fût Esdras ou quelque autre qui eût vécu depuis que le Temple fut bâti, qui fût l'auteur de la Genèse.

Au reste, comme Moïse a non-seulement prédit que les enfans d'Israël voudroient avoir un Roi, mais même qu'il a donné des préceptes assez étendus sur ce sujet, nous ne voyons point qu'il y eût un fort grand inconvénient à dire que c'est des Rois d'Israël, proprement ainsi nommés, que Moïse parle, lorsqu'il dit : *Ce sont ici les Rois qui ont régné en Edom avant qu'aucun Roi régnât en Israël.*

Je ne sais en quel rang nous devons mettre quelques preuves qui sont particulieres à cet

* *Ch.* 36.

Auteur, mais qui sont si peu considérables, que l'Auteur lui-même consent qu'on ne le regarde que comme des soupçons. Par exemple, il ne veut point que ce soit Moïse qui ait écrit ces paroles de la Genèse, chapit. 2. *Et l'or de ce pays-là est bon : là aussi se trouve le bdellion & la pierre d'onix.* Il n'y a pas d'apparence, dit-il, que Moïse, qui ne s'étoit jamais fort éloigné de l'Egypte, eût tant de connoissance d'un pays assez éloigné, dans un temps où les voyages étoient fort rares & fort difficiles ; & il y en a encore moins que Dieu lui ait révélé qu'il y avoit de l'or dans ce pays-là, & que l'or de ce pays-là étoit bon. Cet Auteur s'écriera ici, qu'on n'a point de goût pour les preuves de critique : il aura raison, si toutes ses preuves ressemblent à celle-là. Qui a jamais ouï parler qu'il fallût avoir une connoissance particuliere d'un pays, pour savoir que ce pays produit de l'or, & que cet or est bon? C'est la premiere chose que l'on sait. Le commerce étoit ouvert entre le pays de Canaan ou la Palestine, & l'Egypte, du temps de Joseph, qui fut mené en Egypte par des Marchands Ismaëlites : il devoit l'être mieux encore du temps de Moïse. Et, s'il passoit des hommes de la Palestine en Egypte, du temps des Patriarches, n'y a-t-il pas bien de quoi s'étonner qu'on ait vu en Egypte de l'or d'Avila, ou qu'on l'ait connu, ou qu'on en ait ouï parler, ou que Moïse ait trouvé cela dans les mémoires de ses peres? Et ne craint-on pas de se commettre par de si petites remarques?

Et le commencement de son régne fut Babel Erec, &c. *De ce pays-là il sortit en Assyrie, & bâtit Ninive*, &c. On dit que cette exactitude à décrire la fondation des villes de Mésopotamie & d'Assyrie, sent le style d'un Auteur

qui avoit été en ce pays-là. Et moi, je dis que ce stile est d'un homme qui fait l'histoire du Monde, & nous apprend l'origine des Villes & des Nations les plus connues & les plus importantes; ce qui est le dessein de tout le Livre de la Genèse. Mais cet Auteur voudroit-il répondre à une question qu'on va lui faire? Croit-il que Moïse, quand il écrivoit (il croit que Moïse a écrit quelque chose du Pentateuque) ait écrit sur des mémoires, ou sans mémoires? S'il dit que c'est sans mémoires, il se contredit lui-même; & il ne faut que lire son Livre pour s'en appercevoir. S'il croit que Moïse a écrit sur quelques mémoires, on lui demande pourquoi il ne veut point que Moïse ait pu parler de l'or d'Avila & des villes de la Mésopotamie, sans y avoir jamais été? Et pourquoi est-il nécessaire là-dessus que nous croyions que celui qui a écrit cela avoit passé l'Euphrate, puisque Moïse ne l'ayant pas passé, il écrivoit peut-être sur les mémoires de gens qui l'avoient passé? Mais ce n'est pas là de quoi je me plains le plus: je trouve bien plus étrange cet autre raisonnement qu'il nous va faire sur le sujet de la ville de Ninive.

Car, enfin, tout est ici incertain. On connoît à peine quel est le véritable nom de cette ville: les uns la nomment Ninus, les autres Neneve, les autres Ninive. On ignore le lieu où elle étoit bâtie: les uns veulent qu'elle ait été auprès de l'Euphrate, les autres auprès du Tygre: de ces derniers encore, les uns l'ont placée à l'Orient du Tygre, & les autres à son Occident; les uns au-dessus, & les autres au-dessous d'une autre riviere nommée Lycus. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il y a eu deux villes de Ninive, l'une dans la Comagene, l'autre dans l'Assyrie; l'une auprès de l'Eu-

phrate, l'autre de-là le Tygre. On n'eſt pas trop certain du temps que cette grande ville fut ruinée : les uns veulent qu'elle l'ait été par les Medes, les autres par les Chaldéens, & d'autres qu'elle l'a été par les uns & par les autres, c'eſt-à-dire, deux fois, & qu'Aſſuerus & Nebukadnetſar l'ont tour-à-tour déſolée. Ce qui eſt conſidérable, c'eſt qu'Hérodote lui-même, dont l'Auteur fait tant de cas, ne ſait ce qu'il dit lorſqu'il parle de Ninive ; car tantôt il dit que l'Euphrate paſſe par le milieu de Ninive, liv. 1. chap. 185. & tantôt il dit que Ninive eſt ſituée ſur l'Euphrate, chapit. 193. & dans un autre endroit il dit que le Tygre paſſe au travers de Ninive. Suidas écrit que Semiramis, Reine des Aſſyriens, changea le nom de Ninive en celui de Babylone ; & preſque tous les autres Hiſtoriens diſent le contraire. Preſque tout ce que nous connoiſſons d'Antiquaires ont pris ce qu'ils diſent de Ninus, de Cteſias ou d'Hérodote. Cteſias eſt un Auteur très-fabuleux, on en demeure d'accord ; mais Hérodote ne l'eſt pas moins. Voilà pas de sûrs garans de ce qu'on peut croire ou ne croire pas là-deſſus ? Je paſſe plus avant : la critique de Bochart touchant les noms qui ſont contenus dans le dixiéme de la Genèſe, toute docte qu'elle eſt, ne roule que ſur des fondemens très-incertains, comme ſur l'affinité du ſon des termes, ſur ce que les Auteurs du ſiécle ont écrit, ſur l'étimologie des noms, ſur la combinaiſon de ces mêmes noms qui ſe trouvent cités enſemble, & ſur de pareilles choſes, qui ſouvent font naître des conjectures fort véritables & fort heureuſes, mais qui, ſans difficulté, n'ont pas aſſez de certitude ni d'évidence pour former des difficultés raiſonnables. L'Auteur voit bien qu'on ne peut aſſeoir aucun jugement bien aſſuré ſur

des principes si douteux & si incertains, & que, sans qu'on entre dans l'examen particulier de sa nouvelle critique à cet égard, ce qui nous meneroit trop loin, il suffit de lui faire remarquer qu'il n'y a que de l'incertitude dans les principes sur lesquels il raisonne.

Il cite après cela le vers. 14. du chap. 37. où il est dit que *Jacob envoya Joseph de la vallée d'Hebron à Sichem* : il remarque, que pendant que les Cananéens furent maîtres du pays, on appella cette ville *Kiriath-Arba*; mais qu'elle changea de nom lorsqu'elle fut à Caleb, & s'appella *Hebron*, du nom de son petit-fils.

Mais, de toutes les preuves critiques, celles qui se prennent des noms sont les plus suspectes. Qui ne sait, en effet, qu'il y a plusieurs personnes & plusieurs lieux dans l'Ecriture qui portent un même nom, & qu'ainsi il est très-facile de se méprendre par ces noms équivoques? Ainsi, il y a deux Gedeons, l'un de la Tribu de Benjamin, dont il est parlé au Livre des Nombres; l'autre de la Tribu de Manassé, qui délivra & jugea Israël. Il y a deux Dan, l'un ville, & l'autre riviere; deux Eglons, l'une ville, dont il est parlé au chap. 10. de Josué, l'autre un roi des Moabites, dont il est parlé au troisiéme des Juges; deux Zarés, l'un de la Tribu de Siméon, l'autre de la Tribu de Juda : il y a de même deux Hebrons; l'un fils de Caat & petit-fils de Levi, chef de la famille des Hébronites, l'autre qui est un des descendans de Caleb. Cela fait voir déja qu'il n'est pas sûr de tirer trop de conséquences des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture.

Il faut remarquer en second lieu, que l'Auteur suppose, sans le prouver, qu'Hebron, petit-fils de Caleb, donna son nom à Kiriath-Arbé. Il seroit bon qu'on n'avançât point de

pareilles choſes, ſans en apporter de bonnes preuves ; car le premier chapitre du Livre des Chroniques, d'où l'Auteur ſemble l'avoir pris, ne dit rien moins que cela. D'ailleurs, il eſt parlé dans l'Ecriture d'une vallée d'Hébron, de montagne d'Hébron, d'une ville appellée Hébron : & il eſt remarqué qu'au temps de Joſué le Roi d'Hébron fut du nombre des Rois vaincus par les Iſraëlites. Qui ſait ſi le pays n'a pas donné le nom à la ville qui s'appelloit Kiriath-Arbé, & qui commença à ſe nommer Hébron, du nom de la contrée qui étoit connue du temps de Moïſe ?

Au fond, quand il ſeroit vrai que Joſué, qui reçut ordre de Dieu de continuer l'Hiſtoire Sainte, comme l'Ecriture nous l'apprend, ou les Prophetes qui ſont venus après Joſué, auroient ſubſtitué des noms propres connus à des noms qui ne s'entendoient plus, je nie qu'ils euſſent changé l'Ecriture pour cela, & qu'on en pût tirer la moindre conſéquence contre la certitude de la Révélation. Mais, puiſque l'on peut ſoutenir avec probabilité, que cela même ne s'eſt point fait, & qu'il paroit d'ailleurs par ce nombre innombrable de noms propres qui ſe liſent dans la Genèſe, qui ne ſont point connus parmi nous, & qui ne l'étoient pas même du temps d'Eſdras, puiſque les Prophêtes employent des noms qui ſont bien plus connus que ceux de la Genèſe, pour exprimer les lieux dont ils parlent ; je crois que ſi l'on vouloit s'en donner la peine, & que cela fût bien néceſſaire, on pourroit tirer de-là une preuve toute oppoſée au but de cet Auteur.

La difficulté qu'on prend des villages de Jaïr ſeroit conſidérable, ſi l'Ecriture ne nous parloit des deux Jaïr qu'il faut bien diſtinguer, l'un fils de Segub, petit-fils d'Eſron & de Macchir, fils

fils de Manassé par sa grand-mere, d'où vient qu'il est nommé petit-fils de Manassé dans l'Ecriture, I. Paral. 2. 22. Deut. 3. 14. & III. Rois, 4. 13. Nomb. 32. 41. Ce Jair fut fils de Segub, frere de Caleb : mais il y a un autre Jair qui fut Juge en Israel, qui vécut trois ou quatre cens ans après l'autre, Jug. 10. 3 Il est vrai que ce dernier Juge avoit trente fils, qui habiterent trente villes qu'on nommoit Avoth-Jair, comme on nomme aussi quelques villes de Galaad du nom du premier Jair, & cela n'est pas fort étonnant : mais il ne se peut pas que le premier Jair ait été Juge en Israël dans le temps marqué au Livre des Juges, à moins qu'on ne lui accorde une vie semblable à celle des Patriarches de l'ancien Monde ; ce qui ne s'accorderoit point avec ce que l'Ecriture dit, que toute cette génération qui avoit connu Josué mourut ; que les Israëlites pécherent, & furent asservis à des Nations étrangeres, & qu'ensuite Dieu leur suscita des Juges. Josué vécut fort long-temps, car il mourut âgé de cent dix ans. Tous ceux qui avoient connu Josué moururent. Les Israëlites pécherent, & furent long-temps asservis. Dieu suscita des Juges : Jair n'est ni le premier ni le second de ces Juges. Otoniel procure aux Israëlites un repos de quarante ans : Eglon les asservit dix-huit ans. Aod tue Eglon, & procure aux Israëlites un repos de quatre-vingts ans : ils sont assujettis ensuite par Jabin ; Debora les délivre. Les enfans d'Israël pechent encore : Dieu les livre aux Madianites ; Gedéon les délivre. Gedéon meurt ; Abimelek son fils lui succede : celui ci meurt, & Thola juge après lui Israël vingt-trois ans : après lui succéda Jair Galaadite, & juge Israël vingt-deux ans.

Pour sa remarque de *Prophète & Voyant*, elle

eſt, à mon avis, très-peu de choſe. On peut dire, pour répondre à l'objection qu'il en tire, qu'il y a eu un temps en Iſraël où c'étoit un uſage aſſez commun de dire : *Allons conſulter le Voyant* (*Roé*) *de l'Eternel*; & un temps où il étoit plus ordinaire de nommer ce Voyant du nom de *Nabi* : mais c'eſt tout ce qu'il y a de véritable en cela ; car, comme ne je crois pas que l'Auteur voulût nous conteſter que les Prophètes n'ayent été nommés *les Voyans de l'Eternel* parmi les Iſraëlites juſqu'à Eſdras, & même de ſon temps, bien qu'ils fuſſent appellés plus ordinairement du nom de Prophètes, je ne nie pas auſſi qu'il n'y ait eu un temps en Iſraël où l'uſage ordinaire voulût qu'on les nommât plutôt des Voyans que des Prophètes, dans le ſtyle ordinaire & familier : & c'eſt tout ce qu'on peut recueillir du paſſage qu'on cite ſur ce ſujet.

CHAPITRE X.

Méthode pour prouver la vérité de la Religion Judaïque, nonobſtant les fauſſes ſubtilités des incrédules.

IL faudroit avoir d'étranges diſpoſitions à l'incrédulité, pour trouver dans ces objections de critique que nous fait Spinoſa, ou que d'autres peuvent nous faire, de quoi douter un moment des fondemens de la Révélation. Car, quoi ! deux ou trois parenthèſes que vous trouverez dans les Livres de Moïſe, & qu'on veut à toute force qui ne ſoient pas de Moïſe, & qui, par cela même qu'elles paroiſſent hors d'œuvre,

ne feroient rien contre nous, empêchent-elles que les Prophètes n'ayent prédit la vocation des Payens avec ſes circonſtances; que Moïſe & Jeſus-Chriſt ne ſe donnent du jour l'un à l'autre, & que les fondemens de la Religion ne ſoient ſi liés avec les lumieres du ſens commun, qu'il faut renoncer à la qualité d'homme pour en douter?

Mais, pour me renfermer dans le ſujet que je traite maintenant, eſt-il poſſible qu'on ne voye pas que la vérité de la Religion Judaïque, priſe à part, a des fondemens que de ſi petites obſervations ne ſont pas capables d'ébranler?

En effet, ſans la regarder de tous ſes côtés, comme de celui de la morale, de la connoiſſance du vrai Dieu, de ſa proportion avec la Religion naturelle, de ſes admirables rapports avec l'Evangile, de ſes prophéties, du caractere de piété & de déſintéreſſement qui paroît dans ſa doctrine, de l'avantage ſi grand & ſi ſenſible qu'elle avoit ſur toutes les autres Religions, il eſt aiſé d'en faire connoître la divinité d'une maniere qui perſuadera toujours les gens de bon ſens.

Il ne faut, pour cet effet, qu'établir bien diſtinctement ces trois vérités capitales. I. Que Moïſe a écrit ou a fait écrire les faits eſſentiels qui ſont contenus dans le Pentateuque. II. Que Moïſe les ayant laiſſés par écrit, il faut néceſſairement qu'ils ſoient vrais. III. Qu'étant vrais, ils prouvent, malgré tous les efforts de l'impiété, la divinité de la Religion Judaïque.

De ces trois principes, le premier eſt le plus difficile à prouver; car j'établirai clairement, que ſi Moïſe a écrit ces miracles éclatans qui nous ſont rapportés dans l'Ecriture du Pentateuque, il n'a pu les écrire contre la vérité, & contre la connoiſſance publique qu'on en avoit;

ce qui ne recevra plus de difficulté lorſqu'on aura conſidéré les circonſtances de ces faits.

Je ferai voir avec la même facilité, que ſi tous ces miracles ſont vrais, il faut que Dieu, auteur de ces loix de la Nature qui ont été interrompues par ces miracles, ſe ſoit manifeſté à Iſraël.

Ainſi, ce à quoi nous devons premierement & principalement nous attacher, c'eſt à faire voir que les choſes eſſentielles qui compoſent la matiere du Pentateuque, ces faits illuſtres & éclatans dans leſquels la main de Dieu paroit ſi viſiblement, ſont des faits que l'on n'a point inventés, mais dont Moïſe nous a conſervé la mémoire dans des monumens certains.

En effet, il eſt conſtant que ces faits ſe trouvent écrits, I. dans la Loi de Moïſe; II. dans les autres Livres du Pentateuque; III. dans les Ecrits de tous les Prophêtes; IV. dans le cœur & dans le ſouvenir des Iſraëlites, qui devoient s'en entretenir continuellement, & qui ne pouvoient pas n'en conſerver quelque ſouvenir par les meſures que Moïſe avoit priſes pour cela; V. dans la pratique & dans le culte des Juifs, dont les cérémonies repréſentoient ces anciens événemens: & il eſt vrai, VI. que tous ces faits ont une telle liaiſon avec la conſervation de la République des Juifs, & avec ſon établiſſement, qu'ils ſe trouvent encore peints dans leur Etat, par maniere de dire. On verra dans la ſuite la certitude de tous ces divers monumens qui nous ont conſervé la Révélation des Juifs.

CHAPITRE XI.

Premier monument de la Révélation Judaïque : Qu'il y a toujours eu parmi les Juifs une Loi de Moïse qui contenoit la substance de leur Religion.

LES incrédules eux-mêmes sont contraints d'avouer qu'il y a eu une Ecriture de Moïse. Spinosa prétend que Moïse écrivit deux Livres ; le Livre de l'Alliance, qui ne contenoit que les Loix qui sont décrites depuis le vingt-deuxiéme verset du vingtiéme de l'Exode, jusqu'au vingt-quatriéme chapitre du même Livre, & qu'il composa en Horeb, lorsque Dieu traita alliance avec le Peuple d'Israël au pied du Mont Sinaï ; le second, qu'il composa long-temps après lorsque l'alliance fut renouvellée : & que Moïse écrivit ces Loix avec plus d'étendue dans un Livre où il inséra cet autre petit Livre de l'Alliance ; cette derniere Ecriture ayant été ensuite nommée le Livre de la Loi.

On peut juger par le caractere de cet Auteur, que s'il avoit pu s'empêcher de nous accorder ce principe, il l'auroit fait. Mais comment auroit-il pu nier qu'il n'y ait eu parmi les Juifs un Livre de la Loi, & que ce Livre n'ait été écrit par Moïse, puisque c'est là la tradition constante & universelle des Juifs, puisque tous les Prophètes parlent incessamment de cette Loi, & que ce n'est qu'à cette Loi qu'on peut rapporter l'établissement de la Religion Judaïque avec toutes ses cérémonies? Certes, s'il est vrai que Moïse ait été le Législateur des Juifs,

il eſt vrai qu'il y avoit une Loi de Moïſe, qui comprenoit les ordonnances de ce grand homme ; de ſorte que, comme l'on ne peut douter raiſonnablement du premier de ces deux principes, il faut que l'autre ſoit néceſſairement véritable.

Mais on eſt peut-être en peine de ſavoir quel eſt ce Livre qui a porté le nom de la Loi de Dieu parmi les Juifs. Il paroit par les premieres paroles du Deuteronome, que c'eſt là le Livre de la Loi ; car voici quel en eſt le commencement : *Moïſe commença donc à déclarer cette Loi au-deçà du Jordain au pays de Moab, diſant, &c.* Enſuite, après avoir marqué les Loix que Dieu leur donnoit, & après avoir rapporté les bienfaits de Dieu, qui devoient être les motifs de l'obéiſſance des Iſraëlites, ce qui dure juſqu'au chap. 31. il eſt ajouté : *Or Moïſe écrivit cette Loi, & la donna aux Sacrificateurs, &c.* & peu après : *Alors tu liras cette Loi ici, eux l'oyant, &c. afin qu'ils craignent l'Eternel votre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi ici, &c.*

Cette conſidération donne du jour à ce qui eſt rapporté au chap. 8. de Nehemie ; ſavoir, qu'on aſſembla tout le Peuple d'Iſraël ; qu'Eſdras, Levite, apporta le Livre de la Loi, & y lut en la place qui étoit devant la porte des eaux, depuis le jour venu juſqu'à midi. Il ne faut point douter qu'on ne lût toute la Loi, ſelon le commandement de Moïſe, qui ordonnoit de lire toute la Loi devant l'aſſemblée d'Iſraël, de ſept ans en ſept ans. Or, j'avoue que la moitié d'une journée ne ſuffiſoit pas pour lire tout le Pentateuque, & pour l'expliquer au Peuple, comme il eſt dit que les Lévites expoſoient la Loi de Moïſe au Peuple ; & il eſt vrai auſſi, qu'à reſtreindre la Loi au Décalogue avec

les malédictions contre les transgresseurs, ou même aux ordonnances qui sont contenues depuis le vingt deuxiéme verset du vingtiéme chapitre de l'Exode jusqu'au chap. 24. il y avoit dans la moitié d'une journée beaucoup plus de temps qu'il n'en falloit ; ce qui nous confirme dans la pensée qu'on ne lut que le Deuteronome, & que c'est le Deuteronome qui portoit, d'une façon particuliere, le nom de la Loi de Moïse.

Quoi qu'il en soit, il est du moins certain que cette Loi étoit au temps d'Esdras, & avant Esdras. Elle étoit avant Esdras, puisque, longtemps auparavant, Jeremie, Habacuc, Baruc, Ezechiel, avoient prophétisé la ruine de Jérusalem & la captivité du Peuple, comme un effet du mépris que les Juifs avoient fait de la Loi de Dieu ; que, pendant la captivité, Daniel, Mardochée, les trois Enfans Hébreux avoient attaché leur cœur à la Loi de Moïse, & s'exposoient à toute sorte de dangers pour vivre conformément à cette régle ; ce qui même ne pourroit avoir été inventé que sur ce fondement véritable, qu'il y avoit alors une Loi de Moïse ; & qu'enfin, lorsque Zorobabel eut ramené les Juifs de Babylone, ils offrirent des sacrifices conformément à la Loi de Moïse : c'est Esdras qui le rapporte en ces termes au chap. 3. de son Livre : *Ils bâtirent l'autel du Dieu d'Israël pour y offrir des holocaustes, ainsi qu'il est écrit en la Loi de Moïse, homme de Dieu, &c. Et ils offrirent sur lui les holocaustes à l'Eternel, à sçavoir, les holocaustes du matin & du soir : ils célébrerent aussi la Fête solemnelle des Tabernacles, ainsi qu'il est écrit, &c. & après cela l'holocauste continuel, & des nouvelles Lunes, & de toutes les Fêtes solemnelles de l'Eternel, &c.*

Sur cela, il est naturel de faire ces trois remarques ; la premiere, qu'on n'a jamais douté,

du moins que l'on sache, que ce Livre ne soit d'Esdras : la seconde, qu'Esdras parle du premier rétablissement des Juifs sous Zorobabel, qui étoit arrivé long-temps avant l'arrivée d'Esdras même à Jérusalem; car Zorobabel ramene les Juifs : ils bâtissent un autel dès qu'ils sont arrivés, sur lequel ils sacrifient conformément à la Loi de Moïse : ils commencent à bâtir le Temple ; l'ouvrage est interrompu pendant plusieurs années. Les Prophètes Aggée & Zacharie encouragent le Peuple par leurs prophéties. On obtient la permission d'achever de rebâtir le Temple. On acheve cet ouvrage, & ensuite Esdras arrive de Babylone, menant avec lui quelques-uns des enfans d'Israël, des Sacrificateurs, des Lévites, &c. En troisiéme lieu, il faut considérer qu'Esdras n'auroit pu dire, avec la moindre ombre de raison & de vraisemblance, que les Juifs ramenés par Zorobabel avoient sacrifié conformément à la Loi de Moïse, homme de Dieu, s'il n'y eût eu avant Esdras une Loi de Moïse connue de tout le monde; ce qui détruit entierement le soupçon qu'on pourroit avoir, que la Loi s'étant perdue, & n'étant plus dans le souvenir des Israëlites, Esdras leur en ait donné une toute nouvelle en la place de celle de Moïse.

Il y a un peu plus de sujet de se défier du temps du Roi Josias, pendant lequel il est rapporté au quatriéme Livre des Rois, chap. 22. que le Peuple étant tombé dans une telle idolâtrie, qu'il sacrifioit à toute l'armée des cieux, le Souverain Sacrificateur Hamalkija trouva le Livre de la Loi dans le Temple; qu'il en donna avis au Roi Josias, & que ce Livre de la Loi fut la régle sur laquelle on reforma le Peuple & la Religion.

L'incrédulité qui ne cherche que des sujets

de défiance, croit sans doute en avoir trouvé ici une belle occasion ; mais elle se trompe. Le Tabernacle ayant été destiné à garder le Livre de la Loi, & ensuite le Temple servant à cela même, il n'est pas étrange que la Loi s'y soit trouvée long-temps après. L'Historien n'est pas suspect en cela, puisqu'il nous fait comprendre que le Peuple étoit enseveli dans une si profonde superstition, qu'on fut obligé de chercher dans le Temple pour y trouver le Livre de la Loi, ou du moins pour être assuré qu'il n'avoit pas été corrompu, & que c'étoit là la véritable Loi de Moïse. Il ne faut donc pas douter que ce Livre ne fût trouvé à côté de l'Arche, où Dieu avoit commandé qu'il fût mis : & là-dessus il me semble qu'il est assez naturel de penser, que si Josias avoit fait supposer ce Livre, il y auroit fait mettre quelque prophétie qui lui auroit été favorable en son particulier ; que si la supposition étoit venue de Hamalkija seul, ce dernier y auroit inséré quelque prophétie, par le moyen de laquelle il se seroit mis en crédit, & auroit tenu le même rang que Moïse ; que si ce Livre avoit été supposé du temps de Josias pour détruire l'idolâtrie qui régnoit parmi le Peuple, les successeurs de Josias qui rétablirent la superstition & l'idolâtrie, n'auroient jamais manqué de découvrir la supposition de ce Livre. Voilà des raisons probables, qui nous portent à croire que c'est de bonne foi que le souverain Sacrificateur Hamalkija avoit trouvé la Loi de Moïse dans le Temple.

Mais ces incrédules demandent quelque chose de démonstratif, & je crois qu'il faut les satisfaire : je leur demande donc comment Hamalkija, ou celui qui composa en ce temps-là le Livre de la Loi, pouvoit deviner que Dieu suf-

citeroit une Nation contre les Juifs ; qu'ils seroient dispersés parmi les Peuples ; qu'on les feroit idolâtrer pendant leur captivité ; que leurs villes seroient rasées ; qu'ils seroient contraints de manger le fruit de leur ventre ; mais qu'ils se convertiroient à Dieu, & qu'alors Dieu ramèneroit les captifs d'Israël, qu'il les rassembleroit d'entre les Peuples ? Car toutes ces choses sont clairement prédites dans le Deuteronome, & nous lisons que Nehemie y avoit eu égard dans la priere qu'il adressa à Dieu en Babylone. Comment auroit-on prévu du temps de Josias ce qui n'arriva que du temps de ses successeurs ?

Peut-être que cette question embarrassera les incrédules ; cependant ce n'est pas là ce qu'il y a de plus convaincant contre eux. Il est certain que les Juifs avoient une Loi de Moïse avant le régne de Josias, puisque David, dans ses Psaumes, ne parle que de la Loi de l'Eternel : &, si vous avez peur qu'on n'en ait chargé la matiere, on vous fera voir dans les Ecrits des Prophètes qui avoient précédé Josias, & dans les Ecrits des Prophetes qui avoient prophétisé dans le Royaume d'Israël, séparé de celui de Juda long-temps avant le régne de Josias ; on fera voir, dis-je, dans les Ecrits de ces Prophètes tous les faits essentiels qui sont contenus dans le Livre du Deuteronome : preuve convaincante & démonstrative que Josias n'a pu supposer l'essentiel de ces Livres. Mais il est temps de passer à la considération du Pentateuque en général.

CHAPITRE XII.

Second monument de la Révélation Judaïque : Que le Pentateuque subsistoit nécessairement avec Esdras, & que celui-ci n'a pu supposer une nouvelle Ecriture composée de faux événemens.

ON ne doutera point que le Livre de la Genèse ne subsistât, du moins à l'égard de sa matiere, avant la captivité des Juifs en Babylone, si l'on considere que les choses essentielles qui font la matiere de ce Livre, & quelquefois jusqu'aux moindres circonstances, sont marquées comme des choses qui ne pouvoient être ignorées de personne. Tous parlent de la Création comme Moïse : ils disent que l'Eternel à présidé sur le déluge : *Car ceci me sera comme les eaux de Noé ; c'est que j'ai juré que les eaux de Noé ne passeront plus sur la terre ; ainsi, &c.* C'est Esaïe qui parle de la sorte. Le même Prophète vous apprendra l'élection d'Abraham, chap. 51. les crimes de Sodome, chap. 1. Jérémie marque la subversion de Sodome, chapitre 50. Le Psalmiste vous parlera de Melchisedec, Pseaume 110. Osée vous dira que, dès le ventre, Jacob supplanta son frere, & qu'il fut ensuite le plus fort luttant avec l'Ange qu'il avoit trouvé en Bethel, chapitre 12. 4. 5. La Sapience fait mention de la Statue de sel, chapit. 10. 7. Le Psalmiste nous apprend que Joseph fut vendu, Pseaum. 105. 17. L'idée de la Circoncision régne tellement dans les Ecrits des Prophètes, qu'ils représentent la corruption sous l'idée du prépuce, & ne par-

lent que de circoncir le cœur. Enfin, on voit que les Prophétes ont accommodé leur ſtyle & leur maniere de concevoir les choſes, aux circonſtances qui ſont marquées dans la Genèſe. Voyez comment ils parlent du ſouffle de Dieu, &c.

Ainſi, le Pſalmiſte diſtingue les eaux ſupérieures des eaux inférieures; diſtinction qui ne ſe trouve que dans le premier chapitre de la Genèſe, & qui a fait de tout temps aſſez de peine aux Interprétes.

Il eſt donc vrai que cette Ecriture dont nous parlons ſubſiſtoit avant que les Prophétes s'élevaſſent, & par conſequent avant les Ezéchiels, les Jérémies, les Eſaïes, les Salomons & les Davids, qui font de continuelles alluſions aux choſes qui y ſont contenues, & des alluſions ſi naturelles, ſi peu étudiées, & en des circonſtances ſi ſingulieres, que l'on comprend facilement qu'ils avoient été élevés dans cette connoiſſance.

En établiſſant que les faits contenus dans le Pantateuque n'ont point été ſuppoſés, nous avons montré que les fondemens de la Religion Judaïque ſont véritables; néanmoins, par ſurabondance de droit, nous examinerons encore deux queſtions: la premiere eſt, ſi Moïſe a écrit ou fait écrire (car c'eſt la même choſe) le Pentateuque: la ſeconde, ſi Eſdras n'en a point changé la forme.

Perſonne ne doute que Moïſe n'eût l'invention d'écrire, puiſqu'il écrivit les paroles de l'Alliance en Horeb, ſelon l'aveu de tout le monde, & qu'il préſenta aux Iſraëlites le Décalogue gravé dans des tables de pierre.

Il écrivit d'autres Livres que celui de la Loi, ſelon ce qui eſt dit dans l'Exode, chap. 17. 14. où il eſt rapporté que Dieu lui commanda d'é-

crire l'hiſtoire d'Amalec. Il n'eſt pas néceſſaire de diſputer là-deſſus ; Spinoſa l'avoue : *Mais*, dit-il, *il n'eſt point parlé en cet endroit du Livre dans lequel cette hiſtoire d'Amalec fut écrite. Outre*, ajoute-t-il, *qu'il eſt fait mention au ch. 21. du Livre des Nombres, d'un Livre qui portoit pour titre*, Le Livre des Guerres de Dieu ; *& qu'il y a apparence que cette guerre contre Amalec y étoit décrite.*

Or, l'imagination ſeroit belle, de penſer que Moïſe eût fait un Livre pour décrire avec exactitude les campemens des Iſraëlites, tel que devoit être ce Livre des Guerres de Dieu, comme il paroît par ce qui en eſt cité, & comme l'Auteur du Traité *Theologico-politicus* le reconnoît, & que néanmoins Moïſe ne ſe fût pas aviſé de faire l'hiſtoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors du pays d'Egypte, & d'expliquer ſes loix avec quelque étendue.

Mais il ne faut qu'examiner tous ces Livres qui compoſent le Pentateuque, pour s'aſſurer que c'eſt Moïſe qui en eſt l'Auteur. Le Livre de la Genèſe ne ſemble être compoſé que pour encourager les Iſraëlites à entrer dans la poſſeſſion d'une Terre que Dieu avoit ſolemnellement promiſe aux Patriarches : il l'avoit juré à Abraham, à Iſaac & à Jacob ; & la malédiction prophétique de Noé ſur Cham, pere de Canaam, ne ſemble être rapportée que dans cette vue.

Pour l'Exode, ou l'hiſtoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors de l'Egypte, il eſt indubitable qu'elle a été écrite par Moïſe : car, comment auroit-il manqué à faire une hiſtoire vraie ou fauſſe d'un événement qui l'a rendu ſi illuſtre ? Quelle apparence qu'il donnât aux Iſraëlites l'hiſtoire d'une guerre qui n'étoit qu'une petite dépendance de leur délivrance hors de

l'Egypte, & qu'il n'écrivit point l'hiſtoire de ce grand événement? Comment auroit-il ſupprimé une hiſtoire qui donnoit du jour à ſes ordonnances & à ſes cérémonies, & ſans laquelle il ne ſeroit pas facile d'entendre ces premiers mots du Décalogue : *Ecoute, Iſraël, je ſuis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du pays d'Egypte, de la maiſon de ſervitude.* Que ſi Moïſe, dans le Deuteronome, chap. 6. fait paroître le ſoin qu'il a de conſerver la mémoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors d'Egypte, en parlant ainſi : *Quand ton enfant t'interrogera ci-après, diſant : Que veulent dire ces témoignages, ces droits & ces loix que l'Eternel notre Dieu nous a commandés? Alors tu diras : Nous avons été eſclaves en Egypte, & l'Eternel nous a retirés d'Egypte par main forte, &c.* Si Moïſe, dis-je, a pris un ſi grand ſoin de conſerver la mémoire de ces choſes, comment n'en auroit-il pas écrit l'Hiſtoire? Quelle apparence qu'il avertiſſe les Iſraëlites dans ſa Loi, de ſe ſouvenir de ce qui arriva à Dathan & Abiram, & qu'il n'écrive point l'hiſtoire de cet événement avec un peu plus d'étendue? Comment la diſtinction des Tribus & la ſéparation des Lévites conſacrés au ſervice de Dieu, étant le fondement de cet Etat, aura-t-il oublié d'écrire ou de faire écrire leurs généalogies, comme elles ſe trouvent écrites au Livre des Nombres, puiſque cette diſtinction ne pouvoit ſubſiſter ſi les généalogies venoient à ſe confondre? Comment le Livre de la Loi, ou le Deuteronome, ne diſant preſque rien du Tabernacle, des habits ſacerdotaux, des diverſes eſpéces des ſacrifices, & de cent autres choſes qui entroient dans le culte des Juifs, ne les auroit-on point rédigées par écrit dans quelque autre Livre? Comment, dis-je, Moïſe n'auroit-il rien dé-

terminé là-dessus ? Et comment, néanmoins, auroit-on dit constamment que Moïse avoit exactement marqué ces choses ? Enfin, comment cet homme si habile & si sage n'auroit-il pas daigné écrire ou faire écrire des evénemens dont il trouvoit bon de laisser tant de mémoriaux sensibles ?

Mais, si les incrédules nous permettent de raisonner par le passage que l'Auteur du Traité *Theologico politicus* cite lui-même, ce différent va bientot être terminé. Nous apprenons du dix-septiéme de l'Exode, que Josué défit entierement Amalec, & qu'alors l'Eternel dit à Moïse : *Ecris ceci pour mémoire au Livre, & fais entendre à Josué que j'effacerai entierement la mémoire d'Amalec de dessous les cieux.*

Sur quoi il faut remarquer qu'il n'est point simplement dit : *Tu feras une Histoire de cette défaite d'Amalec*, mais bien, *Tu écriras ceci pour mémoire au Livre :* ce qui montre qu'il y avoit un Livre où Moïse, par l'ordre de Dieu même, écrivoit ce qui arrivoit de considérable au Peuple ; & par conséquent il ne faut pas douter que ce Livre ne comprit l'Histoire de la sortie des Israëlites hors du pays d'Egypte, & qu'ainsi Moïse n'ait écrit ou l'Exode, ou quelque Livre qui répondoit à l'Exode.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine si Esdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.

DANS le dessein de m'éclaircir sur ce sujet, je considere d'abord Esdras, les circonstances

extérieures, comme le temps auquel il vivoit, & les personnes avec lesquelles il conversoit, le Pentateuque qu'on prétend qu'il a composé ; &, portant plus loin ma vue, je cherche si les ennemis non-seulement d'Esdras, mais de la Nation en général, comme les Samaritains, ne pourront point me fournir quelque jour là-dessus : & je trouve que la lumiere sort de tous ces divers côtés.

Il est certain que, quelque soin que je prenne, je ne saurois découvrir l'intérêt qui auroit pu engager Esdras dans ce dessein. Il pourroit sembler d'abord, qu'il auroit pu se proposer la gloire de sa Religion, en inventant plusieurs miracles qui la font paroitre divine : mais on n'aura plus cette pensée, si l'on considere que les faits miraculeux qui sont contenus dans le Pentateuque avec les circonstances de ces faits, étoient si connus, ont été tellement répétés par les Prophetes, avoient une connexion si essentielle avec la Loi de Moïse, étoient tellement gravés dans la pratique des Juifs, & si profondément empreints dans leur souvenir, qu'il est tout-à-fait chimérique de s'imaginer qu'on les ait supposés. Cette vérité a été déja prouvée, & elle doit l'être encore plus particulierement dans la suite.

Il ne revenoit point d'autre bien à Esdras de cet ouvrage, que le danger d'être regardé comme un corrupteur sacrilége de l'Ecriture Sainte ; car l'on sait la délicatesse des hommes à cet égard, & je dis des moins dévots, qui veulent bien désobéir à l'Ecriture, mais qui ne souffriront point qu'on la change : & l'on n'ignore pas que le scrupule des Juifs à cet égard est toujours allé jusqu'à la superstition.

Ce n'est pas en faveur des Lévites qu'il auroit composé une nouvelle Ecriture, puisque

les Lévites n'eurent point d'autres priviléges après Eſdras qu'avant Eſdras : l'Hiſtoire de Néhémie & les Ecrits des Prophètes ne nous permettent pas de douter qu'il n'y eût des Lévites avant ce temps là ; que les Lévites n'euſſent la dime des biens des Iſraëlites avant la captivité ; ce que les généalogies des Sacrificateurs, conſervées dans les familles avec tant d'exactitude, cette Tribu privée d'héritage dans la Terre Sainte, & cent autres choſes, nous confirment parfaitement.

Si Eſdras ſe fût engagé dans ce deſſein pour la gloire de ſa Nation, il auroit ſupprimé dix murmures célébres des Iſraëlites, & il n'auroit pas marqué avec tant de ſoin l'endurciſſement prodigieux de ce Peuple.

Si le zéle qu'il avoit pour Moïſe l'eût fait agir, il ſe ſeroit diſpenſé de nous repréſenter Moïſe meurtrier, incrédule, & déſobéiſſant à la Loi de Dieu.

S'il eût eu deſſein d'honorer la mémoire de ſes peres, en ſuppoſant quelques circonſtances qu'il croyoit leur être glorieuſes, il en eût ſupprimé d'autres qui ne le ſont pas ; car il n'eſt pas fort glorieux aux Lévites, que Lévi, leur chef, ſe ſoit noirci par une perfidie avec Ruben, qu'il ſe ſoit couvert du ſang des Sichemites, & que cette action lui ait attiré la malédiction de Jacob contenue dans le quarante-neuviéme chapitre de la Genèſe. Il n'eſt pas avantageux aux dix Patriarches d'avoir vendu Joſeph, aux Iſraëlites d'avoir adoré le Veau d'or, &c. Il paroit que non-ſeulement aucun de ces intérêts n'a fait agir Eſdras, mais qu'il auroit même choqué preſque tous ces intérêts, s'il étoit l'Auteur du Pentateuque ; cependant il ne faut pas ſe déterminer là-deſſus : allons plus loin.

Il eſt certain que ſi un homme entreprenoit

aujourd'hui de réparer le Nouveau Teſtament, ou de compoſer de nouveau les Ecrits des Apôtres, il ne réuſſiroit jamais dans ſon deſſein, à moins qu'il ne fit les mêmes miracles que les Apôtres firent autrefois. On doit penſer la même choſe d'Eſdras.

Quand les Juifs qui retournerent avec lui de Babylone, auroient eu aſſez de confiance en lui pour le lui permettre, ceux qui étoient demeurés dans la Terre de Canaan pour habiter les ruines de Jéruſalem, n'y auroient pas facilement conſenti.

D'ailleurs, il y a de l'apparence qu'Eſdras auroit uſé de moins de ſévérité envers les Juifs qui avoient pris des femmes étrangeres, & qui furent obligés de les renvoyer avec les enfans qu'ils avoient eus d'elles : que s'il ne s'étoit pas ſoucié de ménager le Peuple, il ſemble qu'il auroit eu quelques égards pour les Sacrificateurs, dont il devoit briguer, pour ainſi dire, le conſentement; & néanmoins il fit le même traitement au Peuple, & à un très-grand nombre d'enfans de Sacrificateurs, dont les noms ſont rapportés ſur la fin de ſon Livre.

Mais, quand cette foule de Sacrificateurs qui ſe trouvoient intéreſſés dans cette réformation d'Eſdras lui auroit permis de donner une autre forme à l'Ecriture, il eſt du moins évident qu'Eſdras n'auroit pu cacher ſon deſſein ni à ces Sacrificateurs, ni même au Peuple des Juifs; car, puiſqu'il y en avoit d'entr'eux qui pleuroient en voyant le ſecond Temple, parce qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir vu la magnificence du premier, on doit penſer que la longueur de leur captivité ne leur avoit pas fait perdre les idées de leur Ecriture, & qu'ils n'étoient pas ſi ignorans dans cette Loi qu'ils avoient avant qu'Eſdras revint de Babylone, qu'Eſdras pût

leur en faire accroire facilement à cet égard.

Eſdras ne pouvant donc réparer l'Ecriture, ſans que le Peuple & que ſes ennemis le ſuſſent, il auroit dû prendre quelque prétexte ſpécieux; comme, que Dieu le lui avoit ainſi ordonné; que l'Ecriture s'étoit corrompue, &c. &, loin de cacher ſon deſſein, il l'auroit dit lui-même, il l'auroit écrit : cependant, quand nous liſons ſon Livre, nous n'y voyons rien d'approchant. Tout nous éloigne, au contraire, de cette penſée : on nous y fait comprendre que les Juifs qui avoient été ramenés par Zorobabel avoient la Loi; qu'Eſdras s'appliquoit ſeulement à l'entendre; qu'il l'expliqua au Peuple : &, afin qu'on ne s'imagine pas qu'Eſdras & Néhémie l'avoient changée de concert, en y mettant ce qu'ils avoient voulu, on trouvera que Néhémie fit une ſeconde réformation depuis celle qu'Eſdras avoit faite, qu'il rapporte lui-même en ces termes ſur la fin de ſon Livre : *Je les tançai, je les blâmai, j'en battis quelques-uns, & leur ôtai le poil, &c. Or, il y avoit même un des enfans de Joiadah, fils d'Eliaſeib, Grand Sacrificateur, lequel je déchaſſai pour ce ſujet-là d'auprès de moi*, &c. Il eſt aiſé de juger ſi Eſdras & Néhémie auroient pu changer ou réformer l'Ecriture, ſans que ces Sacrificateurs qu'ils avoient maltraités s'en apperçuſſent, & qu'ils en priſſent occaſion de ſe venger, en les accablant ſous les plus beaux prétextes du monde : cependant notre deſſein n'eſt pas de nous arrêter à ces raiſons, toutes probables qu'elles ſont.

Il faut conſidérer en troiſiéme lieu le Pentateuque. Nous pouvons faire voir qu'Eſdras ne l'a pas compoſé, par deux raiſons; l'une de fait & l'autre de droit, & toutes deux très-ſolides.

La raiſon de fait eſt que la phraſe & la maniere d'écrire d'Eſdras eſt fort différente de la phraſe & de la maniere d'écrire que l'on remarque dans le Pentateuque.

Ma ſeconde preuve, que j'ai appellée une preuve de droit, eſt qu'on ne peut rien changer dans des Livres hiſtoriques, ſi ce n'eſt les faits, les circonſtances, les expreſſions, le tour ou l'ordre ; & que cependant les faits ſont tous plus anciens qu'Eſdras, puiſqu'ils ſe trouvent marqués dans les Prophetes : les circonſtances de ces faits n'ont pu être ſuppoſées pour la même raiſon : la phraſe & le ſtyle ne ſont point d'Eſdras : à l'égard du tour, je ne penſe pas qu'on accuſe Eſdras d'avoir employé l'adreſſe de ſon eſprit pour donner un tour plus fin & plus agréable aux penſées de Moïſe. Enfin, je trouve que l'ordre n'a pas été changé, & je le trouve par les principes mêmes de Spinoſa ; car, ſi les hiſtoires qui ſont contenues dans la Bible ſont écrites ſans ordre, & ſont mal digérées, comme cet ennemi de la Religion le prétend, comment peut-on dire qu'Eſdras en a changé la forme, ou qu'il a pris le ſoin de donner de l'ordre à des matieres entaſſées ?

Mais c'eſt peu que de prouver nos principes, il faut tirer avantage des objections qu'on nous fait, & montrer que rien n'eſt plus contraire à nos adverſaires que ce qu'ils diſent contre nous : tous les paſſages véritablement difficiles & conſidérables qu'ils produiſent peuvent ſe réduire à quatre ou cinq ; il y en a deux dans la Genèſe, & deux ou trois dans le Deuteronome.

Le vingtiéme chapitre de la Genèſe ſemble devoir faire bien de la peine : il y eſt rapporté que Sara qui devoit être alors âgée de plus de quatre-vingts ans, parut ſi belle aux yeux d'Abi-

melec, que ce Prince voulut la prendre pour sa femme.

Il est certain aussi qu'il y a quelque difficulté dans ce passage du trente-sixiéme chapitre de la Genèse, que nous avons déja considéré en passant : *Ce sont ici les Rois qui ont régné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roi régnât par Israël. Belah donc, fils de Behor, régna en Edom*, &c. *Et Belah mourut, & Jobab fils de*, &c.

Enfin, on remarque que le discours de Moïse qui est contenu dans le Deuteronome, est coupé par quelques parenthèses qui en rompent le fil, & sans lesquelles tout ce discours seroit parfaitement bien suivi. On doit principalement mettre dans ce nombre celle qui est contenue dans les versets 10. 11. & 12. du deuxiéme chap de ce Livre : voici le passage tout entier, car il importe de le rapporter dans toute son étendue.

Vers. 9. *Alors l'Eternel me dit : Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à eux en bataille ; car je ne te donnerai rien de leur pays en héritage, parce que j'ai donné Har en héritage aux enfans de Lot.*

10. (*Les Emins y habitoient auparavant, qui étoient un Peuple grand & en grand nombre, & hauts de stature comme les Hanakins ; mais les Moabites les appelloient Emins.*

11. *Et de fait ils ont été réputés pour Rephaims, comme les Hanakins ; mais les Moabites les appelloient Emins.*

12. *Aussi les Horriens demeuroient auparavant en Schir, mais les enfans d'Esaü les en dépossédérent, & les détruisirent, & y habiterent au lieu d'eux, ainsi qu'a fait Israël du pays de son héritage que l'Eternel lui a donné.*)

13. *Mais maintenant levez-vous, & passez le torrent de Zered. Et nous passâmes le torrent de Zered.*

Il paroît que cette parenthèse a été ajoutée, premierement, parce que le sens se suit parfaitement sans elle; car on passe fort naturellement du verset 9. au verset 13. de cette maniere.

9. *Lors l'Eternel me dit : Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à les combattre*, &c.

13 *Mais levez-vous maintenant, & passez le torrent*, &c.

En second lieu, elle paroît ajoutée, parce qu'elle semble ne pouvoir convenir à Moïse qui parle, & que ces mots, *Ainsi qu'a fait Israël du pays de son héritage que l'Eternel lui a donné*, semblent les paroles d'un homme qui voyoit les Israëlites établis déja au pays de Canaan.

D'ailleurs, elle paroît ajoutée, parce qu'il semble qu'il y ait de l'absurdité à faire de cette espéce de parenthèses longues & embarrassées, en parlant comme faisoit Moïse alors.

Il y en a deux ou trois autres de même nature, quoique moins difficiles à expliquer que celle-ci; telles que sont, celle qui est contenue dans les versets 20. 21. 22. & 23. du même chapitre, & qui semble aussi couper le fil du discours; & celle qui est contenue au neuviéme verset du chapitre troisiéme.

Il y a long-temps que j'admire en ceci l'aveuglement de quelques incrédules, qui prennent occasion de ces petites difficultés, de dire que ce n'est point Moïse, ou quelqu'un qui écrivoit du temps & par l'ordre de Moïse, qui a composé les Livres du Pentateuque; car, si comme ils le prétendent, ces parenthèses ne s'unissent pas bien avec le reste du Livre, ne faut-il pas avoir perdu la raison, pour prétendre juger par ces parenthèses de l'Auteur de cette Ecriture?

Mais, du moins, semble-t-il qu'on peut inférer de-là, qu'Esdras ou quelque autre a revu cette Ecriture, & qu'il y a inséré ces parenthèses. Cela est encore évidemment faux; car, ou Esdras auroit eu dessein de faire passer ces parenthèses pour les paroles de Moïse, ou il auroit seulement voulu qu'elles servissent d'explication & de lumiere pour mieux entendre le sens de Moïse. Il n'a sans doute pas eu le dessein de faire accroire que ces parenthèses fissent partie du discours de Moïse. Il auroit extravagué, s'il eût si mal choisi les endroits qu'il vouloit supposer. Quoi! il auroit choisi ces paroles: *Ainsi qu'a fait Israël du pays de son héritage que l'Eternel lui a donné*, (entendant par cet héritage le pays de Canaan) *avant qu'aucun Roi régnât en Israël*, pour les attribuer faussement à un homme qui avoit écrit avant qu'Israël chassât ses ennemis hors du pays de son héritage, & avant qu'on parlât de Roi en Israel.

Que si Esdras avoit seulement ajouté ces paroles par voie d'explication, sans vouloir les faire passer pour les paroles de Moïse, il se seroit bien donné de garde d'en faire des parenthèses, des les insérer dans le texte sacré, de les unir par des particules avec les paroles de Moïse: car, enfin, ce ne sont pas ici des liaisons, par lesquelles Esdras donne de la suite & de l'ordre au discours de Moïse; mais ce sont des parenthèses qui détruisent plutôt l'ordre, & qui font perdre la suite du discours de Moïse. Or, il y auroit de l'extravagance à penser qu'Esdras, ou quelque autre, n'ayant nullement en vue de les faire passer pour les paroles de Moïse, mais les ajoutant par voie de commentaire & d'explication, les eût pourtant insérées dans le texte; car ç'auroit été vouloir & ne vouloir pas les faire passer pour les paroles de ce Législa-

teur ; & la seule pensée qu'on pourroit avoir ; seroit que la note auroit passé insensiblement de la marge dans le texte par le défaut des Ecrivains : ce qui n'empêcheroit point que cette Ecriture ne fût de Moïse, & ne dût être considérée sur ce pied-là.

Que reste-t-il donc après tout cela ? Car, enfin, il paroît que ces parenthèses ont été insérées ; & il faut bien que quelqu'un ait fait une chose que l'on reconnoît qui s'est faite.

Nous répondons, que nous ne trouvons rien dans les passages que nous avons marqués, qui nous détermine nécessairement à reconnoître qu'ils ont été insérés dans les Livres de Moïse.

Car, pour commencer par celui du vingtiéme chapitre de la Genèse, qui doute que Dieu n'ait pu redonner à Sara sa premiere beauté, lorsqu'elle étoit avancée en âge ? Et qui ne voit que, sans aucune multiplication de miracles, Dieu a fait venir le lait dans son sein & le teint sur son visage par un même moyen, puisque ce teint vif qu'ont les jeunes personnes ne vient que de l'abondance des esprits qui se répandent sur le visage, & qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que Dieu mit une nouvelle vigueur, & forma de nouveaux esprits dans le corps de Sara, pour la rendre capable de concevoir Isaac ?

Il faut dire la même chose d'Abraham ; & l'on n'en doutera pas, si l'on se souvient d'un côté, qu'une des raisons qui empêchoit Sara d'ajouter foi à la promesse qui lui avoit été faite, étoit qu'Abraham étoit vieux ; & de l'autre, qu'Abraham eut des enfans de Ketura plus de quarante ans après la naissance d'Isaac, & qu'il vécut jusqu'à l'âge de cent soixante & dix ans : ce qui ne peut venir que d'une augmentation

augmentation miraculeuse & extraordinaire de ses forces.

Pour le passage du 36. Chapitre de la Genese, on peut y former deux difficultés; car I. il semble que tous les Rois dont il y est fait mention, n'avoient pu regner depuis Esaü jusqu'à Moyse; & qu'ainsi ce n'est point Moyse qui a écrit cela. Mais on se trompe: le temps de la succession de ces Rois ne sçauroit aller à plus de deux cens, ou deux cens cinquante ans; & par conséquent tous ces Rois pouvoient avoir regné en Edom avant Moyse; outre qu'ils peuvent avoir regné en même temps. II. On trouve de la difficulté dans ces mots: *avant qu'aucun Roi eût regné*, ou *regnât en Israël*. Mais qui empêche que Moyse, qui prévoyoit que les Israëlites s'établiroient un jour des Rois, & qui donne même des préceptes là-dessus, ne se serve de cette façon de parler? Qu'y a-t-il là de difficile, à prendre même la chose dans la plus grande rigueur? Est-ce que Moyse n'auroit pu se servir de cette façon de parler toute semblable: *Voilà quels ont été les Conducteurs du peuple d'Israël avant qu'il possédât la terre promise?*

Pour les parenthèses qui semblent couper le discours de Moyse contenu dans le Deuteronome, on pourroit répondre en général, qu'elles n'étoient point dans le discours que Moyse prononça; mais que Moyse lui-même les insera dans son discours, lorsqu'il l'écrivit, parce que ces parenthèses servent parfaitement à faire entendre les lieux où les choses dont il parle s'étoient passées, & les nations avec qui les Israëlites avoient quelque relation; qui est une des fins que Moyse s'est visiblement proposée dans tout le Livre du Deuteronome, ne cessant de specifier les lieux & les nations dont il parle.

On répondroit en particulier à l'objection prise

de la parenthèse qui est contenue dans les versets 10. 11. & 12. que ces paroles: *Ainsi qu'a fait Israël du pays de son héritage que l'Eternel lui a donné*, ne doivent s'entendre que du pays que les Israëlites avoient déja conquis au-de-là du Jordain du temps de Moyse. Et si l'on en veut un juste commentaire, on n'a qu'à lire le Chap. 3. du Deuteronome, où Moyse en parle de la sorte: *En ce temps-là donc nous possedâmes ce pays-là. Et j'ai donné aux Rubenites & aux Gadites depuis Haroher qui est sur le torrent d'Arnon, & la moitié de la montagne de Galaad avec ses villes: & j'ai donné à la demi-Tribu de Manassé le reste de Galaad & tout Basçan, qui étoit le Royaume d'Og, &c. Mais aux Rubenites & aux Gadites, j'ai donné depuis Galaad jusqu'au torrent d'Arnon, le dedans du torent & sa borne, voire jusqu'au torrent de Jabbok, qui est la frontiere des enfans de Hammon; & la campagne, & le Jordain, & sa borne depuis Kinneret jusqu'à la mer de la campagne, &c. Or en ce tems-là, je vous commandai, disant: l'Eternel votre Dieu vous a donné ce pays pour le posseder, &c.* Voilà comment il parle du pays que les Israëlites avoient conquis de son temps.

Je voudrois bien sçavoir quelle difference il y a entre ces expressions, *le pays de l'héritage que l'Eternel lui a donné, & le pays que l'Eternel leur a donné pour le posseder.* Qui doute que si Moyse a marqué les pays que les Israëlites avoient conquis de son temps par ces dernieres paroles, il n'ait pu les marquer par les premieres, qui font ce qu'il y a de difficulté dans l'objection.

CHAPITRE XIV.

Troisiéme monument de la Révélation Judaïque : Que la substance de la Loi n'a pu entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.

MAis outre la Loi & les autres Livres du Pentateuque que nous venons de défendre contre la fausse critique des incrédules de ce temps, il y a encore un troisiéme Livre, dans lequel les faits qui établissent la Religion Judaïque devoient être nécessairement gravés, qui est le cœur & le souvenir des Israëlites. En effet, il ne se peut rien ajouter aux soins que leur Législateur avoit pris pour conserver perpétuellement la mémoire des choses admirables que Dieu avoit faites en leur faveur, & qui sont les motifs sur lesquels roulent les préceptes de la Loi. Voici ce qui en est dit au 31. Chap. du Deuteronome. *Et Moyse leur commanda, disant : De sept ans en sept ans, au propre temps de l'an de relâche, en la fête des Tabernacles : quand tout Israël sera venu pour comparoître devant la face de l'Eternel ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi. Alors tu liras cette Loi ici devant tout Israël, eux l'oyant ; ayant assemblé le peuple, hommes & femmes, & leur mesgnie, & ton étranger qui sera dans tes portes, afin qu'ils oyent & apprennent, & craignent l'Eternel votre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi-ici, & que leurs enfans qui n'en auront eu connoissance, oyent & apprennent, pour craindre l'Eternel votre Dieu tous les jours que vous serez vivans sur la terre, &c.*

Mettez donc mes paroles en votre cœur, dit-il au Chap. 11. du même Livre, *mettez les en votre entendement, & les liez pour signes sur vos mains, & qu'elles soient comme des fronteaux entre vos yeux; & les enseignez à vos enfans, en parlant d'elles soit que tu te tiennes en ta maison, soit que tu ailles en chemin, soit que tu te couches, soit que tu te leves. Tu les écriras aussi aux poteaux de ta maison & en tes portes. Prens garde à toi*, dit-il au Chap. 4. *de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vues, & de peur qu'elles ne se départent de ton cœur tous les jours de ta vie; mais que tu les enseignes à tes enfans & aux enfans de tes enfans.*

Enfin on trouve le même commandement répeté au Chap. 6. en ces mots: *Tu les enseigneras avec soin à tes enfans, & parleras d'elles quand tu te tiendras en ta maison, quand tu iras par chemin, quand tu te coucheras, quand tu te leveras*, &c.

Il faut avouer que voilà des précautions tout-à-fait extraordinaires, pour fixer la Loi de Moïse dans le souvenir des Israélites. Mais peut-être doute-t-on que ce soit Moïse qui les ait prises. Si l'on prétend qu'il y ait là de l'incertitude: nous voulons bien nous en tenir à cette incertitude même, elle suffit pour nous servir de principe dans notre raisonnement.

Car si c'est quelqu'autre que Moïse qui a écrit dans le livre du Deuteronome toutes ces paroles que nous venons de citer, en y inférant plusieurs faits chimériques, comment n'a-t-il pas vu qu'il se combattoit avec ses propres armes? Comment s'avise-t-il de défendre qu'on ajoûte à la Loi, lorsqu'il y ajoûte lui-même? Comment défend-t-il d'oublier les choses qui sont contenues dans ce Livre, lorsque ce n'est qu'à la faveur de cet oubli que les fables qu'il

ſuppoſe maintenant paſſent pour des vérités ? A quoi bon feindre que Moïſe a ordonné de lire la loi de ſept ans en ſept ans, puiſque ſi cela s'étoit pratiqué, les loix qu'il ſuppoſe paſſeroient pour des nouveautés? Mais je perds le temps en combattant ce qui ne peut être ſoutenu.

Il eſt tout-à-fait naturel de penſer, que les paroles que nous venons de citer n'ont point été ajoutées à la Loi de Moïſe, & que perſonne ne s'eſt aviſé de ſuppoſer des paſſages qui en auroient fait connoître la ſuppoſition, & qui auroient donné lieu de dire; mais nos Peres ne nous ont pourtant jamais appris ces choſes, & nous n'avons pas vu qu'on en rafraichit la mémoire de ſept ans en ſept ans.

Que ſi c'eſt Moïſe qui les a véritablement écrites, il eſt aiſé de voir qu'outre l'inclination que les Iſraëlites avoient à chérir leur Loi, & à s'entretenir des choſes qu'elle contenoit, ils y ont été obligés encore par le commandement exprès & réiteré de leur Légiſlateur. Il a fallu que pour obéir à ſes ordres, ils portaſſent leur loi écrite dans leurs habits, dans leurs diſcours, qu'elle ſe mêlât avec leurs affaires, & qu'elle fit la principale matiere de leurs entretiens, ſoit à la ville, ſoit à la campagne.

Cela étant, comment peut-on concevoir qu'on eût pu ni changer ni corrompre cette Loi? Il eſt vrai que les Rois d'Iſraël & ceux de Juda imitant les ſuperſtitions abominables de leurs voiſins, ont pu altérer le culte public en certaines rencontres : mais quand on avoit oublié Dieu dans l'un de ces Etats, on s'en ſouvenoit dans l'autre; & quand il ne paroiſſoit que des adorateurs de Bahal, il y avoit ſept mille hommes qui n'avoient point fléchi le genou devant lui. Dans le tems de la plus gran-

de désolation de l'Eglise de Juda, lorsqu'on ne voyoit par tout que des boscages consacrés aux idoles, lorsqu'on n'osoit lire publiquement la Loi de Dieu, enfin du temps même de Josias, cette Loi subsistoit dans le souvenir de quelques Fidéles. Le Roi Josias ne l'avoit pas entierement oubliée, puisqu'avant que d'en avoir entendu la Lecture du Souverain Sacrificateur Hamalkija, il s'étoit disposé à rétablir le service divin, en commençant par faire réparer le Temple.

Mais rien ne nous montre mieux combien avant & après le regne de Josias, les idées de la Loi ont été présentes à l'esprit des Israëlites, que de voir tout ce qu'il y a de considérable dans cette Loi, répandu dans les divers Ecrits des Prophétes qui ont vécu en Juda & en Israël avant & après Hamalkija & Josias.

CHAPITRE XV.

Quatriéme & cinquiéme monument de la Révélation Judaïque.

LEs deux derniers monumens qui nous représentent la vérité de ces faits essentiels dont nous parlons, semblent pouvoir être confondus, tant ils sont unis & enchassés l'un dans l'autre. La Religion & l'Etat parmi les Juifs, ne doivent pas être considerés séparément.

Pour ce qui regarde l'établissement de leur Etat, on peut d'abord supposer toutes ces vérités comme certaines; que les Israëlites ont été esclaves en Egypte; qu'ils en sortirent sous la conduite de Moïse; qu'ils passerent par le désert; que Moïse leur donna des Loix qui

s'observerent ensuite parmi eux ; & qu'ils chasserent les Cananéens du pays où ils ont établi leur séjour.

Les ennemis même des Juifs ne contestent pas ces faits ; mais ils les déguisent par l'addition de plusieurs circonstances qui sont évidemment fausses. Voici ce qu'en dit Justin après Trogus Pompeius. Il rapporte que *les Egyptiens furent tourmentés d'une certaine maladie qui leur causoit une demangeaison accompagnée de taches blanches par tout le corps ; qu'ils furent avertis par les Dieux de chasser tous ces malades hors de l'Egypte, de peur que les sains ne fussent gâtés de ce mal contagieux : que Moïse fils de Joseph étant le conducteur de ces bannis, déroba les choses sacrées des Egyptiens : que les Egyptiens se mirent en état de les recouvrer par les armes ; mais que les tempêtes qui survinrent les contraignirent de s'en retourner. Tellement que Moïse étant revenu au pays de Damas, s'empara du mont Sinaï, où étant arrivé, après avoir été travaillé de la famine avec son peuple par les déserts de l'Arabie l'espace de sept jours, il consacra perpétuellement au jeûne le septiéme jour, qu'ils appellent Sabbat, en mémoire de ce que cette journée avoit mis fin à leur famine & à leurs voyages. Et parce qu'ils se souvenoient d'avoir été bannis d'Egypte pour la crainte que les autres avoient eue de prendre leur mal, lui-même craignant que ceux du pays ne les eussent en horreur pour la même occasion, fit une loi par laquelle la fréquentation des étrangers leur étoit défendue. Cette défense faite premiérement par police, se changea peu-à peu en Religion. Après la mort de Moïse, son fils Arruas fut fait Sacrificateur des Egyptiens, & créé Roi incontinent après. Et depuis ce tems-là le Pontificat & la Royauté ont toujours été joints par la coûtume*

des Juifs. De sorte que mêlant la justice avec la Religion, ils ont fait des progrès incroyables.

Cette histoire n'est qu'un tissu de fausſetés manifestes. Elle suppose que les Israëlites ne sont originairement que les Egyptiens ; ce qui est assez réfuté par le nom même d'Israëlites, & par une tradition qui en cela doit être nécessairement véritable : que Moïse étoit fils de Joseph ; seconde chimere : qu'Arruas, fils de Moïse, fut Souverain Sacrificateur ; troisiéme erreur : qu'il fut Roi bien-tôt après, & que depuis ce temps-là la Royauté & la Sacrificature ont toujours été jointes ensemble ; quatriéme fausſeté qui se détruit assez par la Chronologie des Rois que ce peuple a eus : que le septiéme jour mit fin à leur famine & à leurs voyages, parce qu'ils arriverent au mont Sinaï, dont ils se mirent en possession ; cinquiéme erreur assez évidente, puisque les rochers de Sinaï ne pouvoient rassasier la faim des Israëlites, & que ce mont ne termina point leurs voyages : que les Israëlites furent bannis de l'Egypte, parce qu'ils étoient infectés de lépre ; sixiéme erreur qui a encore moins de fondement que les autres. Comment tous ceux qui sortirent hors du pays d'Egypte étant lépreux, Moïse se seroit-il avisé de faire une loi qui ordonnoit que les lépreux seroient séparés des autres Israëlites, & mis hors du camp? Car comme les Israëlites ne camperent que du tems de Moïse & de Josué, il faut nécessairement penser que cette loi est de ce temps-là.

Cette histoire de Trogus-Pompeius est donc fausſe : mais quoique fausſe, elle suppose des évenemens qui sont nécessairement vrais. Il est certain que les Israëlites sortirent du pays d'Egypte, & il est évident que ce fut de gré, ou de force.

Ce n'eſt point par quelque ſédition & en tumulte qu'ils ſortirent, puiſqu'ils emporterent leurs biens, qu'ils emmenerent leurs troupeaux avec une grande quantité d'or, de pourpre, de vaiſſeaux d'or & d'argent; comme le Tabernacle avec ſes ornemens, & les victimes qu'on égorgeoit depuis dans le déſert, en furent des marques ſenſibles & inconteſtables.

Que ſi les Iſraëlites ſortirent par force; ce ne fut point ſans combattre. Ce grand peuple n'auroit pu ni ſe raſſembler des divers quartiers où il habitoit, ni emmener ſes troupeaux, ſans avoir ſur les bras les Egyptiens, quelque adreſſe & quelque diligence qu'on eut employé pour cela.

Que ſi ce fut à la faveur de quelque victoire remportée ſur les Egyptiens que les Iſraëlites ſortirent de ce pays, comment n'auroient-ils conſervé aucune mémoire de cet important ſuccès? Eſt ce la coûtume des Iſraëlites d'oublier des victoires ſi utiles & ſi glorieuſes? Cet évenement ne méritoit-il aucune place dans leur Hiſtoire, ni dans leur tradition?

On voit bien que tout ce qu'on peut imaginer pour éviter de s'en rapporter à l'Ecriture des Juifs, ſe détruit de ſoi-meme. Cependant, ſi l'on ſe défie du raiſonnement, on peut conſulter la pratique & le culte des Juifs. Moïſe inſtitua la Pâque, & l'on ne peut douter de la fin de ſon inſtitution, ſi l'on conſidére les cérémonies qui s'y pratiquent. Les Juifs mangerent la Pâque en habit de voyageurs, un bâton à la main, ayant les reins trouſſés, & les chandelles étant allumées. D'où vient cela? Pourquoi Moïſe ne leur a-t-il pas plûtôt ordonné de manger la Pâque en habit de guerre, étant ſous les armes & comme diſpoſés au combat? C'eſt viſiblement, parce que les Iſraëlites ſortirent

hors du pays d'Egypte, comme des voyageurs qui devoient profiter du congé qu'on leur donnoit, & non comme des soldats qui dussent se faire jour au travers de leurs ennemis,

Nous dira-t-on bien pourquoi l'Agneau s'appelloit la Pâque ou le passage ? Car ôtez la raison que l'Ecriture & la Tradition constante des Juifs nous donnent de ce mystere, que nous reste-t-il pour l'expliquer ? Pourquoi consacroit-on à Dieu les premiers-nés d'Israël ? Pourquoi les Lévites lui étoient-ils consacrés comme étant les premiers nés du peuple sinon pour les faire souvenir que Dieu avoit épargné les premiers-nés des Israëlites, lorsqu'il fit mourir par la main de son Ange les premiers-nés des Egyptiens?

Conçoit-on bien que Moïse ait pu & voulu instituer des mémoriaux sensibles d'un évenement chimérique, d'un évenement reconnu pour faux par plus de six cens mille ames? Les Egyptiens ayant consenti au départ des Israëlites, sans y être forcés par aucun châtiment extraordinaire, établira-t-on un Sacrement pour représenter à la postérité que les Israëlites ne purent obtenir leur congé, qu'après que toute l'Egypte eut été couverte de sang? Les Israëlites étant sortis hors du pays d'Egypte par quelque sédition, ou par quelque victoire, pourquoi au lieu de conserver la mémoire de cet évenement, fera-t-on commémoration d'une punition chimérique? Si pour se faire honneur, ils veulent attribuer leur délivrance à un secours céleste, ils peuvent feindre que Dieu a combattu pour eux, qu'une infinité d'Egyptiens ont été foudroyés: mais comment s'avisera-t-on de dire, qu'il n'y eut que leurs premiers nés qui perdirent la vie dans cette occasion? Comment dans l'institution de la Pâque

qu'il célébrerent alors pour se souvenir de cet évenement, a-t-on fait entrer une cérémonie qui marque que les Israelites ne combattirent point alors, & qu'ils ne firent que se tenir prêts à partir ? Que l'incrédulité en dise ce qu'elle voudra, le bon sens ne nous permettra jamais de supposer tant de bizarrerie & d'impudence en Moïse, & tant de simplicité & de grossiere ignorance dans les Israelites sur des choses qu'ils avoient vues.

Les Israëlites étant sortis hors du pays d'Egypte, & ayant traversé la mer Rouge, vécurent quarante ans dans le désert; & c'est pour renouveller la mémoire de ce long voyage que fut instituée la fete des Tabernacles, pendant laquelle le peuple se faisoit des tentes, pour se souvenir de celles dont ses Peres s'étoient servis dans le désert. Il est inutile de répeter ici, qu'on n'institue pas des mémoriaux d'évenemens qui sont reconnus pour faux de tout le monde.

Cependant il est difficile de concevoir ces longues erreurs des Israëlites dans le désert, sans considérer ce peuple comme l'objet d'une providence particuliere qui veilloit à sa conservation. Car si l'on considere la multitude des Israelites, qui étoient en assez grand nombre pour se promettre de dépossedeer les autres nations; & si l'on se souvient que les Israëlites avoient accoutumé de manger du pain & d'être vêtus, on ne pourra concevoir que les Israëlites eussent pu subsister dans ce désert vaste & stérile pendant si long-temps, si Dieu n'eût fait pleuvoir le pain du Ciel, & s'il ne leur eût donné cent autres marques de sa protection.

Enfin, les Israëlites célebrent une autre fete, qu'ils appellent la Pentecôte, par laquelle ils renouvellent la mémoire de l'Alliance que Dieu traita avec eux en Horeb sur le mont Sinai.

Il eſt faux que les Iſraëlites ſoient arrivés en ce lieu ſept jours après s'être mis en chemin pour y aller. Le terme même de Pentecôte nous marque que cet évenement arriva cinquante jours après leur ſortie hors du pays d'Egypte.

Il paroit aſſez par ce qui a été dit, que le Sabbat n'eſt point deſtiné à ſolemniſer la mémoire du repos que les Iſraëlites trouverent au mont Sinaï; mais il eſt certain auſſi, que le Sabbat n'eſt pas établi ſans quelque fondement. Car comme cela a été déja remarqué, il y avoit Sabbat de jours, Sabbat d'années, & Sabbat de ſemaines d'années. Le Sabbat d'années étoit d'une aſſez grande conſequence: on laiſſoit repoſer les terres pendant une année. Le Sabbat de ſemaines d'années l'étoit encore davantage, parce qu'alors les héritages revenoient à leur premier poſſeſſeur, &c.

Cette loi paroit d'abord extraordinaire, bizarre, oppoſée à la Politique, contraire au bien général du peuple, & des Lévites en particulier, & peu conforme à l'intention du Légiſlateur. Elle paroit extraordinaire: car qui a jamais ouï parler d'un Légiſlateur qui ordonne que les terres ſe repoſent de ſept ans en ſept ans? Elle paroit contraire à la Politique; parce qu'outre qu'elle prive le peuple des fruits d'une année, elle l'expoſe à être ſurpris par ſes ennemis. Et de fait Joſeph nous apprend, que parmi les Juifs la célébration du Sabbat a ſouvent donné lieu aux avantages que leurs ennemis ont remportés ſur eux. Que ſi l'année qui ſuivoit l'an de relâche, les ennemis entroient dans leur pays, & qu'ils le ravageaſſent, ils tomboient dans une extrême famine en conſéquence de cette loi. Les Lévites n'y trouvoient pas mieux leur compte que les autres; puiſqu'ils perdoient les décimes d'une année. Enfin

il étoit à craindre qu'un si long repos n'engageât les Israelites à la paresse, & que ne sçachant que faire pendant l'année de relâche, ils ne tombassent dans la superstition, qui est le fruit ordinaire de l'oisiveté: ce que Moïse semble avoir craint par dessus toutes choses, faisant ce qu'il pouvoit pour arreter les Israelites dans le service d'un seul Dieu Créateur du ciel & de la terre.

Le dessein de cette institution est donc incompréhensible, à moins que vous ne vous en rapportiez à ce que l'Ecriture, la Tradition des Juifs & les Prophetes vous diront tous d'une voix, qui est que Dieu destina le Sabbat à conserver le souvenir du jour auquel il cessa de produire les œuvres que nous voyons. Grand & illustre évenement, s'il en fut jamais, & bien digne qu'on s'exposât à quelques inconvéniens pour en conserver perpétuellement la mémoire!

Ainsi les incrédules se trouvent pressés & rembarrés de tous côtés. S'ils font difficulté d'attribuer à Moïse le Pentateuque; le Deuteronome nous suffit, car il contient les faits essentiels qui établissent la Divinité de la Religion Judaïque. S'ils disent que le Deuteronome fut composé par le Souverain Sacrificateur Hamalkija au tems de Josias; on le leur fait voir contenu essentiellement dans les Ecrits des Prophetes. S'ils se défient des Ecrits des Prophetes, & de toute l'Ecriture généralement; on le leur montre peint dans la Tradition, dans le culte & dans la pratique des Israëlites. Et si leur raison résiste; on consulte cette raison, & elle acquiesce d'elle-même au récit que l'Ecriture nous fait de ces évenemens, & les conjectures s'accordent parfaitement avec l'Histoire Sainte.

Que sera-ce donc maintenant, si en joignant

tous ces rayons de lumiere, nous faisons voir ces faits écrits dans le Pentateuque, exprimés dans le Deuteronome, supposés par le Décalogue, célebrés dans le Cantique de Moïse, faisant si souvent le sujet des actions de graces de David, supposés dans les priéres qu'on adresse à Dieu en Babylone pour le retour du peuple, marqués si souvent & si naïvement dans les Ecrits des Prophetes, faisant dans tous les siécles la confiance des Juifs, & la persuasion où ils ont été qu'ils étoient la nation bénite, gravés dans leur souvenir, venus de pere en fils, portraits dans leur culte & dans leur pratique, & ayant d'ailleurs une telle connexion avec l'établissement de l'Etat des Juifs, que sans cette lumiere on se perd, on s'égare dans l'explication de la naissance & des progrès de cette République.

Que le Lecteur prenne la peine d'examiner la chose de près, & sur tout d'unir dans son esprit toutes ces différentes circonstances, comme elles l'ont été réellement, & il trouvera qu'il n'y eut jamais de faits si certains que ceux-ci. Il n'y a point de doute ni de difficulté qui ne se perde, dès qu'on unit toutes ces vues. Que les Incrédules exercent leur esprit à former des objections, ou à se faire des systémes: j'ose m'engager à détruire d'abord toutes leurs spéculations en joignant mes principes. Car si c'est en Israël qu'on a inventé ces faits, comment les a-t-on fait recevoir en Juda? Si l'on a corrompu l'Exemplaire de la Loi qui étoit dans le Temple, comment a-t-on corrompu les Exemplaires qui étoient entre les mains du peuple, ou parmi les Tribus dispersées? Si c'est Hamalkija qui a supposé ces faits, comment subsistoient-ils du temps de David? Si la Loi a été falsifiée, comment les cérémonies pratiquées

parmi les Juifs juſtifient-elles la Loi, & comment la Loi juſtifie-t-elle ces cérémonies? Si c'eſt tout d'un coup & à une ſeule fois que ces faits miraculeux ont été inventés, comment a-t-on fait recevoir des faits inouis & inconnus, comme étant des faits d'une notoriété publique? Si c'eſt ſucceſſivement qu'on les a inventés, où eſt le progrès de cette erreur? Car nous trouvons que les derniers ne rapportent aucun fait eſſentiel qui regarde Moiſe, que nous ne trouvions dans les plus anciens. Si vous concevez le ſoupçon, que le Ecrit des Prophetes pourroient tous avoir été falſifiés en meme-tems que la Loi de Moiſe, d'où vient la diverſité du ſtyle Juda & Iſraël ont eu leurs Prophetes. Si vous tenez pour ſuſpecte la foi des Hiſtoriens ſacrés, pouvez-vous vous défier de ce que vous diſent en paſſant les Prophetes, de ce qui eſt dit comme ſans deſſein dans les Pſeaumes, de ce que de Ecrivains ſi anciens marquent comme étant connu de tout le monde, & dans des endroits où l'on ne s'aviſeroit point d'inſérer artificieuſement des faits chimériques? Si vous craignez que Salomon n'ait ſuppoſé la Loi, voyez que Jeroboam, ennemi mortel de la race de Salomon, & qui avoit un intérêt ſi conſidérable à empêcher le peuple d'aller adorer en Jéruſalem, bien loin de faire appercevoir le peuple de cette ſuppoſition pour ſon intérêt, reconnoit lui-meme cette Loi.

On ne peut douter que Moiſe n'en ait laiſſé des mémoriaux & des monumens dans les cérémonies qu'il a pratiquées Le Tabernacle ſubſiſte du tems de David & de Salomon. Il y a des Lévites établis par Moiſe qui font le ſervice divin L'Arche de Dieu produiſant de leur tems, & même après eux, des miracles qui ſe trouvent marqués dans des Hymnes qui ont été con-

ſervées, auſſi-bien que dans l'Hiſtoire des Juifs, étoit à l'égard de David & de Salomon un gage éclatant & perpétuel des miracles que Dieu avoit faits par le miniſtère de Moïſe.

CHAPITRE XVI.

Que Moïſe n'a pu avoir deſſein de tromper les Iſraëlites.

Nous avons fait le plus difficile, lorſque nous avons prouvé que l'Ecriture des Juifs, & ſur-tout celle de Moïſe, n'a pu être corrompue eſſentiellement, & que les faits qu'elle contient ſont venus de Moïſe juſqu'à nous. Car que Moïſe les ait inventés, ou qu'il ait prétendu les faire croire contre la connoiſſance publique qu'on en avoit, ce ſeroit une imagination tout-à-fait extravagante. Ni la multitude innombrable des perſonnes auſquelles il falloit impoſer, ni la nature des faits trop ſenſibles & trop éclatans pour être ſuſceptibles d'illuſion, ni les reproches & les plaintes ſur la conduite des Iſraëlites, que Moïſe mêle dans ſon Hiſtoire, ni le ſoin qu'il prend d'appuyer toute ſes exhortations ſur ce que les yeux des Iſraëlites ont vu, ni enfin celui de conſerver la mémoire de ces faits par des mémoriaux ſenſibles & perpétuels, ne nous permettent point de concevoir quelque doute à cet égard.

Je ne nie pas véritablement, qu'un habile homme, un homme de crédit & d'autorité n'impoſe quelquefois ſur des ſujets de ſpéculation, comme ſur des matieres de Théologie ou de Philoſophie; mais le moyen de tromper ſur des faits qui frappent les ſens avec tant d'éclat

& avec tant de surprise pour l'ame qui les voit?

On pourra peut-être persuader un seul fait de cette nature à un seul homme, en lui faisant accroire qu'il a perdu la mémoire par l'effet de quelque maladie, ou qu'un mauvais songe l'empêche de se souvenir des choses qu'il a vues: mais persuader un si grand nombre de faits très-sensibles à plus de six-cens mille personnes, c'est ce qui ne peut être seulement imaginé.

Certainement, si le dessein de ce Législateur a été de tromper les Israélites, on peut dire qu'il s'y est tout-à-fait mal pris. Vous remarquerez en effet, qu'il ne se contente pas de faire deux ou trois reproches aux Israélites, mais qu'il se partage entre élever les bienfaits de Dieu, & leur reprocher leur endurcissement prodigieux. Il les appelle un peuple de col roide. *Sçache*, dit-il, *que ce n'est point pour ta justice que l'Eternel te donne*, &c. *car tu es un peuple de col roide*, &c. *N'oublie pas que tu as grandement irrité l'Eternel.* Il fait l'Histoire de tous les divers murmures par lesquels ils avoient attiré la colere de Dieu. Il marque leur horrible perversité dans le culte du Veau d'or, leurs défiances, leurs séditions, leurs révoltes, leur impureté, leurs blasphèmes, &c. Est-ce qu'il veut les adoucir par-là, & les disposer par ces flateries à croire contre la connoissance que chacun en avoit, qu'ils ont vu les rivieres changées en sang, les grenouilles entrer dans les maisons des Egyptiens, des ulcéres bourgeonner dans leurs corps, leurs campagnes désolées par la grêle & par les sauterelles, les ténébres répandues dans tout leur pays, leurs premiers nés mis à mort en une nuit, un cri

général de pleurs & de désolation entendu en Egypte, & les Egyptiens les pressant de sortir hors de leur pays; les eaux de la mer Rouge se partager, former un double mur pour leur laisser le passage libre, & se refermer ensuite pour engloutir leurs ennemis, qu'ils virent morts flotter sur la mer; une colomne de nuée & de feu les conduire; la manne tomber, lorsqu'ils n'ont plus d'alimens; le mont Sinaï couvert d'une nuée & d'un tourbillon de feu pendant quarante jours, le tonnerre gronder sur cette montagne, & la voix de Dieu se faisant entendre parmi ce tonnerre; Coré, Dathan & Abiram périr par un genre de mort épouvantable qui fut vu & connu de tout Israël? Et comment Moïse appuye-t-il tous les commandemens qu'il donne aux Israëlites sur ces bienfaits illustres & éclatans, dont il dit que Dieu venoit de les favoriser? Comment les exhorte-t-il par la considération de ces choses, qu'il prétend que leurs yeux ont vues? Comment propose-t-il ces motifs à leur obéissance? Le croirons-nous assez insensé pour proposer des fables, & des fables nécessairement connues de tout le monde, pour le fondement de ses loix & de sa Religion, & pour l'unique principe de son autorité? Et fera-t-il souvenir tant de fois les Israëlites de Pharao, des Egyptiens, de Dathan & d'Abiram, en prenant leurs yeux à témoins d'un châtiment que leurs yeux ne virent jamais? Chacun sçait qu'on n'établit des mémoriaux que des évenemens fort connus & fort importans: auroit-il donc ordonné de conserver la mémoire de ces évenemens dans des monumens sensibles; auroit-il ordonné aux peres de les apprendre à leurs enfans d'âge en âge; auroit-il établi l'usage de ces cérémonies sacrées qui en

perpétuoient le ſouvenir, ſi ce n'euſſent été là que des fictions reconnues fauſſes de tout le monde, & qui auroient dû lui attirer le mépris & la moquerie de chacun? Non ſans doute, & cette vérité eſt du nombre de celles qui perdent plus qu'elles ne gagnent par l'effort qu'on fait pour leur donner plus de jour.

CHAPITRE XVII.

Que les miracles rapportés par Moïſe étant véritables, ils prouvent la vérité de la Religion Judaïque.

IL s'agit de ſçavoir maintenant, ſi ſuppoſé que ces faits ſoient véritables, ils prouvent la divinité de la Religion Judaïque: & cela dépend de ſçavoir s'ils ſont miraculeux; car s'ils le ſont, ils interrompent le cours & les loix de la Nature, & par conſéquent ils viennent de l'Auteur de la Nature même.

Spinoſa fait ſes efforts pour montrer que tous les miracles qui nous ſont rapportés dans les Livres de Moïſe ont eu des cauſes naturelles; & l'on verra que s'il eſt foible dans les autres endroits de ſon Traité, il eſt ridicule & pitoyable dans celui-ci.

Il voudroit bien faire voir d'abord qu'il eſt impoſſible d'interrompre le cours de la Nature par de vrais miracles: & voici le grand raiſonnement ſur lequel il appuie une aſſertion ſi téméraire. Les loix de la Nature, dit-il, ne ſont autre choſe que les décrets de Dieu. Or on ne ſçauroit changer les décrets de Dieu, puiſque Dieu eſt immuable. Donc on ne ſçauroit violer

les loix de la Nature par ces miracles que l'on ſuppoſe qui en interrompent le cours.

Il ſemble qu'il faſſe de cet argument ſon épée & ſon bouclier. Il le répete en divers endroits de ſon Livre. Il en revient à ce raiſonnement comme au fondement de ſes hypothèſes, & il en tire aſſez de confiance, pour oſer avancer ce paradoxe ſi extraordinaire & ſi nouveau, que les miracles détruiroient plutôt l'exiſtence de Dieu, qu'ils ne l'établiroient.

Ce grand raiſonnement n'a pourtant aucune force, ni même aucune apparence. Car où il entend par les loix de la Nature, un principe extérieur & étranger, une intelligence diſtincte de la matiere, qui dirige toutes choſes, & enchaîne les cauſes ſecondes: & alors nous conviendrons avec lui, que les loix de la Nature, ou, pour parler plus exactement, ce qui donne des loix à la Nature, n'eſt autre choſe que la volonté de Dieu, ou, ſi l'on veut, ſes décrets.

Mais que conclura-t-il de-là contre nous? La même volonté de Dieu libre & indépendante des choſes du dehors, qui a établi les loix de la Nature, en ſuſpend ou en interrompt le cours, lorſqu'il lui plaît. Les miracles entrent dans le plan de la ſageſſe divine, comme les choſes naturelles; & l'on trouve dans les miracles mêmes l'exécution des décrets immuables de Dieu.

Mais l'on voit bien que cet Auteur va plus loin. Il tient que Dieu n'eſt autre choſe que la Nature, & par la Nature il entend la matiere avec les loix & la détermination de ſon mouvement. Tout ce qu'il dit de Dieu n'eſt donc propre qu'à faire illuſion. En conſervant le nom, il détruit la choſe; & il faut en renvoyer

la réfutation au Traité de l'existence de Dieu.

Il ne lui servira de rien non plus de dire après Hobbes, que l'idée que le peuple a des miracles, vient de ce que le peuple ne connoissant point leurs véritables causes, leur en attribue de surnaturelles. Cela est bien-tôt dit : mais je ne sçais si la vue du fait permettra aux incrédules de conserver ce soupçon. Qu'ils donnent un libre essor à leur imagination, qu'ils imaginent tout ce qu'ils voudront, imaginer simplement, cela est facile ; & l'on verra s'ils ne seront pas contraints eux-mêmes de renoncer à toutes leurs imaginations.

Il leur plaît d'abord de supposer, que l'Ecriture ne rapporte point toutes les circonstances de ces faits, & que si ces circonstances nous étoient connues, elles nous feroient voir que ces faits n'enferment rien de surnaturel. On se trompe. Il n'y a rien de plus circonstancié que tous ces miracles ; & les circonstances sont beaucoup plus miraculeuses que les faits mêmes. Une verge changée en serpent, la colomne de nuée qui est obscurité & lumiere, la mer qui forme un double mur, l'Ange destructeur qui choisit les premiers nés pour les égorger, la mer qui s'ouvre précisément lorsque Moïse l'a frappée de sa verge ; des prodiges qui se font dans toutes les parties de la nature, dans l'air, dans la mer, dans les rivieres, sur la terre, en Egypte & hors de l'Egypte à point nommé, lorsqu'ils sont nécessaires pour la protection du peuple d'Israël ; les Israëlites exemts des plaies qui accablent les Egyptiens : les Magiciens de Pharao contrefaisant quelques miracles de Moïse, & ne pouvant imiter les autres ; toute la Cour de ce Prince témoin de ces merveilles ; l'endurcissement de Pharao vaincu par ces coups redoutables que frappoit une main invisible ; les

plaies ceſſant avec l'obſtination de Pharao; * l'eau changée en ſang non-ſeulement dans le grand fleuve, mais même dans les ruiſſeaux, les étangs, les marais, & dans les vaiſſeaux de bois & de pierre, juſques-là que le poiſſon mourut, que la riviere en puit, & que les Egyptiens ne pouvoient boire, ſont des faits circonſtanciés, ou des circonſtances auſſi miraculeuſes que les faits mêmes: des faits d'ailleurs ſi liés les uns aux autres, tant de fois répetés, rapportés avec une telle naïveté, ſur leſquels eſt établie toute la Religion de Moïſe, que des pratiques ſenſibles & perpétuelles ont toujours repréſentés à l'eſprit des Juifs, dont un ſeul eſt ſuffiſant pour établir la divinité de la Révélation Judaique, & dont l'amas auroit convaincu Moïſe d'impoſture; qui ne peuvent pas avoir été inventés les uns après les autres, comme on l'a fait voir ailleurs; qui ſont rapportés comme étant reconnus de tout le monde; qui ont fait l'autorité de Moïſe & la force de ſes exhortations, & qu'il propoſe pour le grand & perpétuel motif de l'obéiſſance qu'on doit aux loix qu'il donne de la part de Dieu, faiſant dire au ſouverain Légiſlateur: *Je ſuis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du pays*, &c. *par main forte & par bras étendu.*

* *Exode.* 7.

CHAPITRE XVIII.

Examen de quelques difficultés qu'on oppose à la vérité de la Religion Judaïque.

ON n'entreprend point de répondre à toutes les objections qu'on peut faire contre la vérité de la Révélation Judaïque. Comme les objections possibles sont sans nombre, il est impossible de les prévenir toutes. On se contentera de marquer les sources des principales difficultés que l'on fait sur ce sujet: & l'on espere de faire si bien connoître le principe de l'erreur, qu'on sera en état d'éviter l'erreur même.

Pour cet effet il faut d'abord convenir, que c'est une pure extravagance de se déterminer à rejetter un principe, parce qu'il est sujet à quelques difficultés. Il y a des difficultés dans tous ce que nous voyons de plus petit, & dans ce qui paroit à nos yeux de plus grand. Tout est bordé de difficultés impénétrables dans la Nature: & comment n'y en auroit-il point dans la Religion?

L'essentiel est donc de comparer les difficultes & l'évidence, & de se déterminer sur cette comparaison. Sur-tout il faut examiner les difficultés, en examiner le principe, voir si elles ne naissent point de nos passions, ou de nos faux préjugés. C'est, à mon avis, la meilleure maniere de répondre aux incrédules. Essayons de mettre en pratique cette méthode, & voyons si nous nous en trouverons bien.

I. La premiere pierre d'achoppement des incrédules, est l'amour de la philosophie. Ils voudroient que le S. Esprit eût parlé le langage des * Philosophes. Ils accusent l'Auteur du Livre de Josué, d'avoir été moins habile que Copernic dans l'Astronomie, & ils ne peuvent souffrir que Moïse ait fait une histoire de la Création qui s'accorde si peu avec les vues de cette science. Il est surprenant qu'une objection si vaine ait été si souvent répetée. Ces gens-là voudroient-ils que Dieu oubliât le langage du peuple en parlant au peuple; & qu'on ne pût craindre Dieu, ce qui est tout le but de l'Ecriture, qu'autant que l'on seroit persuadé des hypotèses de Copernic? Ainsi les Livres de l'Ecriture, n'auroient été intelligibles qu'à quelques Philosophes des derniers temps, & il auroit fallu pour les lire, attendre que Copernic vint au monde, ou que le S. Esprit donnât aux hommes un Systême d'Astronomie tout nouveau. Cela ne suffisoit pas encore. Il auroit fallu, pour plaire à ces nouveaux Philosophes, que Dieu eût aussi révelé dans cette Ecriture, que les couleurs, la lumiere, les sons & toutes les qualités que nous attribuons aux objets, sont dans notre ame; que les bêtes n'ont que l'apparence de la connoissance sensitive, &c. & corriger une infinité d'expressions populaires qui se trouvent dans l'Ecriture à cet égard. En un mot, il falloit faire un style nouveau, rendre le peuple Philosophe, & changer la Religion en spéculation.

Mais ce n'est pas là le but du Saint Esprit, qui se révele non de la maniere qu'il le faudroit pour satisfaire la vaine curiosité des Savans, mais de la maniere qui est nécessaire pour sanc-

* *Spinosa.*

tifier

tifier les hommes ; car, soit qu'il nous parle de lui-même, soit qu'il nous parle de nous, soit qu'il nous fasse connoître les autres créatures, il ne nous fait voir les choses que du côté qui regarde notre salut, & il ne se révéle que dans la mesure qui est nécessaire à notre sanctification.

Lorsqu'il se fait connoître lui-même, il se revêt de ses bienfaits pour faire naître notre reconnoissance. Au commencement, il se fit connoître sous le nom du Dieu possesseur du Ciel & de la Terre ; ensuite il prit un nom qui marquoit la protection qu'il accordoit aux Patriarches, en disant : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.* Lorsqu'il eut retiré les Israëlites d'Egypte, il s'enveloppa, par maniere de dire, de ce nouveau bienfait : *Ecoute, Israël,* dit-il, *je suis l'Eternel qui t'ai retiré hors du pays*, &c. Et, quelques siécles après, un * Prophète nous annonce que le temps vient auquel l'on ne dira plus : *L'Eternel est celui qui a retiré son Peuple du pays d'Egypte ;* mais bien, *L'Eternel est celui qui a fait remonter son Peuple hors de Babylone.* A mesure que ses bienfaits croissent, les relations sous lesquelles il se fait connoître s'augmentent. Il paroît bien par-là, que Dieu se fait connoître, non pour satisfaire notre curiosité, mais pour produire la reconnoissance dans nos cœurs.

Tout de même, lorsque le Saint Esprit nous parle de l'Homme, il prend à tâche de nous découvrir le fond de sa corruption ; il nous représente son cœur désespérément malin ; il nous fait connoître sa malice, l'étendue, le principe, les effets de sa malice, pour nous humilier, & nous obliger à recourir à sa mi-

* *Amos.*

sericorde : cela se rapporte encore à notre salut.

Enfin, lorsqu'il nous parle des créatures qui composent cet Univers, il nous fait voir qu'elles sont l'ouvrage de Dieu, qu'elles sont toutes en la main de Dieu, toutes soumises à l'ordre de sa sage providence : pourquoi ? parce que cette vue sert à nous disposer à donner à Dieu notre confiance, notre reconnoissance, notre admiration.

Je sais bien que des Théologiens Philosophes, changeant la Religion en spéculation, ont tâché d'expliquer la nature de Dieu, examinant s'il y a en lui des accidens proprement dits, & voulant découvrir la maniere dont il existe, la maniere dont il connoit, la maniere dont il aime, la maniere dont il décrete les choses, & la maniere dont il exécute ses décrets : mais ce n'est là qu'une vaine Philosophie, qui, ayant pour but de satisfaire la curiosité, ne produit que l'orgueil ou le rongement d'esprit.

On a tout de même cherché à connoître de l'Homme, non ce qui peut nous sanctifier, & que Dieu vouloit que nous en sussions, mais ce que les Philosophes fiers & curieux voudroient savoir : & de-là sont nés ces monstres des Scholastiques, qui rendent l'Homme impénétrable à l'Homme.

Sur ce principe, il est tout-à-fait déraisonnable de prétendre que Moïse, en faisant l'histoire de la Création, a dû suivre les principes des Philosophes : cela seroit bon, s'il avoit voulu faire de la Religion une Philosophie ; mais, comme sa révélation doit être proportionnée à tout le monde, il suit les idées du vulgaire ; &, comme il a dessein de sanctifier ceux à qui il parle, & de les obliger à craindre Dieu, on ne doit pas trouver étrange qu'il propose les cho-

ſes dans la vue qui eſt la plus capable de produire cet effet.

Les Philoſophes tâchent de connoître la cauſe phyſique & efficiente de chaque choſe : ils veulent ſavoir comment elle s'eſt faite ; cela eſt néceſſaire pour ſatisfaire leur curioſité. Moïſe n'a découvert que la cauſe finale des choſes : il marque la fin que Dieu s'eſt propoſée en les faiſant, qui eſt le bien de l'Homme. Cette cauſe morale eſt la ſeule qui faſſe naître la reconnoiſſance de l'Homme, & par conſéquent la ſeule qui s'accorde avec le deſſein de la Religion.

Au reſte, on peut dire que tout eſt admirablement proportionné à l'état & aux beſoins des hommes dans cette deſcription ; car, I. il falloit faire voir l'empire que Dieu avoit ſur ſes créatures, & la facilité avec laquelle il les produit : c'eſt ce que l'Hiſtorien montre par cette expreſſion ſi ſublime : *Que la lumiere ſoit, & la lumiere fut ;* exprimant en de pareils termes la création de toutes choſes. II. Il falloit détourner l'eſprit des Iſraélites de l'idolâtrie des Nations, qui prenoient pour Dieu tout ce qu'ils trouvoient dans la Nature. Dans cette vue, l'Hiſtorien ne manque point de faire une énumération fort exacte des parties qui compoſent cet Univers, & nous apprend que ces parties ne ſont que l'ouvrage de Dieu. III. Il falloit rendre raiſon de l'établiſſement du jour du Sabbat, & marquer par conſéquent les divers intervalles de la Création. IV. Il falloit montrer l'avantage que l'Homme a ſur toutes les créatures viſibles : & c'eſt ce que l'Auteur de la Genèſe fait excellemment, en le repréſentant animé du ſouffle de Dieu, & nous conduiſant par-là à la ſpiritualité & à l'immortalité de l'ame, qui eſt ſi conforme aux principes mêmes de la raiſon.

II. On trouve dans les faits qui sont contenus dans cette Ecriture, des choses qui paroissoient fort contraires à nos idées & à ce qui se fait dans le Monde. Cette histoire d'un serpent qui parle, de l'homme & de la femme qui se laissent séduire comme des enfans, de la défense que Dieu leur fait de manger du fruit d'un certain arbre, comme si cela lui importoit beaucoup, & cette punition si grande & si disproportionnée à la faute, qui même s'étend sur toute la postérité de ces rebelles, s'accordent mal avec les préjugés ordinaires.

Cependant, pour peu que l'on examine la chose de près, & que l'on se dépréoccupe, on trouvera que non-seulement la chose à pu être ainsi, mais même qu'il a été nécessaire que la chose fût ainsi.

Car, premierement, l'Homme étant l'ouvrage de Dieu, ne pouvoit point sortir de ses mains souillé & corrompu, comme l'expérience & la raison nous apprennent qu'il est : il faut donc qu'il soit tombé par sa propre faute : il est certain qu'il est déréglé : il est plus certain encore que ce déréglement ne vient pas de Dieu qui fait tout bien. Il faut donc convenir, malgré qu'on en ait, que l'Homme est corrompu par sa faute : on peut ne pas comprendre la maniere dont cela s'est fait, mais toujours est-on obligé de convenir de la chose ; ainsi, le fondement sur lequel roulent toutes les circonstances de cette histoire si surprenante, est nécessairement véritable.

En second lieu, on ne peut disconvenir que non-seulement Dieu n'ait pu, mais encore qu'il n'ait dû donner sa Loi à l'homme innocent. Dieu, qui est l'auteur de l'Univers, doit adresser chaque chose à sa fin ; autrement, il ne feroit pas souverainement sage comme il est ;

comme donc, pour adreſſer les choſes inſenſibles à leur fin, il leur imprime le mouvement, & dirige ce mouvement; ainſi, pour adreſſer l'Homme à ſa véritable fin, il a dû lui donner ſa Loi, ou lui faire connoître ſa volonté, n'y ayant point d'autre maniere d'agir conforme à la nature raiſonnable de l'Homme. En effet, Dieu agit différemment ſelon les différens ſujets qu'il trouve: il adreſſe les créatures inanimées à leur fin, ſans qu'elles le ſachent; mais, pour agir conformément au génie de celles qui ſont capables de raiſon, il faut qu'il les adreſſe à leur fin, en la leur faiſant connoître, & que par conſéquent il leur découvre ſa volonté & leur devoir, c'eſt-à-dire, qu'il leur donne ſes Loix.

Or, je vous prie, quelle Loi Dieu pouvoit-il donner à l'homme innocent? La Loi naturelle? Sans doute: elle ſuit la raiſon, & nous ne ſaurions être un moment ſans elle. Mais cette Loi naturelle ne trouvoit point de matiere à s'exercer dans l'état où étoient nos premiers parens.

Que pouvoit-on défendre à l'Homme dans cet état? De ne ſe faire point d'idoles? Mais quelles idoles pouvoit-il ſe faire, lorſqu'il ſe regardoit comme le maître des créatures? De ceſſer de travailler, & de donner un jour de la ſemaine au repos? Mais le travail lui étoit inutile. De ne tuer point? Et qui eſt-ce qu'il pouvoit tuer dans cet état? De ne dérober point? Mais tout lui appartenoit. De ne rendre point de faux témoignage? Contre qui en auroit-il rendu? De ne commettre point d'adultere? Il n'y avoit qu'une femme.

L'Homme avoit une Loi naturelle, mais, pour exercer l'obéiſſance de l'Homme, il falloit une loi poſitive. Et quel précepte plus rai-

sonnable Dieu pouvoit-il lui donner, que celui qui lui ordonnoit de lui faire hommage de tous les biens qu'il avoit en abondance, en s'abstenant d'un seul, pour marquer que Dieu les lui avoit tous accordés?

Qu'y a-t-il d'incroyable à dire que le Démon ait emprunté l'organe d'un serpent pour parler à nos premiers parens; que ceux-ci lui ayent prêté l'oreille; qu'ils soient devenus rebelles par cela même; que par la rebellion de leurs pensées, les organes mêmes de leurs corps ayent été déréglés; qu'avec la matiere le déréglement de ces organes ait passé jusqu'à leurs descendans; & qu'enfin, de même que la lépre & plusieurs autres maladies passent du pere aux enfans, de même aussi le péché, par une triste fécondité, se soit perpétué en descendant de l'un aux autres? Il y aura là quelque chose que nous ne comprendrons point, qui est la maniere dont cette surprenante transmission s'est faite; mais toutes choses m'apprendront qu'elle s'est faite néanmoins, le bon sens, l'expérience, & l'exemple de tous les hommes qui se trouvent corrompus en naissant, & portés au mal avant que de se connoître.

III. Une des plus grandes sources des préjugés des incrédules, consiste en ce qu'on n'apperçoit point dans la plupart des faits qui nous sont rapportés dans l'Ecriture des Juifs, la qualité de types, qui leur ôte ce qu'ils ont d'incroyable, & les rend très-conformes à la raison. On trouve étrange que Dieu ait voulu lutter avec Israël, & se laisser vaincre par un homme: on traite cela de fable, mais on a tort, & l'on se rend ridicule par-là. En effet, les incrédules eux mêmes regardant Moïse comme le plus habile homme du monde, pour raisonner conséquemment à leurs principes, ne doi-

vent point lui attribuer une pensée aussi absurde que celle que le sens littéral présente d'abord. Est ce que Moïse ne savoit pas que le Dieu possesseur du Ciel & de la Terre, la frayeur d'Isaac, le Dieu fort, le terrible, étoit plus fort qu'un homme ? Il le savoit sans doute. D'où vient donc qu'il représente Israël luttant avec Dieu ? C'est qu'il rapporte les choses comme elles sont, & que Dieu, par cette condescendance de sa bonté, & cette conduite mystérieuse, vouloit nous apprendre que nous devons être continuellement aux prises avec notre Dieu, pour lui demander des sentimens de sa grace & de sa bénédiction. Ainsi le sens mystique rend très-raisonnable & très-croyable la défaite d'Amalec par les prieres de Moïse, l'honneur qu'eut Moïse de voir Dieu par derriere, celui de le contempler à face découverte étant réservé au Messie. L'histoire de Samson, fort incroyable en soi, comme le remarque l'Auteur de la Religion du Médecin, est reçue comme très-conforme à la raison, dès qu'on suppose que Samson est le type du Messie, & que c'est par le Saint Esprit qu'il agissoit.

IV. Il n'y a pas jusqu'à la conformité que les faits qui sont contenus dans cette Ecriture ont avec des faits rapportés dans la Fable, que les incrédules ne pressent contre nous : mais ils se font le procès à eux-mêmes ; car, d'où vient cette conformité ? Est-ce que les Auteurs Juifs auroient copié les Auteurs Payens ? Je ne pense pas que cela tombe dans l'esprit de personne. Les Juifs ont trop d'aversion pour la Religion Payenne, & leurs Livres sont trop anciens pour nous laisser concevoir ce soupçon : mais ce qu'il y a de constant, c'est que les Auteurs les plus illustres qui ayent été parmi les Payens ont lu les Livres des Juifs, & que les choses qui sont

la matiere de leur révélation, se sont répandues parmi les autres Nations par la plus ancienne tradition du Monde.

V. C'est la remarque de Spinosa, que les Juifs rapportent tout à Dieu, & se croyent en quelque sorte le but de tous ses ouvrages, tant ils sont accoutumés à se flatter. Il est certain que les incrédules rapportent à ce principe les faits de cette Ecriture qui paroissent les plus éclatans.

Noé, disent-ils, maudit les descendans de Cham, pour faire voir aux Israëlites qu'ils avoient de légitimes prétentions à leur Terre. Cet Historien veut qu'Abraham soit sorti d'Ur des Chaldéens par le commandement de Dieu; que Dieu lui ait promis de bénir toutes les Nations de la Terre pour l'amour de lui; qu'Abraham, avec ses domestiques, ait défait quatre Rois; que, pour l'amour d'Abraham, Dieu ait affligé Abimelec; que Melchisedec soit venu le bénir lorsqu'il retournoit de la défaite des Rois; qu'Isaac soit né par un miracle; que Dieu ait commandé de renvoyer Ismaël & sa mere, de peur qu'ils ne troublassent Isaac le légitime successeur d'Abraham; qu'Esaü ait vendu son droit d'aînesse; que, pour l'amour de Jacob, Dieu ait béni les affaires de Laban, &c.

Ce préjugé des incrédules naît de leur peu d'équité; car je leur demande, si, supposé que Dieu eût choisi la famille d'Abraham entre toutes les familles de la Terre pour en faire l'objet de ses faveurs, il n'a pas été nécessaire qu'il bénit particulierement les Patriarches? Et, si, supposé que la Providence Divine se soit particulierement déployée en faveur des Patriarches, l'Auteur de l'Histoire Sainte pouvoit dissimuler cette vérité, sans renoncer à la sincérité & à la bonne foi d'un fidéle Historien?

Spinosa prétend que c'est le caractere des Juifs de rapporter tout à Dieu. Mais Spinosa a-t-il bien examiné pourquoi les Juifs attribuent tout à Dieu? D'où vient ce penchant? Qu'est-ce qui a élevé leurs espérances jusqu'au point de se croire le but de tous les bienfaits de Dieu? Qu'il examine bien la chose, & il trouvera que ce sentiment vient d'une longue & constante expérience que leurs peres ont faite de la faveur du Ciel.

Vous doutez que la postérité de Cham n'ait été maudite; consultez l'événement. Vous ne voulez pas croire que Dieu ait retiré Abraham de l'idolâtrie; croyez-le, lorsque vous voyez qu'Abraham seul entre les hommes adore le vrai Dieu; qu'il quitte son pays pour abandonner l'idolâtrie, contre la coutume de tous les hommes, & même d'un Socrate & d'un Platon, lesquels, connoissans le vrai Dieu, n'ont pas eu la force de se retirer pour renoncer au culte des faux Dieux. Vous doutez qu'Ismaël & Esau ayent été éloignés de l'alliance de Dieu; demeurez-en d'accord lorsque vous voyez les descendans de l'un & de l'autre privés de la connoissance de Dieu: c'est là une preuve bien réelle d'une élection divine.

Cependant on consent que les incrédules tiennent ces faits pour suspects, si l'on ne trouve une admirable sincérité dans ces Historiens à rapporter le bien & le mal. Etoit-il bien nécessaire que l'on flétrît le Patriarche Noé, en rapportant son yvresse; Siméon & Lévi, en leur attribuant le meurtre des Sichemites; Sara, en rapportant son incrédulité; les Patriarches, en les représentant meurtriers de leur frere; Moïse, en marquant ses doutes & sa désobéissance; Aaron & Marie, les faisant voir couverts de lépre à l'occasion de leur rebellion;

les Israëlites, en rapportant tant de murmures éclatans, & suivis ordinairement d'une punition exemplaire ; le Peuple d'Israël tombant de superstition en superstition ; les meilleurs Rois tachés de vice ; David homicide & adultere ; Salomon voluptueux & idolâtre, &c.

VII. Il y a encore les difficultés des Préadamites, qui sont de deux ordres : les unes regardent la chronologie sainte, que nous ne touchons point parce que les Doctes en ont suffisamment traité, & que nous ne pourrions faire que copier leurs Ecrits : les autres qui consistent dans quelques expressions qui semblent marquer qu'il y avoit des habitans sur la Terre avant la création d'Adam. Il semble que c'est là le préjugé de Caïn, lorsqu'étant encore seul sur la Terre, il s'écrie : *Il arrivera que quiconque me trouvera me tuera* : & celui de l'Historien même, lorsque celui-ci ajoute que *Caïn bâtit une ville, & qu'il l'appella du nom de son fils Enoc.*

La réponse est aisée. Après que l'Homme eut violé la Loi de son Dieu, il ne se crut plus en sûreté en tous lieux : l'Ange qui lui défendoit l'entrée du Jardin d'Eden, & sa propre conscience, lui firent bientôt concevoir mille frayeurs. Il conçut dès-lors qu'il pouvoit être tué : cette crainte passa en Caïn, qui se crut exposé aux plus funestes accidens lorsqu'il se vit banni du lieu qui étoit particulierement consacré à la Religion. Il craint tout, les choses insensibles, les bêtes sauvages, les Anges, ses propres enfans, qui ne respecteront point les droits du sang qu'il n'a pas lui-même respectés ; d'autres enfans qui sortiront d'Adam ; des hommes qui viendront après, & le tueront. *Le méchant fuit, sans qu'il y ait personne qui le poursuive.*

On répond à la seconde partie de la difficulté, que vraisemblablement Caïn bâtit une ville par la suite de cette crainte & de cette défiance qui le suivoient en tous lieux; qu'il la bâtit avec le secours de ses enfans, pour se défendre contre les enfans de Seth qui s'étoient extrêmement multipliés sur la Terre; que l'Ecriture parle de la ville que Caïn bâtit, avant que de rien dire de la naissance de Seth, parce qu'elle garde ici l'ordre des personnes, & qu'elle a voulu dire tout ce qu'elle avoit à dire de Caïn, avant que de faire aucune mention de Seth, & cela par une transposition qui est commune à tous les Auteurs sacrés & profanes; & qu'enfin on peut concevoir que Caïn ne bâtit que quelques maisons ou quelques cabanes, & que l'ouvrage fut ensuite continué par ses descendans, & retint le nom d'Enoc que Caïn lui avoit donné : ce ne sont pas là de grandes difficultés.

VII. De toutes les objections que les incrédules nous font, la plus spécieuse seroit celle que presse le plus Spinosa, si elle ne rouloit sur un fondement qui est évidemment faux, & qui est prise de ce que les Prophètes ont prophétisé selon leur intérêt, leur éducation & leur tempérament.

Mais, bien-loin qu'elle nous fasse peur, nous sommes obligés en quelque sorte à la mauvaise foi de cet homme, puisqu'il nous a fourni sans y penser une preuve de la divinité de la Religion Judaïque : il ne faut que renverser son principe, pour en faire une preuve très-forte pour nous.

Les Prophètes n'ont point prophétisé par intérêt, I. parce qu'aucun d'eux n'a eu en vue l'établissement de sa famille, qui est de tous les soins le plus naturel. Moïse, Samuel, Elie, Elisée, &c. semblent plutôt sans affection &

dénaturés envers leurs proches, qu'intéressés pour leurs familles & pour leurs enfans. II. Ils prophétisoient incessamment contre les Rois : ils en étoient haïs, chassés, persécutés fort souvent. III. Ils ménagent tout aussi peu le Peuple & les Sacrificateurs, desquels ils auroient attendu quelque support ou quelque bien. IV. Tout ne respire que piété, que zéle dans leurs écrits : ils ne dissimulent rien, ne taisent rien, & ne craignent point la mort lorsqu'il s'agit de reprendre les pécheurs. Voyez comment Jérémie en parle lui-même.

Les Prophétes ne suivent point la nature du tempérament. Jérémie prophétise incessamment contre les Juifs : faut-il s'en étonner, puisque de son temps la ruine des Juifs étoit si prochaine ? Mais Jérémie sait pourtant prédire que leur captivité ne durera que 70. ans. Est-ce la mélancolie de son tempérament qui lui fait prédire le temps de cette délivrance à point nommé, par un oracle qui fit une telle impression sur les Juifs, que les Juifs transportés en Babylone, ne virent pas plutôt ce terme expiré, qu'ils firent requête à Dieu ? Jérémie prédit la désolation qui devoit arriver de son temps, & qui en effet arriva ; mais Jérémie sait aussi tressaillir de joie par considération des biens que Dieu prépare aux hommes, & aux Juifs en particulier : *Voici*, dit-il, *les jours viennent, a dit l'Eternel, que je ferai lever à David un germe juste, & il régnera comme Roi, il exercera jugement & justice sur la Terre*, &c. *Partant voici les jours viennent qu'on ne dira plus : L'Eternel est vivant, qui a fait remonter les enfans d'Israël hors du pays d'Egypte ; mais l'Eternel est vivant, qui a fait remonter la postérité de la maison d'Israël hors du pays du Septentrion*, &c. Et ailleurs : *Toi donc, mon serviteur Jacob, a dit*

l'Eternel, ne crains point, ne t'épouvante point, &c. Il menace, je l'avoue, mais il joint la consolation à la menace : *Et vous serez mon peuple, & je serai votre Dieu. Voici la tempête de l'Eternel, sa fureur est sortie*, &c. On peut juger par-là si Spinosa a bien rencontré là-dessus.

L'éducation n'est point la régle des prophéties. J'avoue que Dieu laisse dans l'esprit des Prophètes les mêmes images que l'éducation y avoit mises ; mais il éleve divinement leur imagination, de sorte qu'avec des termes assez simples ils expriment des sentimens si élevés, des pensées si sublimes, que tout est bas & rampant auprès de ce qu'ils disent. Amos étoit un bouvier ; il ne parle que de forêts, de montagnes de feu, de Carmel, de Liban, de vignes, de jardins, d'oliviers, de lions rugissans & de cabanes qui se lamentent : mais quelles grandes choses n'enveloppe-t-il pas dans ces images, qui lui étoient plus ordinaires qu'à un autre ! Combien son esprit est-il élevé ! De quel feu divin son cœur ne brûle-t-il point, lorsqu'il paroit si jaloux de la gloire de Dieu ? Et quel enthousiasme surnaturel lui fait dire des choses plus grandes en effet que ce que les plus polis & les plus éloquens des hommes ont jamais pensé ? *Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, ô Israël ! car voici celui qui a formé les montagnes, & qui a créé le vent, & qui a déclaré à l'Homme quelle est sa pensée, qui fait l'aurore & l'obscurité, & qui marche sur les hauts lieux : l'Eternel est son nom.* Est-ce là le langage d'un berger ? Et jamais les plus éloquens hommes du monde parlerent-ils d'une maniere plus magnifique & plus digne de Dieu ?

CHAPITRE XIX.

Où l'on continue de satisfaire aux difficultés des incrédules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excellente de la vérité de la Religion Judaïque.

NOUS sommes fort obligés à Spinosa de nous avoir fourni une preuve invincible de la divinité de la Religion Judaïque, en nous donnant lieu de faire voir que les Prophètes qui ont écrit les Livres de l'Ancien Testament, n'ont point écrit conformément à leurs préjugés, à leur éducation & à leur tempérament, comme nous croyons l'avoir fait voir dans le chapitre précédent : mais cette matiere est importante, & demande un examen encore plus particulier.

On peut faire voir que ces Ecrivains n'ont point suivi leurs préjugés en écrivant, en commençant par Moïse, le plus grand des Prophètes de l'Ancien Testament, & le plus ancien des Ecrivains.

On ne peut nier que le préjugé de Moïse ne fût que Dieu avoit séparé le Peuple d'Israël de tous les autres Peuples de la Terre, pour en faire le dépositaire de ses oracles, & pour l'honorer de son alliance : *Où est*, dit-il, *la Nation que Dieu ait ainsi traitée ?*

Cependant Moïse écrit diverses choses contre ce préjugé ; car, premierement, il parle d'un Melchisedec, Roi de Salem, qu'il dit être Sacrificateur du Dieu Souverain, quoiqu'il vécût parmi les Nations, & qu'il fût hors de la famille d'Abraham, qui sembloit devoir être la

seule honorée de l'alliance de Dieu. Je n'entre point ici dans l'examen de cette partie de la Genèse, & je ne crois point qu'il soit bien nécessaire de rechercher ici qui étoit Melchisedec: je m'arrête à ce que Moïse en rapporte, & qui est apparemment tout ce qu'il en savoit. Melchisedec étoit un Roi juste : Melchisedec étoit Sacrificateur du Dieu Souverain ; il bénit Abraham en cette qualité ; il se montra même en cela plus grand qu'Abraham. Il se peut qu'il y a là des mysteres que nous ignorons ; mais il y a de l'apparence que Moïse ne les a pas moins ignorés que nous, puisqu'il garde un profond silence à cet égard. Il n'est pas fort nécessaire de donner ici dans les spéculations des Commentateurs ; il ne faut que suivre les vues simples de l'Histoire.

L'Ecriture nous représente le genre humain comme étant tombé dans l'idolâtrie avant ce temps-là : c'étoit le préjugé de Moïse, que la famille d'Abraham s'étoit séparée des autres familles de la Terre, pour servir le vrai Dieu : de là, il est, ce me semble, fort naturel de conclure que Moïse a quelquefois écrit contre ses préjugés.

On peut dire la même chose de ce que ce même Auteur attribue à Abimelec d'avoir craint Dieu, & à Balaam d'avoir reçu le don de la prophétie, bien qu'il conversât parmi les Nations idolâtres.

C'étoit un second préjugé de Moïse, qui étoit encore plus incontestable que celui-là, de reconnoître l'unité de Dieu : jamais Auteur n'a mieux ni plus distinctement établi la vérité de ce grand principe. Quand cette vérité ne seroit pas évidente par les Ecrits de ce Législateur, il ne faudroit, pour le prouver, que considérer comment les Juifs qui ne sont instruits que

dans l'école de Moïse, ont toujours défendu ce dogme avec une invincible fermeté ; ce qui les a toujours distingués des autres Nations : cependant Moïse a écrit des choses qui vont à ruiner directement ce grand principe. Nous ne dirons pas ici qu'il introduit Dieu parlant au pluriel, & disant : *Faisons l'Homme à notre image ;* & qu'après le péché de nos premiers parens, Dieu emploie cette ironie qui est aussi conçue en termes de pluriel : *Il faut prendre garde que l'Homme n'avance sa main, & ne mange du fruit de l'arbre de vie, & qu'ainsi il ne devienne semblable à l'un de nous.*

Ce ne seroit encore rien, s'il n'y avoit que cela ; mais nous apprenons que Dieu voulant exterminer les habitans de Sodome & de Gomorre par un châtiment extraordinaire & épouvantable, il en donna quelque connoissance à Abraham ; & voici comment la chose arriva : Comme Abraham étoit assis à l'entrée de sa tente sur la chaleur du jour, trois hommes se présenterent à lui ; l'un de ces trois hommes, qui est appellé *le Seigneur Adonaï*, le même qui avoit annoncé que Sara auroit un fils, dit : *Celerai-je à Abraham ce que je fais, à lui duquel doit sortir un grand Peuple, & en qui doivent être bénites toutes les Nations de la Terre? Car je sais qu'il commandera à ses enfans & à sa maison après soi, qu'ils gardent la voie du Seigneur pour faire justice & jugement, afin que le Seigneur fasse venir à Abraham tout ce qu'il lui a dit.*

Il est évident qu'il y a là deux Seigneurs, deux Adonaï, deux sujets qui sont honorés du nom de Dieu. Il y a un Seigneur qui parle, & un Seigneur dont on parle. Il y a un Seigneur, un Adonaï qui parle ; le texte y est formel : *Le Seigneur dit : Celerai-je à Abraham ce que je fais?* Il y a un Seigneur ou un Adonaï dont il parle,

puisqu'il ajoute : *Car je sais qu'il ordonnera à ses enfans & à sa maison après soi, qu'ils gardent la voie du Seigneur pour faire justice & jugement, afin que le Seigneur fasse venir à Abraham tout ce qu'il lui a dit.* Mais continuons d'examiner les paroles de la Genèse.

Le Seigneur donc dit : Parce que le cri de Sodome & de Gomorre est multiplié, & que leur péché est très-grand, je descendrai maintenant, & je verrai s'ils ont fait selon le cri qui est parvenu jusqu'à moi. Ces hommes donc, partant de-là, marcherent vers Sodome ; & Abraham étoit encore devant le Seigneur. Abraham donc, s'approchant, dit : Mais détruiras-tu le juste avec le méchant ? S'il y a cinquante justes dans la ville, les détruiras-tu aussi ? &c. *Jà n'avienne : celui qui juge toute la Terre, ne jugera-t-il point justement ? Et le Seigneur répondit : Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu pour l'amour d'eux. Alors Abraham répondit : Voici maintenant j'ai commencé à parler à mon Seigneur, bien que je sois poudre & cendre*, &c. *Et le Seigneur s'en alla quand il eut cessé de parler à Abraham, & Abraham s'en retourna en son lieu ; & sur le soir les deux Anges arriverent à Sodome*, &c. *Puis, quand l'aube du jour fut venue, les Anges presserent Lot*, &c. *Et Lot répondit : Non, mon Seigneur, je te prie : voici ton serviteur a maintenant trouvé grace devant toi, & tu as signifié ta miséricorde, laquelle tu m'as faite lorsque tu as préservé ma vie ; or, je ne me pourrai point sauver en la montagne*, &c. *Mais voici cette ville est prochaine pour m'y enfuir*, &c. *Alors il lui dit : Voici je t'ai exaucé en cela aussi, que je ne détruirai point la ville de laquelle tu as parlé*, &c. *Alors le Seigneur fit pleuvoir feu & soufre de par le Seigneur*, &c.

Ou celui qui se manifeste à Abraham, & qui dispute avec lui touchant la peine qu'il vouloit infliger à Sodome & à Gomorre, est le Dieu Souverain, ou c'est seulement son Ange, & lequel des deux que ce soit, il nous paroit que Moïse aura écrit contre ses préjugés.

Car, si c'est le Dieu Souverain qui prend la forme d'un homme pour se montrer à Abraham, d'où vient que Moïse nous le représente ensuite comme étant si grand & si élevé, qu'il ne peut être portrait aux yeux, & qu'il nous apprend même que Dieu voulut bien se faire entendre, mais qu'il ne voulut point se faire voir, de peur que les Israëlites n'eussent des idées trop basses de sa grandeur & de ses perfections, s'il se revêtoit d'une forme corporelle. *Souviens-toi*, dit le Législateur, *que lorsque tu étois en Horeb, tu entendis une voix, mais que tu ne vis point de ressemblance; c'est pourquoi vous prendrez garde sur vos ames*, &c.

Que si celui qui parle à Abraham étoit seulement un Ange de Dieu, il faut encore demeurer d'accord que Moïse a écrit cette histoire contre ses préjugés; car Moïse étoit persuadé de l'unité de l'Estre Souverain: il savoit que, comme c'est une impiété d'abaisser le Créateur jusqu'au rang des créatures, c'est aussi une idolâtrie d'élever les créatures jusqu'au rang du Créateur.

Est-il donc bien naturel que Moïse donne à un Ange les noms de Dieu; qu'il nous représente Abraham reconnoissant dans un Ange la même majesté de Dieu; ce qui lui fait dire: *Bien que je sois poudre & cendre;* qu'il le reconnoisse pour le Juge de tout l'Univers, & qu'il lui dise: *Celui qui juge toute la Terre, ne jugera-t-il point justement?* Etoit-il bien conforme aux préjugés de Moïse, de distinguer deux Sei-

gneurs, ou plutôt deux sujets qu'il revêt de la puissance, & des noms du Dieu tout-puissant, en disant que *le Seigneur fit pleuvoir du feu & du soufre de par le Seigneur*, ou *que Dieu fit pleuvoir du feu & du soufre de par Dieu?*

On dira peut-être ici, que cet Ange qui apparoit à Abraham porte le nom de Dieu, parce qu'il est son ambassadeur : mais on le dira mal; car, premierement, comment sait-on cela, puisque l'Ecriture n'en dit pas un mot? En second lieu, où est-ce qu'on a vu des Ambassadeurs être nommés simplement & constamment du nom de leurs maîtres, sans qu'on explique le mystere de ces noms qu'on leur impose? Voit-on que quelqu'un des Ambassadeurs que le Roi a dans les diverses Cours de l'Europe, se nomme sans façon Louis XIV. ou le Roi Très-Chrétien? Si quelqu'un parle à un de ces Ambassadeurs, lui dira-t-il qu'il est saisi de respect lorsqu'il a l'honneur de parler à sa Majesté? Lui dira-t-il : Sire, je prens la hardiesse de parler à Votre Majesté, & de converser avec Elle, bien que je ne sois rien en sa présence? Et pourra-t-on dire sans extravagance, de cet Ambassadeur, le Roi de France a traité une alliance de par le Roi de France?

Mais, quand l'usage établi dans le monde voudroit que l'on confondit l'Ambassadeur avec le Monarque qu'il représente, en lui faisant les mêmes honneurs, & en le revêtant des mêmes noms, il est vrai pourtant que cet usage n'a jamais été établi parmi les Juifs, & que Moïse en particulier n'avoit garde de violer par-là cette distinction qu'il a pris tant de peine d'établir entre le Créateur & la créature : il a pris le soin de faire une énumération assez exacte, bien que générale, des principales parties qui composent cet Univers, pour nous appren-

dre que ces parties du Monde, comme la terre, l'air, l'eau, la lumiere, le soleil, les plantes, les fruits & les animaux, bien loin d'être des Divinités qu'il faille adorer à l'exemple des Nations qui en ont fait l'objet de leur culte, sont toutes également des créatures qui sont sorties du sein de la puissance de Dieu, qui seul, par conséquent, mérite d'être adoré. Comment donc ce grand Législateur se démentiroit-il ici si grossierement? Comment revêtiroit-il un simple Ange des noms, des attributs, & de la gloire de celui qui a créé les Anges aussi-bien que ce monde visible & corporel? Comment, en un mot, celui qui abaisse les créatures pour élever le Créateur, nous représenteroit-il Abraham adorant une simple créature?

Il faut demeurer d'accord en effet, que l'honneur qu'Abraham rend à cet Ange est une véritable adoration; car, premierement, ce Patriarche s'humilie en présence de cet Ange, il s'anéantit à ses yeux. *Bien*, dit-il, *que je sois poudre & cendre, j'ai commencé de parler à mon Seigneur* ou *à mon Dieu.* En second lieu, il lui attribue de pouvoir sauver & détruire, & d'être un Juge universel. *Celui qui juge toute la Terre ne jugera-t-il point justement?* Il le prie, il s'anéantit en sa présence, il le revêt de la puissance divine, il l'appelle son Dieu, il le reconnoit pour le grand Juge du Monde: il a des sentimens d'humilité à la vue de soi-même, & des sentimens d'admiration, de confiance & de crainte à la vue de celui à qui il parle. Si ce n'est pas là adorer quelqu'un, je ne sais ce qu'on doit entendre par le terme d'adoration.

Mais, pour mieux voir encore combien de choses Moïse a écrit & contre ses préjugés, & contre les premiers élémens de sa Religion, il ne faut que faire en deux mots l'histoire de sa

vocation. Il n'y a jamais eu rien de si surprenant que le récit que Moïse en fait lui-même; car, premierement, il déclare d'entrée que c'est un Ange qui lui étoit apparu, & cependant il parle constamment de cet Ange, dans la suite, comme du vrai Dieu; ce qui offre d'abord à l'esprit une surprenante contradiction. *Moïse*, dit l'Auteur de la Genèse, * *paissoit le troupeau de Jethro son beau-pere*, &c. *Et l'Ange du Seigneur s'apparut à lui en une flamme de feu du milieu d'un buisson; & il regarda, & voici le buisson brûloit & ne se consumoit point.*

Voilà donc l'Ange du Seigneur qui apparoît à Moïse. Remarquez-le bien, & dites-moi, si vous le pouvez, comment, immédiatement après ces paroles, l'Historien nous représente cet Ange du Seigneur comme étant le Seigneur lui-même? *Et le Seigneur voyant qu'il se détournoit pour regarder, il l'appella du milieu du buisson, disant, Moïse, Moïse; & il répondit: Me voici; & il dit: N'approche point d'ici, car le lieu où tu es est une terre sainte.* Il paroit déja que cet Ange s'attribue la gloire de consacrer la montagne d'Horeb par sa présence, & de sanctifier le buisson; ce qui ne convient qu'à celui qui est le Saint des Saints, ou plutôt la sainteté même. Mais ce n'est rien que cela: écoutons la suite.

Et il dit aussi: (Qui? Cet Ange du Seigneur qui se manifeste dans le buisson ardent) *Je suis le Dieu de ton pere, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Alors Moïse cacha sa face, car il craignoit de regarder vers Dieu.* Le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob étoit le seul Dieu qui fût connu parmi les Israëlites: c'est le Dieu qui avoit fait sortir Abraham hors

* *Exod.* 3.

d'Ur des Chaldéens, le Dieu au nom duquel Melchiſedec bénit Abraham, diſant : (a) *Abraham, le béni du très-haut Dieu, poſſeſſeur du Ciel & de la Terre. Loué ſoit le Dieu Souverain qui a livré tes ennemis entre tes mains.* C'eſt le Dieu par lequel Abraham avoit accoutumé de jurer, & duquel il dit au Roi de Sodome : *J'ai levé ma main au Seigneur, au Dieu Souverain, Seigneur du Ciel & de la Terre, ſi je prens aucune choſe de tout ce qui t'appartient.* (b) C'eſt le Dieu qui apparoit à Abraham, & lui dit : *Je ſuis le Dieu tout-puiſſant*, &c. *Que je ſois ton Dieu, & le Dieu de ta poſtérité après toi*, &c. C'eſt le Dieu qu'Abraham invoque en Beerſeba, & qui fut nommé *le Dieu du ſiécle* ou *de l'éternité.* C'eſt le Dieu qui conduit & régle les événemens par ſa providence, comme Eliezer le témoigne par ces paroles (c) : *Béni ſoit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, qui n'a point privé de ſa grace mon maître, & a été fidéle dans ſes promeſſes; car, comme j'étois en voyage, le Seigneur m'a conduit dans la maiſon des freres de mon maître.* C'eſt le Dieu qui donne la roſée des Cieux, & le froment de la Terre, par lequel Iſaac, en mourant, bénit Jacob. C'eſt le Dieu de Jacob qui promet à ce Patriarche (d) *qu'il lui donnera le pays de Canaan, qu'il multipliera ſa poſtérité comme la pouſſiere, & que toutes les Nations de la Terre ſeront bénites en ſa ſemence.* C'eſt le Dieu qui exauce les affligés, & diſpenſe la juſtice, comme Jacob le témoigne lorſqu'il dit à Laban : (e) *Si le Dieu de mon pere, le Dieu d'Abraham, & la frayeur d'Iſaac, n'eût été avec*

(a) *Genéſ.* 14.
(b) *Genéſ.* 17.
(c) *Genéſ.* 24.
(d) *Genéſ.* 28.
(e) *Genéſ.* 31.

moi ; certes tu m'eusses renvoyé à vuide ; mais Dieu a regardé à mon affliction (a). C'eſt le Dieu qui envoya *Joſeph en Egypte, afin de conſerver la poſtérité de Jacob, & qui l'établit pour pere à Pharaon, & Seigneur ſur toute l'Egypte. C'eſt le Puiſſant de Jacob* (b), *Dieu d'Iſrael, Dieu tout-puiſſant, qui bénit des bénédictions du Ciel en haut, & de la Terre en bas.*

Ainſi, lorſque l'Ange qui apparoit à Moïſe ſe dit etre en propres termes le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, il n'y a point de doute qu'il ſe revet par-là même de tous les droits, de tous les caractéres & de toute la gloire du vrai Dieu : il ſe dit par-là le Dieu Souverain, le Dieu des batailles qui peut livrer nos ennemis en notre main, le Seigneur du Ciel & de la Terre, le Dieu d'Abraham & de ſa poſtérité, le Dieu du ſiécle ou le Dieu éternel, le Dieu tout-puiſſant, le Dieu très-haut, le Dieu qui conduit toutes choſes, & qui régle les événemens, le Dieu qui donne la roſée des Cieux & le froment de la Terre, le Dieu qui multiplie les générations, & qui bénit les Peuples de la Terre, & qui exauce les affligés, & rend aux hommes ſelon leur bon droit, qui fait ſortir le bien du mal même, qui eſt le maître de la Nature, & qui commande à toutes les parties de cet Univers.

Ce ne ſont pas là nos penſées ; ce ſont les penſées, ce ſont les préjugés de Moïſe. Comment donc Moïſe, contre ſes lumieres, contre ſes préjugés, contre les premiers élémens de ſa Religion, revet-il une créature de tous ces caracteres de la gloire la plus propre & la plus eſſentielle du Dieu Souverain, en nous repréſen-

(a) *Geneſ.* 45.
(b) *Geneſ.* 49.

tant celui qu'il appelle l'Ange du Seigneur, disant : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob?* S'il est un Ange, comment est-il le Dieu Souverain? S'il est le Dieu Souverain, comment est-il un Ange? Moïse ne se contredit point par mégarde ou par inadvertance, en disant des choses opposées dans des endroits de son Histoire éloignés l'un de l'autre; car, dans le même lieu, & même presque dans la même période, il vous dit que l'Ange du Seigneur apparut à Moïse, & que cet Ange lui dit : *Je suis le Dieu Souverain;* ou ce qui revient à la même chose : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.* Il est certain que Moïse a cette pensée, puisqu'il cache sa face à l'ouïe de ces paroles, craignant de regarder Dieu. Cela deviendra plus sensible, si nous continuons à considérer le langage de cet Ange.

D'ailleurs, dit l'Historien sacré, *le Seigneur dit : J'ai vu l'affliction de mon Peuple qui est en Egypte; j'ai aussi ouï leur cri*, &c. Ce langage est celui du Dieu Souverain, qui est le maître de ce Peuple & de tous les Peuples de la Terre.

Et Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis. Tu diras aux enfans d'Israël : Celui qui s'appelle je suis celui qui suis *, *m'a envoyé vers vous.* Il est extrêmement remarquable, que non-seulement cet Ange porte les noms de Dieu, mais encore qu'il s'impose un nom particulier & nouveau, qui exprime mieux la gloire & les perfections divines; ce qui n'est ni d'une créature, ni d'un simple Ange, mais du Dieu Souverain.

Va donc & assemble les Anciens d'Israël, & leur dis : Le Seigneur, le Dieu de vos peres, m'est apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, & m'a dit : Je me souviens de vous & de ce

* יהוה.

qui

qui vous a été fait en Egypte. Moïse n'a pu obéir à cet ordre qui lui fut donné, sans engager le peuple d'Israël dans l'idolâtrie. Car n'est-ce pas une véritable idolâtrie que de mettre l'Ange de Dieu en la place de Dieu même, & de le faire adorer comme le Dieu Souverain?

Et ils dirent, * *le Dieu des Hebreux nous est venu au-devant. Nous te prions que nous allions le chemin de trois jours au désert pour sacrifier au Seigneur notre Dieu.* Il est évident que le Dieu qui étoit apparu à Moïse étoit le même Dieu auquel il falloit sacrifier, & que c'étoit par conséquent le Dieu Souverain.

Outre cela, Dieu parla à Moïse, disant: Je suis le Seigneur, qui suis apparu en Dieu tout-puissant à Abraham, à Isaac & à Jacob, mais je ne leur ai point été connu sous le nom qui marque que je suis celui qui suis. Et j'ai établi mon alliance avec eux de leur donner la terre de Canaan, &c. J'ai aussi entendu le cri des enfans d'Israël, &c. C'est cet Ange qui est apparu à Moïse, qui parle ainsi. Il se déclare donc être le Dieu tout-puissant, & même il s'impose un nom plus capable d'exprimer sa gloire & ses perfections divines.

Je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ai retiré hors du pays d'Egypte de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face. Il ne faut que lire l'Exode, pour voir que celui qui dicte sa Loi au Israëlites en cet endroit, est le même que celui que nous avons entendu disant: *J'ai établi mon alliance avec eux de leur donner la terre de Canaan, &c. Je vous rachetterai par bras étendu & en grands jugemens:* & que celui qui tient ce dernier langage, est le même que celui qui s'est fait connoître à Moïse sous le nom de *Jehova*, & qui est nommé l'*Ange*

* *Exod.* 5.

du Seigneur. C'eſt donc cet Ange qui dit, *Je ſuis l'Eternel ton Dieu*, &c. *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face.* Quoi ! une créature, un ſimple Ange a pu donner ſa Loi au peuple d'Iſraël ? Un ſimple Ange s'attribuera la délivrance des enfans d'Iſraël hors du pays d'Egypte ? Une créature oſera dire, *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face* ? Et Moïſe a pu écrire tout cela contre ſes lumieres, contre ſes préjugés ? Voilà ce qui nous ſurprend, & qui nous paroit tout-à-fait incompréhenſible.

Il y a donc ici une contradiction qui paroit fort choquante. Moïſe ne reconnoit qu'un ſeul Dieu béni éternellement ; toute ſa Religion en fait foi : & néanmoins il revêt un Ange de la gloire de Dieu. Dans tous les ſiecles ces difficultés ont fait de la peine aux interprêtes ; & elles nous en feroient beaucoup à nous-mêmes, ſi les myſteres de l'Evangile ne nous éclairoient à cet égard, en nous faiſant voir que l'Ange du grand Conſeil a été participant de l'eſſence divine. Cependant cette eſpece de contradiction, la plus extravagante qui fût jamais, ſi elle étoit véritable, a cela de bon, qu'elle rend le rapport de l'Hiſtorien non ſuſpect, en nous faiſant voir qu'il a écrit contre tous ſes préjugés & contre toutes ſes lumieres : le Saint Eſprit ou la ſageſſe divine lui faiſant écrire des choſes qui étoient contre ſes ſentimens, mais qui ſe trouvent néanmoins parfaitement véritables.

On doit faire à peu près le même jugement d'une autre circonſtance de l'Hiſtoire Sainte que nous liſons au Chapitre 32. de la Genèſe. Là Moïſe nous repréſente Jacob luttant avec Dieu. L'Hiſtoire n'eſt pas longue, & il ſera bon de l'inſerer ici toute entiere. *Alors Jacob demeura ſeul : & un Ange lutta avec lui juſqu'à ce que l'aube du jour fût venue*, &c. *Et il dit, laiſſe*

moi, car l'aube du jour eſt levée. Mais Jacob répondit, Je ne te laiſſerai point, ſi tu ne me bénis. Et il lui dit, Quel eſt ton nom. Et il répondit: Jacob. Alors il dit, ton nom ne ſera plus Jacob, mais Iſraël, car tu t'es montré vaillant contre Dieu. Combien plus le ſeras-tu contre les hommes, & les ſurmonteras tu? Et Jacob lui fit une demande diſant, Je te prie, fais-moi ſçavoir ton nom. Et il répondit, Pourquoi me demandes-tu mon nom? Et il le benit en ce lieu même. Et Jacob appella le nom de ce lieu Phanuël. Car j'ai vu, dit-il, Dieu face à face, & mon ame a été délivrée. Et le Soleil ſe levoit quand il paſſa Phanuël, & il boitoit de ſa hanche, &c.

Ceux qui liront les Ecrits de Moïſe, ne l'accuſeront pas ſans doute d'avoir eu des idées trop baſſes de la grandeur & de la puiſſance de Dieu. Ils ne ſe perſuaderont point que le préjugé de Moïſe fût, qu'un homme mortel pouvoit combattre contre Dieu, & le vaincre. Car cet Hiſtorien nous repréſente Dieu créant le ciel & la terre & toutes les autres créatures avec leurs vertus, leurs forces & leurs qualités. Il nous fait voir l'homme formé du limon de la terre, façonné par les mains de Dieu, qui le réduit en poudre par ſa colere, comme il l'avoit animé par ſon ſouffle. Comment donc cet Hiſtorien nous va-t-il dire, que Jacob ſe montra vaillant contre Dieu, & qu'il le vainquit? Peut-il entrer dans l'eſprit d'un homme qui a des yeux, qu'un grain de poudre détruiſe le ſoleil; qu'une feuille que le vent emporte détruiſe la machine du monde: & qu'un ver de terre boive l'eau de la mer? Cependant la diſproportion, qui eſt entre les plus petites créatures, & les créatures les plus grandes, eſt ſans

comparaiſon moindre que celle qui eſt entre l'homme & le Créateur de l'Univers, je ne dirai pas ſelon nos idées, mais ſelon les idées que Moïſe nous en a données. Quand Moïſe extravagueroit, il ne ſçauroit extravaguer juſqu'au point d'inventer un pareil fait, pour faire voir que Jacob dans le ſens propre & littéral, tout ſens typique & toute ſorte de myſtere à part, avoit été plus fort que Dieu. Moïſe écrit donc tout ceci, je ne dirai pas ſeulement contre ſes préjugés, mais auſſi contre le grand deſſein de ſa Religion, qui étoit de faire connoître au peuple d'Iſraël la grandeur de Dieu, la baſſeſſe de l'homme, & la diſproportion qui eſt entre cette baſſeſſe & cette grandeur, & de les retenir dans leur devoir par cette connoiſſance.

Je deſcendrois volontiers à préſent à la conſidération des Prophétes qui ont été après Moïſe; mais il faudroit copier preſque tous leurs Ecrits, pour rapporter tout ce qu'ils ont écrit contre les apparences, contre les opinions communément reçues, & contre leurs propres préjugés. C'étoit, par exemple, un préjugé très-profondément enraciné dans l'ame des Juifs, que certaines nations qui avoient affligé le peuple de Dieu, ou qui étoient ſes ennemies, comme Aſſur, Egypte, Edom, Moab, *&c.* étoient l'objet particulier de la haine du ciel, & qu'elles devoient être accablées de ſes jugemens les plus terribles. C'étoit-là particulierement le préjugé des Prophétes, qui étant inſpirés par le Saint-Eſprit ne ceſſoient de prophétiſer contre ces nations déteſtées, & qui commencent ordinairement leurs prédictions par ces paroles, *La charge de Moab, la charge de Babylone, la charge d'Egypte*, &c. Cependant contre ce grand préjugé né dans leur eſprit pendant leur

enfance, fortifié par l'éducation, confirmé par les terribles excommunications que le Saint-Esprit leur mettoit à la bouche contre ces peuples, ils prédisent leur salut, ils prévoient que Dieu transportera parmi eux le pavillon de sa gloire, il s'écrient que Dieu élevera un autel au milieu de l'Egypte, que l'Egypte connoitra l'Eternel. Ils en parlent avec des transports de joie. Ils prévoient que les Juifs auront pour compagnons de leur bonheur & de leur élection, jusqu'aux peuples que l'on croyoit le plus certainement réprouvés, & qui avoient été jusques là les plus mortels ennemis d'Israël.

Et que dirai-je de ce mélange de bassesse & de grandeur, de gloire & d'opprobre, de puissance & de foiblesse, de souffrances & de triomphe, de mort & de vie, dont l'assortissement surprenant fait un des caracteres les plus remarquables du Messie qu'ils nous promettent? Il faudroit entrer dans la discussion de tous les oracles de l'ancien Testament qui regardent le Messie, pour voir combien les Prophetes disent de choses contraires à leurs propres préjugés & aux préjugés de tous les hommes. On demanderoit ce que la révelation de la force & du bras de l'Eternel a de commun avec les souffrances d'un homme de langueur & de douleurs qui souffre la mort : comment il vient dans l'esprit des Prophètes, que le Christ sera retranché, mais non pas pour soi : quel préjugé les conduit à nous représenter sa naissance si basse & les suites de sa mort si salutaires pour nous, & si glorieuses pour lui. Mais comme l'ordre que nous nous sommes proposé ne nous permet pas encore d'entrer dans ces considérations, nous nous contenterons de ce que nous venons de dire sur ce sujet. Cela suffira, ce me

ſemble, pour détruire l'objection de Spinoſa, & pour montrer qu'elle nous fournit une excellente preuve pour prouver la vérité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE XX.

Où l'on continue d'examiner les difficultés des incrédules ſur le ſujet de la Religion Judaïque.

UNE des plus ſpécieuſes objections que les incrédules nous faſſent, eſt priſe de l'éloignement qu'il y a entre nous & les faits qui nous ſont rapportés dans les diverſes Hiſtoires de l'Ancien Teſtament: éloignement qui ſemble en rendre la foi douteuſe & incertaine.

Il me ſemble qu'on peut lever entierement cette difficulté, en remarquant premierement, que les faits de l'Ancien Teſtament qui ſont éloignés, à notre égard, étoient fort prochains, & même fort préſens à l'égard de ceux qui les écrivoient: en ſecond lieu, que ces faits, outre qu'ils ſont d'une nature à ne venir point facilement dans l'eſprit, à moins qu'ils ne ſoient véritables, du moins pour la plupart; outre qu'ils ont été écrits par des Auteurs d'un caractere naïf, ſincere & non ſuſpect, ont été marqués dans des monumens qui en ont conſervé une mémoire & des idées certaines, malgré le tems & les révolutions de tous les âges.

La premiere de ces deux vérités eſt inconteſtable. On ne peut nier que ces faits n'ayent été écrits par des Hiſtoriens qui les avoient ou vus, ou ouï rapporter à ceux qui les avoient

vus. C'en seroit assez pour nous obliger à ne point douter là dessus. Car de la maniere dont les hommes sont faits, il ne leur vient gueres dans l'esprit de publier des mensonges qu'il est absolument impossible de faire accroire, surtout lorsqu'ils sont exposés à la contradiction ou à l'envie de tous les hommes de leur siécle: & il ne vient pas même dans l'esprit qu'on puisse faire accroire des choses si notoirement fausses.

Or, c'est-là précisément l'état où se sont trouvés tous ceux qui nous rapportent les faits miraculeux dont il s'agit ici. Il n'y a point eu de tems où il ne se soit trouvé des rébelles parmi les Juifs. A peine sont-ils sortis hors d'Egypte, qu'ils y veulent retourner. Tantôt ils murmurent de ce qu'ils n'ont point d'eau, & tantôt de ce qu'ils n'ont point de pain. Tantôt ils se font un Veau d'or, tantôt ils adorent Rampham, Moloc, Astarot; tantôt ils servent à Bahal; tantôt ils se font des Veaux en Dan & en Bethel: & presque toujours ils persécutent les Prophétes, qui tantôt se cachent, tantôt sont mis en prison, tantôt sont lapidés, tantôt sont coupés par le milieu. Pour un Roi juste, il y en a plusieurs impies & sacriléges qui n'ont rien plus à cœur que d'abolir la véritable Religion, soit pour témoigner leur complaisance aux nations dont ils dépendent, soit pour avoir la liberté de satisfaire leurs passions, & d'exercer sans scrupule toutes sortes d'injustices. Cependant il n'y a point de tems où ces Prophétes ne viennent faire des reproches à ce peuple, & où ils ne fassent profession de convaincre les contredisans par ces miracles si sensibles & si extraordinaires qui ont tout le peuple pour témoins. Moïse prend les yeux des Israélites à témoins des merveilles si surprenantes que Dieu

a faites au milieu d'eux. Elie fait descendre le feu du ciel aux yeux de tout Israël. Le premier fait mourir par l'épée plusieurs milliers du peuple qui avoit idolâtré, dans le tems qu'il leur met devant les yeux ces bienfaits miraculeux auſquels ils ont été ingrats. Le ſecond faiſant égorger les Prêtres de Bahal ſi cheris du Roi & de la Reine d'Iſraël, ne manque ni d'ennemis ni de contrediſans, lorſqu'il veut convaincre toute une grande nation en faiſant deſcendre le feu du ciel.

Mais il y a plus que cela encore. La ſageſſe divine a voulu que ces faits extraordinaires ſe conſervaſſent dans certains monumens particuliers qui ſerviſſent également à en perpétuer la mémoire, & à en démontrer ſenſiblement la vérité. Il eſt néceſſaire de les parcourir l'un après l'autre pour le mieux comprendre.

I. La création de toutes choſes étant le premier de tous les évenemens, & le plus éloigné de notre connoiſſance, c'eſt auſſi celui qu'il eſt le plus difficile de juſtifier. Cependant la ſageſſe de Dieu y a pourvu, en le gravant, pour ainſi dire dans ces quatre divers monumens, le monde, la ſociété, l'Hiſtoire, & l'établiſſement d'un jour de repos conſacré pour en perpétuer la mémoire. Le monde porte ſi viſiblement les caracteres d'un ouvrage, & il fait ſi bien connoître la ſageſſe de celui qui l'a formé, qu'il eſt impoſſible de ne pas voir que l'exiſtence de Dieu & la vérité de la Création ſont deux vérités eſſentiellement enchaînées.

On ne ſçauroit conſidérer la ſociété, ni regarder à cette ſuite de générations qui a néceſſairement un principe, ſans demeurer d'accord qu'il y a eu un premier homme & une premiere femme qui ont été créés immédiatement de Dieu. L'hiſtoire nous fait voir par la nouveauté des arts, des ſciences, des coûtumes, & par

l'origine des peuples, que la société a commencé d'être, & même qu'elle n'eſt pas très-ancienne. Enfin l'établiſſement du Sabbat, dont les raiſons ſeroient incompréhenſibles, ou plutôt dont l'inſtitution ſeroit extravagante, s'il n'avoit fallu qu'elle ſervit à perpétuer la mémoire d'un évenement ſi important, nous conduit encore néceſſairement à la vérité de la Création qu'il nous repréſente. Or bien que chacun de ces monumens ſuffiſe pour apprendre aux hommes qui ne ſont pas préoccupés, la vérité de la Création, il eſt certain que c'eſt l'amas de tous ces monumens qui rend cette évidence démonſtrative. Car qui eſt-ce, je vous prie, qui peut avoir fait cet accord de la nature, de la ſociété, de l'Hiſtoire, & de la Tradition Judaïque? Pourquoi faut-il que toutes les parties de la nature conviennent avec toutes les parties de la ſociété; que les parties de la ſociété s'accordent avec toutes les Hiſtoires, & que celles-ci ayent tant de rapport avec la Tradition Judaïque la plus ancienne du monde, & ſur-tout avec cet établiſſement ſi extraordinaire d'un jour conſacré au repos? Certainement la ſageſſe de Dieu a mis cette vérité de la Création au-deſſus de tous les doutes, lorſqu'il a voulu qu'elle fût marquée dans la nature, qui dépend de lui, & ne dépend que de lui; dans la ſociété & l'amas des peuples venant d'un même principe, dont il eſt ſeul le pere; dans la mémoire des choſes paſſées, dont il eſt le principe; & dans une partie du tems, qui n'appartient qu'à lui ſeul, parce que celui qui a fait les créatures, eſt auſſi la cauſe de leur durée, & a le droit de diſpoſer de nos jours & de nos années & de ſe conſacrer telle partie de notre tems qu'il lui plaît.

II. Je mets la vocation d'Abraham au nom-

dre des faits miraculeux, parce qu'elle me paroit miraculeuſe & dans ſon principe, & dans ſes ſuites. Abraham y fait trois choſes très-difficiles. Il quitte ſa patrie, il ſe circoncit, & il offre ſon fils en ſacrifice. Il eſt impoſſible qu'il faſſe tout cela ſans qu'il ſoit aſſuré non ſeulement que Dieu eſt, mais que c'eſt Dieu qui lui eſt apparu. Et l'on peut dire auſſi que ces trois marques de ſon obéiſſance qu'il donne à Dieu, ſont comme trois monumens divers dans leſquels la ſageſſe de Dieu a voulu graver, pour ainſi dire, la vérité de la Révélation ſurnaturelle dont ce Patriarche fut honoré. Au reſte, ces monumens ſont très-réels & très-certains. On ne peut douter qu'Abraham n'ait quitté ſon pays, puiſque ſa poſtérité ſe trouve enſuite dans une terre étrangere, & que le ſéjour de la poſtérité d'Abraham premierement au milieu des Cananéens, & en ſecond lieu en Egypte, & la profeſſion qu'elle fit conſtamment d'avoir en horreur les Idoles, & de ſervir un ſeul Dieu, rendoit inconteſtable qu'Abraham avoit quitté ſon pays, & qu'il avoit renonce au culte des Idoles. Il eſt certain qu'Abraham offrit ſon fils en ſacrifice ſur la montagne de Moriia. Le nom qui fut donné à cette montagne, & ce proverbe qu'on dit depuis ſi long-tems en Iſraël, *A la montagne de l'Éternel, il y ſera pourvu*, en ſont une preuve qui ne doit point être ſuſpecte; & l'on ne peut pas douter auſſi, que l'effort qu'Abraham fait ſur les plus tendres ſentimens de ſon cœur, ne ſuppoſe qu'il ne doutoit en aucune façon que Dieu ne lui eût parlé pour lui ordonner de lui offrir ſon fils. Mais le mouvement le plus ſenſible qui nous repréſente cette vérité, c'eſt la réſolution qu'il prend de ſe circoncire, lui, ſes ſerviteurs & ſes enfans. C'eſt ſe moquer de dire qu'Abraham ait pu ſe réſou-

dre à se circoncire dans aucune autre vue que celle d'obéir à Dieu. La circoncision en soi est quelque chose qui ne viendra jamais de soi-même dans l'esprit. La circoncision enferme quelque chose qui semble choquer la pudeur & l'honnêteté. Elle est douloureuse, & contraire à l'affection paternelle, comme il est aisé de le voir par l'exemple de Sephora, qui appelle Moyse un époux de sang à cette occasion. D'ailleurs cette pratique n'enferme aucune véritable utilité : ceux qui ont tâché de faire des efforts d'imagination pour en découvrir les usages, n'ont dit au fond que des inepties. Ils ont prétendu que la circoncision sert à la fécondité. Mais ils l'ont prétendu sans raison, & contre l'expérience, qui nous fait voir que les nations incirconcises ne sont pas moins fertiles que les autres. Ils ont dit qu'elle sert à la propreté. Mais il n'est pas concevable que ce soit là le motif qu'Abraham a eu pour pratiquer un usage si difficile, si douloureux, si singulier, d'ailleurs si étrange, & qui pouvoit le rendre ridicule à toute la terre, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il faut donc demeurer d'accord de la vérité du fait, qui est que Dieu choisit la circoncision pour en faire un monument d'autant moins suspect & plus certain de son alliance, de sa protection, & de ses révélations, que c'est une pratique pour laquelle nous avons naturellement une très-grande répugnance. La circoncision marque très-sensiblement premierement, que c'est Dieu qui appelloit Abraham, puisqu'autre que Dieu ne pouvoit exiger de lui une telle preuve de sa foi : & en second lieu, qu'Abraham étoit aussi persuadé qu'on peut l'être, que c'étoit Dieu qui lui avoit parlé puisqu'il n'y pouvoit avoir d'au-

tre considération que celle de Dieu même, qui pût l'engager à faire une chose pour laquelle il avoit tant de répugnance.

III. A la vocation d'Abraham il faut joindre toutes les marques surprenantes & miraculeuses de sa protection que Dieu a données aux Patriarches en plusieurs occasions différentes, & qui sont telles, que l'autorité de l'Histoire qui les rapporte à part, elles semblent se justifier elles-mêmes, & nous persuadent par des caracteres naturels de leur vérité. Nous n'en marquerons que deux, sur lesquelles nous avons déja fait nos réfléxions. La premiere est, qu'Abraham & Moïse attribuent à un Ange tous les droits, tous les titres & toute la gloire de l'Etre Souverain, comme nous l'avons déja fait voir. La seconde, que Jacob est dit avoir lutté avec Dieu, & l'avoir vaincu: ce que Moïse n'a pu écrire contre ses préjugés, si cela n'a pas été véritable.

Car il est évident que Moïse, loin de s'aviser d'inventer de pareilles choses, devoit avoir plutôt du penchant à les rejetter. Et il ne faut point qu'on dise qu'il inventoit cette sorte de faits pour plaire au peuple. Car I. chacun sçait combien Moïse étoit peu complaisant pour un peuple qu'il traitoit incessamment de peuple de col roide & endurci de cœur. II. Il prend le soin d'instruire lui-même ce peuple de la grandeur de Dieu, & de la bassesse de l'homme, & de la disproportion qui est entre l'un & l'autre: & comment seroit-il dans cette occasion si contraire à son propre dessein?

Joignez maintenant toutes ces considérations à ce double monument, dans lequel la sagesse de Dieu a voulu conserver la vérité de ce fait, le nom de Phanuël donné au lieu où se fit cette

lutte, une coutume extraordinaire & surprenante des Juifs qui ne mangeoient point de la hanche des animaux ; double monument qui est trop singulier & trop éloigné des réflexions ordinaires de l'esprit pour être l'objet de quelque fiction de l'esprit ; & vous serez confirmé dans la pensée que ce sont ici des faits véritables & sincerement rapportés.

Le séjour que les Israëlites ont fait en Egypte est le monument dans lequel la sagesse de Dieu a écrit la vérité de l'élévation de Joseph. Car il n'est pas concevable que la famille de Jacob eût voulu monter en Egypte pour une autre occasion que celle-là ; puisqu'elle prétendoit à la possession de la terre de Canaan. Ce qui paroit par le soin que Jacob prend en mourant, d'ordonner qu'on transporte ses os dans ce pays des pélerinages de ses Peres. Quelle apparence en effet, que les enfans de Jacob pensassent à habiter parmi les Egyptiens, & à exercer la profession de bergers, qui étoit en abomination en Egypte, s'ils n'y eussent eu une puissante protection, & s'ils n'y eussent été appellés par une pressante nécessité ? Mais le séjour des Israëlites en Egypte est peu de chose auprès de la maniere surprenante & miraculeuse dont ils en furent retirés.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait employé pour cela toutes ces merveilles effrayantes & accablantes que Moïse rapporte, & que nous appellons les plaies de l'Egypte. Car comment les Egyptiens auroient-ils pu se resoudre à les laisser aller sans cela ? Comment se seroient-ils privés volontairement de l'utilité qu'ils recevoient de leur travail ? S'ils avoient craint que les Israëlites ne se multipliassent trop, ils auroient craint beaucoup davantage que cette effroyable multitude étant toute assem-

blée en un corps, ne fut en état de leur faire la guerre & de les assujettir. D'ailleurs il est certain que les Israélites emmenerent leurs troupeaux avec eux, & qu'ils emporterent les vaisseaux des Egyptiens. Car sans cela, d'où auroient-ils pris ce qu'ils employerent dans le désert pour la construction du Tabernacle, pour les sacrifices, & pour les autres parties du service de Dieu? Que si les Israélites emmenerent leurs troupeaux, & s'ils emporterent les vases des Egyptiens, il faut nécessairement que les choses se soient passées de la maniere qu'elles sont écrites dans l'histoire que Moïse en a composée.

Et certainement celui qui considerera toutes les diverses circonstances de ce fait; comme, le peu d'apparence qu'il y avoit de laisser aller un si grand peuple, qui pouvoit assujettir l'Egypte, comme il assujettit du depuis la terre de Canaan; les richesses qu'ils emporterent avec eux, selon l'aveu qu'ils font d'avoir emporté les vases des Egyptiens, qu'ils consacrerent ensuite à Dieu en les employant pour le service du Tabernacle; l'équipage de voyageurs dans lequel ils célébroient la Pâque tous les ans, pour se représenter que leurs Peres s'étoient tenus prêts à partir en mangeant l'Agneau Paschal; cette cérémonie si surprenante & incompréhensible sans cela, d'arroser sa porte du sang d'un Agneau, & d'en manger la chair le bâton à la main, & les chandelles étant allumées; le nom de *passage* donné à l'agneau qui faisoit tous les ans commémoration de cette ancien passage de l'Ange, donné même au repas, & au jour auquel ce repas de commémoration se faisoit; la consécration des premiers nés du peuple qui étoient saints au Seigneur, & des Lévites qui étoient regardés

comme les premiers nés du peuple ; consécration qui se faisoit en vue de ce que les premiers nés des Egyptiens ayant été égorgés, les premiers nés d'Israel avoient été épargnés : on trouvera que la Religion Judaique est un monument le plus certain & le plus infaillible qui sera jamais, dans lequel la sagesse de Dieu a conservé la mémoire de cet événement.

Suivons les Israelites dans le désert, nous trouverons que Dieu fait en leur faveur des merveilles étonnantes, & en si grand nombre, qu'on a de la peine à se souvenir de toutes. Mais ce qui fait à notre sujet, & que nous devons principalement remarquer ici, c'est que Dieu en perpétue la mémoire, & en rend la vérité incontestable, en établissant des signes & des mémoriaux qui rendent impossible la fiction à cet égard. Après que les Egyptiens ont été submergés dans les eaux de la mer Rouge, Moïse en compose un Cantique qui se conserve de siécle en siécle. Dieu leur fait tomber de la manne pour les nourrir miraculeusement. Il ordonne qu'on en remplisse une cruche toute pleine, & veut qu'elle soit conservée d'âge en âge parmi les Juifs, pour tenir lieu de miracle constant & perpétuel. Les enfans d'Israël font un long séjour dans le désert, habitans dans des tentes, & ne subsistans que par les miracles que la providence fait continuellement en leur faveur : étant évident qu'ils ne pouvoient subsister si long-tems dans ce désert autrement que par un secours surnaturel. Dieu fait bâtir un Tabernacle qui sera un monument sensible & durable de cette vérité : étant évident que si les enfans d'Israël n'avoient fait que passer par le désert, ils n'auroient point bâti de Tabernacle à Dieu ; mais qu'ils auroient attendu d'être au lieu où ils tendoient, pour lui édifier un Tem-

ple. La verge d'Aaron ayant fleuri entre toutes les autres, pour faire voir par ce prodige, que la vocation de ce Souverain Sacrificateur étoit véritablement divine, Dieu fait mettre à part cette verge, & ordonne qu'elle soit gardée dans le Tabernacle, pour être un témoignage perpétuel de cette vérité, & pour confondre la rébellion. Dieu ayant puni l'ingratitude de son peuple, en leur envoyant des serpens dont les morsures étoient brulantes; & ayant ensuite donné le remède avec le mal, en faisant élever un serpent d'airain en l'air, auquel les Israëlites regardoient quand ils avoient été mordus: ce serpent d'airain qui dura jusqu'au tems d'Ezéchias, & qui auroit duré davantage, si les Israëlites le prenant pour l'objet de leur Idolâtrie, n'eussent donné sujet à ce bon Roi de le mettre en piéces; ce serpent d'airain, dis-je, étoit un mémorial de la miraculeuse guérison de ceux qui regardoient à ce serpent, & ne pouvoit représenter autre chose. Car je voudrois bien sçavoir pourquoi l'on se seroit avisé d'élever un serpent d'airain, & si jamais depuis la naissance du monde cela étoit tombé dans l'esprit de qui que ce soit? Dieu donne sa Loi au peuple d'Israël, en faisant entendre sa voix distinctement & immédiatement. Le Décalogue, la préface du Décalogue est un monument de cette vérité: *Ecoute Israël, je suis l'Eternel ton Dieu, &c.* Moïse donne pour raison du second commandement: *Souviens-toi que lors que tu étois en Horeb, tu entendis bien une voix, mais que tu ne vis point de ressemblance.* Cela même peut-être regardé comme un monument de cette révélation immédiate de Dieu qui s'étoit faite en Horeb. Dieu avoit fait de grandes merveilles pour délivrer Israël. Le Décalogue est un monument non suspect de cette vérité, puisqu'il suppose

toutes ces grandes merveilles. Enfin cette nuée miraculeuſe dans laquelle Dieu deſcendit pour conduire les enfans d'Iſraël, & qui étoit lumiere d'un côté, & obſcurité de l'autre, ayant rempli le Tabernacle où Dieu rendoit ſes oracles, & répondoit à ceux qui l'interrogeoient, fut pendant pluſieurs ſiécles un monument de toutes les merveilles que Dieu avoit faites par ſon miniſtere.

On pourroit bien ajouter à cela, qu'après que Dieu eut puni l'impieté de ceux qui s'élevoient contre ſes ordres, en conteſtant à Moïſe ſon autorité, & à Aaron ſa Sacrificature, lorſqu'il ouvre la terre pour engloutir les uns, & qu'il conſuma les autres par le feu qui deſcendit du ciel; on prit les encenſoirs de ces impies, & qu'on les garda par l'ordre de Dieu, pour ſervir à la poſtérité de monument d'une ſi redoutable vengeance: ce qui joint au grand nombre de perſonnes qui périrent alors par la main de la juſtice de Dieu, & à ce que ce feu vengeur n'épargna pas même Nadab & Abihu, qui avoient auſſi témoigné leur impiété, quoique dans une autre occaſion, pourroit être de quelque poids pour nous confirmer la vérité de ces événemens. Mais il eſt bon de paſſer à la conſidération des merveilles qui ſuivirent la mort de Moïſe, & qui accompagnerent l'entrée des enfans d'Iſraël dans la terre de Canaan.

Les Iſraëlites voulant traverſer le Jordain, ils firent marcher devant eux l'Arche de Dieu, laquelle par la vertu de Dieu qui l'accompagnoit, & qui ſe montroit préſent en elle d'une façon toute particuliere, fendit les eaux d'une telle ſorte, que celles d'en bas s'écoulerent, & que celles d'en haut s'enflerent comme de hautes montagnes, & demeurerent ſuſpendues juſ-

qu'à ce que les enfans d'Israël eussent passé. Mais ce Miracle étoit trop remarquable pour le laisser tomber dans l'oubli. Non-seulement Dieu voulut qu'il fut mis dans le livre où s'écrivoit tout ce qui arrivoit de considérable au peuple d'Israël, mais il ordonna qu'au milieu même du fleuve on en dressât un monument avec douze pierres, & un autre semblable en Guilgal, qui fut un témoignage sensible à la postérité, que les enfans d'Israël avoient traversé ce fleuve à sec.

La frayeur de Dieu marchoit devant les Israëlites. Les murailles des villes tomboient devant l'Arche & au son du cornet, comme cela paroît par l'exemple de Jérico. Et les peuples étonnés des choses prodigieuses que Dieu avoit faites en faveur de ce peuple, étoient dans la derniere consternation, & ne croyoient point pouvoir subsister un moment devant lui. Si l'on veut avoir une preuve inconteſtable des impressions publiques qu'avoient fait les miracles que Dieu avoit opérés en faveur de son peuple, il ne faut que considérer le procédé des Gabaonites. Ceux-ci n'esperant rien de leurs forces ni de tous les secours humains, surprirent la bonne foi de Josué par un stratagême connu de chacun. Ils firent leur traité. On jura qu'on les épargneroit : & on leur tint parole. Ils habiterent parmi les Israëlites, & furent coupeurs de bois & puiseurs d'eau, jusqu'à ce que Saül en les exterminant contre un traité si saint & si solemnel, attira la colere de Dieu, qui voulut que cette action fût puni très-rigoureusement sur la postérité de Saül, laquelle fut livrée aux Gabaonites pour en faire telle vengeance qu'il leur plairoit. Les Gabaonites subsistans seuls des autres Cananéens parmi les Israëlites, le traité qu'ils font & qu'on observe

à leur égard, la violation de ce traité si sévérement punie, dans un tems où il étoit facile de sçavoir si ce traité étoit une vérité ou une fable, ont été autant de monumens non suspects de l'impression qu'avoient fait les merveilles de Dieu sur l'esprit des nations.

Enfin l'Arche de Dieu étoit comme un miracle sensible aux yeux des Israëlites qui leur prouvoit la divinité de leur Religion; & c'étoit en même-temps le monument des miracles qui avoient déja été faits en Israël par la puissance de Dieu. Un des faits les plus remarquables qui se trouvent dans l'Histoire du Vieux Testament est la maniere surprenante & admirable dont l'Arche de Dieu agit au milieu des Philistins, qui furent frappés par la main de Dieu, qui les contraignit malgré qu'ils en eussent de renvoyer cette Arche parmi les Israëlites. Toutes les circonstances de ce fait sont remarquables. On mene cette Arche dans le Temple de Dagon. Le lendemain on trouve l'idole de Dagon renversée. On releve Dagon. On le remet en sa place. Le jour suivant on le trouve par terre sans tête & sans mains. La vengeance de Dieu passe de cette idole aux idolâtres. Les habitans d'Azot sont incommodés par une multitude infinie de rats que Dieu fit naitre dans leur pays, & ils sont frappés d'une plaie secrete & honteuse qui les empêchoit de pouvoir s'asseoir. Ceux d'Azot ne pouvant plus souffrir l'Arche au milieu d'eux à cause de tant de maux, l'envoient dans les autres villes des Philistins, où elle produit la même désolation. C'est pourquoi les Philistins craignant qu'elle ne les fit tous mourir, ils assemblent leur Sages, qui leur conseillent de renvoyer l'Arche avec un petit coffre, où l'on mettroit cinq figures de rats dont ils avoient été si fort incommodés; avec cinq

autres figures des parties de leur corps où ils avoient été frappés de ces plaies. Ils mirent l'Arche sur un chariot tout neuf, auquel ils attelerent deux vaches dont ils enfermerent les petits. Ces animaux malgré l'instinct ou le penchant de la nature qui les entrainoit vers leurs petits, traînerent l'Arche sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent en Betsames. Les Betsamites ayant voulu regarder dans l'Arche par une curiosité impie & téméraire, Dieu en fit mourir cinquante mille. Après quoi l'Arche fut conduite en Gabaon dans la maison d'Abinadab.

On pourroit peut-être douter de toutes ces merveilles, si outre la fidélité de l'Histoire qui les rapporte, on ne les trouvoit marquées dans ces trois monumens sensibles, le renvoi de l'Arche parmi les Israëlites, les figures qui furent enfermées dans le coffret qu'on renvoya avec l'Arche, & les cinquante mille hommes qui tomberent du peuple pour avoir regardé trop curieusement dans l'Arche. Car le moyen de s'imaginer que les Philistins ayent renvoyé de leur gré & sans y être forcés une Arche à laquelle ils sçavoient bien que les Juifs attachoient toute leur confiance, & qu'il leur importoit si fort par conséquent de bien conserver? Et puis que signifioient ces figures de rats & des parties du corps les plus secrettes où ils avoient été frappés, qui furent long-tems conservées en Israël? Pourquoi ce mélange de rats & de parties du corps humain? Et enfin, comment pouvoir faire accroire que cinquante mille Bethsamites ont été frappés & sont morts pour avoir regardé dans l'Arche? Un tel fait ne peut être supposé, s'il est faux. Cinquante mille hommes mis à mort tout-à-la-fois, & une contrée exterminée d'une maniere si étrange à

l'arrivée de l'Arche, ſont un monument qui dans ſa dépendance des autres circonſtances de cette hiſtoire eſt aſſurément bien capable d'en faire connoitre la vérité.

Au reſte ces choſes arriverent l'année 2888. trente ans ou environ avant la naiſſance de David. Celui-ci ſçavoit ce qui en étoit; ou du moins il lui fut très-facile de le ſçavoir: & il auroit été abſolument impoſſible qu'ayant autant d'habileté & de lumiere qu'il en avoit, il eût été la dupe de ceux qui lui auroient conté des fables ſi contraires à la notoriété publique. Comment, je vous prie, auroit-on pu faire accroire à David, ou aux hommes qui vivoient du tems de David, que l'Arche avoit été renvoyée par les Philiſtins, qui y avoient été forcés par tant de playes; que cinquante mille Bethſamites avoient été frappés pour avoir regardé trop curieuſement dans l'Arche; & que les Philiſtins avoient envoyé avec l'Arche des figures, qui étoient des monumens ſenſibles des playes qu'ils avoient ſouffertes; & que tout cela s'étoit paſſé il n'y avoit que vingt-cinq ou trente ans? Il y avoit pluſieurs millions de perſonnes encore vivantes qui ſçavoient le contraire, & qui avoient vu le contraire, ou plutôt qui n'avoient vu ou ne voyoient rien de tout cela.

Il eſt certain que ces monumens ſont I. En très-grand nombre, II. Très-remarquables, III. Non ſuſpects; & que par leur varieté ils forment une démonſtration morale qui ne ſcauroit manquer de convaincre des eſprits droits.

Je dis qu'ils ſont en très-grand nombre, en effet, le ſeptiéme jour conſacré pour perpétuer la mémoire de la Création, & la ſeptiéme année & la ſeptiéme ſemaine d'années, l'Arche qui ſubſiſta long-tems ſur les monta-

gnes d'Ararat depuis le déluge, la ſtatue de ſel dans laquelle fut changée la femme de Lot, qui dura pendant pluſieurs ſiécles ; la circonciſion, uſage ſi difficile à pratiquer ; le nom des Patriarches exprimant les caracteres de leur vocation, ou les bienfaits de Dieu ; les divers noms qui furent impoſés aux lieux où ces merveilles ſe paſſerent, comme ſont Morija, Phanuël, &c. l'état de la République d'Iſraël, qui ne s'explique que lorſqu'on l'unit avec toutes ces révolutions miraculeuſes qui y ſont arrivées ; la Pâque, cérémonie qui repréſente ſenſiblement les circonſtances de la ſortie des enfans d'Iſraël, & particuliérement la mort des premiers nés des Egyptiens ; la verge d'Aaron qui avoit fleuri conſervée miraculeuſement dans le Tabernacle ; une cruche remplie de ce pain celeſte ou de cette manne qui nourrit les Iſraëlites pendant ſi long-tems dans le déſert ; le Tabernacle, monument perpétuel & durable du long ſejour que les Iſraëlites avoient fait dans un deſert, où ils n'auroient pu vivre long-tems ſans un ſecours ſurnaturel ; le ſerpent d'airain conſervé à la poſterité, lors même que ſon uſage fut paſſé, pour être un mémorial de la guériſon miraculeuſe que les Iſraëlites avoient obtenues en le regardant : les encenſoirs de Coré, Datan & Abiram, & des autres qui s'étoient ſoulevés contre l'ordre de Dieu, conſervés auſſi pour faire ſouvenir le peuple de ce châtiment ſurnaturel ; l'autel qui fut dreſſé au milieu du Jordain, pour marquer que les enfans d'Iſraël l'avoient paſſé à ſec par la puiſſance de Dieu ; les Gabaonites conſervés par la Religion du ſerment, & condamnés à un vil miniſtere; la famille de Rahab ſubſiſtante parmi les Iſraëlites, pour être un monument de la miſericorde qui fut exercée envers cette

femme ; l'Arche de Dieu, l'Instrument de tant de merveilles, & le monument de tant de miracles ; les Cantiques de reconnoissance qui furent chantés après les délivrances miraculeuses, conservées précieusement parmi les Juifs ; la langue sainte toute composée d'expressions qui vont à attribuer tout à Dieu, (car les langues expriment les mœurs des peuples) & qui exprime par son génie & par ses manieres de parler l'Histoire de ce peuple, & les bienfaits signalés que Dieu lui a si souvent accordés ; la Tradition des Israëlites ; le cœur des Patriarches & des autres hommes, qui a été sanctifié par la vue de toutes ces grandes merveilles ; & enfin la miraculeuse subsistance de ce peuple, qui n'auroit pu ni se conserver si long-tems séparé des autres nations, & moins encore conserver sa Religion pure & le service du vrai Dieu malgré le penchant que ses passions & l'exemple des nations voisines lui donnoient pour la superstition : tous ces monumens, dis-je, sont en grand nombre, on ne peut le contester ; & il faut avouer que jamais on n'avoit pris tant de précaution pour conserver la mémoire des choses passées, qu'on en a pris dans cette occasion.

II. Il est vrai que ces monumens ont été fort sensibles & fort éclatans. Qu'y a-t-il de plus connu que le Tabernacle, l'Arche, l'Etat du peuple Juif, la circoncision, le septiéme jour ? Voyez quel soin Dieu prend de conserver la mémoire des choses passées, quand elles peuvent servir à confirmer ou à illustrer la Religion. Il les grave dans le tems qui fait périr toutes choses, & qui demeure néanmoins plus long-tems que tout ce que nous voyons, dans la chair des Israëlites, dans leur Religion, & dans les révolutions de leur état ; afin que

ces objets frappant les yeux avec plus d'éclat ; ſoient & plus remarquables & plus inconteſtables tout enſemble.

III. Ces monumens ſont d'ailleurs non ſuſpects. On ne ſoupçonnera point Moyſe d'avoir établi le Sabat & la Circonciſion pour donner créance à des impoſtures, puiſque ces deux uſages étoient établis avant lui. Moyſe a pu avoir de l'adreſſe d'eſprit ; mais il n'a pu rendre les événemens ſouples à ſes déſirs, ni les accommoder à ſes paſſions. Les Patriarches avoient porté leurs noms avant Moyſe, & ces noms font connoître ce qui leur eſt arrivé. Il eſt incompréhenſible que ſi les merveilles que Dieu a faites en Egypte, ou dans le déſert, ſont des fictions, Moyſe ſe ſoit aviſé de faire une Religion qui en eſt toute entiere un portrait ſenſible. Ce Légiſlateur n'a pu tromper le préſent & l'avenir, les hommes qu'il conduiſoit & leur poſtérité, en faiſant garder une manne qu'il ſçavoit bien devoir ſe corrompre, comme ſi elle eût dû être incorruptible. Il n'a pu faire accroire que les Iſraëlites étoient ſortis de l'Egypte avec les vaſes précieux des Egyptiens ; & en faire un monument magnifique en faiſant ce Tabernacle ſi riche. Car avec quoi l'auroit il fait ? Il ne ſera point venu dans l'eſprit à Joſué de faire bâtir une eſpéce d'autel, pour marquer qu'ils avoient paſſé à ſec une riviere qu'ils avoient paſſé ſur des ponts, ou autrement : car il ſe ſeroit trop expoſé à la moquerie & de ceux qui auroient vu un travail ſi inſenſé, & de ceux qui y auroient travaillé eux-mêmes. Le ſerpent * d'airain ne ſe ſera pas formé lui même : & une nation qui haiſſoit mortellement toute ſorte de peintures & de ſculptures, ne l'aura

* *Juſtin, contre Typh.*

point

point dressé ou permis qu'on le dressât, sans un grand mystere ou une grande nécessité. Les Philistins n'auront point renvoyé l'Arche de Dieu par complaisance pour les Israelites qui y attachoient toute leur confiance ; & les Bethsamites ne se seront pas laissés mourir pour rendre cette Arche plus terrible & plus vénérable. Les Gabaonites n'auront pas été exceptés de tant d'autres Peuples qui tomberent sous l'épée, sans quelque raison ; & David & plusieurs autres saints hommes qui vivoient dans un temps où ils pouvoient savoir le vrai ou le faux de ces aventures, n'auront point été sanctifiés par des fictions & des fables reconnues pour telles ; car, ne connoissant pas aussi distinctement que nous la vie éternelle, ils se seroient facilement abandonnés à l'amour du monde, s'ils n'avoient été retenus par la considération de ces merveilles dont ils étoient si pleinement & si parfaitement persuadés : s'ils n'avoient eu le contrepoids de ces faits miraculeux qui les réveilloient & leur parloient fortement de la part de Dieu, rien ne les pouvoit soutenir, ni les empêcher de s'abandonner au vice, qui devenoit pour eux préférable à la vertu. On peut dire que les miracles de l'Ancien Testament tenoient à cet égard la place des motifs de l'Evangile, & que les motifs de l'Evangile, je veux dire la vie éternelle & la mort éternelle révélées distinctement, tiennent la place de ces miracles, & doivent être le contrepoids qui nous empêche de tomber dans le vice. Cette considération nous conduit à passer maintenant de la considération de la Religion Judaïque à la considération de la Religion Chrétienne.

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révélation Judaïque nous conduit à la divinité de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE PREMIER.

De la vocation des Payens.

NE nous contentons pas d'avoir prouvé la divinité de la Révélation Judaïque ; allons plus loin, & voyons si elle ne nous conduira point à une plus grande Révélation.

Un des plus grands & des plus considérables oracles qu'elle enferme, est sans doute celui qui prédit la vocation des Payens. C'est ici un grand principe qui nous conduit au-delà de la Révélation Judaïque, & qui nous fera entrer parfaitement dans le plan & dans le dessein de Dieu dans la Religion, si nous l'avons une fois solidement établi.

Il ne faut, pour cet effet, que s'attacher bien à la considération de la prophétie, & à celle de son accomplissement.

On trouve dans l'Ecriture tout ce qu'on peut raisonnablement demander à l'égard de la prophétie. Ce n'est point ici un oracle que le hazard ait mis en la bouche d'un seul Prophète une seule fois ; il est en la bouche de tous les Prophètes. Moïse, David, Salomon, Esaïe,

Jérémie, & tous les autres, prédisent si souvent la vocation des Gentils, qu'il semble qu'ils ayent vu cet événement. Ce n'est point ici une prophétie qu'on puisse accuser d'obscurité ; car, qu'y a-t-il de si clair que ces paroles de Zacharie ? (*a*) *Et il arrivera qu'en ce jour-là des eaux vives sortiront de Jerusalem*, &c. *& l'Eternel sera Roi sur toute la Terre. En ce jour-là il y aura un seul Eternel, & son nom ne sera qu'un.* Qu'y a-t-il encore de si clair que ce passage de Malachie ? (*b*) *Mais depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant mon nom sera grand entre les Nations, & on offrira en tout lieu parfum à mon nom, & oblation pure ; car mon nom sera grand entre les Nations, a dit l'Eternel des armées.*

Si l'on trouve que ces passages ne sont pas encore assez exprès pour marquer le choix que Dieu devoit faire des Gentils pour les recevoir dans son alliance, on n'a qu'à considérer ce passage où Dieu dit par la bouche d'Esaïe : *Je me suis fait chercher par ceux qui ne me demandoient point, & je me suis fait trouver à ceux qui ne me cherchoient point. J'ai* (*c*) *dit à la Nation qui ne s'appelle pas de mon nom : Me voici, me voici.* Et encore cet autre : *Ejouis-toi, stérile qui n'enfantois point : toi qui ne savois ce que c'est que le travail d'enfant, éclate de joie avec chant de triomphe, & t'égaye ; car les enfans de celle qui étoit délaissée seule, seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui étoit mariée, a dit l'Eternel.* Si vous demandez qui seront ceux d'entre les Gentils qui auront part à cet avantage, vous trouverez que ce seront les Gentils indifféremment, jusqu'à ceux qui

(*a*) *Zacharie*, 14. 8. 9.
(*b*) *Malach.* 1. 11.
(*c*) *Esaïe*, 65. 1. 54. 1.

avoient été autrefois les plus abandonnés de Dieu. *En ce jour-là*, dit Esaïe, (*a*) *l'Eternel se fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel.*

Si les Juifs s'imaginent que les Gentils ne doivent être appellés à la connoissance du vrai Dieu, que comme des esclaves destinés uniquement à suivre le char de triomphe d'Israël, nous leur fermerons la bouche par ces paroles de Michée : *En ce temps-là* (*b*) *dit l'Eternel, j'assemblerai la boiteuse, & recueillerai la rejettée ; & je mettrai la boiteuse pour être en relief, & celle qui étoit éloignée pour être une Nation robuste : & l'Eternel régnera sur eux en la montagne de Sion, dès cette heure jusqu'à toujours.* Ezechiel parle d'un temps auquel les deux Peuples ne seroient plus deux Peuples, & d'une alliance éternelle que Dieu traiteroit avec eux en commun. *Je traiterai*, dit-il (*c*), *avec eux une alliance de paix, & il y aura une alliance éternelle avec eux : je les affermirai & les multiplierai, & mettrai mon Sanctuaire au milieu d'eux pour toujours ; & mon pavillon sera entr'eux, & je serai leur Dieu, & ils seront mon Peuple : & les Nations sauront que je suis l'Eternel, quand mon Sanctuaire sera au milieu d'eux à toujours. Alors*, dit Dieu par la bouche de Sophonie, (*d*) *je changerai aux Peuples leurs lèvres, en les rendant pures, afin que tous invoquent le nom de l'Eternel pour le servir d'une même épaule.*

Si tous ces oracles ne vous satisfont pas, & si vous en voulez de plus circonstanciés, voyez de quelle façon Esaïe nous représente cet évé-

(*a*) *Esaïe*, 19. 21.
(*b*) *Michée*, 4. 6. 7.
(*c*) *Ezechiel*, 37. 26.
(*d*) *Sophonie*, 3. 9.

nement : *Or, il arrivera*, dit il (a), *aux derniers jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, & sera élevée par-dessus les côteaux ; & plusieurs Peuples iront, & diront : Venez, & montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, & il nous enseignera touchant ses voies, & nous cheminerons par ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, & la parole de l'Eternel de Jerusalem.* Et en un autre endroit : *Leve-toi, & sois illuminée, car ta lumiere est venue, & la gloire de l'Eternel est levée sur toi, & sa gloire apparoîtra sur toi ; & les Nations chemineront à ta lumiere, & les Rois à la splendeur qui s'élevera de toi.*

Mais, qui nous assurera que ce n'est point parce qu'ils le souhaitoient ainsi, ou par une exagération qui naissoit de leurs desirs, qu'ils déclaroient qu'il n'y auroit point jusqu'aux Gentils qui ne connussent Dieu, & ne célébrassent ses merveilles? Qui nous empêchera de croire que le Psalmiste a seulement exprimé ses desirs, lorsqu'il dit : *Tous les bouts de la Terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel, & toutes les familles des Nations se prosterneront devant lui?* On perd facilement ce soupçon, lorsque l'on considere que les oracles qui marquent la vocation des Payens, opposent quelquefois les Gentils aux Juifs, comme lorsqu'il est dit, que *celle qui étoit délaissée auroit un jour plus d'enfans que celle qui étoit mariée* ; & sur-tout lorsque Moïse le représente par ces paroles si dignes de considération : *Ils m'ont ému à jalousie par ce qui n'est pas le Dieu fort, & m'ont provoqué à courroux par leurs vanités. Ainsi* (b) *les émouvrai-je à colere par un*

(a) *Esaïe.* 2. 2. & 60.
(b) *Deut.* 32. 21.

qui n'eſt point Peuple, & les provoquerai-je à courroux par une Nation folle. Qui ne voit qu'une prophétie tant de fois répétée, accompagnée de tant de circonſtances, marquée en tant de manieres, & jointe même à la rejection des Juifs n'eſt pas le jeu d'une imagination qui s'égaye, ou un effet de quelque deſſein que les Prophétes euſſent de ſe flatter, ou de flatter leur Nation.

Mais peut-être que les Prophétes prédiſoient la vocation des Payens, non parce qu'ils cruſſent qu'elle dût jamais arriver, mais pour exciter la repentance des Juifs, en les menaçant que Dieu ſe tourneroit vers leurs ennemis. Premierement, je veux que cette prophétie ſoit une menace, cela empêcheroit-il que cette menace ne fût auſſi une prophétie? Le diſcours d'un homme qui auroit menacé autrefois Sodome vicieuſe du feu du ciel, auroit pu ne paſſer que pour une ſimple menace avant l'embraſement de cette ville; mais il auroit dû paſſer pour une véritable prophétie, après que cette ville eut été réduite en cendres.

D'ailleurs, cette prophétie eſt trop bien circonſtanciée, pour n'avoir pas été formée dans la vue de l'événement. Qui eſt celui qui a de la peine à comprendre comment la Loi devoit ſortir de Sion, & la parole de l'Eternel de Jéruſalem, que toutes les Nations devoient être éclairées par la lumiere qui ſortiroit de Sion; que des eaux vives ſortiroient de Jeruſalem, la moitié vers la mer d'Orient, & l'autre moitié vers la mer d'Occident? &c.

Mais il paroît en troiſiéme lieu, que ce n'eſt pas pour menacer les Juifs que les Prophétes prédiſent la vocation des Payens; car on ſait que lorſqu'on dénonce à quelqu'un un malheur pour l'intimider, on a accoutumé de lui dénon-

cer un malheur prochain, & qui va fondre sur lui s'il n'y prend garde : cependant les Prophètes ont prédit la vocation des Payens comme un événement fort éloigné. *Or, il arrivera*, dit Esaïe dans ce beau passage que nous avons déja cité, *il arrivera aux derniers jours, que la montagne de la maison*, &c. Enfin, on n'a qu'à lire les écrits des Prophètes, & l'on trouvera que quand ils prédisent la vocation des Payens, ils en parlent assez souvent comme d'un événement qui doit faire la gloire de Sion, & qui doit être accompagné du véritable salut que Dieu destine aux vrais Israëlites, bien qu'il doive être suivi de l'endurcissement du général. *Au temps qu'il rebâtira tes cloisons*, dit Michée, *en ce temps-là les édits seront publiés au loin, on viendra jusqu'à toi, même d'Assur & des villes de forteresse, & depuis la forteresse jusqu'au fleuve, & depuis une mer jusqu'à l'autre, & depuis une montagne jusqu'à l'autre.*

Il est donc vrai que ces oracles sont par leur nombre, par leur clarté & par la maniere dont ils se trouvent circonstanciés, au-dessus de la subtilité & des exceptions. Il ne s'agit donc plus que de savoir si l'événement a répondu à la Prophétie : c'est de son accomplissement qu'il nous faut maintenant parler.

L'oracle de la vocation des Payens est parfaitement accompli, s'il est vrai que les Juifs n'ayent plus rien qui les distingue maintenant de ceux qu'on appelloit autrefois Gentils, & que les Gentils ayent obtenu ce qui élevoit autrefois les Juifs au-dessus d'eux.

Les Juifs possédoient autrefois quatre avantages qui les distinguoient des Payens, & qui formoient, pour ainsi dire, l'idée de leur élection ; savoir, la connoissance pure du vrai Dieu, la Sacrificature, la Royauté, & les dons

de la prophétie. Les Juifs seuls entre les hommes connoissoient le vrai Dieu ; c'étoit déja beaucoup : leurs sacrifices étoient les seuls que Dieu agréoit sur la Terre ; c'étoit encore davantage. Dieu étoit leur Monarque invisible, qui les gouvernoit d'une façon particuliere, & qui avoit attaché l'autorité souveraine à une famille ; c'étoit là un privilége particulier. Dieu avoit choisi ce Peuple parmi tous les autres pour lui donner son Esprit, & pour faire ses miracles au milieu de lui ; c'étoit là le dernier caractere de son élection.

Aujourd'hui duquel de ces avantages est-ce que les Juifs peuvent se vanter ? Ils connoissent le vrai Dieu, mais toute la Terre le connoît aussi ; & ce n'est plus par-là que les Juifs peuvent se distinguer des autres hommes : leur Sacrificature est entierement ôtée, puisque leur Temple fut démoli il y a déja plusieurs siécles, qu'ils n'ont plus de Lévites ni de Sacrificateurs, & que toutes leurs généalogies sont confondues. Il n'y a plus de Royauté parmi eux, puisqu'ils sont devenus les esclaves des Nations : & ce qui est plus étonnant pour eux, & plus considérable, c'est qu'ils ont aussi perdu l'esprit prophétique, qui étoit la marque la plus essentielle de leur élection.

Que si nous jettons maintenant les yeux sur ceux qui étoient appellés autrefois Gentils, nous trouverons qu'ils ont des idées de Dieu plus belles & plus parfaites que n'ont jamais eues les Juifs ; qu'ils offrent à Dieu en une infinité de lieux l'encens de leurs prieres & de leurs actions de graces ; & qu'ils marchent à la lumiere qui est sortie de Sion. Quel bandeau funeste empêche les Juifs & les incrédules de voir à cet égard le rapport de la prophétie avec l'événement ?

Les Juifs ne veulent pas que nous soyons véritablement dans l'alliance de Dieu, parce que nous ne sommes pas circoncis, & que nous ne pratiquons pas diverses cérémonies prescrites dans la Loi de Moïse : mais peuvent-ils ignorer que ce n'est pas là ce qui faisoit l'essentiel du pur culte de Dieu & de la vraie Religion de leurs peres? selon ces reproches que Dieu faisoit autrefois au Peuple d'Israel par la bouche de ses Prophetes : *Qu'ai-je* affaire, dit l'Eternel, de la multitude de vos Sacrifices? Je suis saoul d'holocaustes de moutons, & de la graisse des bêtes grasses. Je ne prens point de plaisir au sang des bouveaux, ni des agneaux, ni des boucs. Quand vous entrez pour vous présenter devant ma face, qui a requis cela de vos mains, que vous foulez de vos pieds mes parvis? Ne continuez plus à m'apporter des oblations de néant. Le parfum m'est abomination. Quant aux nouvelles Lunes & aux Sabbats, & à la publication de vos convocations, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos assemblées solemnelles. Mon ame hait vos nouvelles Lunes & vos assemblées solemnelles ; elles me sont fâcheuses ; je suis las de les porter,* &c. *Lavez-vous. Nettoyez-vous. Otez de devant mes yeux la malice de vos actions. Cessez de mal faire. Apprenez à bien faire. Recherchez la droiture. Redressez celui qui est foulé. Faites droit à l'orphelin. Débattez la cause de la veuve,* &c.

Puis donc que connoître Dieu, lui obéir, l'aimer, s'attacher pour l'amour de Dieu à la pratique de la vertu & de la sainteté, fait l'essentiel du pur culte & de la vraie Religion, peut-on douter que les Nations n'ayent véritablement été appellées à la connoissance du vrai Dieu, lorsque l'on voit toute la Terre

* Esaïe, 1.

remplie de la connoiſſance du vrai Dieu, & les hommes l'invoquer dans leurs beſoins, célébrer ſes vertus, & mettre en lui leur confiance?

Je n'ignore pas néanmoins, qu'il y a ici trois difficultés qui ſemblent faire d'abord quelque peine. On objecte, premierement, que Mahomet n'a pas laiſſé d'étendre en tous lieux la connoiſſance du vrai Dieu, bien que Mahomet ait été un impoſteur; mais la réponſe eſt facile, puiſque l'on peut conſidérer deux choſes dans la Religion de Mahomet. Quelque choſe de vrai, & même de divin, c'eſt ce qui eſt demeuré de la Religion Chrétienne, dont les Mahométans faiſoient autrefois profeſſion, & dont la Religion Mahométane eſt une corruption; & quelque choſe de faux & d'humain, c'eſt ce que Mahomet y a ajouté. La connoiſſance d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & celle d'un Jeſus-Chriſt, le Prophète & le fils de Dieu, appartenant eſſentiellement & originairement à la Religion Chrétienne, dont la Mahométane a conſervé quelques reſtes défectueux; c'eſt mal parler, de dire que Mahomet a établi la connoiſſance du vrai Dieu dans le Monde, il faut ſeulement dire que Mahomet a corrompu la connoiſſance du vrai Dieu, établie avant lui dans le Monde.

On objecte en ſecond lieu, que les Chrétiens ſe déchirent par des guerres; qu'on ne voit que ſchiſme, erreurs & ſuperſtitions parmi eux; & par conſéquent qu'ils ne portent point le caractere d'un Peuple élu & béni du Ciel: mais ſi, lorſque les Tribus d'Iſraël ſe faiſoient la guerre les unes aux autres, ou lorſqu'ils dreſſoient des Veaux & les adoroient publiquement, ils ne laiſſoient pas d'être le Peuple de Dieu, parce que Dieu les retiroit de cet état,

qui auroit été incompatible avec son élection, s'il eût été général, & en même temps éternel, pourquoi ne dirons-nous pas aussi, que les Chrétiens ne laissent pas d'être le Peuple de Dieu, pour être exposés aux schismes, à la superstition, & aux dissentions que Dieu laisse régner, mais non pas pour toujours; sa Providence trouvant les voies de les réparer quand il lui plaît. Au fond, les vices des particuliers n'empêchent point l'élection du général, non plus à l'égard des Chrétiens qu'à l'égard de l'ancien Peuple d'Israël. Les Juifs ne peuvent nous faire d'objections sur ce sujet, qui ne retombent sur eux-mêmes; outre que c'est dans l'Eglise, qui est l'assemblée des Fidéles, qu'il faut chercher l'accomplissement de cette espéce de prophéties.

Enfin, on remarque que les oracles qui nous parlent de la vocation des Payens, nous marquent que les Payens doivent être conformes au Peuple d'Israël dans la pratique de ses cérémonies, aussi-bien que dans l'adoration du vrai Dieu; car il est dit, *qu'ils monteront à la montagne de Sion; qu'ils offriront parfum en tout lieu, & oblation pure.* Il est fait mention de leurs nouvelles Lunes & de leurs Sabbats. Je réponds que cela vient de ce que les Prophétes ont voulu représenter l'événement dont nous parlons, par des images ordinaires & connues du Peuple. Si les Juifs y vouloient faire un peu de réflexion, ils connoîtroient qu'il est absolument nécessaire de prendre ces expressions dans un sens mystique & spirituel: car, comment veulent-ils que toutes les Nations de la Terre montent proprement à la montagne de Sion, ou qu'elles aillent adorer à Jerusalem? Que ne voyent-ils que, par cette oblation pure dont parle Malachie, il faut entendre l'obla-

tion d'un cœur froissé & d'une ame pénitente? &c.

Les Juifs & les incrédules ont beau faire des efforts pour résister à la force de la vérité, rien ne peut empêcher que ces trois vérités ne soient claires & évidentes. I. Que les Prophètes ont prédit constamment la vocation des Payens en divers temps & en diverses occasions, en termes exprès & circonstanciés, & si clairement, qu'ils paroissent plutôt, à cet égard, des Historiens que des Prophètes. II. Que la raison la plus fiere & la plus obstinée n'oseroit soupçonner ces oracles d'avoir été ajoutés après l'événement. III. Que cependant ces oracles ont été exactement accomplis, & le seront d'âge en âge.

Je n'ignore pas, en effet, qu'il peut y avoir des Nations qui n'ont pas encore été éclairées de cette lumiere; mais le temps de leur illumination viendra. Il suffit qu'il n'y ait plus aucune distinction entre le Peuple des Juifs & les autres Peuples de la Terre; que la connoissance du vrai Dieu soit commune, qu'elle ait inondé la Terre; que les Nations marchent à la lumiere qui est sortie de Jerusalem, & que les Nations les plus sauvages en soient remplies à mesure qu'elles sont découvertes. Cette prophétie s'accomplit tous les jours, & s'accomplira perpétuellement jusqu'à la fin des siécles.

Cette preuve est double; elle prouve la divinité de la Religion Chrétienne contre les Juifs, & la divinité de la Religion Judaïque & de la Religion Chrétienne contre les incrédules. Si vous doutez de la divinité des Livres de l'Ancien Testament, considérez cette prophétie, & vous n'en douterez plus. Si vous doutez de la divinité de la Religion Chrétienne, considérez cette prophétie, & vous en serez assuré.

Auſſi eſt-il facile de connoître dans la nature & dans la Révélation des Juifs, des préparations à ce grand & illuſtre événement. Si vous ſuivez les lumieres de la Religion naturelle, elles vous apprendront que Dieu devoit perdre entierement les Payens, ou les éclairer de nouveau. Si vous conſultez l'Ecriture des Juifs, vous y trouverez que Dieu avoit ſuſcité un Melchiſédec, Sacrificateur du Dieu Souverain, vivant parmi les Nations; qu'il avoit mis ſon Eſprit en Balaam qui vivoit parmi des Payens; qu'il avoit envoyé Jonas pour prêcher aux Ninivites: témoignant par ce petit prélude, qu'il vouloit un jour réunir les Nations avec ſon Iſraël, pour s'en faire connoître.

Au fond, le changement qui eſt arrivé au Monde eſt ſi grand & ſi avantageux, qu'il faut faire de Dieu un être inſenſible, ſans ſageſſe & ſans connoiſſance, pour s'imaginer que ſa bonté ni ſa Providence n'ont aucune part à ce grand événement. Autrefois le cœur de l'homme étoit avec ſes déréglemens & ſes paſſions, la régle du culte & de la Religion. Toutes les foibleſſes humaines s'étoient conſacrées. C'eſt à ſa corruption qu'on bâtiſſoit des temples: c'eſt elle qui prononçoit les oracles, ſi je l'oſe dire, puiſque c'étoit elle qui tiroit toutes les divinités de ſon ſein. Comment corriger ce déſordre? Où prendre une régle pour rétablir des hommes ſi déréglés? Si vous les rappellez à la Religion, c'eſt la Religion qui les corrompt davantage, en leur faiſant voir des Dieux qui portent leur image, & qui ſont même plus vicieux qu'eux. Si vous deſcendez en eux-mêmes, ils ſe couvriront des exemples qu'ils trouvent dans la Religion. Si vous faites agir la nature, la nature eſt aſſervie ſous la ſuperſtition, qui eſt d'au-

tant plus puissante, qu'elle agit sous des prétextes sacrés. Je ne vois donc ici qu'une absolue impossibilité de retirer les hommes de cet état, si je considere les moyens humains. Je ne vois qu'un commerce nécessaire entre la Religion & la corruption. La corruption forme la Religion. La Religion consacre, pour ainsi dire, & rend sacrée la corruption. Qui leur ôtera cette Religion que leur penchant & leurs vices leur rendent si chere? Qui les guérira de cette corruption que la Religion autorise? Si vous parlez de leur faire reconnoître quelque nouvelle Divinité, il dépend de leur volonté de la recevoir ou de la rejetter. Si vous leur parlez du Dieu que les Juifs adorent, ils détestent tout ce qui passe pour sacré parmi cette Nation : leurs esprits sont fermés par les préjugés; leurs cœurs le sont par les passions, les intérêts, la coutume & l'éducation. La force & l'adresse, les Magistrats, les Pontifes & le Peuple, la nature corrompue & la fausse Religion, ferment le passage à la vérité, & sont comme des barrieres impénétrables qui semblent l'éloigner sans retour.

Certainement, quand je considere la difficulté qu'il y avoit à convertir les Nations, je trouve que c'est là l'entreprise de Dieu, & non l'entreprise des hommes; mais je me confirme entierement dans cette pensée, quand je remarque que dans un petit nombre d'années je vois un saint & heureux renversement dans la Religion des hommes : car si, auparavant, la corruption de leur cœur avoit réglé leur culte, & produit toutes leurs Divinités, maintenant la pure & la vraie idée d'un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, saint, juste, bon & sage, réforme & change les mauvais penchans du cœur déréglé des hommes. Je reconnois une

puissance divine dans cet effet si prompt & si admirable. Je ne doute point, que s'il y a une intelligence qui gouverne le Monde, & qui fait aux hommes tout le bien qu'ils possédent, sa bonté n'ait quelque part à cet heureux changement.

Que sera-ce donc, lorsqu'on me fait voir ce grand événement prédit avec tant de lumiere & de précision? Serai-je assez extravagant pour rejetter une vérité qui entre dans mon esprit par tant d'endroits différens, & à laquelle les sens, l'expérience, la raison, & des témoins d'autant moins suspects qu'ils ont vécu avant l'événement, me forcent, par maniere de dire, à consentir?

CHAPITRE II.

Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes, plus parfaite que la premiere.

LA vocation des Payens étant établie, nous avons posé le fondement sur lequel roule toute cette matiere. Les vérités naissent d'elles-mêmes de cette premiere & capitale vérité.

La premiere qui en naît, c'est qu'il devoit y avoir une autre alliance que Dieu devoit contracter avec le genre humain, différente de celle qu'il avoit contractée avec la famille d'Abraham: c'est ce que la raison & l'Ecriture nous persuadent également.

La raison nous dit qu'une alliance dont les promesses ne pouvoient regarder qu'une seule Nation en particulier, ne pouvoit point être étendue à tous les hommes. Comment, en effet,

tous les hommes pouvoient-ils recevoir le droit d'habiter la terre de Canaan ? Comment la Circoncision étant un signe qui sert à distinguer un peuple des autres Peuples, pouvoit-elle être une marque, laquelle toutes les Nations de la Terre portassent dans leur chair ? Ni le Temple, ni la Sacrificature, ni la Prophétie enfin limitée aux Juifs, ne pouvoient servir à toutes les Nations, & par conséquent il falloit une alliance distincte essentiellement de la premiere.

C'est aussi ce que Dieu avoit marqué par la bouche de ses Prophetes. Jérémie en parle de cette maniere : (*a*) *Les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiterai une alliance avec la maison de Juda & avec la maison d'Israël, non pas selon l'alliance que j'ai traitée avec leurs Peres au jour que je les pris par la main pour les retirer hors du Pays d'Egypte ; d'autant qu'ils ont rendu inutile mon alliance*, &c. *Mais c'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur : Je mettrai ma loi au milieu d'eux, & je l'écrirai dans leur cœur.*

Ezéchiel la caractérise de cette sorte : (*b*) *Et je ferai qu'ils n'auront qu'un cœur, & je mettrai au dedans d'eux un esprit nouveau, & j'ôterai le cœur de pierre hors de leur chair, & leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils cheminent en mes loix, & qu'ils gardent mes ordonnances ; & ils seront mon Peuple, & je serai leur Dieu.*

Il paroit par ces prophéties, que non-seulement l'alliance que Dieu devoit traiter en commun avec Israël & avec les Nations, devoit être une nouvelle alliance, mais encore qu'elle devoit être plus parfaite que la premiere, & que

(*a*) *Jérem.* 31. 31. 32. 33.
(*b*) *Ezéchiel*, 11. 19. 20.

c'eſt comme plus parfaite qu'elle ſuccéderoit à l'autre ; c'eſt ce qui eſt aſſez clairement exprimé dans l'oracle de Jérémie que nous venons de rapporter : *Je traiterai une alliance*, &c. *non pas ſelon l'alliance que je traitai avec leurs Peres*, &c. *parce qu'ils l'ont rendu inutile*. Qui ne voit que cette prophétie nous promet une alliance bien plus excellente que celle que Dieu avoit traitée avec les Iſraélites ?

Que ſi nous conſultons les lumieres de notre raiſon, après avoir conſulté celles de l'Ecriture, nous trouverons que cette alliance devoit avoir deux ſortes de perfections ; l'une, par oppoſition à la Religion Payenne qu'elle devoit abolir ; l'autre, par rapport à la Religion Judaïque, dont elle devoit comme remplir le vuide, & réparer les défauts.

Dans le Paganiſme, l'on ne connoiſſoit point le vrai Dieu ni la véritable vertu : la tempérance y étoit ſi peu en uſage, que la Terre toute entiere étoit devenue une grande Sodome. On connoiſſoit ſi peu l'humilité, qu'on ne lui donnoit pas même de nom. On ne ſavoit ce que c'étoit que de la charité. Il a donc fallu que Dieu traitant alliance avec les Nations, diſſipât leur aveuglement à tous ces égards par la lumiere de ſa Révélation. Et qu'eſt-ce que l'Evangile nous apprend, ſi ce n'eſt à connoître un ſeul Dieu, créateur & conſervateur de toutes choſes ; à rapporter nos actions à ſa gloire, ce qui fait l'eſſence de la véritable vertu ; à aimer ſon prochain, & à s'humilier ſoi-même, pour n'admirer que Dieu, & pour rapporter tout à cette ſource commune du bien ? L'alliance Evangélique eſt donc l'alliance qui paroît la plus proportionnée aux beſoins des Payens.

La Religion Judaïque ne manquoit point de beaux préceptes & d'exhortations à s'acquit-

ter de ſes devoirs ; mais les motifs lui manquoient en quelque ſorte, puiſqu'elle n'en avoit que d'humains & de temporels. Comment les Iſraëlites pouvoient-ils s'élever au-deſſus d'eux-mêmes & de leurs penchans, pour obéir à la Loi, lorſque la Terre de Canaan, la proſpérité temporelle, &c. étoient les ſeuls biens qui étoient promis à leur obéiſſance, par cette alliance particuliere que Dieu avoit contractée avec eux? Mais en voici une ſeconde, dans laquelle les cœurs & les volontés des hommes ſont captivés par des motifs ſi univerſels & ſi relevés, que non-ſeulement ils balancent l'inclination que les commodités temporelles donnent aux hommes de déſobéir à la Loi de Dieu, mais que les paſſions humaines s'anéantiſſent, pour ainſi dire, devant ces grands objets. C'eſt l'Evangile qui nous fournit les véritables forces pour nous acquitter de nos devoirs, & pour combattre notre corruption, en nous ouvrant le Ciel & l'Enfer tout enſemble par la révélation de l'immortalité glorieuſe qui attend les fidéles, & des peines infinies qui attendent les méchans. Grands objets, ſi l'on en conçût jamais, & dignes de cette nouvelle alliance qui aſſemble tous les hommes, qui doit leur fournir le principe d'obéiſſance le plus univerſel & le plus invariable, & élever par-là le cœur des hommes au-deſſus des paſſions & des vices, qu'on ne ſauroit réprimer par des motifs comme ceux de la Loi de Moiſe, laquelle eſt foible en la chair. Ainſi l'alliance Evangélique remplit encore le vuide & les défauts de l'alliance que Dieu avoit traitée avec les Iſraëlites : c'eſt donc avec juſte raiſon qu'elle eſt appellée une nouvelle alliance, & une alliance meilleure que la premiere. L'oracle répond à l'événement ; l'événement juſtifie l'oracle : &

cette proportion qui se trouve encore à cet égard entre l'un & l'autre, confirme excellemment notre foi.

CHAPITRE III.

Que Dieu devoit appeller les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le ministere d'un Médiateur.

IL faut à présent examiner si Dieu n'a point traité cette nouvelle alliance dont nous venons de parler, par le ministere de quelqu'un ; & je crois qu'avant que de consulter les oracles de l'Ecriture, nous pouvons laisser parler un moment notre raison là-dessus.

Lorsque Dieu traita la premiere alliance avec les Israélites, ce fut par le ministere de Moïse. Un homme mortel fut médiateur entre le Peuple d'Israël & la Divinité : il falloit même que cela arrivât ainsi. La Majesté Suprême de Dieu ne lui permettoit point de se communiquer familierement & immédiatement à tous les Israëlites : la corruption & la foiblesse de ce Peuple ne lui permettoient pas de soutenir l'éclat de la présence majestueuse de son Dieu. Pour cette raison, ou pour d'autres qui nous sont inconnues, l'alliance fut traitée par le ministere de Moïse ; & c'est là une vérité que je prétens avoir droit de supposer comme prouvée.

Cela étant, il me semble qu'il est assez naturel de croire que la nouvelle alliance que Dieu devoit traiter avec tous les hommes, a été de même traitée par le ministere d'un médiateur. Il est pourtant raisonnable de concevoir, que

comme cette seconde alliance que Dieu doit traiter avec tous les hommes généralement, est plus excellente que la premiere, il faut que le médiateur de la seconde ait des qualités plus excellentes que le médiateur de la premiere : ainsi Moïse aura été le plus débonnaire de tous les hommes ; & le Médiateur dont nous parlons aura dû être sans péché. Moïse sera monté sur une montagne pour y recevoir les ordres de Dieu ; & le nouveau Médiateur aura dû apporter du Ciel même sa révélation. Moïse aura donné la Loi au Peuple des Juifs en général, & aura choisi des Lévites pour l'expliquer & l'enseigner au Peuple d'âge en âge. Le nouveau Médiateur aura dû porter une Loi à tous les hommes, la leur donner par le ministere de plusieurs Prophetes, & l'entretenir dans le Monde par une succession de Docteurs. Ainsi la raison ne nous éloigne point de la connoissance d'un Messie ; il suffit qu'elle ne nous en éloigne pas, pour nous obliger à considérer avec attention tant de prophéties qui nous le promettent.

Car il est vrai que l'Ecriture joint la vocation des Gentils à la venue d'un Messie qui devoit produire ce grand ouvrage, comme l'effet à sa cause. Quand cet oracle de Jacob, qui dit qu'*à lui appartient l'assemblée des Peuples*, seroit douteux ; &, quand les autres passages de l'Ecriture, qui marquent la vocation des Payens, ne lui donneroient pas un jour suffisant, comment pourroit-on méconnoître cette vérité dans ces belles paroles d'Esaïe ? * *En ce jour-là il y aura un Autel à l'Eternel au milieu du pays d'Egypte, & une enseigne dressée à l'Eternel sur sa frontiere ; & cela sera pour signe & pour témoignage*

* 19. *Esaïe*, 19.

à l'Eternel des armées au pays d'Egypte : car ils crieront à l'Eternel à cause des oppressions, & il leur enverra un Libérateur & grand personnage qui les délivrera. Et l'Eternel se fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel, & le servira offrant sacrifices & gâteaux, & vouera vœux à l'Eternel, & les accomplira. L'Eternel donc frappera les Egyptiens, les frappant & les guérissant ; & ils retourneront jusqu'à l'Eternel, lequel sera fléchi par leurs prieres, & les guérira.

Il est aisé de récueillir trois vérités de ces paroles. I. Qu'il est parlé d'une oppression & d'une délivrance, qui ne régardent point Israël, du moins l'Israel selon la chair ; car c'est des Egyptiens qu'il est dit, qu'ils crieront à l'Eternel à cause des oppresseurs : outre que le Peuple d'Israel n'a point été captif en Egypte depuis cette servitude dont Dieu le retira par le ministere de Moïse. II. Qu'au temps de cette délivrance dont il est ici parlé, Dieu se feroit connoître aux Egyptiens, & qu'alors la distinction des lieux étant ôtée, & le culte public n'étant plus attaché a Jérusalem, on pourroit servir Dieu par tout ailleurs ; c'est ce qui nous est clairement marqué dans ces paroles : *Il y aura un Autel au milieu de l'Egypte*, &c. *L'Egypte connoîtra l'Eternel, & lui offrira sacrifices*, &c. Comme la Religion Judaique étoit la seule véritable, Esaïe se sert de ces idées pour nous représenter la nouvelle alliance : ses expressions doivent être prises sans doute dans un sens mystique ; mais toujours emportent-elles que le culte ne seroit plus attaché à un lieu particulier, &, par conséquent, que l'alliance de Moïse feroit place à une autre. III. Enfin, nous en recueillons que Dieu devoit envoyer un Messie ou un Libérateur, pour éclaircir & pour guérir les

Egyptiens, les délivrant auſſi de la ſervitude dans laquelle ils gémiſſoient. *Et il leur enverra*, dit le Prophête, *un Libérateur & grand perſonnage qui les délivrera.*

On trouve auſſi la vocation des Gentils produite par le miniſtere d'un Meſſie, dans cet autre paſſage du chap. 49. *Dont il m'a dit : C'eſt peu de choſe que tu me ſois ſerviteur pour rétablir les Tribus de Jacob, & pour reſtaurer les déſolations d'Iſraël ; & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux Nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'au bout de la Terre.* Que peut-on concevoir de plus clair & de plus exprès que ces paroles? Car, I. c'eſt ici un Libérateur qui doit rétablir les Tribus de Jacob, & réparer les déſolations d'Iſraël. II. Il ne doit pas s'arrêter là : ſon emploi eſt plus grand, & ſa charge d'une plus grande étendue. *C'eſt peu de choſe*, dit Dieu, *que tu me ſois ſerviteur pour rétablir les Tribus de Jacob*, &c. III. Il eſt deſtiné à gagner à Dieu toutes les Nations. *Et pourtant je t'ai donné pour lumiere aux Nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'au bout de la Terre.* Où eſt l'obſcurité qui a accoutumé de ſe trouver dans les prophéties?

Certainement, plus nous entrons dans l'examen des prophéties, & moins nous pouvons douter de cette vérité : le ſeul Eſaie nous en parle en cent endroits de ſes Révélations. *Fjouis-toi*, dit-il au chap. 54. *ſtérile qui n'enfantois point*, &c. *car tu n'en ſeras point honteuſe ; & ne ſois point confuſe, car tu n'en rougiras point : tu oublieras même la honte de ta jeuneſſe, & tu ne te ſouviendras plus de l'opprobre de ton veuvage ; car ton mari, c'eſt celui qui t'a faite ; l'Eternel des armées eſt ſon nom : & ton Rédempteur, c'eſt le Saint d'Iſraël ; il ſera appellé le Dieu de toute la Terre.*

Il paroit qu'il ne s'agit point en cet endroit de l'Eglise d'Israël, par la force de cette opposition : *Car les enfans de celle qui étoit délaissée seule seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui a été mariée, a dit l'Eternel.* Qui ne voit qu'il s'agit là des Gentils opposés aux Israélites, lesquels ressembloient en effet à une femme qu'on auroit épousée en sa jeunesse, & qui auroit été répudiée, selon l'expression du Prophète? C'est pour cela que Dieu lui promet un Rédempteur, qui sera appellé le Dieu de toutes Nations, pour convertir tous les Peuples de la Terre.

Toute cette évidence n'est pourtant pas comparable à celle du chap. 42. des Révélations de ce même Prophète, où il introduit Dieu parlant de cette sorte : *Voici mon serviteur, je le maintiendrai : c'est mon élu ; mon ame y prend son bon plaisir : j'ai mis mon esprit sur lui : il mettra en avant jugement aux Nations*, &c. *Il ne se retirera point, & ne se hâtera point qu'il n'ait réglé la Terre ; & les isles s'attendront à sa loi. Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu fort qui a créé les Cieux*, &c. *Moi l'Eternel, je t'ai appellé en justice, & je prendrai ta main, & je te garderai, & je te ferai être l'alliance du Peuple & la lumiere des Nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goûte, & de retirer les prisonniers du lieu auquel on les tient enserrés*, &c. *Je suis l'Eternel, c'est là mon nom. Je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma louange aux images taillées. Voici les choses de ci-devant sont arrivées, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient arrivées. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique : que sa louange soit des le bout de la Terre. Que tout ce qui descend en la Mer & tout ce qui est en elle, les isles & leurs habitans*, &c. *s'éjouissent avec chant de triomphe ; qu'ils donnent gloire*

à l'Eternel, &c. Sur quoi l'on doit remarquer, premierement, le dessein de ce chapitre, qui paroit être de montrer que le régne de l'idolâtrie ne durera point toujours; car le chapitre précédent finit ainsi : *Voici leurs œuvres sont vanité, leurs idoles de fonte sont du vent.* C'est là l'occasion de tout ce que le Prophète dit dans tout le chapitre suivant : *Je ne donnerai point ma louange aux images taillées.* Voilà le langage qu'il fait tenir à Dieu ; & quelque temps après : *Que ceux donc se retirent en arriere, qui se confient aux images taillées, & qui disent aux images de fonte : Vous êtes nos Dieux.* Il paroit en second lieu, que le Prophète prenant occasion des idoles qui ne doivent pas toujours subsister dans le Monde, de marquer la vocation des Payens, en parle comme d'un événement surprenant, nouveau & incroyable. *Voici*, dit-il, *je vous annonce des choses nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient arrivées*, &c. Il dit aussi que les Isles s'attendroient à la Loi de Dieu, c'est-à-dire, les Peuples les plus reculés & les plus éloignés de la connoissance du vrai Dieu ; car l'Ecriture dit souvent que les Isles, les Egyptiens, Edom, Assur, connoitront le nom de Dieu, pour marquer que cet avantage s'étendra jusqu'aux Nations qui paroissent les plus abandonnées du Ciel. En troisiéme lieu, nous trouvons que l'illumination des Nations doit se faire par le ministere d'un Messie, qui doit annoncer jugement aux Nations, & qui nous est caractérisé par plusieurs autres éloges qu'on examinera en leur lieu.

Il nous suffit d'avoir fait voir par des passages clairs & par des preuves faciles, que la vocation des Payens, & la venue de celui que nous appellons le Messie, & qui est celui par le ministere duquel les Nations ont dû être appellées,

lées, sont deux événemens qui nous sont représentés par les Prophètes comme essentiellement liés ensemble & inséparables.

Il ne faut pas s'étonner après cela, si les Juifs ont cru par une tradition constante & invariable, qu'il viendroit un Messie qui rétabliroit leur Etat: mais il y a lieu d'être surpris, qu'ils ayent séparé la vocation des Gentils de la venue de leur Messie; ou qu'ils n'ayent pas vu que le Messie ne devoit venir, que pour unir tous les peuples du monde dans la connoissance du vrai Dieu, en traitant avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle, selon les oracles de l'Ancien Testament.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'a point différé l'envoi du Messie à cause des péchés du peuple.

IL n'est pas moins surprenant que les Juifs ayent été assez aveugles & assez déraisonnables, pour dire que Dieu différoit d'envoyer le Messie, ou qu'il s'étoit résolu à ne l'envoyer point du tout, à cause des péchés du peuple. Car I. ils trahissent leur cause par cette fiction; & il faut bien que toutes les apparences soient contr'eux, & que le terme de l'envoi du Messie soit en effet passé, puisqu'ils ne peuvent se défendre que par-là. II. Puisque le Messie devoit venir non-seulement pour rétablir les Tribus de Jacob, mais encore qu'il devoit être donné pour lumiere aux nations, & être le salut de Dieu jusqu'au bout de la terre, comme Esaïe le dit expressément; il est ridicule de préten-

dre, que la seule considération des péchés du peuple des Juifs l'ait empêché de venir. III. Les péchés du peuple ne peuvent avoir empêché le Messie de paroître, à moins que la promesse de sa venue ne soit une promesse conditionelle. Or il paroit que ce n'est point une promesse conditionnelle; puisqu'outre qu'elle est toujours exprimée d'une maniere absolue & sans réserve, le tems en est limité, & les autres circonstances en sont marquées très-précisément: ce qui est le propre des promesses absolues, & qui seroit absurde dans des promesses conditionnelles. IV. Il est certain que le siécle du Messie devoit être un siécle de dépravation & de malice. C'est ce qu'on prouve par l'Ecriture, & par le consentement même des Rabbins. Ces derniers avouent que le tems auquel le Messie paroîtra, sera un tems d'une licence & d'un débordement de vices effroyables. Et Daniel nous apprend fort distinctement, qu'après la venue du Messie, qu'il appelle le Christ, Dieu puniroit les Juifs, en envoyant contre eux le peuple du Conducteur, qui détruiroit la Ville & le Sanctuaire, *&c.* Ce qui marque que la corruption de ce peuple devoit être extrême au tems du Messie. V. Ce n'est que lorsque les vices des particuliers s'étoient accrus jusqu'à former une idolatrie & une corruption publique, que Dieu punissoit les Juifs par des calamités publiques. Au fond, les Juifs ne prophétisent point par Bahal, ils n'immolent pas leurs enfans à Moloc, ils ne se font point des Dieux qui marchent devant eux: cependant lorsqu'ils faisoient toutes ces choses, Dieu ne les punit que par une captivité qui dura 70. années, il ne les punit qu'après les avoir repris par la bouche de ses Prophétes, qu'ils mettoient à mort; & lorsqu'il

les eut transportés en Babylone, il ne cessa de les consoler par des oracles, qui leur faisoient espérer leur prochain rétablissement. VI. Ne semble-t-il pas que ce désir ardent & passionné avec lequel les Juifs attendent le Messie, joint à ce qu'ils ne sont point idolâtres, à la haine qu'ils ont pour ceux qu'ils regardent comme les ennemis de Dieu, & à l'agréable sacrifice qu'ils prétendent avoir fait à Dieu, en crucifiant celui qui selon eux a séduit tout l'Univers; ne semble-t-il pas, dis-je, que toutes ces choses devroient attirer sur leurs têtes une mesure de bénédictions encore plus abondante que celle qu'ont eu leurs Peres? Cependant les voilà errans & dispersés depuis seize siécles. Il paroit qu'ils ne se tournent point vers aucun faux Dieu, & le vrai Dieu ne se tourne point vers eux, quoique Dieu ait solemnellement déclaré que quand ils se tourneroient vers lui, il se tourneroit vers eux. Ils se reconnoissent pécheurs: & Dieu ne leur reproche point leurs péchés. Ils se croient coupables de quelque crime caché: & l'on ne voit aucun Prophete qui vienne le leur apprendre. La venue de leur Messie est retardée: & ils demeurent sans en sçavoir la raison. Les oracles se sont tus, la Prophétie est ôtée, le ciel ne parle plus à eux ni par songe, ni par vision: pourquoi cela? Si ce n'est pour leur dire qu'il n'y a plus de promesses ni de salut pour eux, s'ils ne sortent de leur aveuglement.

Et en effet, puisque le malheur de leur captivité présente est un malheur réel, & qu'ils ne sçauroient le nier, parce qu'ils le ressentent; ils n'ont qu'à examiner si le mal qu'ils souffrent est un châtiment, ou une punition. Il faut que ce soit l'un ou l'autre, puisqu'il arrive par une dispensation de la providence, selon leur pro-

pre aveu. Certes, s'ils veulent faire de bonne-foi cet examen, tout leur apprendra que leur captivité n'eſt point un châtiment. Un châtiment ne dure pas ſi long-tems; & quand on châtie, on avertit du crime pour lequel on châtie: l'avertiſſement étant même de l'eſſence du châtiment; d'ailleurs on conſole par quelque promeſſe: & enfin on met au feu les verges dont on s'eſt ſervi dans ce châtiment. Il eſt aiſé de remarquer tous ces caracteres dans les châtimens que Dieu a déployés ſur l'ancien peuple d'Iſraël. Mais ici l'on ne voit qu'une ſervitude la plus longue qui fût jamais, une confuſion de Tribus & de familles, & une perte générale de toutes les marques de leur adoption; des maux ſans conſolation, privation de prophéties, ſilence de la part de Dieu, proſpérité du côté des nations, & ce qui eſt plus conſidérable, toute la terre remplie de la connoiſſance du vrai Dieu, ce qui eſt un caractere ſenſible de cette bénédiction, par laquelle toutes les familles de la terre devoient être bénites en Abraham. Ainſi, bien loin que les Juifs puiſſent trouver la cauſe du retardement de ſa venue dans la conſidération de leurs péchés, cette conſidération les conduit bien plutôt à croire qu'il faut qu'ils ayent rejetté le Meſſie, & qu'il n'y a point d'autre crime qui puiſſe être proportionné à cet effroyable abandon & à cette extrême miſere.

Les Juifs auroient raiſon d'attribuer le retardement du Meſſie à leurs péchés, ou à quelque autre cauſe, ſi en effet il n'avoit point paru de Meſſie, ſi aucun ne s'étoit vanté d'en porter les caracteres, & ſi aucun ne les avoit portés en effet: mais ils ne ſont point pardonnables de recourir à de pareilles fictions, lorſqu'on leur fait voir un ſujet auguſte & divin dans ſa baſ-

ſeſſe apparente, que les Prophêtes ſemblent tous avoir eu devant les yeux, lors qu'il en ont parlé ; tant ils ont exactement marqué ſa venue, ſa naiſſance, ſa famille, ſes actions, ſa vie, ſa mort, & ce qui eſt arrivé après ſa mort.

Il n'eſt pas juſte qu'on nous en croye ſur notre parole : mais il n'eſt pas juſte auſſi que les Juifs ni les autres incrédules ſe diſpenſent d'entrer dans cet examen avec nous.

CHAPITRE V.

Que la vocation des Païens eſt un caractere du Meſſie, & que Jeſus-Chriſt a été marqué fort clairement & fort exactement dans les anciens oracles.

LA vocation des Païens eſt un ſi grand & ſi illuſtre caractere du Meſſie, qu'il ſemble renfermer tous les autres, & être plus que ſuffiſant pour établir la vérité de ſa vocation. Car puiſque les anciens oracles avoient prédit que les Païens ſeroient appellés à la connoiſſance du vrai Dieu, & qu'ils le ſeroient par le miniſtere d'un Libérateur & grand perſonnage qui ſeroit appellé le Dieu & le Sauveur de toute la terre, qui ſeroit l'alliance du peuple, & qui porteroit la connoiſſance de Dieu juſqu'aux extrémités de l'Univers ; & que nous trouvons toutes ces choſes accomplies en Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt : nous ne voyons pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer de le reconnoître pour le Meſſie qui avoit été promis.

On ne ſçauroit penſer ſans extravagance, que

l'esprit prophétique qui animoit les Prophètes ait voulu nous faire illusion, en nous faisant regarder comme un Saint & un Bien-aimé de Dieu celui par qui les nations devoient connoître le vrai Dieu, s'il ne devoit pourtant être qu'un imposteur, selon les hypothèses de nos adversaires.

Il faut pour cela qu'un séducteur ait dérobé au vrai Messie le caractere le plus propre, le plus auguste & le plus éclatant que les Prophètes lui attribuent, qui est la vocation des Gentils. Il faut, ou que Dieu par un effet de sa sagesse & de sa providence ait commis l'exécution de ses desseins & de ses prophéties à un imposteur, ou que cet imposteur, ait accompli les oracles de Dieu malgré sa sagesse. Il faut qu'un séducteur ait été un instrument en la main de Dieu pour appeller les nations; ou que s'étant ingeré dans cet emploi, il ait paru contre le dessein de Dieu, & trompé les vues de sa providence. Il s'agit du salut des hommes, de leur illumination, & l'on voudroit que ce grand bien étant dans le dessein & dans le plan de Dieu de toute éternité, sortit dans son exécution du sein de l'imposture & du mensonge; que cette grande révolution arrivât par le ministere d'un malfaiteur, lorsque tous les Prophètes ont prédit qu'elle arriveroit par le ministere d'un homme saint & divin que Dieu susciteroit, & qu'il rempliroit de son esprit. Il faut donc que l'esprit de vérité & l'esprit de mensonge ayent fait alliance, & que Dieu & le vice se soient reconciliés, & que l'immuable soit devenu sujet au changement.

Il est donc vrai que quand notre Messie n'auroit que ce caractere, il en auroit un essentiel, & qui devroit nous persuader que tous les autres ne lui conviennent pas moins, quand même nous ne pourrions pas le montrer.

Mais nous ne sommes pas dans cette peine, & nous trouvons dans les Prophètes, I. Tout ce qui regarde le tems de la venue de notre Messie, le lieu de sa naissance, sa Tribu & sa famille. II. Tout ce qui regarde sa conversation dans le monde, ses vertus, son emploi, ses actions, ses enseignemens, l'impression de sa doctrine, l'effet de ses miracles, les efforts de ses ennemis contre lui, ses souffrances, sa mort, le genre & les circonstances de sa mort. III. Les événemens qui ont suivi sa mort, les signes qui l'accompagnerent, la sépulture de notre Messie, sa résurrection, son ascension, & sa séance à la droite de Dieu, la prédication de son Evangile en tous lieux, & la conversion des nations. Trois sortes de caracteres qui prouvent sensiblement, s'ils sont véritables, que notre Jesus est le Messie promis.

Mais pour faire voir que ce n'est pas sans sujet que nous avançons cela, nous ferons deux choses. Nous examinerons premierement tous ces caracteres dans le détail, pour mieux connoitre si nous pouvons bien compter sur leur évidence : & dans ce dessein nous rechercherons, autant qu'il sera possible, de chacun de ces caracteres en particulier. I. Si c'est un caractere du Messie. II. S'il convient à notre Jesus. III. S'il est vrai qu'il ne puisse convenir à aucun autre qu'à lui. C'est par ces trois examens que nous prétendons faire passer tous ces divers caracteres du Messie. Après quoi je crois qu'il nous sera permis en second lieu de les comparer, d'en faire voir la suite & l'enchainement, & de tirer de cette comparaison une nouvelle force & de nouvelles lumieres pour l'établissement de notre Religion.

CHAPITRE VI.

Que les Prophêtes ont marqué le tems de la venue du Meſſie.

LE tems de la venue du Meſſie nous eſt clairement marqué en quatre endroits de l'Ecriture, au 49. Chap. de la Genèſe, verſ. 10 au Chap. 2. verſ. 8. du Livre du Prophête Aggée, au Chap. 3. de Malachie, verſ. 1. au Chap. 9. du Livre de Daniel: & ce ſont là les quatre paſſages qu'il nous faut premierement examiner

Le premier fait partie de la bénédiction que Jacob mourant donna à Juda ſon fils. *Juda*, dit-il, *quant à toi, tes freres te loueront. Ta main ſera ſur le collet de tes ennemis. Les fils de ton pere ſe proſterneront devant toi. Juda eſt un faon de lion*, &c. *Le ſceptre ne ſe départira point de Juda, ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Scilo vienne; & à lui appartient l'aſſemblée des peuples.*

Il faut remarquer d'abord, que Jacob béniſſant ſes enfans, prédit non ce qui arrivera à leurs perſonnes, mais ce qui doit arriver à leur poſtérité. C'eſt ainſi qu'il promet à Simeon & à Lévi, qu'ils ſeront diſperſés parmi les autres Tribus; ce qui s'accomplit exactement du tems de Joſué: à Zabulon, qu'il ſe logera dans les pays maritimes, & du côté de Sidon; ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand donc il bénit Juda, il lui prédit ce qui doit arriver à ſes deſcendans. Il lui dit que ſes freres ſe proſterneront devant lui; que le ſceptre ne ſe départiroit point de lui, &c. Ce qui emporte que cette

Tribu commanderoit aux autres, que le sceptre & la Royauté seroient attachés à Juda & qu'il ne cesseroit d'avoir de l'empire sur les autres Tribus, jusqu'à un certain tems, qui est marqué par la venue de Scilo, ou de celui à qui appartient l'assemblée des peuples.

Nous prétendons que celui qui est appellé *Scilo* ou *Schilo* en cet endroit, n'est autre que le Messie. Les Juifs modernes prétendent le contraire; & dans le dessein de nous ôter un oracle, qui favorise la foi de notre Messie, il n'est sorte de violence qu'ils ne tâchent de lui faire. Mais rien ne montre mieux la force de la vérité, que les égaremens visibles auxquels la haine de la vérité les engage.

Ils ont beau chicaner d'abord sur le terme de *Schilo*, toutes les explications qu'ils lui donnent reviennent à notre sens. Car si par ce terme l'on entend avec quelques-uns, *celui qui doit être envoyé*: il paroît que c'est là la qualité du Messie. Si l'on explique ce terme par *celui à qui il est réservé*, c'est-à-dire, celui à qui l'empire est réservé: le sens sera, que la domination doit demeurer dans la Tribu de Juda, jusqu'à ce que vienne celui à qui elle est réservée, & qui doit assembler les peuples. Que si *Schilo* veut dire *son fils*, selon l'explication ordinaire des Hébreux: on ne voit pas comment on pourroit entendre autre chose que le Messie, par un fils de Juda auquel appartient l'assemblée des peuples.

Mais peut-être que les Juifs trouveront bien d'autre sujets pour leur appliquer cet oracle. Le premier auquel ils le rapportent est Moïse, qui devoit être suscité extraordinairement de Dieu, & que Jacob a prédit, selon eux, dans cet oracle comme le Libérateur des Israélites. On prétend que quand il est dit: *A lui appar-*

tient l'assemblée des peuples, * il faut entendre, *A lui appartient d'assembler les Tribus d'Israël, & de les retirer de la captivité où elles vont tomber :* car le terme qui est dans l'original, & qu'on a traduit par celui de *peuples*, est aussi souvent employé pour marquer le peuple saint.

Mais cette pensée n'est ni solide, ni même apparente : parce premierement que si Jacob avoit voulu parler de Moïse, il l'auroit représenté par ses véritables caracteres, qui sont de retirer le peuple d'Israël d'esclavage, & de donner la Loi de la part de Dieu. D'ailleurs, si *Schilo* veut dire *son fils*, comme les Juifs l'expliquent communément : comment cet oracle peut-il être appliqué à Moïse, qui n'étoit point le fils de Juda? Mais quelle seroit cette prophétie, que le sceptre ne se départiroit point de Juda jusqu'au tems de Moïse? Comment nous paroîtroit-il que cet oracle ait eu son accomplissement? Où étoit le sceptre & la domination dans une servitude aussi amere & aussi insupportable que celle d'Egypte? Enfin, il nous paroît que la Tribu de Juda a dominé depuis Moïse : & il ne nous paroît pas si clairement qu'elle ait regné avant Moïse. Il s'ensuit donc que pour trouver l'accomplissement de cet oracle, il faudroit le renverser. Car ces paroles, *Le sceptre ne se départira point de Juda, jusqu'à ce que Schilo vienne*, ou ne signifient rien, ou signifient, que lorsque Schilo viendroit, la Tribu de Juda cesseroit de dominer sur les autres. Or bien loin qu'à l'arrivée de Moïse Juda ait perdu l'empire, que c'est au contraire depuis Moïse que Juda a véritablement regné. De sorte qu'on ne peut faire l'application de cet oracle à Moïse, sans en détruire entierement la vérité. Outre que le dessein de Jacob dans son testament,

* עמים *non autem* גוים

étant de marquer ce qui arrivera à ſes enfans dans la terre que Dieu leur deſtine, comme cela ſe vérifie à l'égard de toutes les autres bénédictions que ce teſtament renferme : il n'eſt pas juſte de croire qu'il n'étende la bénédiction qu'il donne à Juda que juſqu'au tems de Moïſe.

On n'eſt pas mieux fondé à entendre cette prophétie de Saül, comme quelques-uns, qui prétendent que Jacob l'appelle Schilo, parce qu'il devoit être oint en Scilo. Car outre qu'il eſt faux que Saül ait été ſacré en Scilo, puiſque c'eſt en Mitſpa que ſe fit ſon couronnement ; il eſt ridicule de prétendre que quand il auroit été oint en Scilo, il dût porter le nom de Scilo pour cela. D'ailleurs, on ne voit point que l'aſſemblée des peuples ait appartenu à Saül. Et enfin, bien loin que l'empire de Juda ne dût ſubſiſter que juſqu'au tems de Saül, il ſemble bien plutôt que c'eſt après la mort de Saul que cet empire ait commencé, puiſque les Rois qui lui ſuccéderent furent pris de la Tribu de Juda.

Jéroboam n'ôta point le ſceptre à la Tribu de Juda, qui continua d'avoir ſes Rois particuliers après la ſéparation des autres Tribus. On ne peut donc pas rapporter cet oracle à Jéroboam, non plus qu'à Saül.

David étoit bien le fils de Juda ; on peut lui donner le nom de Schilo à cet égard : mais qui peut dire ſans extravagance, qu'à ſon arrivée le ſceptre ſe ſoit départi de Juda?

Enfin il y a encore moins de raiſon à penſer, comme quelques-uns, que c'eſt de Nabucadnetſar que parle cet oracle. Car comment eſt-ce qu'on lui peut appliquer le nom de Schilo? Eſt-ce que Nabucadnetſar étoit le fils de Juda, comme les Juifs modernes expliquent ce terme? D'ail-

leurs, quelle seroit cette bénédiction, qui promettroit la venue du fléau du peuple de Dieu? Comment cet oracle seroit-il véritable; puisque la Tribu de Juda avoit ses Juges qui la gouvernoient, & qui avoient droit de vie & de mort sur les particuliers pendant sa captivité en Babylone; puisque les Juifs revenant de leur captivité eurent pour conducteur Zorobabel, qui étoit non seulement de la Tribu de Juda, mais du sang royal; puisque depuis leur retour les Juifs prirent même le nom de la Tribu de Juda, qui subsista entiere ayant ses loix & son gouvernement?

Les chicaneries des Rabbins ne sont pas encore épuisées. Comme ils voient que les paroles de cette prophétie leur sont extrêmement contraires, étant prises dans un sens facile & naturel, il n'y a point d'explication forcée & violente qu'ils ne mettent en avant. Ils croient donc, après bien des observations grammaticales, pouvoir rendre les paroles de l'original par celles ci. *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le Législateur d'entre ses pieds, lorsque Schilo sera venu.* Je laisse à juger à ceux qui examineront leur nouvelle critique là-dessus, s'il est possible de donner ce sens aux paroles de Jacob. Pour nous, il nous suffit de sçavoir, I. Que notre explication est facile & naturelle, au lieu que la leur est singuliere & tirée par les cheveux. II. Que leurs Peres & leurs anciens Rabbins ont traduit ces paroles comme nous: n'y ayant que la nécessité de défendre leur cause, qui leur fasse avoir recours à ces interpretations subtiles & déliées. III. Que l'oracle expliqué de cette maniere seroit entierement faux.

Cette derniere raison est décisive, si elle est

véritable : & l'on trouvera qu'elle l'eſt, ſi l'on ſe donne la peine de conſidérer ce que Daniel dit du Meſſie. Il nous fait entendre que le Meſſie viendra, qu'il ſera retranché, & qu'enſuite le peuple du Conducteur viendra ; qui détruira la Ville & le Temple, *&c.* Que ſi l'État des Juifs doit être renverſé après la mort du Meſſie, comment Jacob auroit il pu dire, qu'alors que le Meſſie ſeroit arrivé le ſceptre ne ſe départiroit plus de Juda? Mais afin qu'on ne nous accuſe pas de nous appuyer ſur des fondemens contestés, nous ferons voir bien-tôt, que c'eſt du Meſſie que parle Daniel dans l'endroit dont nous venons de parler.

A-t-on aſſez chicané inutilement? Non, les Juifs ont encore quelque choſe à dire. Ils prétendent que par le mot Hebreu, que nous avons rendu par celui de ſceptre, il faut entendre en cet endroit une verge avec laquelle on châtie : le ſens de la prophétie étant, que la verge du châtiment ne ſe ſepareroit point de Juda, c'eſt-à-dire, que Juda ſeroit continuellement affligé juſqu'à la venue de Schilo, qui eſt le Meſſie. Si c'eſt ici leur dernier retranchement, c'eſt auſſi, ſelon mon opinion, le comble de leur abſurdité & de leur ignorance. Car premiérement ce terme שֵׁבֶט, qui eſt celui de l'original, ne ſignifie point une verge de châtiment, à moins qu'il n'y ait quelque autre mot qui le détermine à cette ſignification. Mais je veux qu'il ſignifie auſſi ſouvent une verge de châtiment, qu'il ſe prend pour un ſceptre : je ſoûtiens que ces paroles qui ſuivent, *ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds*, nous déterminent à entendre un ſceptre, & non pas une verge de châtiment. Il n'eſt pas difficile en effet de s'apperçevoir, que le Patriarche fait une alluſion à ce que de ſon tems le ſouverain Magiſtrat étant aſſis dans un lieu

plus élevé que les autres, avoit à ſes pieds un Sécretaire qui écrivoit ſa volonté ou ſes loix, & qui les donnoit au peuple. C'eſt ce qui fait que le Patriarche lui donne le nom de Légiſlateur. Ces paroles allégoriques veulent donc dire en général, que l'autorité ſouveraine repréſentée par le ſceptre, & par le Légiſlateur qui écrit aux pieds de quelqu'un, ne ſeroit point ôtée à la Tribu de Juda, juſqu'à ce que Schilo vint. Comme donc il n'y a que la ſignification de ſceptre qui s'uniſſe avec ces paroles, *ni le Légiſlateur d'entre ſes pieds*, il s'enſuit qu'il n'y a que cette ſignification qui puiſſe avoir lieu dans l'oracle que nous examinons. D'ailleurs, comment cette prophétie priſe dans ce ſens ſeroit-elle véritable, puiſqu'il s'eſt paſſé tant d'années avant la venue de Schilo, pendant leſquelles non-ſeulement la verge du châtiment s'étoit départie de Juda, mais ſon état étoit ſi pompeux & ſi floriſſant, que les Ecrivains Sacrés ne trouvent point de termes trop magnifiques pour nous le repréſenter tel qu'il a été, par exemple, ſous le regne de Salomon?

Ajoûtez à cela, que Daniel nous a déja appris que Jéruſalem doit être détruite, dès que le Meſſie aura paru. Comment donc le Prophète pourroit-il dire, que le châtiment ne s'éloignera point de Juda juſqu'alors? Enfin, liſez ce qui précede & ce qui ſuit les paroles que nous examinons, & vous trouverez que c'eſt ici une bénédiction, & non une malédiction; que Jacob promet des biens, & non pas des maux & des châtimens à la poſtérité de Juda.

Voilà combien l'erreur eſt foible, & ſes principes défectueux. Elle ſe découvre de tous côtés, & ſe détruit preſque d'elle-même. Le véritable ſentiment ne nous coûtera pas tant à

établir; car il ne faut pour cela que laisser aux paroles de l'oracle leur situation, leur liaison, & leur signification naturelle.

Il ne faut pas de grands efforts de pénétration, pour connoître que c'est du Messie dont il s'agit dans ce passage. La chose parle d'elle-même. La vanité des défaites des Rabbins le justifie clairement. Le consentement des anciens Rabbins à rapporter ces paroles au Messie, le fait assez connoître. On n'a qu'à consulter leur Targum ou leur Talmud, pour s'en éclaircir. D'ailleurs, on sçait que c'est le privilége du Messie d'assembler les peuples. *En ces jours-là*, dit Isaïe, *il y aura une racine d'Jessé, qui sera pour signe aux peuples: & les nations le chercheront.* Le Psalmiste dit que toutes les nations lui serviront. Et les Juifs eux mêmes disent que le Messie assemblera tous les peuples de la terre, mais comme des esclaves destinés à la gloire & au plaisir des Israelites.

Que si vous joignez ensuite à ce caractere le nom de Schilo, de quelque maniere qu'on l'explique, vous ne conserverez plus de doute sur ce sujet. Car si Schilo veut dire *son fils*: quel peut être ce fils de Juda qui assemblera les peuples, & qui fera cesser la domination de Juda, si ce n'est le Messie? *&c.* On peut dire la même chose des autres significations de ce terme. Ajoûtez à cela le rapport de cet oracle avec celui de Daniel, qui nous fait voir que la domination de Juda cessera, le Temple étant détruit & le Sanctuaire profané, après qu'on aura retranché le Christ. Mais sur tout considerez le rapport de l'oracle avec l'évenement. Car si les prophéties sont obscures avant que d'être accomplies, elles sont claires après qu'elles l'ont été.

On doit considérer l'Etat des Juifs en trois

divers tems : avant David ; & l'on peut supposer qu'en ce tems même la Tribu de Juda avoit quelque crédit & quelque prééminence sur les autres : depuis David jusqu'à la captivité de Babylone ; & pendant tout ce tems-là les Conducteurs & les Rois sont sortis de cette Tribu : enfin depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue de celui que nous regardons comme le Messie ; & pendant tout ce tems, elle a eu sa prééminence & ses droits particuliers. Car I. Les Tribus d'Israël ont été retranchées, & elle a subsisté avec les Lévites destinés à lui enseigner la Loi. II. Elle a donné son nom aux enfans de Jacob en général. III. Quand il y a eu des Gouverneurs pris de la Tribu de Lévi, comme les Asmonéens, c'est par les suffrages & du consentement de cette Tribu qu'ils ont tenu leur autorité, qui étoit à tems. IV. Il y avoit toûjours un grand Conseil composé des anciens de Juda qui gouvernoient le peuple ; & puisqu'ils subsistoient seuls des autres enfans d'Israël, car je ne compte pour rien en matiere de gouvernement les Lévites, qui ne s'occupoient qu'aux choses qui regardoient la Religion ; puisqu'ils avoient des loix & un gouvernement particulier, soit en Babylone, soit sous les Romains ; qu'il y avoit une forme d'Etat & de République parmi eux : il s'ensuit que le sceptre ne s'étoit point entierement éloigné de Juda, ni le Législateur d'entre ses pieds, jusqu'à la venue de notre Messie. Et voilà la premiere partie de l'oracle accomplie.

Que si nous jettons ensuite les yeux sur ce qui est arrivé aux Juifs depuis la mort de notre Messie, nous ne verrons plus aucune forme de gouvernement ni de République dans ce peuple. Ils vivent sans Loi, sans Conducteur, sans

demeure, sans terre, sans possessions. Et comment n'auroient-ils point perdu le sceptre, lorsqu'ils ont tout perdu, jusqu'à leurs droits, jusqu'à leurs titres, jusqu'au moyen de se connoitre, n'ayant plus de Livre de Généalogie, jusqu'aux promesses de leur rétablissement, jusqu'à la consolation de pouvoir espérer avec quelque ombre d'apparence que Dieu les rassemblera?

Voilà donc la seconde partie de l'oracle qui est encore exactement accomplie. Qui peut douter de la vérité d'un oracle que son accomplissement a si bien justifié, & dont l'évenement est un si juste commentaire?

Il ne faut, pour détruire tous les doutes que l'incrédulité peut opposer ici, que jetter les yeux tantôt sur l'oracle, & tantôt sur l'accomplissement. L'oracle nous donne lieu de raisonner de la sorte. Le sceptre ne devoit pas être ôté de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Schilo vint. Or ce sceptre a déja été ôté. Il faut donc que Schilo soit venu.

L'évenement nous donne occasion de faire un autre raisonnement de cette maniere. L'autorité & le pouvoir de se gouverner par ses loix, & d'avoir ses conducteurs, sont toûjours demeurés dans la Tribu de Juda jusqu'à la venue de Jesus-Christ. Après la mort de Jesus-Christ précisement elle a perdu cette autorité & ce droit. Donc il faut que Jesus-Christ soit le Schilo, à la venue duquel le sceptre devoit se départir de Juda, & jusqu'à la venue duquel il y auroit un Législateur en cette Tribu.

Il n'est pas difficile après cela d'établir à l'égard de ce caractere du Messie les trois vérités que nous nous sommes engagés d'établir à l'égard de tous les autres. Ce n'est plus une chose douteuse, que c'est là le caractere du Messie. Il

paroit que ce caractere convient à Jesus-Christ, & il est évident qu'il ne sçauroit convenir à aucun autre ; puisqu'il y a si long-tems que le sceptre s'est départi de Juda, & qu'ainsi l'on peut dire, que ce caractere ne seroit pas le caractere du Messie, s'il ne s'accomplissoit en Jesus-Christ. L'oracle donne du jour à l'événement, & l'événement fait aussi la force de l'oracle. Mais passons aux autres.

CHAPITRE VII.

Où l'on continue de considérer le temps que les Prophêtes avoient marqué pour la venue du Messie.

L'Oracle du Prophête Aggée se présente en second lieu, lequel n'est ni moins clair, ni moins exprès que celui que nous venons d'examiner. Il est contenu depuis le 3. verset du Chap. 2. jusqu'au verset 10. Et parce qu'il importe d'en connoître la suite & le véritable sens, il n'y aura pas de mal d'en faire une petite analyse.

Il est dit dès l'entrée du Chapitre, que la parole de l'Eternel fut adressée à Zorobabel par le moyen d'Aggée le Prophête : & voici ce que ce saint homme lui dit de la part de Dieu. Il lui parle du Temple qui venoit d'être rebâti, & il suppose I. Que cette seconde Maison paroissoit à tout le monde fort inférieure à la premiere. *Qui est celui*, dit le Prophête, *qui est demeuré de reste d'entre vous, lequel ait vu cette Maison ici en sa premiere gloire, & telle que vous la voyez maintenant? N'est-elle pas comme un rien devant vos yeux auprès de celle-là?* II.

Le Prophète ne veut pourtant pas que cette différence les décourage en aucune sorte. *Maintenant donc*, ajoûte-t-il, *toi Zorobabel, renforce-toi, & toi, auſſi Jehoſçuah*, &c. *Grand Sacrificateur, renforce-toi. Renforcez-vous, & prenez courage, a dit l'Eternel, car je ſuis avec vous*, &c. III. Il tâche de leur perſuader, que quoiqu'ils ne paroiſſent pas avoir tous les avantages qu'ils poſſédoient auparavant, & que la gloire de cette Maiſon ſemble céder beaucoup à celle de la premiere, comme il a déja inſinué : néanmoins Dieu ne s'étoit point départi de l'alliance qu'il avoit traité avec leurs Peres. *La parole*, eſt-il ajoûté, *la parole que j'ai traitée avec vous, quand vous ſortites hors d'Egypte, & mon eſprit, demeurent au milieu de vous ; ne craignez point.* IV. Et parce que Dieu ne ſe révélant point d'une façon ſi particuliere dans le ſecond Temple, que dans le premier, on doutoit que l'Eſprit de Dieu demeurât au milieu des Juifs comme auparavant : & que Dieu voulût mettre ſa gloire dans cette ſeconde Maiſon, comme il l'avoit miſe dans la premiere : Aggée le leur confirme par une promeſſe très-magnifique & très-remarquable. Car il leur promet, que dans peu Dieu feroit au milieu d'eux les mêmes merveilles qu'il avoit faites du tems de leurs Peres : c'eſt à-dire, qu'il les feroit dans la mer, ſur la terre & du côté des cieux, comme du tems de Moïſe ; qu'alors il émouvroit les nations ; qu'il feroit venir celui que les nations devoient déſirer ; & qu'alors cette Maiſon qu'ils avoient rebâtie ſeroit véritablement remplie non de la gloire des hommes, qui conſiſte dans l'or & dans l'argent & dont Dieu n'a que faire, puiſque l'or & l'argent ſont à lui, mais de la gloire de Dieu, étant remplie de ſa

paix. Car voilà le vrai sens de ses paroles que le Prophète ajoute. *Car ainsi a dit l'Eternel des armées, encore une fois, qui sera dans peu de tems, j'émouverai les cieux & la terre, & la mer, & le sec; & j'émouverai toutes les nations, afin que le désir des nations vienne: & je remplirai cette Maison-ici de gloire, a dit l'Eternel des armées. L'argent est à moi, & l'or est à moi, a dit l'Eternel des armées. La gloire de cette derniere Maison-ici sera plus grande que celle de la premiere, a dit l'Eternel des armées: & je mettrai la paix en ce lieu ici, a dit l'Eternel des armées.*

En vérité, quelle que soit la préoccupation des Rabbins, il est difficile que des passages si exprès ne les inquiétent. La vérité qu'ils repoussent d'un côté, se présente de l'autre, & ne les jette pas dans un médiocre embarras. Pourroient-ils bien en effet nous satisfaire, sans chicaner, sur quelques questions que nous leur allons faire?

Nous leur demandons premierement, comment il peut être vrai dans leurs principes, que la gloire de la seconde Maison ait été plus grande que la gloire de la premiere, puisque la seconde n'avoit ni les Urims, ni les Tummims, ni l'Arche de l'Alliance, de laquelle Dieu rendoit ses oracles de vive voix, ni la verge d'Aaron, la manne; *&c.* ni le feu du ciel, qui étoit conservé miraculeusement sur l'Autel, & qui consumoit les holocaustes, ni enfin l'esprit de prophétie, qui cessa après que le second Temple eut été rebâti, & cela selon l'aveu même des Rabbins? Que répond-t-on à cette difficulté? Deux choses qui font paroître le pitoyable égarement des Juifs. Ils disent que le second Temple a duré dix ans plus que le premier, & qu'Hérode l'ayant rebâti, lui donna une forme

beaucoup plus avantageuſe, & le rendit plus magnifique qu'il n'étoit auparavant. Grand avantage, & qui mérite bien qu'on le préfere à un Temple que Salomon, plus riche & plus magnifique en toutes choſes qu'Hérode, avoit bâti avec un ſoin & avec une profuſion incroyable ; à un Temple qui devoit être de la plus parfaite ſymmetrie qui fût jamais, puiſqu'il fut bâti par un Roi le plus ſage des Rois ; à un Temple, dont les uſtenſiles étoient d'or, au lieu que ceux de la ſeconde Maiſon furent d'airain, & qui étoit couvert d'or par dehors & par dedans, comme il eſt marqué au chap. 3. du ſecond Livre des Chroniques ; à un Temple qui avoit été couvert de la nuée de Dieu, & tellement rempli de ſa gloire, que les Sacrificateurs n'en pouvoient ſoûtenir l'éclat, & n'étoient pas capables de ſe tenir de bout pour faire le ſervice. II. Chron. 5. 13. 14 enfin à un Temple qui avoit l'Urim & le Tummim, l'Arche de l'Alliance, & tant d'autres avantages qui manquerent au ſecond !

Qu'ils répondent à cette difficulté, ou qu'ils nous permettent de leur faire voir l'accompliſſement de cet oracle en la perſonne de notre Meſſie, qui honora le ſecond Temple de ſa préſence, qui en chaſſa les marchands & les changeurs, qui ſe ſentit brûlé du zéle de cette Maiſon, qui avoit accoûtumé d'enſeigner dans le Temple ; lorſqu'il étoit à Jeruſalem. Car puiſque nous regardons le Meſſie comme le centre de la Religion, le but où tendoient les prophéties, l'organe dont Dieu devoit ſe ſervir pour ſe manifeſter aux hommes : il n'y a point de doute que le ſecond Temple ayant été honoré de la préſence du Meſſie, poſſédoit en ſa perſonne l'Arche & la nuée de Dieu, la gloire de Salomon, les Urims & les Tummims, la

prophétie, & la gloire des miracles. Ce qui fait voir que la gloire de la seconde Maison a été plus grande que celle de la premiere.

Nous leur demandons en second lieu, comment le Prophête a pu dire de la seconde Maison, lorsqu'il l'oppose à la premiere, que Dieu mettroit sa paix en Elle? Car dans quelque tems qu'on la considere, soit avant qu'elle eût été rebâtie par Hérode, soit après qu'elle eût été rebâtie par ce Prince, il est certain qu'elle fut bien plus souvent profanée que la premiere. Personne n'ignore en effet, que Seleucus, un des successeurs d'Alexandre, envoya des gens pour piller le Temple de Jerusalem; qu'Antiochus surnommé l'Illustre, après avoir pris Jérusalem *, entra dans le Temple & dans le Sanctuaire, emporta les vaisseaux sacrés, & remplit Jérusalem de sang & de carnage; que deux ans après il envoya encore des gens, qui firent tous leurs efforts pour abolir la Religion Judaïque; qu'ils brûlerent les Livres Sacrés, qu'ils profanerent les Sabbats, obligerent les Juifs à sacrifier aux idoles, répandirent le sang innocent autour du saint Lieu, pollurent le Sanctuaire, commirent toute sorte d'adulteres dans l'enceinte des Lieux sacrés, mirent une idole abominable sur l'Autel de Dieu, appellerent la Maison de Dieu le Temple de Jupiter Olympien, & signalerent leur impiété & leur rage par des meurtres & des sacriléges qui n'avoient jamais eu d'exemple.

Que si vous considerez ce qui arriva depuis Hérode, vous trouverez que les Juifs ne furent jamais en paix sous les Romains; que Caligula fit tous ses efforts pour faire mettre son image

* 1. *Machab.* 1.

dans le Temple de Jérusalem, ce qui donna lieu à la guerre, & qu'enfin la désolation de l'abomination, dont parle Daniel le Prophète, fut établie au Lieu saint, & que les Juifs allerent eux-mêmes souiller le Temple de leur propre sang, s'égorgeant les uns les autres un jour de Fête solemnelle.

Que si vous cherchez la paix dont il est ici parlé, dans les personnes qui appartenoient au Temple en quelque façon, vous trouverez que les Docteurs Juifs se partageren: en plusieurs Sectes différentes, comme celles des Esseniens, des Sadduciens, des Pharisiens, des Hemerobatistes, &c. qui se haissoient comme de mortels ennemis. Pendant que cette seconde Maison subsista, la succession des Sacrificateurs ne fut, s'il faut ainsi dire, qu'une succession de Brigands; la Sacrificature tomboit le plus souvent en partage au plus violent, ou au plus mondain. Le peuple ne fit que passer de servitude en servitude. Il éprouva la rigueur des Grecs & des Romains. Et lors qu'il crut pouvoir secouer le joug de ces fiers maitres, il devint l'esclave de toutes les nations, & tomba dans une désolation qui dure encore.

Où est donc cette paix de Dieu qui devoit se trouver dans la seconde Maison? Où la trouverons-nous, lorsque nous n'en voyons aucune apparence ni dans le Temple, ni dans les Lévites & les Docteurs, ni dans le souverain Pontife, ni dans le peuple?

L'argument presse. Que les Juifs répondent, car c'est eux qu'on a maintenant en vue. Qu'ils fassent de nouveaux efforts d'imagination. Diront-ils qu'il s'est passé un tems assez considérable, pendant lequel on pouvoit dire que la paix de Dieu étoit dans le second Temple? Mais c'est détourner l'état de la question. Car

le Prophète voulant faire voir, que la gloire du second Temple surpassera celle du premier, en donne ce caractere : c'est que Dieu mettroit sa paix dans cette seconde Maison. Comment accorder ce discours avec l'Histoire, qui nous apprend que la paix de Dieu s'est beaucoup moins trouvée dans le second Temple que dans le premier ?

Que sert-il de se faire illusion ? Il faut que cet oracle soit faux, ou qu'il s'accomplisse en Jesus-Christ, lequel est véritablement le Prince de paix, selon les idées de tous les Prophètes. C'est lui qui a si souvent annoncé & fait annoncer les paroles de paix dans le Temple de Jérusalem, & qui ayant été le gage & la cause de la paix que Dieu a faite avec les hommes, fut porté après sa naissance dans le Temple : & c'est-là que Simeon prédit la paix qu'il devoit apporter au monde : paix d'autant plus souhaitable, que c'est la paix du cœur & de la conscience, qu'elle appaise la guerre des passions, qu'elle est le principe secret & universel de l'obéissance des peuples, qu'elle fait regner Dieu par amour, qu'elle établit le regne de Dieu parmi le vrai Israël, & qu'elle est le fondement de la Jérusalem d'enhaut.

Nous voudrions bien en troisiéme lieu que les Rabbins nous disent, pourquoi le Prophète voulant nous montrer que la gloire de la seconde Maison seroit plus grande que celle de la premiere, nous va dire que Dieu émouvera la terre & les cieux encore une fois, c'est-à-dire, comme il fit du tems de Moyse, car il a déja parlé de l'alliance que Dieu traita avec les Israëlites par le moyen de ce Prophète. N'est-ce pas que le Messie, qui devoit faire la gloire de cette seconde Maison, feroit paroître l'éclat de ses miracles sur la terre, du

côté

côté du ciel, sur les eaux, & sur le sec?

S'ils n'en veulent pas demeurer d'accord, qu'ils nous expliquent donc ces paroles, & surtout qu'ils nous apprennent le sens de celles qui suivent. Car pourquoi, est-il dit, que le desiré des nations viendra? Qui est ce désiré des nations? Pourquoi Dieu émouvra-t-il le ciel & la terre à sa venue? Qu'est-ce qu'a de commun ce désiré des nations avec la gloire de la seconde Maison? Ou pourquoi ne s'agissant que de décrire la gloire du second Temple, le Prophète va-t-il nous parler de ce desiré des nations?

Nous marquera-t on bien quelque Prince, ou quelque homme extraordinaire, depuis que le Temple fut rebâti jusqu'à ce qu'il fut détruit par les Romains, lequel ait fait en même tems le désir des nations, & la gloire de la seconde Maison; & qui ait même fait que la gloire de la seconde Ma on ait été plus grande que la gloire de la premiere? Cherchez, inventez, faites agir votre imagination, vous n'en trouverez point d'autre que le Messie que nous vous présentons. D'un côté il a véritablement apporté à la seconde maison une gloire qui n'étoit point dans la premiere: puisque le salut, la vie, l'immortalité ont été pleinement révélées en Jesus-Christ, qui est la fin de la Loi, l'accomplissement des Oracles, le centre de la Religion, & celui en qui la Sacrificature, la Royauté, la Prophétie & tous les autres avantages des Juifs vont se rendre comme dans leur principe commun. Il est de l'autre côté le désir des nations: puisque les nations l'ont desiré, & ont embrassé son Evangile avec une sainte avidité, dès qu'il s'est fait connoître à elles.

Si les Juifs ne se rendent pas encore, il faut leur faire faire réflexion sur la Prophétie de

Malachie, qui eſt parallele à celle ci. *Voici*, dit Dieu par la bouche de ce Prophête, *je vas envoyer mon meſſager, & il apprêtera le chemin devant moi, & incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera dans ſon Temple: & le Meſſager de l'Alliance lequel vous ſouhaitez, voici, il vient, a dit l'Eternel des armées.*

Qui peut être ce Seigneur que les Juifs cherchoient, ce Meſſager de l'Alliance, lequel les Juifs ſouhaitent, & qui doit avoir un Précurſeur; ſi ce n'eſt le Meſſie? Les Rabbins eux-mêmes n'oſent en douter: & tout ce qu'ils font pour détourner la force d'un paſſage qui eſt ſi favorable à notre Religion; eſt de ſoutenir que le Précurſeur ni le Seigneur ne ſont pas encore venus. Mais I. nous leur faiſons voir les caracteres du Précurſeur en Saint Jean, lequel a applani les voyes du Seigneur; puiſqu'il a exhorté à la repentance, comme à une préparation néceſſaire pour entrer au Royaume des Cieux, qu'il diſoit hautement être approché; & que d'ailleurs il convertit les cœurs des peres envers les enfans, & les cœurs des enfans envers les peres, Malach. 4. 6. lorſque par ſa prédication il les obligeoit à ſe reconcilier, & qu'il les baptiſoit au Jordain, après qu'ils avoient confeſſé leurs péchés. II. Les Prophêtes nous diſent, tantôt qu'il entrera dans ſon Temple, comme Malachie dans cet endroit; tantôt il nous font entendre qu'il fera que la gloire de la ſeconde Maiſon ſera plus grande que celle de la premiere. III. Ces Prophêtes voulant conſoler la ſainte impatience de ceux qui attendoient le Meſſie, leur crient: *Voici: il vient encore une fois*, &c. *& le déſiré des nations viendra.*

Sur quoi il eſt remarquable; que le Prophête a pu juſtement s'exprimer de cette maniere, en

suivant notre sens ; mais qu'il n'auroit pu s'exprimer ainsi, en suivant la vue des Juifs. Car bien qu'il se soit passé un temps assez considérable depuis le temps de ces Prophètes jusqu'au temps du Messie, à regarder la chose absolument : il est vrai que cette distance, ou cet éloignement du temps du Messie, leur sembloit peu de chose, parce qu'ils en parloient par rapport au long-temps depuis lequel le Messie étoit attendu. Les expressions de ces Prophetes marquent bien qu'ils faisoient tacitement cette comparaison. Car quand on dit, *encore un peu de temps*, on veut faire entendre que le tems qui reste à passer dans l'attente du bien n'est pas à beaucoup près si considérable que celui qu'on a passé dans cette espérance : & cela est extrémement vrai dans la prophétie expliquée selon nos principes.

Mais pour les Rabbins, ils rendent la prophétie obscure, fausse, & même absurde, par l'explication qu'ils lui donnent. Car si depuis Malachie & Aggée on devoit attendre le Messie plus long-tems qu'on ne l'avoit attendu depuis Noé jusqu'au temps de ces Prophètes, le discours de ces Prophetes peut-il être raisonnable, lorsqu'ils disent : *Encore un peu de temps, & il viendra. Voici, il vient ?*

Mais il faut se hâter d'examiner la prophétie de Daniel, qui est comme un flambeau qui répand un tel jour sur les autres, qu'on ne sçait lequel on doit plus admirer, ou l'évidence de la vérité qu'on y trouve, ou l'aveuglement prodigieux de ceux qui n'apperçoivent pas cette évidence. Il ne sert de rien de le dire, il faut le prouver.

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine les Oracles de Daniel qui regardent le temps & la venue du Messie.

IL ne faut pour cela qu'entrer dans l'examen de ces trois vérités : premierement, si c'est du Messie, ou d'un autre que du Messie, qu'il est parlé aux Chap. 2. 7. & 9. des Visions de Daniel : en second lieu, si l'on peut dire que le temps de la venue du Messie, qui y est marqué, soit déja passé : comme nous prétendons : ou qu'il ne soit pas encore venu, comme le veulent les Juifs : & enfin, si le temps de la venue de notre Jesus s'accorde avec le temps de la venue de ce Messie révélé à Daniel.

Nous joignons ces trois Chapitres, deuxiéme, septiéme & neuviéme, parce qu'ils font tous mention d'un même événement, qui est l'établissement d'un Royaume éternel. Daniel expliquant le songe de Nabucadnetsar, Chap. 2. lui dit, que l'or, l'argent, l'airain & le fer avec la terre à poitier de la statue qu'il a vue, signifient quatre Monarchies : & après lui avoir expliqué tous les rapports de ce songe mysterieux avec ce qui devoit arriver après lui, il ajoutees cparoles. *Et au temps de ces Rois-là, le Dieu des cieux suscitera un Royaume qui ne sera jamais dissipé; & ce Royaume ne sera point délaissé à un autre peuple; mais il brisera & consumera tous ces Royaumes-là, & il sera établi éternellement. D'autant que tu as vu que de la montagne une pierre a été coupée sans main, & qu'elle a brisé le fer, l'airain, la terre, l'argent & l'or,*

le grand Dieu a fait connoître au Roy ce qui aviendra ci-après.

On ne peut douter que Daniel n'ait représenté le même événement aux Chap. 7. 11. 12. 13. 14. & suivans: car il y est fait mention de quatre bêtes, dont il est dit *Ces quatre grandes bêtes sont quatre Rois qui s'éleveront sur la terre, & d'un Empire éternel qui doit être établi ensuite*, suivant ces paroles qui suivent immédiatement après. *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume jusqu'au siécle, & au siécle des siécles* Et afin qu'on n'en doute point, voici comment Daniel s'exprime en rapportant la derniere partie de sa Vision. *La seigneurie fut aussi ôtée aux autres bêtes, bien que longue vie leur eût été donnée jusqu'à temps sur temps. Je regarderai dans les visions de la nuit, & voici comme le fils de l'homme qui venoit avec les nuées des cieux: & il vint jusqu'à l'Ancien des jours, & on le fit approcher de lui, & il lui donna la seigneurie, & l'honneur, & le régne; & tous peuples & nations & langues lui serviront. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, & son régne ne sera point dissipé.*

C'est cette même prophétie qui est répétée en d'autres termes & avec d'autres circonstances à Daniel au Chap. 9. lorsque ce Prophète ayant fait à Dieu cette excellente priere & cette belle confession, dans laquelle il prie Dieu que son indignation se détourne de sa ville de Jerusalem, qui est la montagne de sa sainteté, reconnoissant que c'est pour leurs péchés & pour les iniquités de leurs peres que Jerusalem & le peuple sont en opprobres, & ajoutant qu'ils ne présentent point leurs supplications en s'appuyant sur leurs justices, mais sur les grandes compassions du Seigneur: un Ange est envoyé

pour lui faire entendre la parole qui suit. *Il y a septante semaines déterminées sur ton peuple & sur ta sainte ville, pour mettre fin à la déloyauté, & consumer le péché, & faire propitiation pour l'iniquité, & amener la justice des siécles, & pour fermer la vision & la prophétie, & oindre le Saint des Saints. Tu connoîtras donc & entendras, que depuis l'issue de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse Jerusalem jusqu'au Christ le Conducteur, il y a sept semaines & soixante-&-deux semaines : & les places & la brêche seront réédifiées & cela en temps d'angoisse. Et après ces soixante-&-deux semaines, le Christ sera retranché, & non pas pour soi. Puis le peuple du Conducteur qui viendra, détruira la Ville & le Sanctuaire ; & la fin en sera avec débordement ; & les désolations sont déterminées jusqu'au bout de la guerre. Et il confirmera l'alliance à plusieurs par une semaine, & au milieu de cette semaine-là il fera cesser le sacrifice & l'oblation Puis par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation même jusqu'à consomption déterminée, la désolation tombera sur le désolé.*

Il est assez clair que la venue de ce Christ, de ce Conducteur, avec la propitiation du péché, & cette justice des siécles qui doit être amenée, ne nous marquent point d'autre événement que celui qui nous a été caractérisé par la venue de ces Saints à qui le Royaume doit être laissé, & de ce fils de l'homme auquel fut donnée une seigneurie & une domination éternelle.

Je n'ignore pas néanmoins ; que quelques-uns ont voulu expliquer cette prophétie contenue au Chap. 9. de Daniel ; de la construction du Temple, de l'onction du Lieu très-saint ; & ce qui suit, de la venue d'Antiochus l'Illustre, qui prophana le Sanctuaire, & fit

ceſſer l'oblation de la Loi. Mais il y a diverſes raiſons qui détruiſent cette explication. Le terme de ſoptante ſemaines ne ſçauroit s'y accorder. Car ſi vous entendez par-là des ſemaines de jours, le terme eſt trop court ; & ſi vous entendez des ſemaines d'années, le terme eſt trop long.

D'ailleurs, comme c'eſt pour marquer un plus grand & un plus noble événement que le Prophete emploie ces expreſſions peu communes : *Mettre à fin la déloyauté, conſumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, amener la juſtice des ſiecles, fermer la viſion & la prophetie, & oindre le Saint des Saints* ou *la Sainteté des Saintetés* : perſonne ne croira qu'il s'agiſſe ſeulement en cet endroit de rebâtir la ville ou le Temple de Jeruſalem. En effet, que ſignifieroient ces paroles : *Le Chriſt ſera retranché, & non pas pour ſoi* ? Nehemie fut envoyé en Judée avec un ample pouvoir pour achever le bâtiment du Temple qui avoit été interrompu, & pour bâtir les murailles de Jeruſalem : mais en quel endroit eſt-il appellé le Chriſt ? Pourquoi l'oracle diroit-il qu'il fut retranché ? Et que ſignifieroient ces paroles : *Il ſera retranché, mais non pas pour ſoi?* Comment dans cette hypotheſe expliqueroit-on ces paroles : *Et il confirmera l'alliance à pluſieurs par une ſemaine* ? Eſt-ce le Chriſt, le Conducteur du peuple de Dieu, Nehemie, qui doit confirmer l'alliance ? Si cela eſt, il faut auſſi que ce ſoit Nehemie qui faſſe ceſſer le ſacrifice & l'oblation : car ces deux choſes ſont attribuées à la même perſonne : ce qui néanmoins ſeroit une penſée extravagante. Eſt-ce Antiochus qui doit confirmer l'Alliance à pluſieurs ? Mais comment cela peut-il être vrai d'un tyran, d'un perſécuteur ? Qu'on nous faſſe voir une façon de parler ſemblable dans

l'Ecriture. Comment appliquer à Antiochus ce qui convient uniquement aux Romains, je veux dire, ces ailes abominables dont il eſt parlé, parce qu'ils portoient ſur leurs étendars les aigles dont ils faiſoient leurs divinités, & qu'ils adoroient, ce qui fait qu'elles peuvent être nommées abominables; & qui cauſerent cette déſolation conſommée dont parle le Prophète?

Que ſi après cela vous uniſſez cet oracle avec les deux autres tout ſemblables que nous avons rapportés, où il nous eſt parlé d'un Royaume éternel, d'un peuple de Saints auſquels ce Royaume doit être laiſſé, d'un Fils de l'homme qui obtiendra l'empire ſur toutes nations & Tribus & Langues: il ne vous reſtera plus aucun doute qu'il ne s'agiſſe ici du Meſſie que les Juifs attendent.

La ſeconde vérité n'eſt pas moins facile à établir que la premiere. S'il s'agit du Meſſie dans cet oracle, il s'agit d'un Meſſie qui doit être déja venu, ou bien l'oracle ſeroit faux. Ce Meſſie devoit paroître dans le temps que les Monarchies qui devoient affliger le peuple de Dieu, & qui avoient été repréſentées par la ſtatue de Nabucadnetſar, ſubſiſteroient encore, ou du moins immédiatement après leur ruine & leur décadence, ſuivant ces paroles: *Et au temps de ces Rois, le Dieu des cieux ſuſcitera un Royaume qui ne ſera jamais diſſipé: & ce Royaume ne ſera point laiſſé à un autre peuple; mais il briſera & conſumera tous ces Royaumes-là, & il ſera établi éternellement* ... & ſelon celle-ci: *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume juſqu'au ſiécle, & au ſiécle des ſiécles.* C'eſt encore ce qui nous eſt marqué par cette pierre coupée d'une montagne, qui briſe le fer, l'airain, la terre,

l'or & l'argent qui repréſentoient les quatre Monarchies. Or nous voyons que ces Monarchies ſont ruinées depuis pluſieurs ſiécles ; & nous avons meme vu d'autres Empires leur ſucceder. Il s'enſuit donc, ou que le Meſſie eſt déja venu, ou que le tems de ſa venue eſt paſſé ſans qu'il ait paru.

D'ailleurs, la venue de ce Meſſie doit précéder l'entiere déſolation de Jeruſalem & du Sanctuaire : car ce n'eſt qu'après la venue du Chriſt qui doit être retranché, que la déſolation juſqu'à conſomption déterminée doit fondre ſur le déſolé. Or il y a déja pluſieurs ſiécles que Jeruſalem eſt déſolée de la plus triſte & de la plus effroyable déſolation qui fût jamais, & cela ſans aucun retour. Il s'enſuit donc que ce Meſſie eſt venu, ou que le temps de ſa venue eſt déja paſſé.

Mais ce n'eſt pas aſſez que de montrer que cet oracle ne peut convenir au Meſſie que les Juifs attendent, ni à aucun autre ſujet : il faut faire voir en troiſiéme lieu, qu'il a ſon parfait accompliſſement en Jeſus-Chriſt. C'eſt ce qui ne recevra aucune difficulté, ſi l'on conſidére qu'il y a dix rapports admirables entre la prophétie & l'événement.

Car I. il s'agit dans la prophétie d'un Royaume qui a commencé de s'établir, lorſque les quatre autres monarchies ennemies du peuple de Dieu, & montrées en ſonge à Nabucadnetſar, prenoient fin. C'eſt ce qu'on peut dire du regne de Jeſus Chriſt, & qu'on ne peut dire d'aucun autre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que dès que Jeſus-Chriſt a paru, les autres Empires ayent été diſſipés, il a fallu combattre leur gloire, leur pompe, leur puiſſance, les reſtes de la Domination des Perſes & des Grecs, qui enfin ſe ſont tous ſoumis à l'empire

de Jesus-Christ. Il suffit que le Messie, ou le Roi que les anciens oracles avoient annoncé devoit venir, lorsque les quatre Monarchies dont nous venons de parler seroient dans leur décadence. De sorte que comme elles ont été ruinées entierement il y a long-tems, il s'ensuit que le temps de sa venue est déja passé.

II. En effet, l'oracle nous apprend que cet Empire éternel doit briser & consumer ces quatre Mornarchies qui avoient fait la guerre à Dieu, & s'établir en quelque façon sur leurs ruïnes. Ce qui n'a pas manqué de s'accomplir. Personne n'ignore quels furent les incroyables progrès du Christianisme après la mort de Jesus-Christ, dans la Syrie, où avoient regné les Seleucides; en Egypte, qui étoit l'Empire des Ptolomées; dans la Grece, premiere source de cet Empire; & dans la Perse, & même aux Indes, & par tout où les Conquérans les plus ambitieux avoient poussé leurs conquêtes & porté leurs désirs.

III. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que conformément à l'oracle de notre Prophète, nous voyons cette grande statue qui représentoit les quatre Monarchies qui avoient affligé le peuple de Dieu, brisée par une pierre qui avoit été coupée sans main d'une montagne. Il n'y a rien de plus apparent que la grandeur de ces Empires, de plus formidable que leurs armées, de plus magnifique que leurs Rois, de plus orgueilleux que leurs Pontifes, de plus enflé que leur cœur, de plus enraciné que leurs préjugés, de plus violent que leurs maxime, de plus tyrannique que leur politique. Cependant je vois disparoître ce colosse de grandeur & de vanité: je trouve des armées de Martyrs où j'avois vu des armées de Conquérans: je vois les Rois humiliés, les fausses Di-

vinités bannies, les statues renversées, les Temples démolis, les préjugés détruits, la politique changée, le Paganisme anéanti en mille lieux, les sociétés renversées pour former une meilleure union, & toutes choses dans le trouble & dans le désordre, pour prendre ensuite une face toute nouvelle. Cette vue réveille ma curiosité : & comme elle me porte à rechercher de quelle maniere ce grand changement à pu se faire, je trouve avec une extréme surprise, que c'est par le ministere de quelques pauvres pécheurs, qui ont été nourris sur les bords de la mer de Galilée, qui est de tous les pays le plus obscur & le plus mépriſé. Je demande si ces hommes n'auroient point passé leur vie dans l'étude & dans la contemplation : & je trouve qu'ils n'ont été instruits qu'à raccommoder leurs filets, étant nés & ayant vécu dans une indigence, qui sans doute ne leur permettoit point d'autre exercice que celui qui leur étoit nécessaire pour gagner leur vie. Je demande à les entendre, ou du moins à juger de leurs paroles par leur maniere d'écrire : je la trouve simple, grossiere, & digne de leur profession & de leur pays. Il me semble que leur langage les donne assez à connoître. Je veux sçavoir la matiere de leur prédication : on me fait voir que c'est le fils de Dieu crucifié & mort entre deux origands, qui est de tous les objets le plus triste & le plus choquant. Je demande si le plaisir, l'amour du repos & de leurs aises ne les soutiendroit point dans une entreprise qui paroit d'abord si insensée ? On me fait voir qu'ils continuent à travailler de leurs mains à mesure qu'ils évangélisent, & qu'ils souffrent toutes les injures de l'air, toutes les incommodités de la vie, & tous les mauvais traitemens de la persécution, sans pouvoir être détournés de leur

deſſein. Ils n'ont ni ſçavoir, ni richeſſes, ni crédit, ni établiſſement, ni amis, ni protecteurs. Toutes les puiſſances les pourſuivent. Tous les hommes les ont d abord en horreur, les Rois, les Pontifes, les Magiſtrats & le peuple, la politique & la ſuperſtition, le Paganiſme & la Synagogue, les Parthes & les Grecs; les Juifs & les Romains. Cependant ne combattant que par la pauvreté & par la patience, ils viennent à bout de tout, & malgré l'effort de toutes les puiſſances, ils enſeveliſſent dans le tombeau de Jeſus-Chriſt la grandeur des Monarchies orgueilleuſes qui s'étoient élevées contre Dieu. Certainement, comme ce n'eſt pas eux, mais leur divin Chef qui agit par leur miniſtere avec tant de ſuccès, on peut dire que c'eſt-là comme une pierre coupée ſans main, c'eſt-à-dire, imperceptible, qui ſembloit devoir être ſans effet, & qui néanmoins frape un coup qui ébranle tout l'Univers.

IV. Ce Royaume nous eſt marqué par ces trois qualités; un Royaume céleſte, un Royaume éternel, & un Royaume qui doit être occupé par les Saints du Souverain: trois qualités qui nous en marquent l'origine, la durée, & les ſujets. L'origine en eſt le ciel, la durée l'éternité, les ſujets en ſont les Saints. A quel Empire veut-on que nous attribuions ces trois qualités? Où eſt-ce qu'on a jamais vu un Royaume qui n'empruntât ſa force & ſa gloire des ſecours humains, qui ne vint de la terre, qui ne fût ſujet aux révolutions ordinaires, qui ne s'établit par la force, qui ne ſe conſervât par la violence & qui n'eût pour ſujets, & même pour appuis, des ſcélerats plus ſouvent que des ſaints? Les Rabbins auroient tort de vouloir rapporter cet oracle au Meſſie qu'ils attendent, pendant qu'ils attribuent à leur Meſſie en idée

la même puissance & la même prospérité temporelle, ou plutôt la même violence, qu'aux Conquérans du monde.

V. Mais il ne s'agit pas seulement dans tous ces oracles d'un Royaume éternel, il y est encore fait mention d'un homme à qui l'on attribue trois choses. I. Que Dieu lui donne l'Empire d'une maniere immédiate & glorieuse tout ensemble. C'est ce qui nous est représenté par la domination que l'Ancien des jours donne au Fils de l'homme, lorsque celui-ci s'approche sur les nuées du ciel. II. Que cette domination s'étend sur toute Tribu, Langue & Nation. III. Et enfin, qu'elle n'a point de fin dans sa durée. On trouve ici un Roi établi immédiatement de Dieu, revêtu de sa gloire, & qui regne éternellement. Il faut qu'on nous montre une autre personne que Jesus-Christ, à qui toutes ces qualités conviennent, ou qu'on demeure d'accord qu'il n'y a que Jesus-Christ auquel on en puisse faire l'application.

VI. Mais quand tous ces caracteres lui manqueroient, à quel autre qu'à Jesus-Christ pourrions nous attribuer d'être venu septante semaines après l'issue de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse la ville de Jérusalem? J'avoue qu'il y a ici quelque varieté entre les Interprétes. Car bien qu'ils conviennent qu'il s'agit là des semaines d'années, les uns les comptent depuis la promesse que Dieu fit à Jerémie de rétablir les Juifs dans leur premier état, & de rebâtir leur Temple & leur ville; les autres depuis le premier Edit de Cyrus touchant le rétablissement des Juifs, que les uns rapportent à la premiere, les autres à la seconde année de son regne: les autres depuis Darius fils d'Hystaspe, les autres depuis Darius Nothus: les autres depuis Artaxerxes Longimanus;

les autres depuis Artaxerxes Mnemon : la providence divine ayant permis cette variété de sentimens par une conduite mystérieuse, afin que notre foi ne dépendit pas d'une supputation de Chronologie, dont il n'y a que les sçavans qui soient ordinairement capables, mais de la vue & du sentiment, par maniere de dire, des rapports qui se trouvent entre l'oracle considéré en gros, & la vérité de l'évenement qu'il prédit. On ne s'attachera donc pas à supputer ici les semaines de Daniel, parce qu'on ne pourroit faire que copier les autres; que plusieurs grands hommes l'ont déja fait; & qu'on n'a en particulier qu'à lire le discours sur l'Histoire Universelle, que Monsieur de Condom a donné depuis peu au public. Pour nous, qui nous arrêtons aux preuves de la Religion les plus sensibles & les plus proportionnées à toute sorte de personnes, nous aimons mieux raisonner par le gros de la prophétie, que nous dissiper en contestations chronologiques.

Or afin qu'on ne soit point arrêté par ces difficultés, on doit se souvenir qu'il y a trois tems : l'un où les oracles de l'Ecriture sont obscurs ; c'est celui qui précede leur accomplissement : l'autre, où ils sont en partie obscurs, & en partie évidens; c'est celui de l'Economie où nous nous trouvons, qui est mêlé de ténebres & de lumieres : l'autre, où ils seront évidens, sans avoir rien d'obscur; c'est celui de l'entier & parfait accomplissement de tous les oracles, ou de la grande manifestation. Que les petites difficultés que nous trouvons dans les oracles ne nous fassent point fermer les yeux à une clarté & à une évidence qui les engloutit.

VII. Nous n'avons jamais ouï parler d'un autre que Jesus-Christ, lequel consumât le péché, expiât l'iniquité, amenât la justice des

siécles, accomplit la prophétie, & méritât d'être appellé le Saint des Saints.

VIII. Jamais on n'a dit d'aucun autre, qu'il fût le Messie promis, le Conducteur; & qu'étant le Messie, il eût été retranché de la terre des vivans; & qu'ayant été retranché de la terre, il ne l'avoit point été pour soi, mais pour les péchés du monde. Les Juifs même ne disent point toutes ces choses de leur Messie. Cependant tout cela convient à Jesus fils de Marie. C'est donc ce dernier que nous devons reconnoître pour notre Messie.

IX. Mais quoi! il est distinctement prédit dans cet oracle, qu'après que le Christ aura été retranché, il viendra un peuple qui détruira la Ville & le Sanctuaire; que la fin en sera avec débordement; que les désolations en dureroient jusqu'à la fin de la guerre; que cette désolation sera causée par des ailes abominables; qu'elle sera extrême: ce qui est marqué avec beaucoup de force par ces expressions entassées, *qui causeront la désolation jusqu'à consomption même déterminée, la désolation fondra sur le désolé*: ce terme de désolations déterminées marquant aussi qu'elles seroient procurées par la volonté & par la justice de Dieu.

Chacun sçait qu'après la mort du Messie & la prédication de Apôtres, qui prêcherent encore quarante ans, pour obliger les Juifs à croire en ce divin Crucifié, les Romains vinrent, qui assiégerent Jérusalem, & brûlerent la Ville & le Temple; qu'il n'y eut jamais de plus effroyable désolation que celle que causerent les Légions Romaines, ces aigles qui faisoient l'idolâtrie des Romains. Tous ceux qui liront dans l'Histoire que Josephe en a écrite, les efforts des Empereurs Romains pour faire mettre

des aigles dans le temple de Jerusalem, ce qui fut la premiere occasion de cette sanglante guerre, & des effroyables divisions qui naquirent au milieu d'eux ; ou qui considereront l'horreur d'une famine qui contraignoit les meres de se nourrir de la chair de leurs enfans, & la rage qui les obligeoit à s'égorger les uns les autres, & qui les porta à s'assembler dans le Temple pour s'y entretuer par une exécrable fureur ; ou qui se représenteront les rues & les maisons remplies de corps morts, la contagion qui dépeuploit la ville d'habitans, sans la dépeupler de brigands & d'assassins, & le cri funeste d'un homme qui fut ouï présageant la désolation de la ville pendant quatre ans, sans que toutes puissances pussent l'empêcher de s'écrier, *Voix contre Jerusalem & le Temple. Voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées. Malheur au Temple, malheur à la Ville*, &c. l'embrasement du Temple consumé par le feu de Dieu, malgré toutes les précautions des hommes ; la Ville de Jerusalem rasée jusques dans ses fondemens, & le peuple donné pour esclave à toutes les nations, & abandonné à cette longue servitude qui fait revivre tous les jours leur premiere désolation ; & enfin les efforts inutiles qu'ils ont faits pour se rétablir, & la confusion d'un Empereur ennemi de notre foi, qui ne put leur faire rebâtir leur Temple, des globes de feu sortant des fondemens, * & consumant les ouvriers, comme des Payens même l'ont attesté : on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette désolation a été extrême, & qu'elle a été déterminée jusqu'à consomption par la volonté & par la justice de celui qui gouverne cet Univers.

* *Amm. Marcel. lib.* 23.

X. Enfin l'oracle nous marque cet ordre dans les évenemens qu'il annonce, que le Christ viendroit soixante & deux semaines après la parole donnée touchant la construction d'un nouveau Temple, & sept autres semaines qu'il faut suppléer, comme il paroit par le verset précédent, & qui font en tout 69. semaines. Ensuite le Christ doit confirmer l'alliance pendant une semaine. Au milieu de cette semaine il doit faire cesser le sacrifice & l'oblation. Et puis les ailes abominables doivent survenir, qui causeront cette horrible désolation dont il a été parlé. Jesus-Christ est le seul qu'on puisse dire non-seulement être venu soixante-&-neuf semaines après l'issue de la parole, mais qui puisse se vanter d'avoir confirmé l'alliance pendant une semaine, ou la moitié d'une semaine, c'est-à-dire, pendant trois ans ou environ qu'il a prêché; & d'avoir fait cesser le sacrifice & l'oblation par sa mort au milieu de cette semaine, je veux dire, environ trois ans & demi après avoir commencé de confirmer son alliance en faisant les fonctions de son ministere. Ce fut alors qu'il abolit la Loi, qu'il rendit inutiles les cérémonies, que son sacrifice ôta à ceux de la Loi leur vertu, que tout cessa, que tout prit fin à l'égard du droit, si ce n'est pas à l'égard de l'usage, comme il le témoigna, lorsqu'il s'écria sur la croix; *Tout est accompli*; & comme Dieu le fit voir d'une maniere bien sensible, lorsqu'en déchirant le voile du Temple depuis le haut jusques en bas, il rejetta les sacrifices des Juifs, en attendant qu'il consumât par son feu le Temple où on lui offroit ces sacrifices qui commençoient de lui être odieux. On sçait qu'après la mort de Jesus-Christ, & la prédication de ses Apôtres, Dieu fit fondre

la désolation sur le désolé, & qu'il accomplit la terrible prédiction qui est contenue dans cet oracle.

Tous ceux qui considereront les choses de bonne foi, trouveront que s'il y a quelque difficulté chronologique dans la supputation des septante semaines, elle est admirablement compensée par la lumiere qui nait de ces dix rapports généraux que nous trouvons entre la prophétie & l'accomplissement, & qu'il faudroit avoir une étrange envie de se tromper soi-même, pour n'en être point satisfait.

Car il n'y en a aucun qui ne soit tout-à-fait remarquable, & digne d'une particuliere considération. Daniel pleure sur ses péchés & sur les péchés de sa nation: & Dieu lui annonce un tems où l'iniquité sera expiée, & où la justice des siecles sera mise en avant. Quelle consolation pouvoit venir plus à propos? Il gémit, en considérant la misere & l'oppression du peuple d'Israël: & Dieu lui annonce la venue d'un libérateur qui brisera les ennemis du peuple de Dieu; & il marque le tems de sa venue par la ruine des Monarchies qui avoient affligé la sainte nation. Il n'y avoit rien de plus à propos que de marquer la venue du Messie par un caractere qui donnoit tant de consolation au cœur de Daniel: & il n'y a rien de plus assuré que cette marque, qui consiste dans la ruine de quatre grandes Monarchies. On ne sçauroit s'y tromper, & des révolutions si grandes & si éclatantes sont des époques trop assurées, pour nous donner lieu de craindre ni surprise ni illusion à cet égard.

L'état du peuple Juif après la venue & la mort du Messie est encore une de ces marques qui frappent, & qui ne peuvent nous tromper,

On ſçait bien en effet qu'il ne dépendoit point du prophète, de faire enſorte que Jeruſalem fût déſolée, & l'abomination établie au Lieu ſaint, après qu'un homme ſe diſant le Chriſt auroit été retranché de la terre.

L'élection d'un Empire éternel qui ſeroit joint à la propitiation du péché, à la juſtice des ſiécles, & à un peuple de ſaints & de juſtes, eſt une de ces conceptions qui ne viennent point dans l'eſprit, & qui ne peut ſortir que de l'eſprit prophétique. Qui avoit dit à Daniel, qu'il y auroit un Royaume, dont on ne pourroit être le membre ſans être ſaint? Et qui lui avoit appris ſi diſtinctement, que ce Roi ſpirituel regneroit ſur toute Tribu & Nation & Langue?

On peut quelque fois prévoir les grands évenemens par la pénétration & le jugement aidés de l'expérience: mais pour prédire qu'une pierre ſans main briſera la ſtatue qui repréſente les quatre Monarchies, ou qu'une très-petite cauſe produira les effets les plus prodigieux & les plus ſurprenans qui furent jamais, c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de conjecturer.

Daniel, qui avoit été élevé à la Cour des plus grands Rois du monde, pouvoit avoir l'eſprit rempli des idées de leur gloire & de leur magnificence: mais d'où eſt ce que Daniel a emprunté les idées d'un Royaume céleſte, ſpirituel, éternel & ſi différent par conſéquent de ceux qui étoient devant ſes yeux? & pourquoi dans un tems où il ne reſpire avec tous les Juifs que la terre de Canaan, & ſa délivrance temporelle, ne parle-t-il que d'expiation de péché, de peuple de ſaints? *&c.*

Il pouvoit ſe flater de la penſée qu'il viendroit un libérateur qui délivreroit les Juifs de

la tyrannie des nations : c'étoit juſqu'où ſes lumieres naturelles aidées de ſes déſirs pouvoient le conduire. Mais prédire la mort de ce libérateur, & déclarer ſi préciſément qu'il ne ſouffriroit pourtant point la mort pour ſoi, eſt une circonſtance ſurprenante, & qui doit nous ouvrir les yeux, pour voir que Daniel ne parle point comme un homme ordinaire.

Cet homme pouvoit prévoir par les ſeules lumieres du ſens commun, que Jeruſalem ſeroit une autrefois raſée & affligée : mais qui lui avoit dit qu'elle le ſeroit par des ailes abominables, qui eſt l'expreſſion dont il ſe ſert pour repréſenter les armées Romaines, comme ſi elles étoient devant ſes yeux ? Comment prévoyoit-il que cette déſolation qui ſuivroit le retranchement du Chriſt ſeroit extrême, qu'elle iroit juſqu'à la conſomption, *&c.* ? Et comment a-t-il vu qu'on établiroit l'abomination au Lieu ſaint ? Circonſtances que l'eſprit humain ne pouvoit prévoir, & que la ſageſſe divine n'auroit point pris le ſoin d'accomplir par complaiſance pour un impoſteur.

CHAPITRE IX.

Où l'on prouve que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie, par le Chap. 53 d'Eſaïe.

LE Chapitre cinquante-troiſiéme des Révélations du Phrophète Eſaïe eſt une prophétie ſi juſte, ſi ſuivie & ſi particulariſée de l'abaiſſement & de la mort de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les Rabbins font tous leurs efforts pour ôter cet appui à notre foi.

Les uns ſoûtiennent que cet oracle regarde Jeremie, ou quelque autre Prophéte. Les autres diſent que c'eſt du peuple d'Iſraël qu'Eſaie parle en cet endroit, & qu'il prédit l'abaiſſement & la miſere de ce peuple pendant cette derniere captivité où il ſe trouve maintenant. Les autres ſont contraints de feindre qu'il y aura deux Meſſies: l'un fils de Manaſſé, qui doit ſouffrir beaucoup, & ſuccomber dans le combat qu'il doit avoir avec Gog & Magog: l'autre fils de Juda, glorieux & triomphant, qui élevera ſa nation au comble de la proſpérité; & que c'eſt la venue de ces deux Meſſies qui eſt marquée dans l'oracle d'Eſaie. Mais rien n'eſt plus mal imaginé que toutes ces défaites.

Il y auroit certainement de l'extravagance à le rapporter à Jeremie. Car pourquoi le Saint-Eſprit prendroit-il le ſoin de nous marquer la naiſſance, la vie, la mort, l'abaiſſement, la gloire, la ſépulture & la réſurrection d'un Prophéte, qui eſt même inférieur à pluſieurs autres qui l'ont devancé? En quoi ſa durée ou ſa génération eſt-elle différente d'une génération ou d'une durée ordinaire, pour obliger le Prophéte à s'écrier, *qui racontera ſa durée*, ou ſa génération? car l'un ou l'autre de ces deux termes peut avoir lieu. Comment pouvoit-on dire de Jerémie. *Et par ſa plaie nous avons guériſon*? Eſt-ce que le Prophéte maltraité par les Juifs devoit leur procurer la paix & la ſanté par ſes bleſſures? Et n'eſt-ce pas au contraire ce mauvais traitement qui devoit attirer les jugemens de Dieu ſur ce peuple? Peut-on dire que Jeremie en a juſtifié pluſieurs par la connoiſſance qu'ils ont eue de lui? Et n'eſt-ce pas au contraire par le nom d'un autre, ſçavoir de Dieu, ou du Meſſie, que ce Prophéte pouvoit

ſanctifier & juſtifier les hommes? Enfin, qui eſt-ce qui oſeroit dire de Jeremie, qu'il a mis ſon ame en oblation pour le péché, qu'il s'eſt vu de la ſemence après ſa mort, qu'il a porté les péchés des hommes, & qu'il a intercedé pour ceux dont il avoit chargé les péchés, avec tant d'autres choſes qui ſont marquées dans cette prophétie, & dont il paroit ſi évidemment que l'on ne ſçauroit faire l'application ni à Jérémie, ni à aucun des autres Prophetes qui ont vécu depuis Iſaïe, qu'il ſeroit tout-à-fait inutile de s'y arrêter plus long-tems?

Il n'eſt pas plus raiſonnable d'appliquer cet oracle au peuple des Juifs, conſideré dans l'état où il ſe trouve aujourd'hui, & de dire que c'eſt cette triſte ſervitude dans laquelle il gémit depuis tant de ſiécles qui nous eſt marquée par cet état vil, abject & miſérable d'un homme de douleurs, & ſçachant ce que c'eſt que de langueur. On veut que le Prophéte introduiſe les Gentils parlant du peuple d'Iſraël, & tenant ce langage: *Nous avons comme caché notre face arriere de lui, tant il étoit mépriſé, & nous ne l'avons rien eſtimé. Toutefois il a porté nos langueurs, & a chargé nos maladies:* c'eſt-à-dire, ſelon leur explication, il a été affligé des maux que nous avions mérité de ſouffrir. Mais il ne faut que conſidérer exactement toutes les paroles de cette prophétie, pour voir que cet oracle ne regarde point le peuple des Juifs, & pour détruire une ſpéculation qui eſt néanmoins le grand fort des Rabbins ſur ce ſujet.

Qui a cru à notre prédication: dit le Prophéte, *& à qui a été revelé le bras de l'Eternel?*

Ces paroles ne ſçauroient être attribuées avec raiſon aux Gentils, qui ne prêchent point, & qui encore moins font connoître le bras de l'Eternel.

Car ajoûte-t-il, *il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif. Il n'y a en lui ni forme ni apparence, quand nous le regardons. Il n'y a en lui, à le voir, rien qui fasse que nous le désirions. Il est le mépris & le rebut d'entre les hommes, homme plein de douleur, & sçachant ce que c'est que de langueur: & nous avons comme caché notre face arriere de lui, tant il étoit mépris, & ne l'avons rien estimé.*

Si c'est du peuple d'Israël que le Prophète parle en cet endroit, il faut qu'il attribue de la bassesse & de l'obscurité à l'origine des Juifs, & qu'il prétende que ce peuple a été comme un surgeon qui sort d'une terre seche & stérile: ce qui ne peut convenir à un peuple, lequel dans ses commencemens & dans ses principes est le plus glorieux & le plus magnifique qui fût jamais, ayant été séparé & distingué des autres en la personne d'Abraham son premier Pere, honoré des promesses de l'alliance, & de tant d'effets glorieux de la protection divine qu'il éprouva du tems de Moïse, & qui vous donne lieu de dire qu'il n'y eut jamais de peuple plus illustre dans ses commencemens, que l'a été celui-ci. D'ailleurs, qui est-ce qui dit ces paroles, *Nous avons comme caché notre face arriere de lui, nous ne l'avons rien estimé?* Si ce sont les Gentils qui tiennent ce langage, il faut aussi que ce soient les Gentils qui ayent dit ci-dessus, *Qui a cru à notre prédication, & à qui a été révélé le bras de l'Eternel?* Ce qui fait revenir l'inconvenient que nous avons déja marqué. Mais continuons d'examiner les paroles du Prophete.

Si est-ce qu'il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs: & quant à nous nous avons estimé que lui étant ainsi frappé, étoit battu de Dieu &

affligé. Or il étoit navré pour nos forfaits, & froissé pour nos iniquités : l'amende qui nous apporte la paix est sur lui, & par sa meurtrissure nous avons guérison. Nous avons été tous errans comme brebis. Nous nous sommes détournés chacun en son propre chemin : & l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous.

Avec quelle apparence de raison peut-on dire du peuple Juif, qu'il a porté les douleurs des Gentils, ou qu'il a été chargé de leurs péchés? Les Rabbins soutiennent que le dessein du Prophète est simplement de dire, que le peuple d'Israël avoit souffert, lorsque le peuple Payen avoit mérité d'être puni: comme si nous disions, que l'innocent paye pour le coupable, ou que les gens de bien portent la peine des méchans, non pour marquer que les uns souffrent proprement en la place des autres, mais pour dire simplement que les bons souffrent, quoique les méchans méritassent de souffrir. Mais ils le soûtiennent sans raison : étant certain que c'est dans un sens propre & véritable que cet homme de douleurs souffre en la place des autres, comme il paroît par cet amas d'expressions synonymes, dont les unes expliquent les autres. *Il a porté nos douleurs. Il a été navré pour nos forfaits. L'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. L'amende qui nous apporte la paix est sur lui, & par sa meurtrissure nous avons guérison.* Expressions qui marquent évidemment une imputation & un transport de peine. Le Prophète auroit-il pu introduire les nations tenant un pareil langage? Avec quelle apparence pourroit-on dire, que la meurtrissure & les afflictions du peuple d'Israël tourmenté & persécuté font la guérison & la paix des Gentils qui le tourmentent & qui le persécutent.

Chacun

Chacun lui demande, poursuit le Prophète, *& il en est affligé. Toutes fois il n'a point ouvert sa bouche. Il a été mené à la tuerie comme un agneau, & comme une brebis muette devant celui qui la tond : même il n'a point ouvert sa bouche.*

Avec quel front les Maîtres des Juifs osent-ils appliquer ces paroles à leur peuple considéré dans l'abaissement & dans la servitude où nous le voyons aujourd'hui ? Où est cette patience & cette débonnaireté tant vantée par le Prophète ? Je ne sçais si l'on veut que nous la reconnoissions dans les malédictions ordinaires qu'ils prononcent contre les Gentils, & parce qu'ils se considérent comme dans un état de mort, depuis que leur patrie ayant été désolée par Vespasien, ils ont été en quelque façon les esclaves de toutes les nations. Il faudra dire, pour prendre cette prophétie dans leur sens, que leur derniere désolation a été le sacrifice de cette innocente victime dont il y est parlé, ou la langueur & la mort de celui qui a mis son ame en oblation pour le péché, & regarder par conséquent ces mêmes Juifs, qui après avoir provoqué les Romains, s'égorgerent les uns les autres dans l'enceinte de leur Temple & de leur ville par une exécrable fureur, comme un agneau innocent, & comme une brebis muette qu'on traine à la boucherie, sans qu'elle ouvre la bouche pour se plaindre.

Il a été enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation : mais qui racontera sa durée ? Car il a été retranché de la terre des vivans ; & la plaie lui est avenue pour le crime de mon peuple.

Qu'est ce que voudroit dire le Prophète, si l'application que l'on veut faire de ces paroles au peuple Juif d'aujourd'hui pouvoit avoir lieu ? Comment ce peuple a-t-il été retranché

de la terre des vivans? Et sur-tout, comment la plaie est-elle avenue au peuple de Dieu pour le forfait de son peuple? Quelles extravagantes interprétations sont-ce là? Qui ne voit qu'il s'agit en cet endroit non du peuple de Dieu, mais de quelqu'un qui a souffert pour le peuple de Dieu?

Or on avoit ordonné son sepulcre entre les méchans: mais il a été avec le riche en sa mort. Car il n'avoit point fait d'outrage, & il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche.

Voici un admirable sens selon l'explication Rabbinique: On avoit ordonné le sépulchre du peuple d'Israël avec les méchans: mais il a été avec le riche en sa mort! Mais quand il y auroit dans ces paroles ainsi expliquées un sens raisonnable, comment seroit-il vrai que le peuple Juif, ce peuple que nous connoissons tous, & considéré tel qu'il vit aujourd'hui, n'a point fait d'outrage, & qu'il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche; puisque l'expérience nous fait voir, que non-seulement les Juifs sont capables de fraude, mais qu'ils font moins de scrupule de tromper que toutes les autres nations; & que les Rabbins eux-mêmes sont obligés de dire, que c'est pour les péchés de la nation que la venue du Messie est differée?

Toutefois l'Eternel l'ayant voulu froisser, il l'a mis en langueur. Après que son ame aura été mise en oblation pour le péché, il se verra de la semence ou de la postérité, il prolongera ses jours, & le bon plaisir de l'Eternel prosperera en sa main. Il jouira du labeur de son ame, & en sera rassasié: & mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connoissance qu'ils auront de lui; & lui même chargera leurs iniquités.

Il est presque superflu de montrer, que tous ces caracteres ne sçauroient convenir au peu-

ple Juif d'aujourd'hui. Il n'a point d'ame qu'il veuille donner pour le péché des autres. Il ne met point son ame en oblation ; puisque c'est là une action volontaire, & que les souffrances des Juifs sont très-involontaires. Que le peuple d'Israël se doive voir de la semence ou de la postérité après sa mort, est une proposition absurde & incompréhensible : puisqu'encore que les particuliers meurent, le peuple ne meurt point, & qu'il doit attendre la venue du Messie sans mourir : & il est très-faux que le peuple d'Israël doive ou puisse justifier plusieurs par la connoissance qu'ils auront de lui.

Pourtant je le partagerai parmi les Grands, & il partagera le butin avec les puissans, pour ce qu'il aura repandu son ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des transgresseurs, & que lui-même aura porté les péchés de plusieurs, & aura intercedé pour les transgresseurs.

Comme ce n'est gueres l'intention des Juifs qui vivent aujourd'hui d'intercéder pour nous, de porter nos péchés, & de répandre leurs ames pour nos transgressions : il est assez clair que la promesse qui est contenue dans ces dernieres paroles ne les regarde pas.

On s'est étendu à réfuter cette spéculation des Rabbins, parce qu'encore qu'elle n'ait aucune vraisemblance, c'est presque la seule à laquelle ils ayent recours pour détourner la force de cet oracle, qui les inquiéte & les embarrasse sans doute beaucoup, puisqu'ils sont obligés de lui donner un sens aussi peu naturel que celui-là.

Il y en a quelques-uns qui pressés par l'évidence de la vérité & par le témoignage des anciens Rabbins, qui n'ayant pas tant raffiné sur les moyens d'éluder nos preuves, rapportent cet oracle au Messie, comme Aben-Esra le re-

connoît lui-même, avouent qu'il s'agit dans cette prophétie du Messie qu'ils attendent : mais pour mettre à couvert leur Religion, & choquer les fondemens de la nôtre, ils ont eu recours à cette fiction de deux Messies, l'un triste & affligé, l'autre glorieux & triomphant, qu'ils croient leur pouvoir servir de clef pour expliquer ce passage.

On doit regarder cette défaite comme un aveu forcé d'une vérité qui ne peut être ébranlée, & un hommage bien remarquable que les Juifs sont contraints de faire à la croix de notre Sauveur. Car n'est-ce pas une chose étrange, que ces ennemis de notre foi se récrient si fort, lorsque nous leur parlons d'un Messie mort & crucifié pour nous; & que malgré leur endurcissement ils soient contraints de reconnoître un Messie abject & souffrant?

La moitié de la question est par-là décidée, & l'autre ne manquera pas de l'être bientôt. Les ennemis même de notre Messie avouent qu'il est parlé d'un Messie dans cette prophétie. Il ne s'agit après cela que de sçavoir, si c'est d'un seul Messie, ou de deux Messies, qu'il y est fait mention. Or il ne faut que sçavoir lire, pour voir que c'est de la même personne qu'il est dit premierement, qu'il est abject & mépriſé, un homme de douleurs, & sçachant ce que c'est que de langueur; & ensuite, qu'il sera rassasié, qu'il fera prospérer le bon plaisir de Dieu, & qu'il sera partagé avec les puissans. Il est si vrai que c'est d'un homme, & non de plusieurs hommes, que le Prophète parle dans ce Chapitre, que c'est en conséquence de sa mort & de son abbaissement que celui qu'il nous décrit doit être élevé & rassasié. Je voudrois bien qu'on me fit voir deux Messies dans ces paroles : *Après que son ame aura été mise en oblation pour*

le péché, il verra de la postérité, il prolongera ses jours, &c. paroles qui sont à cet égard au-dessus de toute subtilité & de toute chicanerie.

Que s'il ne faut chercher qu'un Messie dans la prophétie d'Esaie, il est absolument impossible d'en faire l'application à un autre qu'à Jesus-Christ. Nous trouvons dans cet oracle dix caracteres par lesquels le Messie nous est représenté, dont chacun en particulier ne sçauroit convenir qu'à Jesus fils de Marie, bien loin que l'assemblage de tous ces caracteres puisse convenir à un autre qu'à lui. Car I. la liaison du premier & du second verset nous fait comprendre qu'il s'agit là d'un homme, dont la bassesse empêcheroit qu'on ajoûtât foi à la prédication, & qu'on ne connût le bras de l'Eternel qui se révele. *Qui a cru à notre prédication, & à qui a été découvert le bras de l'Eternel? Car il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif.* C'est ce que nous trouvons exactement accompli en Jesus-Christ. Il est certain qu'il est sorti d'une illustre famille, mais qui étoit tombée dans l'abbaissement C'est donc-là comme un surgeon qui sort d'une terre qui a soif, & il est incontestable que la bassesse & les souffrances de Jesus-Christ ont été le principal obstacle qui a empêché la foule & le grand nombre de croire en lui. Les hommes ne pouvant unir l'idée de Fils de Dieu & celle de crucifié, ont rejetté la prédication des Apôtres. La croix de notre Messie est devenue le scandale du Juif, & la folie du Grec. La foi, la prédication, & le bras de l'Eternel qui se révele ont accompagné la bassesse & les souffrances de Jesus-Christ, & non celles d'aucun autre. C'est-donc de Jesus-Christ, & non d'aucun autre, que le Prophète parle maintenant.

II. Il nous est là parlé d'un homme qui porte les langueurs, & qui charge les douleurs des hommes, & qui cependant n'a ni force ni apparence, mais qui est rejetté, mépriſé dans la honte, la langueur & la ſouffrance. Jeſus-Chriſt ſeul entre les hommes a déclaré au milieu de la honte, de la baſſeſſe & des afflictions, qu'il venoit donner ſon ame pour pluſieurs. Jeſus Chriſt eſt donc le ſeul dont il ſoit parlé en cet endroit.

III. Le Prophète fait mention d'un homme que l'on croyoit méchant & malfaiteur, & qu'on eſtimoit être battu & affligé de Dieu, lequel néanmoins a été navré pour les péchés des hommes, & qui par ſa meurtriſſure leur procure la paix & la guériſon. Il n'y a que Jeſus-Chriſt auquel ce caractere puiſſe convenir. Il n'y a donc que Jeſus-Chriſt à qui l'on puiſſe faire l'application de cet oracle.

IV. Il s'agit là non-ſeulement d'un homme qui ſouffre, & qui ſouffre pour le peuple, mais qui ſouffre avec une patience qui le fait reſſembler à une brebis, ou à un agneau. Il s'agit d'un homme qui eſt retranché de la terre des vivans, & qui eſt enlevé de la force de l'angoiſſe & de la condamnation. Il n'y a que Jeſus-Chriſt en qui il ſoit ſeulement permis d'imaginer l'union de toutes ces qualités qui paroiſſent ſi contraires. C'eſt donc de Jeſus-Chriſt qu'il s'agit uniquement dans cette prophétie.

V. Voici un homme qui devoit être enterré avec des malfaiteurs, car on avoit ordonné ſa ſépulture avec les méchans, lequel néanmoins s'eſt trouvé avec le riche en ſa mort. Jeſus-Chriſt eſt mort entre deux brigans, comme perſonne n'en diſconvient; & il fut enterré par Joſeph d'Arimathée, homme riche & conſidérable, comme les Evangéliſtes le rapportent

unanimement, sans qu'on puisse soupçonner qu'ils ayent pu ou voulu inventer un fait de cette nature, s'il n'avoit pas été véritable. Il n'y a que Jesus-Christ à qui cela soit arrivé. Il n'y a donc que Jesus-Christ dont il soit parlé dans cet oracle.

VI. Esaïe fait mention d'un homme que l'Eternel avoit voulu froisser & mettre en langueur pour les péchés de son peuple, bien que cet homme n'eût point fait d'outrage, & qu'il n'y eût point de fraude en sa bouche. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le présent, ni le passé, ni le tems, ni les siécles, ni le ciel, ni la terre ne pourroient nous fournir un homme, qui ayant été parfaitement saint & juste, ait été, ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des péchés des hommes, ni même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté Jesus-Christ. Il n'est donc parlé que de Jesus-Christ en cet endroit.

VII. C'est ici un homme qui doit se voir une semence ou une postérité, après qu'il aura mis son ame en oblation. On a bien vu, & l'on voit tous les jours des vivans engendrer des morts, ou des personnes qui viennent au monde en état de mort: mais jamais on ne vit un mort engendrer des vivans. Jesus-Christ seul après sa mort, & même par sa mort, se fait un nombre infini d'enfans, qui entrent dans la famille de Dieu, après avoir été justifiés & sanctifiés; ou si l'on veut, Jesus-Christ seul le prétend, Jesus-Christ seul acquiert par sa mort un nombre presque infini de disciples auxquels il donne le nom d'enfans. Il n'y a donc que Jesus-Christ que cette prophétie regarde.

VIII. Il n'y a que Jesus-Christ qui par sa mort puisse paroître travailler à l'avancement de la gloire de Dieu, à faire prospérer son bon

plaisir, & se mettre en état de jouir du labeur de son ame, d'en être rassasié, & en même tems de sauver les autres. Il n'y a donc que Jesus-Christ que nous devions chercher dans cet oracle.

IX. Jesus-Christ seul justifie les hommes par la connoissance qu'il leur donne de son nom; l'expérience nous faisant voir que les hommes renoncent à leurs passions par la foi qu'ils ont en lui : ce qui lui est propre, & qui ne convient à aucun autre. Il est donc vrai qu'il ne s'agit que de Jesus-Christ en cet endroit.

X. Voici un homme qui non-seulement doit être élevé, mais qui doit l'être en conséquence de son abbaissement; qui doit être partagé parmi les grands, & obtenir le butin des puissans, parce qu'il aura répandu son ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des transgresseurs, & qu'il aura intercedé pour eux. Or bien que plusieurs ayent été élevés en gloire après leur abbaissement, comme Joseph, qui s'assit à la droite de Pharao, après avoir gémi dans une prison; Moyse, qui fut le Conducteur du peuple, après l'avoir été d'un troupeau; & David qui monta sur le thrône, après avoir été simple berger, & avoir échappé aux dangers de la guerre & à la fureur de Saul : il n'y en a aucun qui ait été élevé par le mérite de son abaissement, ou en considération de ses souffrances. Joseph, Moyse & David sont des types qui nous représentent un même Messie, premierement mépriſé & souffrant, & ensuite triomphant & glorieux. Mais cette différence, qui fait le dernier caractere de la prophétie, demeure toujours : c'est que tous ces grands hommes avoient passé de la bassesse à la gloire, mais n'avoient point été élevés à cause & en considération de leur abbaissement : ce qui est la

gloire propre & incommunicable de Jesus-Christ, suivant les idées de notre Religion. On ne trouvera point de sujet auquel l'on puisse attribuer ce caractere, si ce n'est Jesus-Christ. C'est donc de Jesus-Christ seul qu'il s'agit dans cette prophétie.

Que si chacun de ces caracteres semble suffire à nous faire connoître le Messie, par le parfait & admirable rapport que nous trouvons entre la prophétie & l'évenement : on doit croire que l'amas de ces caracteres forme à cet égard une démonstration très-claire & très-évidente à ceux qui conservent quelque goût pour la vérité, & qui ne sont pas entierement aveuglés par leurs passions.

Certainement, si les Juifs ne veulent point convenir que ce soient-là les caracteres du Messie, ils sont obligés de nous dire premierement, quel est le sujet de cette prophétie ; car tous les traits en sont remarquables. Il s'agit du salut d'un peuple, d'une prédication, d'un bras révélé, d'un bon plaisir de Dieu qui prospere, d'un homme chargé des péchés du peuple, & que l'on croit être frappé de Dieu, des hommes justifiés, d'une postérité qui doit paroître, effets sensibles, caracteres remarquables, & qui ne sçauroient demeurer cachés & inconnus. Et il faut en second lieu, qu'ils nous fassent voir dans l'Ecriture, des prophéties qui marquent plus distinctement un Messie, un homme divin & extraordinaire, qui doit glorifier Dieu, & sauver les hommes, que ne fait celle-ci.

Que s'ils reconnoissent, comme ils sont enfin obligés de le reconnoître, que ce sont ici des caracteres du Messie : il faudra qu'ils avouent de deux choses l'une, ou que Jesus fils de Marie, auquel ces caracteres conviennent si parfaitement, est le vrai Messie marqué par les

Prophétes ; ou que Jesus fils de Marie a dérobé au Messie ses vrais caracteres : ce qui seroit de toutes les extravagances la plus grande. Ce seroit supposer que la sagesse de Dieu peut être trompée, que le mensonge peut rompre ses mesures, qu'un imposteur peut être revêtu de tous les caracteres d'une véritable mission, & par conséquent que les hommes feroient bien de prêter créance à un imposteur, par le rapport visible & inconteſtable qu'il auroit avec les anciens oracles ; ou qu'ils feroient bien de rejetter les oracles de l'Ecriture qui donneroient créance à un imposteur.

Ce n'est pas seulement les Juifs qui trouvent un juste sujet de conviction ; les autres incrédules n'y voient aussi rien qui ne les confonde. Il est impossible qu'ils ne tombent dans une juste surprise, lorsqu'ils considerent la prophétie, l'évenement, & l'admirable rapport qui est entre l'un & l'autre.

La prophétie est très-certainement d'Esaïe, & précede sans aucune contestation la venue de Jesus-Christ au monde. Elle est si extraordinaire & si singuliere dans les circonstances qu'elle renferme, qu'il ne paroît point qu'elle ait pu tomber dans l'esprit d'un homme. Car si Esaïe étoit tel que l'incrédulité se l'imagine ordinairement, & qu'il n'eût aucune idée, par exemple de la résurrection des morts, comme quelques impies le soûtiennent des anciens Prophetes, aussi-bien que des anciens Patriarches : comment est il tombé dans l'esprit d'Esaïe, que celui qu'il nous a décrit comme un homme si abject & si misérable, ressuscîteroit après avoir mis son ame en oblation ? En effet, vous ne sçauriez douter qu'il ne prédise sa mort. C'est ce qu'il dit en trois ou quatre diverses manieres. *Il a été retranché de la terre*

des vivans. Quand son ame aura été mise en oblation pour le péché. Sa sépulture avoit été assignée avec les méchans. Pour ce qu'il aura répandu son ame à la mort. Et l'on peut douter aussi peu que sa resurrection ne soit prédite dans le même endroit : puisque c'est de cet homme qui aura mis son ame en oblation, qui aura répandu son ame, qui aura été avec le riche en sa mort, & qui aura été retranché de la terre des vivans, qu'il est dit qu'il se verra de la postérité ; & non-seulement cela, mais encore qu'il prolongera ses jours, qu'il jouira du labeur de son ame, qu'il fera prosperer le bon plaisir de l'Eternel, qu'il justifiera les hommes, qu'il aura le partage des puissans, ou des grands qui est une phrase Hébraïque, pour dire qu'il sera bien partagé. Tout cela suppose un sujet vivant. Tout cela est attribué à un homme qui doit mourir, & comme une suite de sa mort. Il n'y a donc rien de plus clairement marqué que sa résurrection. La résurrection des morts tombe-t-elle facilement dans l'esprit d'un Prophète qu'on suppose n'en avoir aucune idée?

Si les Deïstes ne veulent point prêter leurs préjugés à ce Prophète : que les Juifs d'aujourd'hui lui attribuent les leurs, nous y consentons pour un moment. Esaïe, selon cette supposition, se sera représenté le Messie qui devoit venir, comme un Monarque glorieux & triomphant, qui devoit vaincre sans résistance, triompher sans effort, assujettir tout l'Univers & donner aux Juifs les Rois de la terre pour nourriciers, & leurs Princesses pour nourrices ; car c'est ainsi que ce Prophète s'exprime en quelque endroit de ses révélations, & les Juifs veulent qu'il y parle proprement : est-il naturel de se représenter un Monarque glorieux & triomphant sous l'idée d'un surgeon, d'un

homme mépriſé, rejetté, d'un homme de douleurs, &c. & de marquer ſi préciſément ſa mort & ſes ſouffrances?

Ne conſiderons point Eſaïe comme préoccupé de l'opinion littérale qui a lieu maintenant parmi les Juifs; conſiderons-le comme diſciple de Moyſe & des Prophètes qui l'avoient dévancé: où ſont les Prophètes qui ont parlé ſi clairement avant lui d'une propitiation des péchés par le ſacrifice d'un homme divin? D'où avoit-il pris ces idées de l'union de la gloire & de la baſſeſſe du Meſſie, de mépris du côté des hommes, & de proſpérité du côté de Dieu, de connoiſſance & de juſtification, de prédication & de bras de l'Eternel, de mort & de prolongation de jours? Car ces idées ſont certainement fort extraordinaires: & comme par la ſageſſe de Dieu la Révélation eſt allée en croiſſant, il eſt certain que les Ecrivains Sacrés n'avoient jamais parlé en ces termes.

Enfin je conſens qu'on le conſidere comme éclairé par les lumieres de la raiſon, après l'avoir conſideré comme inſtruit dans l'Ecriture: il eſt inconcevable qu'Eſaïe puiſſe avoir prononcé cet oracle, à moins qu'il n'ait été inſpiré divinement. La raiſon n'invente point d'elle-même tant de circonſtances qui paroiſſent contraires les unes aux autres. L'imagination n'a point de part à des paradoxes qui paroiſſent élevés non-ſeulement au-deſſus de ſa portée, mais même au-deſſus de celle de l'eſprit. Ce n'eſt point le deſir d'inventer des choſes agréables qui fait faire un ſi triſte portrait d'un Meſſie ardemment attendu. Le hazard ne peint pas tant d'idées ſi différentes dans l'eſprit, avec des prédictions ſi ſuivies, ſi raiſonnées & ſi circonſtanciées. De ſorte que nous ne voyons point de

principe auquel nous puissions rapporter cet oracle, si ce n'est le Saint-Esprit.

Que s'il n'y a rien de suspect dans la prophétie, encore moins y en a-t-il dans l'événement. On ne peut point soupçonner de supposition les faits sur lesquels nous fondons l'accomplissement de cette prophétie. Les Evangélistes ne nous ont sans doute point trompés, lorsqu'ils nous ont marqué le profond abbaissement de Jesus-Christ. Et quand on refuseroit de les croire, on seroit obligé d'ajoûter foi aux reproches que les ennemis mêmes de Jesus lui font à cet égard; lui reprochant ce qui fait un des caracteres de sa vocation, je veux dire, sa pauvreté & sa bassesse. On ne peut douter que Jesus-Christ n'ait souffert la mort. Il n'y a aucune apparence que la circonstance de sa sepulture soit supposée. Un mensonge aussi impudent que l'auroit été celui-là, pouvoit & devoit être trop-tôt découvert. Personne ne doute que Jesus n'ait été crucifié entre deux brigands. C'est un fait connu par une heureuse expérience, que Jesus-Christ a eu un très-grand nombre de disciples après sa mort, qui sont appellés ses enfans ou sa postérité, avec plus de raison que les disciples des Prophêtes ne sont appellés les enfans des Prophêtes. Chacun sçait que plusieurs personnes ont quitté les idoles, & se sont attachées à l'étude de la sanctification par la connoissance qu'ils ont eue de lui. Et comme il ne nous est pas permis de douter que le bon plaisir de Dieu ne soit de sauver les hommes: il n'y a point de doute aussi, que celui qui a éclairé les nations par la prédication de son Evangile, n'ait fait prospérer le bon plaisir de Dieu. D'où je conclus, que ce n'est point dans l'imagination des Evangélistes, mais dans la vérité de la chose, que se trouve l'ac-

compliſſement de cet oracle. Mais s'il ne dépendoit point de l'eſprit des diſciples, qui auſſi bien étoient de pauvres & de ſimples pécheurs, d'accommoder les événemens à l'oracle : il faut ajouter qu'il dépendoit beaucoup moins de Jeſus-Chriſt lui-même, de s'accommoder ou de ſe proportionner à cette ancienne prédiction. Car quand on ſuppoſercit que Jeſus-Chriſt pour ſe rendre conforme à cette prophétie, auroit adopté, pour ainſi dire, l'opprobre & la baſſeſſe : étoit-il le maître de toutes les circonſtances de ſa vie, & de l'eſprit de ceux qui lui contrediſoient, de ſa mort, de ſa ſépulture, de ce qui devoit arriver après ſa mort? Eſt-ce par ſon conſeil qu'on l'attacha à la croix entre deux brigands? Avoit-il prié avant que de mourir, Joſeph d'Arimathée d'enſevelir ſon corps dans le ſépulchre qu'il avoit taillé dans un rocher? Avoit-il le pouvoir de ſe reſſuſciter, après avoir eu le courage de ſouffrir une mort volontaire? Le cœur des hommes étoit-il en ſa main pour les convertir après ſa mort, & faire ainſi proſpérer le bon plaiſir de Dieu? Et dépendoit-il de lui de juſtifier par la connoiſſance de ſon nom, des gens qui n'avoient jamais ouï parler de lui?

Ce n'eſt ni l'événement, ni la prophétie qui doivent nous ſurprendre, mais bien la proportion qui eſt entre l'un & l'autre, & qui eſt telle, que la prophétie paroit être un Evangile, & l'Evangile une prophétie répetée & retracée. Le rapport y eſt admirable; tout s'y ajuſte, tout s'y ſuit, tout s'y unit. Car je ne crois pas devoir m'arrêter à deux ou trois remarques de critique que les Rabbins oppoſent à cette vérité.

Ils diſent que le Prophéte parle d'un homme infirme; & que Jeſus-Chriſt n'avoit aucune in-

firmité, ni aucune langueur naturelle; qu'il étoit sain & vigoureux; & qu'il ne mourut que d'une mort violente. On répond que la langueur dont il est parlé dans cet oracle, est accidentelle & volontaire, comme ces paroles le font connoître: *Il l'a mis en langueur*, & qu'il s'agit visiblement dans cet endroit non des afflictions de la nature, mais des souffrances infligées comme peine du péché.

Ils ajoutent que Jesus-Christ n'a point prolongé ses jours, puisqu'il n'a vécu que trente-trois ans. On répond qu'il les a prolongés après sa mort, ayant obtenu l'Eternité.

Ils demandent en quel sens Jesus-Christ a été partagé avec les puissans. On répond qu'il l'a été avec les Rois & les Princes des nations, qui se sont assujettis au sceptre de sa parole ayant mis leurs sceptres à ses pieds. Ou si vous voulez, nous dirons que c'est une phrase Hébraïque, qui signifie seulement en général, que Jesus-Christ a été très-bien partagé. Cela est trop petit pour mériter qu'on s'y arrête.

C'est cette proportion admirable de l'événement avec la prophétie, qui est si claire, si facile, & en même-tems si sensible & si inconteſtable, qui convertit autrefois l'Eunuque de la Reine Candace, après que Philippe la lui eut fait connoître & sentir. Mais il ne se contenta pas de cet oracle, il parcourut les autres prophéties: & comme nous devons imiter son exemple, il est tems de passer à la considération des autres.

CHAPITRE X.

Où l'on continue d'examiner les Prophéties qui regardent le Meſſie, & ſur-tout celles qui marquent le lieu & la maniere de ſa naiſſance.

ENcore que la prophétie que nous venons d'examiner contienne la naiſſance, la vie & la mort du Meſſie, il ne ſera pas hors de propos de marquer quelques oracles qui nous repréſentent plus particulierement ces événemens.

Mais avant que d'en venir là, il importe de remarquer qu'il y a trois ſortes d'oracles qui regardent le Meſſie, les uns qui ſont des preuves ſans type: les autres qui ſont des types ſans preuve: & les autres qui ſont des preuves & des types tout enſemble.

Iſaac, Joſeph, Samſon, *&c.* ſont des types ſimples du Meſſie; ce ſont des images propres à le repréſenter, & même deſtinées à cela par la ſageſſe de Dieu: mais ces types ſuppoſent la vérité de la venue du Meſſie, & ne la prouvent point. On peut dire au contraire, de l'oracle que nous avons examiné dans le Chapitre précédent, que c'eſt un tiſſu de prophéties claires & expreſſes qui ne ſçauroient convenir qu'à Jeſus-Chriſt, qui lui conviennent immédiatement, & qui ne ſont couvertes d'image ni d'enveloppe. C'eſt ce que je nomme des preuves ſans type. Les premiers de ces oracles repréſentent ſans prouver. Les autres prouvent ſans repréſenter. Mais il étoit juſte que la ſageſſe divine joignit, pour une plus grande évidence,

la preuve & l'image, & qu'elle nous fit voir des types en Jesus-Christ qui se prouvent eux-mêmes. C'est dans ce dessein que prenant David & quelques autres personnes illustres pour les types du Messie, le S. Esprit leur applique des choses qui ne peuvent convenir qu'au Messie, & décrit tout ce qui regarde le Messie sous l'enveloppe de ce qui est arrivé à ces personnes illustres; mais avec ceci de particulier, qu'on voit dans cette sorte d'oracles une certaine étendue de sens, qui nous fait comprendre qu'ils ont deux objets, l'un prochain, qui sera David, par exemple; & l'autre éloigné, qui est le Messie: & ces oracles sont ceux qui enferment des types & des preuves tout ensemble, & dont nous parlerons principalement dans la suite.

Ainsi j'avoue que l'oracle qui est contenu dans les vers. 12. 13. 14. 15. 16. du Chap. 7. du II. Livre de Samuël, regarde la personne de Salomon. Car ce n'est que de Salomon qu'on peut entendre ces paroles: *Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai de verges d'homme, & de plaies des fils des hommes.* Mais il est vrai aussi que la promesse que cet oracle contient est trop grande & trop magnifique, pour devoir être limitée à Salomon. Elle seroit fausse même, si elle n'avoit point d'autre objet: & ce n'est qu'en la personne du Messie que l'on peut trouver l'accomplissement de cette prophétie. *Je ferai lever ta postérité après toi, laquelle sera sortie de tes entrailles, & j'établirai son regne à toujours*, &c. *Je lui serai pere, & il me sera fils*, &c. *Ainsi ta maison sera assurée, & aussi ton regne pour jamais devant ta face; & ton thrône sera affermi à jamais.* Car qui ne voit que cette domination éternelle que l'Ecriture exprime ailleurs, en disant que la postérité de

David ſéerra ſur ſon thrône auſſi long-temps qu'il y aura un Soleil & une Lune, ne peut ſe dire veritablement de la domination temporelle de Salomon; & quelle convient uniquement au regne ſpirituel du Meſſie?

Nous conſentons de même, que les Juifs faſſent tant de réflexions qu'ils voudront ſur l'oracle d'Eſaïe 7. 14. cité par S. Mathieu: *La Vierge ſera enceinte, &c.* pour nous faire voir que le ſens littéral de ces paroles convient à une fille qui vivoit du temps du Prophète, ou même à une femme mariée, (le terme de l'original pouvant ſouffrir l'une & l'autre ſignification) laquelle devoit enfanter un fils, qui ne ſeroit pas plutôt en âge de diſcerner le mal d'avec le bien, que le pays de Juda ſeroit délivré des armes des Rois de Syrie & d'Iſraël qui étoient venus pour le déſoler, & qui avoient jetté Achaz & toute la Ville de Jeruſalem dans une extrême conſternation. Toujours ſeront-ils obligés de reconnoître que cet oracle a une plus grande étendue que cela, & que pour en conſerver tout le ſens, il faudra le rapporter au Meſſie, en qui nous le voyons accompli d'une maniere très-noble & très-excellente. Car I. le Prophète ne ſe contente pas de dire, que la Vierge ſera enceinte: il donne cela pour un ſigne du deſſein que Dieu a de conſerver ſon peuple, un ſigne qui doit raſſurer le cœur d'Achaz, un ſigne que Dieu donne lui-même; Achaz n'en ayant oſé demander, & ayant répondu au Prophète qui l'exhortoit à demander un ſigne, qu'il ne tenteroit point l'Eternel. Or il eſt certain que la naiſſance d'un enfant qui vient au monde par les voies ordinaires, n'a rien qui mérite d'être regardé comme un ſigne, & moins encore comme un ſigne d'une délivrance ſignalée & extraordinaire. II. L'enfant dont il y eſt parlé

doit être nommé Emmanuel, ou Dieu avec nous: expreſſion remarquable, qui non-ſeulement eſt diſproportionnée à un enfant ordinaire, mais même qui ſeroit trop grande pour le plus grand des Prophètes; & qui étant ſans exemple dans l'Ecriture, & marquant quelque choſe de plus qu'humain, ne peut être raiſonnablement appliquée qu'au Meſſie. III. Il eſt remarquable que l'accompliſſement de cette même prophétie eſt rapporté en ces termes au Chapitre ſuivant. *Puis je mapprochai de la Prophéteſſe, laquelle conçut & enfanta un fils*, &c. *Car avant que l'enfant ſçache crier mon pere & ma mere, on enlevera la puiſſance de Damas, & le butin de Syrie*, &c. *Pour cette cauſe le Seigneur s'en va faire venir ſur eux les eaux du fleuve*, &c. *lequel fleuve montera par deſſus tous ſes courans d'eau*, &c. *& les étendues de ſes ailes empliront la largeur de ton pays ô Emmanuël.* Il eſt évident que le ſens littéral que preſſent les Juifs rend cet oracle abſurde & incompréhenſible, s'il eſt ſeul. Car, je vous prie, que veut dire le Prophète, d'appeller tant de fois Emmanuel, c'eſt-à-dire, Dieu avec nous, un enfant ordinaire, & qui ne devoit même contribuer de rien à la délivrance du peuple, puiſqu'avant qu'il ſçût appeller ſon pere & ſa mere, le peuple devoit être délivré? Pourquoi apoſtropher cet enfant? Pourquoi le faire regarder comme le Seigneur de la terre ſainte, & lui en attribuer le ſoin & la domination par ces paroles: *Et les étendues de ſes ailes rempliront la largeur de ton pays, ô Emmanuel?*

Il n'en eſt pas de la naiſſance de Jeſus-Chriſt dans la ville de Bethléem, comme des autres oracles, que les Juifs peuvent révoquer en doute ſans ſe contredire: puiſque leurs Peres mêmes ont déclaré que le Chriſt devoit naître

en Bethléem, selon cet oracle rapporté par S. Mathieu avec quelque petite diversité qui regarde les termes, & non pas le sens. * *Et toi Bethléem devers Ephrat, petite pour être des milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un pour être Dominateur en Israël: & ses issues sont dès jadis, dès les jours éternels*, &c. *Il se maintiendra, & gouvernera par la force de l'Eternel, & avec la magnificence du nom de l'Eternel son Dieu: & ils demeureront fermes; car il sera tantôt magnifié jusqu'aux bouts de la terre. Et celui-là sera la paix*, &c. Le meurtre des enfans de Bethléem est une triste preuve que nous n'avons pas inventé la réponse que les Scribes & les Pharisiens firent à Hérode: & cette réponse nous montre, que les Juifs eux-mêmes sont convenus autrefois que cet oracle regardoit le Messie. Mais quand nous n'aurions point ce grand préjugé contre les Rabbins de nos jours, de quel autre que du Messie pourroit-on dire, qu'il sortira de Bethléem un Dominateur en Israël? Car pour la pensée de ceux qui prennent ces paroles en termes de passé, pour *il est sorti*, & qui l'entendent de David; elle est réfutée par toute la suite du discours, & sur-tout par ces expressions, *il le livrera, il se maintiendra: Il gouvernera, il sera la paix, il sera magnifié*, &c. Où est ce Dominateur? Où est cette force & cette magnificence de l'Eternel connue jusqu'aux extrémités de la terre? Où sont ces issues éternelles? Où est cet homme sorti de Bethléem, qui est la paix de Dieu? Bethléem est détruite il y a tant de siécles, sans que l'on puisse nous montrer un autre que Jesus-Christ auquel tous ces caracteres puissent convenir. Concluons donc que c'est de Jesus-Christ qu'il est uniquement parlé dans cet endroit.

* *Michée*. 5. 2.

CHAPITRE XI.

Où l'on examine quelques prophéties qui regardent le miniſtere du Meſſie.

ON ne peut bien comprendre celle qui ſe lit au Chap. 42. des Révélations du Prophète Eſaïe, à moins que de la rapporter toute entiere. Elle eſt conçue en ces termes. *Voici mon ſerviteur, je le maintiendrai. C'eſt mon élu, mon ame y prend ſon bon plaiſir. J'ai mis mon Eſprit ſur lui : il mettra en avant jugement aux nations. Il ne criera point, & ne ſe hauſſera point, & ne fera point ouir ſa voix par les rues. Il ne briſera point le roſeau caſſé, & n'éteindra point le lumignon fumant. Il mettra en avant jugement en vérité. Il ne ſe hâtera point, ni ne ſe retirera point, qu'il n'ait mis réglement en la terre : & les iſles s'attendront à la Loi. Ainſi a dit le Dieu fort, l'Eternel qui a créé les cieux*, &c. *Moi l'Eternel t'ai appellé en juſtice, & je prendrai ta main, & te garderai, & te ferai être l'alliance du peuple, & la lumiere des nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voient goutte, & de retirer les priſonniers hors du lieu auquel on les tient enſerrés, & ceux qui ſont dans les ténébres hors de priſon. Je ſuis l'Eternel, c'eſt là mon nom : je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma louange aux images taillées. Voici les choſes de ci-devant ſont avenues, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles ſoient avenues. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique. Que ſa louange ſoit dès le bout de la terre. Que tous ceux qui deſcendent en la mer & tout ce qui eſt en elle, les*

Iſles & leurs habitans, le déſert & les villes, élevent leur voix, &c. *Qu'ils donnent gloire à l'Eternel, & publient ſa louange aux Iſles*, &c.

Il s'agit de ſçavoir quel eſt ce ſerviteur de Dieu dont il eſt parlé dans cet oracle. Les uns ſoutiennent que c'eſt le peuple d'Iſraël. Les autres diſent que c'eſt Jéremie le Prophéte. Et nous prétendons que c'eſt le Meſſie promis aux Juifs. Il n'eſt pas difficile de montrer qui ſont ceux qui ſe trompent.

Ceux qui prétendent qu'il ſoit parlé du peuple d'Iſraël dans cet oracle, ſe fondent ſur ce qu'il eſt dit de la nation des Juifs aux verſets 19. 20. 21. du même Chapitre: *Qui eſt aveugle, ſi ce n'eſt mon ſerviteur? Qui eſt ſourd, comme mon meſſager que j'ai envoyé? Qui eſt aveugle, comme celui que j'ai rendu accompli? Qui eſt aveugle, comme le ſerviteur de l'Eternel? Vous voyez beaucoup de choſes, & ne prenez garde à rien. Vous avez les oreilles ouvertes, & n'entendez rien. L'Eternel prenoit plaiſir en lui à cauſe de ſa juſtice; il magnifioit la Loi, & le rendoit honorable. Mais c'eſt ici un peuple pillé & fourragé*, &c.

Ces dernieres paroles ne nous permettent point de douter qu'il ne s'agiſſe dans cet endroit du peuple d'Iſraël: mais on ne peut pas faire avec raiſon le même jugement des dix premiers verſets de ce Chapitre, qui contiennent la prophétie que nous examinons. Ce qui le montre démonſtrativement, c'eſt que celui dont Dieu parle dans ces termes: *Voici mon ſerviteur, je le maintiendrai. C'eſt mon élu*; &c. doit être non-ſeulement la lumiere des nations, mais encore l'alliance du peuple; & qu'il ſeroit abſurde de dire, que le peuple ſoit l'alliance du peuple; ſans parler encore de tous les autres caracteres de cette prophétie qui ne ſçauroit convenir à la nation des Juifs.

Pour Jérémie, quelque illustre qu'il ait été entre les serviteurs de Dieu, je ne sçais comment on oſe lui appliquer un éloge auſſi grand & auſſi magnifique que celui qui eſt contenu dans l'oracle que nous examinons. Car premierement il n'eſt pas aſſez diſtingué des autres Prophètes, pour être ainſi diſtingué de tous les hommes. *C'eſt mon élu, mon ame prend en lui ſon bon plaiſir. J'ai mis mon Eſprit ſur lui: il annoncera jugement aux nations. Moi l'Eternel t'ai appellé en juſtice.* D'ailleurs, eſt-ce à Jérémie qu'il appartient d'éteindre ou de n'éteindre pas le lumignon fumant, de briſer ou de nebriſer pas le roſeau caſſé? Eſt-ce Jérémie qui annonce jugement aux nations, qui met réglement en la terre, & qui fait que les iſles s'attendent à la Loi? Et peut-on dire ſans impiété, que Jérémie ſoit l'alliance du peuple, & la lumiere des nations?

Certainement il n'y a que Jeſus-Chriſt à qui tout cela convienne véritablement, & duquel on puiſſe dire encore, qu'il ouvre les yeux qui ne voient goutte, qu'il délivre les priſonniers, & qu'il éclaire ceux qui étoient dans les ténebres. C'eſt par Jeſus-Chriſt, & non par aucun autre, que Dieu a exercé jugement ſur les idoles & ſur les images taillées. C'eſt à la venue de Jeſus-Chriſt que Dieu a fait annoncer des choſes nouvelles, les faiſant néanmoins prédire avant qu'elles arrivaſſent. C'eſt alors que la louange de l'Eternel a commencé de s'étendre juſqu'aux bouts de la terre, qu'on a donné gloire à Dieu, & qu'on a publié ſa louange aux iſles.

Quand cet oracle ne ſeroit point auſſi clair qu'il l'eſt en effet, à quel autre qu'à Jeſus-Chriſt pourroit on appliquer celui-ci qui ſe lit au Chap. 9. des Révélations du Prophète Za-

charie? *Egaye-toi grandement, fille de Sion; jette cris d'éjouissance, fille de Jerusalem: voici ton Roi viendra à toi étant juste, & qui se garantit de par soi-même, abject & monté sur un âne, & sur un ânon poulain d'ânesse*, &c. *Et le Roi ne parlera que de paix aux nations, & sa domination sera depuis une mer jusqu'à l'autre, & depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre.* Vit-on jamais cette union de justice, de bassesse, de puissance, de paix en un autre que Jesus-Christ! Et de quel autre que de lui pourroit il être vrai, qu'il est juste, Roi, abject; qu'il vient sur le poulain d'une ânesse; qu'il parle de paix aux nations; que quoiqu'abiect, il doit faire l'allégresse de Sion; & que sa domination doit être depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre.

CHAPITRE XII.

Où l'on considére les Prophéties qui regardent la mort du Messie.

MAis bien que toutes ces prédictions qui regardent la vie & le ministere du Messie, soient admirablement convaincantes par leur multitude, par leur suite, par leur enchainement & & par leur clarté, rien ne doit nous persuader davantage que la prédiction de sa mort & de ses souffrances: événement si triste, si éloigné des idées ordinaires des Juifs, ou plutôt si choquant, que jamais les Prophêtes ne se seroient avisés de le prédire, & moins encore de le mêler à tant de descriptions pompeuses & magnifiques du Messie, s'ils n'avoient été inspirés par le Saint-Esprit, qui connoit les choses comme elles sont.

En

En effet, ce n'eſt point ici un événement que les Prophetes décrivent en paſſant : ils s'y arrêtent, ils le rapportent avec ſes circonſtances. Ils décrivent l'opprobre & les douleurs du Meſſie ; ils prédiſent ſa mort ; ils en marquent la fin ; ils en décrivent le genre ; ils en rapportent les circonſtances ; ils nous diſent ce qui doit la précéder & ce qui doit la ſuivre, comme s'ils avoient déja aſſiſté à un ſpectacle qui étoit encore dans les ténébres de l'avenir.

I. Les Prophétes ne nous diſent pas ſeulement que ce Meſſie, ou ce ſerviteur de Dieu qui doit venir, eſt un homme de douleurs, ſachant ce que c'eſt de langueur, le mépriſé, le rejetté du Peuple, ſans forme, ſans apparence, un ver, non pas un homme, la honte & l'opprobre des hommes. Ils nous apprennent qu'il doit être retranché, qu'il doit etre retranché de la Terre des vivans, qu'il doit mettre ſon ame en oblation, & qu'il doit s'en aller & ſe retirer après qu'il aura mis réglemens en la Terre; car nous avons déja montré qu'il s'agit du Meſſie dans tous ces oracles.

II. Ils nous apprennent que ce n'eſt point pour lui qu'il doit ſouffrir la mort ; qu'il doit être retranché, mais non pas pour ſoi ; qu'il a mis ſon ame en oblation pour le péché ; qu'il a été navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquités : expreſſions qui ne nous permettent point de révoquer en doute la véritable fin de ſes ſouffrances.

III. Ils nous font entendre le genre de ſa mort avec ſes circonſtances. L'oracle de Zacharie nous dit que les Juifs verront celui qu'ils auront percé. *Et je répandrai*, dit notre Sauveur par la bouche de ce Prophéte, *je répandrai ſur la maiſon de David & ſur les habitans de Jeruſalem, l'eſprit de grace & de ſupplications ; &*

ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, & ils en meneront deuil comme quand on méne deuil d'un fils unique, & ils en seront en amertume comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né. Cet oracle, qui se trouve si exactement accompli en la personne de ces premiers Prosélites qui s'écrierent après avoir oui la prédication de Saint Pierre : *Hommes freres, que ferons-nous ?* nous fait assez connoître de quel genre de crime ces Juifs devoient se repentir. Il faut remarquer en effet, que c'est ici un Prophète qui a prophétisé après le retour des Juifs hors du pays de Babylone, & qu'après avoir montré combien grande est la miséricorde de Dieu & sa protection glorieuse, en les délivrant de cette derniere servitude ; après avoir rapporté plusieurs excellentes visions, dans lesquelles Dieu lui a fait connoître quelle est l'alliance qu'il a faite avec ce Peuple, & avoir ensuite prédit la ruine des ennemis du Peuple de Dieu, & la gloire d'Israël & de la maison de David, qu'il faut sans doute entendre de l'Israël selon l'esprit, & de l'avancement du régne du Messie, fils de David, puisqu'autrement cette prophétie n'auroit pas été accomplie ; il nous parle d'un deuil très-grand & très-amer, qui sera sur les habitans de Jérusalem & sur la famille de David ; d'un deuil semblable au deuil qu'on méne pour un fils unique, tel que le deuil qui fut en la Plaine de Meguiddon ; deuil de la Terre, deuil de la famille de David & de celle de Nathan ; deuil de la famille de Lévi, de chaque famille & de chaque maison à part : mais, ce qui est plus remarquable, il nous parle d'un deuil qui naitra de ce qu'ils auront percé celui qui devoit faire l'objet de leur respect & de leur adoration. Que les Juifs cherchent tant qu'ils voudront, ils ne trouveront

point d'autre crime auquel ils puissent appliquer ce qui est dit dans cet oracle, que la crucifixion de leur Messie.

Et en effet, Zacharie n'est point le seul Prophète qui nous fait comprendre quel devoit être le genre de la mort du Messie. Le Psalmiste lui fait dire en la personne de David qui le représente : *Une assemblée de méchans m'a environné ; ils ont percé mes mains & mes pieds.* Je ne nie pas véritablement, qu'il n'y ait dans ce Pseaume 22. quelque chose qui se peut appliquer à David, figure & type du Messie. Mais ce que nous prétendons, à l'exemple des anciens Rabbins qui ont tous rapporté ce Pseaume au Messie, c'est qu'il y a des choses qui conviennent beaucoup mieux à Jesus-Christ qu'à David ; & d'autres qui ne conviennent point à David, & qui conviennent au Messie. Ces paroles, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, t'éloignant de ma délivrance & des paroles de mon rugissement ?* conviennent mieux à Jesus-Christ mourant, qu'à David fugitif. Celles-ci se trouveront encore plus véritables en la personne de Jesus-Christ qu'en celle de David : *Mais moi, je suis un ver, non pas un homme ; la honte & l'opprobre des hommes, & le mépris du peuple. Tous ceux qui me voyent se moquent de moi, & me font la moue ; ils secouent la tête. Il se remet, disent-ils, à l'Eternel : qu'il le délivre, & qu'il le retire, puisqu'il prend en lui son bon plaisir.* Mais en voici d'autres qui ne conviennent point à David : *Ils ont percé mes mains & mes pieds ; ils ont partagé mes vêtemens, & ils ont jetté le sort sur ma robe.* Et, quand cela auroit été accompli en sa personne, on ne voit pas qu'on puisse appliquer à la délivrance temporelle de David ces paroles si magnifiques : *Tous les bouts de la Terre en auront souvenance, &*

Se convertiront à l'Eternel, & toutes les familles des Nations se convertiront devant toi ; car la Terre appartient à l'Eternel, & il domine sur les Nations. Tous les gras de la Terre se prosterneront devant lui. Tous ceux qui descendent en la poudre s'inclineront, même celui qui ne peut garantir sa vie. La postérité lui servira, & sera enrollée au Seigneur d'âge en âge. Ils viendront & publieront sa justice au Peuple qui naîtra, d'autant qu'il aura fait cela.

Est-il croyable que ces dernieres paroles, *d'autant qu'il aura fait cela*, se rapportent simplement à la délivrance de David, de sorte que les Peuples viennent & publient la justice de Dieu au Peuple qui doit naître, que tous les bouts de la Terre en ayent souvenance & se convertissent ? En vérité, il faudroit renoncer à toute la bonne opinion qu'on a de ce Prophéte, & refuser même de lui attribuer le sens commun, pour s'imaginer que l'enveloppe de ces paroles ne nous cache point de plus grand événement que celui de sa délivrance temporelle, & que, par conséquent, ce ne soit du Messie qu'il parle, n'y ayant sans doute que le Messie auquel un oracle si magnifique puisse convenir.

N'est-ce point encore à Jesus-Christ qu'on doit appliquer ces paroles du Pseaume 69 ? *Je suis devenu étranger à mes freres*, &c. *Le zéle de ta maison m'a rongé*, &c. *Opprobre m'a rompu le cœur, dont je suis languissant*, &c. *Qui plus est, ils m'ont donné du fiel à mon repas, & m'ont abbreuvé de vinaigre ;* David n'ayant pu dire cela de soi-même, que par une certaine extension de sens, qui convient proprement & exactement au Messie, & qui ne convient qu'à lui.

Enfin, de quel autre que du Messie peut-on

entendre ces paroles d'Esaïe? * *J'ai exposé mon dos à ceux qui me frappoient, & mes joues à ceux qui me tiroient le poil. Je n'ai point caché ma face arriere des opprobres & des crachats.* Car, si tout cela n'est point arrivé au Prophète, il faut qu'il parle en la personne de quelqu'autre: & quel peut être cette autre personne, si ce n'est le Messie?

Ainsi vous trouvez dans les oracles des Prophètes toutes les circonstances de la mort de notre Messie; les pieds & les mains percées, le deuil extrême de ceux qui viennent à reconnoître qu'ils l'ont percé; cette triste exclamation de Jesus-Christ attaché à la croix: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* la honte & l'opprobre qui accompagnent ses souffrances; le fiel & le vinaigre dont on l'abreuve; les crachats dont on le couvre; les blasphèmes de ceux qui lui insultent, qui se moquent de lui en secouant leurs têtes, & qui lui disent: *Il se confie en Dieu; qu'il le délivre, s'il prend en lui son bon plaisir*: le partage de ses vêtemens, & toutes ces circonstances jointes à la connoissance que les bouts de la Terre en doivent avoir, & au salut des Nations qui viendront, & se convertiront, & publieront d'âge en âge la justice de Dieu au Peuple qui naitra.

IV. Il nous enseigne que sa mort sera agréable à Dieu; qu'après ses souffrances, il se verra de la postérité, & qu'il obtiendra le partage des puissans, après avoir mis son ame en oblation: ce qui acheve de nous faire comprendre que c'est de Jesus-Christ que les oracles nous ont parlé; n'y ayant que Jesus-Christ dont la mort ait des rapports si justes & en si grand nombre avec la mort de celui que les Prophètes nous

* *Chap. 50. v. 6.*

décrivent sous l'idée du Christ, ou du serviteur de Dieu qui devoit mettre son ame pour nous.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine les prophéties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.

IL reste maintenant, que nous trouvions dans les oracles des Prophétes la sépulture de Jesus-Christ, sa résurrection, son ascension, & sa séance à la droite du Pere.

Sa sépulture est clairement exprimée par ces paroles du 52. d'Esaïe : *Or, on avoit ordonné son sépulchre avec les méchans ; mais il s'est trouvé avec le riche dans sa mort.* Sur quoi nous ne nous arrêterons point, parce que nous avons déja expliqué cet oracle.

Pour sa résurrection, il est impossible de ne pas l'inférer des Ecrits des Prophétes, lorsque d'un côté ils nous enseignent que le Christ doit être retranché de la Terre des vivans, souffrant une mort honteuse & maudite ; & que de l'autre ils lui attribuent une gloire & une domination éternelle, étant absolument impossible d'accorder ces deux choses, si ce n'est par sa résurrection.

Mais, afin qu'on ne doute point que ce ne soit du même Messie que les Prophétes ont prédit qu'il souffriroit la mort, & qu'il obtiendroit un empire éternel, on doit se souvenir que dans le chapitre 52. d'Esaïe, il est dit d'une même personne, que nous avons déja prouvé être le Messie, qu'elle mettroit son ame en oblation

pour le péché, & qu'ensuite elle se verroit de la postérité, & feroit prospérer le bon plaisir de Dieu, &c. ce qui suppose nécessairement une résurrection.

Et c'est ce que David, type du Messie, exprime excellemment au Psaume 16. en ces termes : *Car tu n'abandonneras point mon ame au sépulchre, & ne permettras point que ton Saint*, ou *ton Bien-aimé*, ou *ton Débonnaire*, *sente corruption.* Il paroit encore ici, que l'esprit prophétique qui animoit le Prophète, donnoit une étendue à ses conceptions & à ses paroles, qui empêche qu'on ne puisse les rapporter à David seul; car, que voudroit dire le Prophète, si cela étoit, que son ame, qui se prend ici pour le corps, ne seroit point mise au sépulchre, & que, pour être l'Oint du Seigneur, son Saint ou son Bien-aimé, il éviteroit la mort? Mais y auroit-il rien de plus faux que cette pensée, puisque David est mort véritablement, & que son sépulchre a demeuré parmi les Juifs jusqu'au temps de Saint Pierre, qui employoit ce même raisonnement pour persuader les Juifs incrédules? Cette preuve est d'autant plus démonstrative contre les Rabbins, qu'ils reconnoissent que David a été le type du Messie, & que plusieurs choses sont attribuées à celui-là, qui ne conviennent qu'à celui-ci : mais, pour les autres incrédules, qu'ils voyent la résurrection de Jesus-Christ clairement prédite au cinquante-deuxiéme chapitre d'Esaïe.

L'Ascension de Jesus-Christ, & sa séance à la droite de Dieu, ne sont pas marquées dans les oracles des Prophètes avec moins de clarté; mais, comme le dessein de rapporter tous ceux qui marquent ce double événement nous méneroit trop loin, nous nous contenterons du Psaume 110. parce qu'il est tout-à-fait remar-

quable, & que d'ailleurs il n'eſt ſorte d'échappatoire que les Rabbins n'ayent inventé pour en détourner le ſens, & ſur-tout pour expliquer ces premieres paroles : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite juſqu'à ce que j'aye mis tes ennemis pour le marche-pied de tes pieds*, enſorte qu'elles ne ſoient point favorables à notre Meſſie.

Les uns veulent que ce Pſeaume ait été compoſé par Melchiſedech ſur le ſujet de la victoire qu'Abraham remporta ſur les Rois qui avoient emmené Lot priſonnier ; comme s'il y avoit dans le texte, *L'Eternel a dit à mon Seigneur : Abraham, ſieds-toi à ma droite juſqu'à ce que j'aye*, &c. comme ſi Melchiſedech, Sacrificateur du Dieu Souverain, béniſſant Abraham en cette qualité, & par conſéquent plus grand qu'Abraham à cet égard, pouvoit appeller raiſonnablement ce Patriarche ſon Seigneur ; ou comme ſi ces paroles, *l'Eternel tranſmettra de Sion le Sceptre de ta force*, convenoient au temps d'Abraham, où l'on ne faiſoit pas encore mention de Sion, ni de ſceptre, marque de Royauté ?

Les autres prétendent que ce Pſeaume ait été compoſé par Elieſer, ſerviteur d'Abraham, & ſont réfutés par cette derniere conſidération, auſſi-bien que par tous les traits de la prophétie.

Les autres prétendent avec auſſi peu de vraiſemblance, que David compoſa ce Cantique dans la vue du Roi Ezechias, dont il prédiſoit la gloire ; comme s'il y avoit quelque apparence à dire que David appelle Ezechias ſon Seigneur.

Enfin, il y en a qui ſoutiennent que ce Pſeaume a été compoſé ſur le ſujet de David par quelque Lévite qui voulut publier ſa gloire & ſa

grandeur, &, comme veulent quelques autres, à l'occasion du danger que courut David lorsqu'Abiçai le secourut, & le garantit de la javeline * du Philistin Jisbibenob; ce qui obligea les gens de David à jurer, disant : *Tu ne sortiras plus avec nous en bataille, de peur que tu n'éteignes la lampe d'Israël.*

Mais, quand on ne considéreroit que ces paroles, *L'Eternel l'a juré, & ne s'en repentira point : Tu es Sacrificateur à toujours selon l'ordre de Melchisedec*, on voit bien que ce n'est point de David dont il est parlé dans cette prophétie; étant certain que David n'a été ni Sacrificateur éternel, ni Sacrificateur selon l'ordre de Melchisedec.

CHAPITRE XIV.

Où l'on satisfait aux principales difficultés que l'on peut former sur le sujet des prophéties qui regardent le Messie.

VOILA ce que nous avions à dire sur les prophéties qui ont prédit le Messie que nous reconnoissons; il faut maintenant écouter ce que l'incrédulité oppose, ou peut opposer à ces preuves.

I. Elle desirera peut-être d'abord un plus grand nombre d'oracles qui rendent témoignage au Seigneur Jesus; mais qu'elle considere qu'il n'y a point de Prophéte, ni presque de chapitre dans les révélations de chaque Prophéte, qui n'enferme quelque trait qui regarde le Messie.

* *II. Sam.* 21. 16. 17. 18.

II. Que si elle veut des prophéties plus particularisées, qu'elle considere que la personne ne pouvoit être mieux caractérisée, ni les événemens plus circonstanciés. Jesus-Christ est appellé Schilo, le Christ, un Libérateur, un grand personnage qui doit venir dans la seconde Maison, & en faire la gloire; le Fils de Dieu, un Roi éternel, un Sacrificateur selon l'ordre de Melchisedec, le Seigneur, le Dieu, le Sauveur de toute la Terre, le Saint de Dieu, le Berger, le Conducteur, le Serviteur de Dieu, son Elu, celui en qui Dieu prend son bon plaisir, le Fils de l'Homme qui vient sur les nuées du Ciel, & en même temps un ver, & non point un homme, l'opprobre des hommes, un homme de douleur, & sachant ce que c'est que de langueur, un agneau, une victime pour le péché. Pour les événemens, ils sont si circonstanciés, que celui qui lit les seules révélations d'Esaie, croit voir un cinquiéme Evangile.

III. Peut-être vous défiez-vous de ce que les caractéres du Messie, ou les circonstances de ces événemens sont recueillies de divers passages séparés & détachés les uns des autres; mais, outre que nous avons déja fait voir que dans ces passages d'où nous les recueillons il s'agit du Messie, la Sagesse de Dieu a pourvu à ce qu'on ne pût nous faire de reproche à cet égard, & que nous ne puissions rien desirer pour la conviction des incrédules. Car, qu'y a-t-il de plus circonstancié que les oracles de Daniel? Et qui ne voit que le chapitre 52. d'Esaïe contient l'abaissement de Jesus-Christ, son opprobre, ses souffrances, sa mort, son sacrifice, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, avec la propitiation de nos péchés & le salut des hommes, sans que, par aucune subtilité, on

puisse s'empêcher de reconnoître que tous ces caracteres si différens, & apparemment opposés, servent à marquer une seule & même personne?

IV. Vous désirerez peut-être que ces caracteres qui marquent le Messie fussent plus éclatans & plus remarquables. Mais étoit-il possible d'en enseigner qui le fussent plus que le changement de l'alliance, la ruine des quatre Monarchies qui avoient opprimé le Peuple de Dieu, la conversion des Gentils, la désolation de Jerusalem & du Sanctuaire qui devoit s'ensuivre, l'éloignement du sceptre & du Législateur de Juda, la confusion des lignées, & la perte de leur liberté, l'établissement d'un Empire qui renfermeroit toute Nation, Tribu & Langue; la venue d'un Peuple de Saints qui devoient peupler toute la Terre, la connoissance de Dieu remplissant la Terre, les dons du Saint Esprit se répandant sur toute chair, suivant la prophétie de Joël, c'est-à-dire, sans égard au Peuple Juif plutôt qu'aux autres?

V. Mais, direz-vous, pourquoi Dieu n'a-t-il point marqué ces événemens avec tant de clarté & de précision, qu'il ait été absolument impossible de les révoquer en doute? Je répons qu'il ne faut point que les prophéties soient conçues avec tant de clarté, qu'elles donnent lieu aux hommes d'éviter ou de changer l'événement. Marquez le moment de la naissance de Jesus-Christ, vous donnez à Hérode plus de facilité d'exécuter son mauvais dessein. Caractérisez la personne du Messie d'une sorte qu'il ne puisse s'y méprendre, dites qu'il est le fils de Marie mariée à un charpentier nommé Joseph, & qu'il repose dans une telle heure dans une creche & dans une telle maison à Bethléem; mais que dans un tel temps il doit être porté en Egypte,

vous donnez plus de facilité à Hérode d'assouvir sa cruelle ambition, ou vous mettez la Sagesse de Dieu dans la nécessité d'inventer d'autres moyens pour sauver son Fils, que ceux qu'elle avoit résolus, ou que les Prophètes avoient déja prédits & déterminés. Ce rayon de lumiere qui nait de l'histoire de l'Evangile, nous fait voir combien il est nécessaire que les prophéties soient couvertes de quelque voile avant que d'être accomplies. Que seroit-ce, si nous pénétrions dans le conseil de Dieu, & que nous visions à fond les desseins de sa Sagesse?

VI. On objectera peut-être, que les oracles qui marquent la venue & le régne du Messie, parlent de cet événement comme devant faire la gloire du Peuple d'Israël, & l'esclavage des Nations qui seront assujetties au Peuple Juif. Cela est faux : la venue du Messie est marquée comme le bien des Juifs & des Gentils; car il est dit que ces deux Peuples n'en feront plus qu'un. La conversion des Gentils est même marquée comme un plus grand événement que le rétablissement des Juifs. Voici comment Esaïe fait parler le Sauveur qui devoit venir : *Dont il m'a dit : C'est peu que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob, & pour restaurer les désolations d'Israël; & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux Nations, afin que tu sois mon salut jusqu'aux bouts de la Terre.*

VII. Mais, d'où vient que les Prophètes préparent les Juifs à tant de gloire & de magnificence de la part du Messie, puisqu'à la venue du Messie ils devoient être rejettés de l'Alliance? On répond, que c'est à l'Israël selon l'esprit, & non point à l'Israël selon la chair, que le Saint-Esprit avoit fait toutes ces promesses. Or, l'Israël selon l'esprit est composé de

tous ceux qui sont les enfans d'Abraham par la foi, soit qu'ils tirent leur naissance de ce Patriarche, soit qu'ils la tirent de quelque autre. En effet, voici comment Dieu unit les deux Peuples dans les promesses qu'il leur adresse : *Pour certain, l'Eternel consolera Sion; il consolera toutes ses désolations, & rendra son desert semblable à Heden, & ses landes au jardin de l'Eternel : joie & allegresse sera trouvé en elle, & voix de mélodie. Soyez donc attentif à moi, mon Peuple, & me prêtez l'oreille, ma Nation; car la Loi sortira de moi, & j'établirai mon jugement pour être lumiere aux Peuples. Ma justice est près; mon salut est venu en avant, & mes bras jugeront les Peuples; & les Isles s'attendront à moi, & leur attente sera en mon bras.*

Voila comment les deux Peuples doivent s'attendre à ce grand salut. Mais qui sont donc ceux qui sont si souvent menacés dans les oracles des Prophetes? Ce sont les méchans, ceux d'entre les Juifs & les Gentils qui seront rebelles & incrédules. Remarquez donc que les Prophetes réunissent les bons de l'un & de l'autre Peuple, qui doivent être éclairés par le Messie, & leur adressent les mêmes promesses, les égalant en toutes choses, les déclarant les enfans de la promesse, & leur donnant le nom du Peuple de Dieu, d'Israël, de Jacob, de Juda; & qu'ils réunissent aussi les méchans qui doivent se trouver au milieu des deux Peuples, & leur dénoncent les jugemens de Dieu, & les nomment les uns & les autres du nom des Nations les plus détestées, comme de celui d'Edom, d'Assur, d'Egypte, &c.

C'est une vérité qui paroit assez dans ces paroles qui suivent celles que nous venons de citer : *Elevez vos yeux vers le Ciel, & regardez en bas vers la terre; car les Cieux s'en iront à*

néant comme de la fumée, & la Terre sera usée comme un vêtement, & ses habitans mourront pareillement : mais mon salut demeure à toujours, & ma justice ne sera point anéantie. Ecoutez-moi, vous qui savez ce que c'est que de justice ; Peuple au cœur duquel est ma Loi, ne craignez point l'opprobre des hommes, & ne soyez point éperdus par leurs reproches ; car la tigne les rongera comme un vêtement, &c. mais ma justice demeurera à toujours, & mon salut par tous âges.

Il est impossible de ne point penser à cette réunion des fidéles des deux Peuples, lorsqu'on lit ce que Dieu dit au chapit. 66. des Révélations d'Esaie : *Mais, quant à moi, voyant leurs œuvres & leurs pensées, le temps vient d'assembler toutes Nations & langues : ils viendront & verront ma gloire.*

Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître aussi, que ce même Prophête sépare les méchans qui doivent se trouver parmi les deux Peuples, & qu'il en fait un corps auquel il dénonce ses jugemens, lorsqu'on l'entend parler ainsi : *Mais vous, déserteurs de l'Eternel, qui oubliez la montagne de ma sainteté, qui dressez la table à l'armée des Cieux, & fournissez l'aspersion à autant qu'on en peut compter, je vous compterai aussi avec l'épée, & vous serez tous égorgés, parce que vous avez parlé, & je ne vous ai point répondu. J'ai parlé, & vous n'avez point écouté ; mais vous avez fait ce qui me déplait, & vous avez choisi les choses auxquelles je n'ai point pris plaisir. Pourtant, ainsi a dit le Seigneur l'Eternel : Voici mes serviteurs mangeront, & vous aurez faim ; voici mes serviteurs boiront, & vous aurez soif ; voici mes serviteurs s'éjouiront, & vous serez honteux ; voici mes serviteurs s'éjouiront avec chant de triomphe de la joie qu'ils auront au cœur, mais vous crierez*

de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froissure de votre esprit, & laisserez votre nom à mes élus, pour s'en servir aux exécrations; & le Seigneur l'Eternel te fera mourir, mais il appellera ses serviteurs d'un autre nom. Celui qui bénira en la Terre, sera béni au Dieu de vérité; & celui qui jurera en la Terre, jurera par le Dieu de vérité, &c. *Car voici je m'en vais créer nouveaux Cieux & nouvelle Terre, & les choses précédentes ne seront plus rementues, & ne reviendront plus au cœur; mais plutôt vous vous éjouirez & vous égayerez à toujours en ce que je m'en vais créer Jérusalem pour n'être que joie, & son Peuple pour n'être qu'allégresse*, &c.

Il n'y a sans doute rien de plus convaincant que ces paroles, contre la prétention de ceux qui s'imaginent que tout Israëlite, bon ou méchant, aura part au siécle avenir, comme ils parlent: car il paroit que Dieu sépare ceux qu'il appelle ses serviteurs, ses élus, de ces méchans Juifs qu'il a déja nommés des déserteurs de l'Eternel qui ont oublié la montagne de sa sainteté: &, comme il unit d'ailleurs les Nations qui doivent se convertir, & dont le Messie doit être l'alliance, la lumiere & le salut, à ces justes qui sont parmi les Juifs; qu'il leur promet même gloire, mêmes avantages, & qu'il en fait un même corps, il s'ensuit que la distinction de l'Israël selon la chair, d'avec l'Israël selon l'esprit, qui n'est que la séparation des Juifs fidéles & des Gentils convertis faisant un même corps, d'avec les Juifs impénitens & les Gentils rebelles & incrédules qui en doivent faire un autre, n'est point de notre invention, mais qu'elle est du Prophéte Esaie.

Il y a donc un Peuple au milieu du Peuple, un Israël au milieu d'Israël; & l'on peut dire que tous ceux qui sont de la race d'Abraham

ne ſont point compris au nombre des enfans d'Abraham.

Or ce fondement établi nous ſert à répondre à toutes les difficultés que les Juifs font naître ſur ce ſujet ; car, ſi l'on objecte que le Meſſie doit ramener les Juifs à Jéruſalem ; que depuis une nouvelle Lune juſqu'à l'autre, & depuis un Sabbat juſqu'à l'autre, toute chair doit venir & ſe proſterner devant la face de Dieu, &c. on répond, premierement, que cette eſpéce d'oracle ne peut point ſe prendre dans un ſens littéral ; étant aſſez évident que toute chair ne peut point venir à Jéruſalem de Sabbat en Sabbat, ou, comme il eſt dit ailleurs, que toutes les Nations de la Terre ne peuvent point aborder à la Montagne de Sion. Je dis bien davantage, & je ſoutiens que l'accompliſſement de cette prophétie ſeroit impoſſible, quand même elle ſeroit limitée aux Juifs ; car, puiſqu'il s'agit là du régne glorieux du Meſſie, & qu'on prétend que tous les Juifs doivent avoir la gloire de ce régne, & avoir part à la félicité de ce ſiécle après la réſurrection, comment conçoit-on que toute la multitude des Juifs qui ſeront morts, & de ceux qui vivront encore, puiſſe aborder à une ville, ou à une montagne proprement dite ?

On répond, en ſecond lieu, que cet oracle doit être entendu de ſorte que les biens qu'il promet ne ſoient point promis aux méchans, mais ſeulement aux juſtes, & que, par conſéquent, il ne s'agit point là d'aſſembler tous les Iſraëlites, tant bons que mauvais, pour aller à la Montagne de Sion ; mais qu'il doit être entendu de ſorte que les biens qu'il promet ſoient promis aux fidéles & aux élus de Dieu, pris tant des Juifs que des Gentils, puiſque toute l'Ecriture nous enſeigne que Dieu ſe fera con-

noître alors aux uns & aux autres, & qu'ainſi il s'agit ici d'une montagne qui répond à toutes les Nations, & non d'une montagne où une ſeule Nation va adorer; d'une Sion céleſte qui peut recevoir les élus de Dieu qui viendront des quatre bouts de la Terre, & non pas d'une Sion terreſtre, &, proprement dite, qui ne ſauroit pas même contenir la poſtérité charnelle d'Abraham.

Il ne ſerviroit de rien de dire que les méchans ſeront parmi les Gentils, mais qu'il n'y en aura point parmi les Juifs; puiſque les Rabbins reconnoiſſent eux-mêmes que le ſiécle de la venue du Meſſie ſera un ſiécle de corruption & de débordement, & que le Prophète ſuppoſe évidemment qu'il y aura en Iſraël des méchans qui ſeront punis, lorſqu'il dit, en s'adreſſant aux déſerteurs de l'Eternel, & à ceux qui ont oublié la montagne de ſa ſainteté, ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui avoient connu l'Eternel en cette montagne : *Voici mes ſerviteurs s'éjouiront avec chant de triomphe de la joie qu'ils auront au cœur, mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froiſſure de votre eſprit* : prophétie où il s'agit évidemment du régne du Meſſie; ce qui paroit par ces paroles qui ſuivent : *Voici je m'en vais créer nouveaux Cieux & nouvelle Terre.*

VIII. Mais, direz-vous, ſi le deſſein de Dieu avoit été qu'on ſe ſervit de cette double clef, d'Iſraël ſelon la chair & d'Iſraël ſelon l'eſprit, & de ſens figuré & de ſens littéral, ne nous l'auroit-il point dit? Ne l'auroit-il point marqué dans les oracles des Prophètes? Je répons qu'il l'a aſſez dit, & qu'il l'a aſſez marqué pour ceux qui ne s'aveuglent point volontairement eux-mêmes.

Quand même la distinction de l'Israël selon la chair & de l'Israël selon l'esprit auroit quelque chose de nouveau à l'égard de l'expression, il est toujours certain qu'elle n'est point nouvelle à l'égard de la chose, puisque ce que nous appellons l'Israël selon l'esprit, n'est que le corps des justes ou des fidéles, tant Juifs que Gentils, dont le Messie devoit être le salut & la lumiere, & qui sont si expressément séparés des méchans, & même des méchans Israëlites, dans les oracles que nous avons rapportés.

Et, pour le sens figuré, la sagesse de Dieu a pourvu à ce qu'il nous fût facile de le discerner d'avec le sens littéral : les paroles mêmes le découvrent assez souvent, ou la suite du discours le donne à connoître, ou la force du sens le met au jour; quoi qu'il en soit, l'événement qui est le plus juste & le plus facile commentaire des prophéties, le met en évidence.

On n'a pas beaucoup de peine à deviner qu'il y a une figure dans ces paroles : *Ejouissez-vous avec Jérusalem, & vous égayez, vous tous qui l'aimez*, &c. *afin que vous tétiez, & que vous soyez rassasiés des mammelles de ses consolations; afin que vous suciez, & que vous jouissiez à plaisir de toutes les sortes de sa gloire. Car ainsi a dit l'Eternel : Voici je m'en vais faire découler vers elle la paix comme un fleuve, & la gloire des Nations comme un torrent débordé; & vous téterez, & serez portés sur les côtés, & on vous fera jouer sur les genoux.* Cette figure est si évidente, qu'il est impossible d'y être trompé.

La suite du discours ne nous permet point de douter que ces paroles du 9. d'Esaïe ne soient figurées : *Le Loup habitera avec l'Agneau, & le Léopard gîtera avec le Chevreau; le Veau & le Lionceau, & autre Bétail qu'on engraisse, ser-*

ront ensemble, & un petit enfant les conduira; la jeune Vache paîtra avec l'Ours, &c. *L'enfant qui tete s'ébattra sur le trou de l'Aspic. On ne nuira point, & on ne fera aucun dommage en toute la montagne de ma sainteté; car la Terre aura été remplie de la connoissance de l'Eternel, comme le fond de la Mer des eaux qui la couvrent.*

Ces dernieres paroles, *Car la Terre aura été remplie*, &c. qui n'ont aucun rapport avec l'union & la paix des bêtes, nous montrent avec assez de clarté, que c'est là une description allégorique de la paix, & de l'union qui doit être entre les hommes.

Nous n'avons point de peine à donner un sens de figure à ces paroles du deuxiéme chapitre des révélations d'Esaie, que la montagne de l'Eternel seroit élevée au-dessus de toutes les montagnes de la Terre. L'absurdité du sens littéral nous fait d'abord comprendre qu'il faut avoir recours à un sens mystique.

Enfin, l'événement ne nous permet point de douter qu'il ne faille reconnoître une figure dans cet oracle si beau de Malachie : *Depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant mon nom sera grand au milieu des Nations; & l'on offrira en tous lieux sacrifices de prospérité & oblation pure.* Car, puisque nous avons vu que le nom de l'Eternel notre Dieu, qui n'étoit autrefois servi qu'en Israël, a été reconnu & adoré depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant, & qu'il est devenu l'objet de la confiance & de la dévotion de tant de Nations, qui, ne le connoissant point auparavant, espérent en lui, le prient dans leurs besoins, le remercient du bien qu'elles reçoivent, & le reconnoissent pour l'auteur de leur joie & de leur salut, ce qui fait l'essence de la véritable Religion, & qui vaut mieux que la graisse des bêtes & le sang des

victimes, nous ne saurions douter que les Nations ne soient entrées dans l'alliance de Dieu. Quoique nous ne voyions point pratiquer la Loi cérémonielle de Moïse, l'événement qui justifie la vérité de cette prophétie nous en fournit l'intelligence, & nous fait voir que c'est des sacrifices d'actions de graces, & de l'oblation pure de la priere, des aumones & de la repentance, que Malachie a parlé dans cet oracle si magnifique & si beau.

Que si l'on ajoute à toutes ces considérations une remarque de feu M. Paschal, qui nous paroît fort essentielle, savoir, que la Sagesse de Dieu a voulu mêler dans les prophéties ce qui regarde le régne spirituel du Messie avec ce qui concerne l'état temporel des Juifs, soit pour attacher davantage le cœur des Juifs, & les obliger à conserver avec plus de fidélité des oracles qui enfermoient toutes leurs espérances; soit pour nous faire regarder l'état temporel des Juifs comme une belle image du régne spirituel du Messie; soit pour couvrir de quelques voiles la grace & la vérité qui ne devoient être clairement révélées qu'en Jesus-Christ; soit pour se proportionner aux hommes de ce temps-là, & n'employer que les idées qui étoient dans l'esprit des Prophêtes, & qui étoient connues & familieres; soit pour éprouver les hommes, en présentant aux hommes spirituels le sens spirituel caché sous l'enveloppe des bénédictions temporelles, & permettant que les hommes charnels perdissent le bien spirituel que leurs passions les empêchoient de discerner, & ne fussent touchés que des bénédictions temporelles, nous ne serons point surpris que les Prophêtes passent assez souvent de la considération des choses qui regardent l'Eglise & Jesus-Christ, à la considération des choses qui

regardent Juda & la République d'Iſraël.

Ainſi, trouvant peu ou point de difficulté dans la lecture des Prophètes, nous bénirons Dieu qui nous aura éclairés de ſa lumiere, & nous aura conduits, comme par la main, de la Révélation naturelle à la Révélation Judaïque, & de la Révélation Judaïque aux principes de la Religion Chrétienne, pour acquieſcer pleinement à celle-ci, & chercher en elle notre conſolation & notre joie.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES SECTIONS
ET DES CHAPITRES.
PREMIERE PARTIE.

PREMIERE SECTION.
De l'Exiſtence de Dieu.

CHAPITRE I. *Deſſein de cette Section*; page 1

CHAP. II. *Où l'on fait voir, en recherchant les principes de nos erreurs, que le ſentiment qui établit l'exiſtence de Dieu n'eſt point un faux préjugé*, 5

CHAP. III. *Où l'on continue de montrer que le ſentiment que nous avons de l'exiſtence de Dieu n'eſt point un préjugé*, 14

CHAP. IV. *Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établiſſent l'exiſtence de Dieu*, 18

CHAP. V. *Où l'on conſidere les preuves de l'exiſtence de Dieu, que la Philoſophie nous fournit*, 27

CHAP. VI. *Où l'on continue à prouver, par les principes de la Philoſophie, l'exiſtence de Dieu, conjointement avec la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame*, 38

CHAP. VII. *Qu'il y a dans le Monde des caractéres de nouveauté qui nous conduisent à la vérité de Dieu*, page 57

CHAP. VIII. *Preuves de l'existence de Dieu, par la considération de la société. Premiere preuve tirée de la suite des générations*, 58

CHAP. IX. *Qu'il y a des caractéres de nouveauté dans la société humaine, qui prouvent l'existence de Dieu*, 64

CHAP. X. *Qu'y ayant un Chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu*, 73

CHAP. XI. *Preuves de l'existence de Dieu, tirées de la considération de notre ame*, 75

CHAP. XII. *Considération de l'Homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui*, 83

CHAP. XIII. *Où l'on fait voir la perfection de l'Homme, par la considération de ses défauts*, 87

CHAP. XIV. *Où l'on entre dans l'examen des principales difficultés que les Athées opposent à la vérité de l'existence de Dieu*, 93

CHAP. XV. *Suite des objections des Athées*, 100

CHAP. XVI. *Où l'on fait divers paralleles des deux sentimens, pour montrer l'extravagance des Athées*, 104

CHAP. XVII. *Où l'on continue de faire voir l'absurdité de l'Athéisme, en le comparant au véritable sentiment*, 110

CHAP. XVIII. *Où l'on conclut, en examinant s'il y a de véritables Athées*, 117

II. SECTION.

Où l'on établit la vérité & la néceſſité de la Religion contre ceux qu'on nomme Déiſtes.

CHAPITRE I. *Quatre principes qu'il faut prouver, oppoſés à quatre eſpéces de Déiſtes*, page 120

CHAP. II. *Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'eſt un Eſtre néceſſaire, & qui néceſſairement eſt unique*, 121

CHAP. III. *Que la ſageſſe, la juſtice & la bonté entrent néceſſairement dans l'idée de Dieu*, 127

CHAP. IV. *Où l'on établit la néceſſité d'une Religion en général, par l'idée de Dieu*, 134

CHAP. V. *Où l'on établit la vérité de la Religion naturelle*, 136

CHAP. VI. *Qu'il y a en nous des principes d'une Religion véritablement naturelle*, 141

CHAP. VII. *Où l'on établit la néceſſité d'une Révélation ajoutée à celle de la Nature*, 147

CHAP. VIII. *Où l'on établit qu'il y a une diſtinction néceſſaire & naturelle entre le bien & le mal moral*, 156

CHAP. IX. *Où l'on continue de ſatisfaire aux difficultés des Déiſtes*, 163

CHAP. X. *Où l'on continue de ſatisfaire aux difficultés des Déiſtes*, 169

III. SECTION.

Où l'on établit la vérité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE I. *Recherche de cette Révélation ajoutée à celle de la Nature, dont on a entrevu la néceſſité*, 180

CHAP. II. *Que la Révélation Judaïque a des caracteres de divinité qui frappent d'abord la vue*, 183

CHAP. III. *Où l'on continue d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révélation Judaïque*, 190

CHAP. IV. *Où l'on continue d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révélation Judaïque, par la conſidération des Prophéties*, 197

CHAP. V. *Que, ſuppoſé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la Révélation Judaïque, nous pouvons de cela même nous aſſurer qu'elle n'a point été eſſentiellement corrompue*, 207

CHAP. VI. *Où l'on examine les voies dont la Sageſſe de Dieu s'eſt ſervie pour conſerver la Révélation des Juifs pure & invariable*, 211

CHAP. VII. *Où l'on répond aux objections que Spinoſa fait contre les Livres de Moïſe*, 223

CHAP. VIII. *Où l'on continue d'examiner les objections de Spinoſa ſur les Livres de Moïſe*, 228

CHAP. IX. *Où l'on continue à ſatisfaire aux difficultés qu'on fait ſur les Livres de Moïſe*, 235

CHAP. X. *Méthode pour prouver la vérité de la*

Religion Judaïque, nonobſtant les fauſſes ſubtilités des incrédules, 266

CHAP. XI. *Premier monument de la Révélation Judaïque ; qu'il y a toujours eu parmi les Juifs une Loi de Moïſe qui contenoit la ſubſtance de leur Religion*, 269

CHAP. XII. *Second monument de la Révélation Judaïque : Que le Pentateuque ſubſiſtoit néceſſairement avant Eſdras, & que celui-ci n'a pu ſuppoſer une nouvelle Ecriture compoſée de faux événemens*, 275

CHAP. XIII. *Où l'on examine ſi Eſdras n'a point changé la forme de l'Ecriture*, 279

CHAP. XIV. *Troiſiéme monument de la Révélation Judaïque : Que la ſubſtance de la Loi n'a pu entierement s'effacer du ſouvenir des Iſraëlites*, 291

CHAP. XV. *Quatriéme & cinquiéme monumens de la Révélation Judaïque*, 294

CHAP. XVI. *Que Moïſe n'a pu avoir deſſein de tromper les Iſraëlites*, 304

CHAP. XVII. *Que les miracles rapportés par Moïſe étant véritables, ils prouvent la vérité de la Religion Judaïque*, 307

CHAP. XVIII. *Examen de quelques difficultés qu'on oppoſe à la vérité de la Religion Judaïque*, 311

CHAP. XIX. *Où l'on continue de ſatisfaire aux difficultés des incrédules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excellente de la vérité de la Religion Judaïque*, 326

CHAP. XX. *Où l'on continue d'examiner les difficultés des incrédules ſur le ſujet de la Religion Judaïque*, 342

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révélation Judaïque nous conduit à la vérité de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE I. *De la vocation des Payens*, 362

CHAP. II. *Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes, plus parfaite que la premiere*, 375

CHAP. III. *Que Dieu devoit appeller les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le ministere d'un Mediateur*, 379

CHAP. IV. *Que Dieu n'a point differé l'envoi du Messie à cause des pechés du Peuple*, 385

CHAP. V. *Que la vocation des Payens est un caractere du Messie, & que Jesus-Christ a été marqué fort clairement & fort exactement par les anciens oracles*, 389

CHAP. VI. *Que les Prophétes ont marqué le tems de la venue du Messie*, 392

CHAP. VII. *Où l'on continue de considérer le tems que les Prophétes avoient marqué pour la venue du Messie*, 402

CHAP. VIII. *Où l'on examine les oracles de Daniel, qui regardent le tems & la venue du Messie*, 412

CHAP. IX. *Où l'on prouve que Jesus-Christ est le Messie, par le Chap. 53. d'Isaïe*, 428

CHAP. X. *Où l'on continue d'examiner les propheties qui regardent le Messie, & sur-tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance*, 448

CHAP. XI. *Où l'on examine quelques propheties*

qui regardent le miniſtere du Meſſie, 453
CHAP. XII. *Où l'on conſidere les prophéties qui regardent la mort du Meſſie*, 456
CHAP. XIII. *Où l'on examine les prophéties qui marquent ce qui eſt arrivé au Meſſie après ſa mort*, 462
CHAP. XIV. *Où l'on ſatisfait aux principales difficultés que l'on peut former ſur le ſujet des prophéties qui regardent le Meſſie*, 467

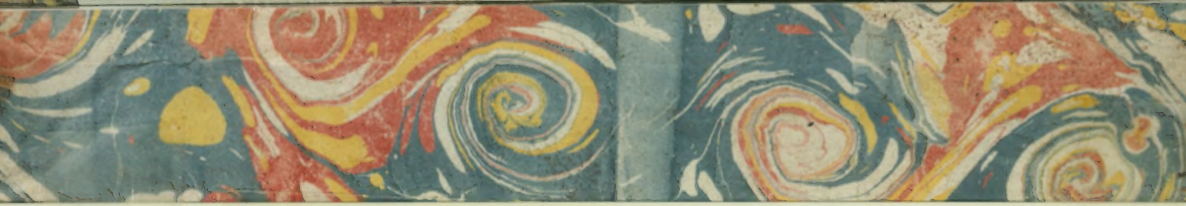
Fin de la Table.

BIBLIOTHECA

3 v. 30

ıliothèque
é d'Ottawa
ıéance

The Library
University of Ottawa
Date due



a39003 009524009b